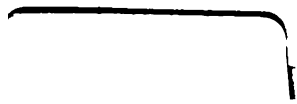


On the authorship of this book, see Barbier, T 2. 14.





L'ECOLE
DE
L'HOMME,
OU
PARALLELE
DES PORTRAITS DU SIECLE, & des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

OUVRAGE

Moral, Critique & Anecdotique.

PREMIE'RE PARTIE.

Prix 3. Livres.



A PARIS.

M. D. CC. L I I.



A
LA VERTUEUSE
ET
AIMABLE
MADEMOISELLE
F. . . L. D.

C'EST ſous ces grands titres, bien plus précieux que ceux d'Alteſſe ou de Majeſté, que je vous adreſſe, MADEMOISELLE, l'hommage de ma reconnoiſſan-

ce & l'ôtage de ma probité. Que L'ECOLE DES HOMMES *doit vous plaire, puisque vous n'y verrés débiter que des maximes que vous m'avés vous-même dictées, sur lesquelles vous avés eu la bonté de me former, & qui font tout le bonheur de mes jours. C'est cette vertu sévere sans rudesse, gaïe sans indécence, & simple sans bassesse, cette rare & inestimable vertu que vous m'avés fait connoître, qui y donne des Leçons. Puissent tous mes Lecteurs y prendre le goût du bien!*

Ce seroit beaucoup honorer l'Amour, que de reconnoître lui devoir uniquement tous les biens que vous m'avés fait, & la reconnoissance

que j'en ai. Permèttés-moi de l'avoüer, CHERE SAPPRONICE, c'est à lui que j'ai dû le premier sentiment que j'ai eu pour la vertu, & c'est vous qui l'avés fait naître dans mon cœur. Au milieu d'un âge brûlant, & livré, le bandeau sur les yeux, à toutes les erreurs qu'il a plû aux hommes du siécle de consacrer sous le nom séduisant de plaisirs, vous m'avés fait voir qu'il y a une félicité plus délicate & plus tranquille que celle que présente la grossiere & inquiéte volupté. Pour désiller entierement mes yeux, & assurer mes regards, il falloit votre main & votre es-

prit; & plus que tout cela, votre raiſon & votre vertu.

Si le Ciel favorable vous eût offerte, MADEMOISELLE, pour premier objet aux prémices de la tendreſſe de mon cœur, que j'aurois de regrets de moins! Vous n'auriés pas eu la baſſe complaiſance d'entrer en complicité dans les écarts d'une jeuneſſe pétulante; mais habilement prudente, vous auriés ſucré avec tant de ſageſſe les fruits précoces d'une vertu que je regardois comme amere: que j'y aurois trouvé dès-lors le ſuc délicieux que j'y goûte à préſent!

Par une humilité de froc, injurieuſe à Dieu, ingrate à votre égard,

désavantageuse au prochain & deshonorante pour moi, je ne dissimulerai pas que je suis homme de bien, & que c'est par vos leçons que je le suis. Je le dis; que chacun l'entende. Si ce n'est pas assés pour provigner la gloire de la vertu; & étendre par-tout les obligations que je vous ai; je le ferai publier à son de trompe, & afficher dans les quatre parties du Monde.

Ma joie seroit complette, si le magnifique & rare appareil de ma glorieuse reconnoissance pouvoit tenter la vanité de ces jeunes Beautés, à qui leurs charmes donnent tant de pouvoir sur les hommes, & les excitoit à ne s'en servir que pour les en-

gager à m'imiter. Que je me trouverois heureux de pouvoir offrir à vos regards un peuple de Néophites convertis par mes Maximes, qui sont les vôtres! Ce seroit sans doute le present le plus digne de vous & de moi; & le gage le plus noble du tendre & respectueux dévoüement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble &
Très-obéissant serviteur,

DE GRAN. . . .



L'IDÉE DE L'AUTEUR.

ENCORE *des Mœurs*, va-t'on dire. Oüi : *Encore des Mœurs* ; & tant qu'il y aura des hommes, je crois que l'emploi le plus glorieux qu'un Citoyen raisonnable & chrétien pourra faire de son tems, sera toujours de s'apliquer à leur donner des Mœurs. N'emploieroit-on son génie utilement pour ses Patriotes, qu'en s'occupant sérieusement à chercher le détail des *dimensions de l'Arche de Noë*, *à fixer la forme de la Tour de Babel*, *à faciliter la ponte des Poules*, ou à fabriquer de longues dissertations sur les moïens les plus propres pour faire promptement, surement & plus généreusement *éclore des œufs* ? J'estime que l'on doit donner la préférence au Moraliste sur le Phisicien.

Passe, dit quelqu'un ; *mais que venés-vous faire après Monsieur de la Bruyere ? Pensés-vous enchérir sur l'Auteur des Mœurs ?* reprend un autre. *Si vous ne voulés que*

nous donner une idée du Vrai-Mérite, repart un troisiéme, *vous croyés-vous assés en fond pour en traiter avec autant de solidité & d'agrément, que Monsieur le Maître de Claville.*

Je ne prétens point entrer en lice avec ces Messieurs. Je cours la même carriere qu'eux; mais par des chemins differens, & avec plus d'avantage, j'ose le dire; puisque j'ai en vûë de réünir leurs maximes diverses dans un seul point.

L'élégant Auteur du Vrai-Mérite n'a visé qu'à faire *un galant homme*. Le docte Panage, malgré son dédain marqué pour le titre & la chose de ce qu'on appelle vulgairement *honnête homme*, ne peut raisonnablement se flatter que sa Morale même a quelque chose de plus parfait: car peut-on aller plus loin sans le flambeau de la Réligion? Monsieur de la Bruyere plus profond qu'eux deux, plus pur dans ses principes, & plus éclairé dans ses intentions paroît devoir être content s'il réüssit à faire ce que l'on nomme dans *la bonne compagnie un homme de bien*. Pour moi, je l'annonce, je ne serai satisfait qu'en faisant des *Chretiens*.

C'est-là le point glorieux où se rassem-

blent toutes les qualités dont ces Messieurs ont fait des traités si savans & si finis. Un Chrétien n'a-t'il pas distinctement *le Vrai-Mérite*, dont Monsieur le Maître de Claville donne des leçons? N'est-il pas plus délicatement *honnête homme* que celui qui ne suit que la Morale captieuse du trop commode Panage? *L'homme de bien* de Monsieur de la Bruyere ne pourra pas mieux soûtenir le parallele avec lui.

La Réligion met le taux à toutes les qualités. C'est elle qui épure le commerce du Monde de la fange du vice: c'est par elle seule qu'on est véritablement bon Citoyen, bon Pere, bon Fils, bon Mari, bon Ami, & même bon Amant. Les jours divins des premiers siécles de l'Eglise sont mes preuves. Dans quels tems a-t'on vû des sujets plus fidéles, des Peres plus affectionnés, des Fils plus obéissans, plus d'Amis sinceres, des Parens moins intéressés, des Freres plus unis, des Epoux plus aimés, plus aimables & plus tendres, & même des Amans plus respectueux & plus constans. Oüi, toute liaison, dont la Réligion n'est *pas le principe*, n'est à envisager



qui se prétendroit ca-
ature de Prothée.
Mœurs, vous en êtes
coup de pinceau au
s intimes amis. Vous
is dix ans : vous l'é-
ms-là. & il y a au-
vous êtes à le pein-
ce travail est ingrat,
en fallu effacer, corri-
our parvenir à faire un
tant de peines, ne res-
pas encore à l'original.
rd'hui saisir le trait qui
le porter à sa perfec-
modéle a pris son at-
; vous tenés déja vo-
ne pouvés le prendre
favorable, vous vous
valet pour l'achever:
ement. Il n'est déja
ie & se replie ; se tortil
C'est un Serpent, un
nge dans la minute. Le
Eléphant, & l'Agneau
nfin il ne peut plus vous
enés vous donc? Rien.
iisse comme un anguille;
deux eaux ; vous ne le
paroit-il? est-ce le mê-

qu'avec compaſſion; & il eſt rare qu'elle ne ſe termine par une cataſtrophe funeſte; mais que l'on devoit naturellement en attendre.

Qu'on ne penſe cependant point que j'aïe la hardieſſe de m'égaler aux Auteurs que je viens de citer. Je les reconnois pour mes Maîtres. C'eſt à la lueur brillante de leurs Maximes que j'ai percé dans le cœur de l'Homme: ce ſont eux qui m'ont ouvert ce ténébreux labirinthe que j'ai trouvé rempli de tant de monſtres.

Quoiqu'à leur ſuite, & marchant après eux, je ne rebas pas leurs ſentiers. Les Hommes de ce tems ne ſont point les Hommes du tems de la *Bruyere:* le croira-t'on? *L'Auteur des Mœurs*, plus moderne que lui, ne reconnoîtroit plus ceux même qu'il a peints. Les occaſions, l'intérêt, l'ambition ou la mode les changent en une nuit du blanc au noir. Les pages du Livre du Monde ne ſe reſſemblent pas du jour au lendemain. On ne peut d'ailleurs, ſans une ſuffiſance extrême, ſe flatter d'avoir parfaitement connu l'Homme. Qui croiroit traiter à fond de ſes caprices & de ſes défauts, & même apprécier au juſte ſes vertus ſeulement, n'auroit pas moins de préſomp-

tion qu'un enfant qui se prétendroit capable de fixer la nature de Prothée.

Spéculateur des Mœurs, vous en êtes à donner le dernier coup de pinceau au portrait d'un de vos intimes amis. Vous le connoissés depuis dix ans : vous l'étudiés depuis ce tems-là. & il y a autant de tems que vous êtes à le peindre. Avoüés que ce travail est ingrat, & qu'il vous a bien fallu effacer, corriger & retoucher pour parvenir à faire un tableau qui, après tant de peines, ne ressemble pourtant pas encore à l'original. Vous pensés aujourd'hui saisir le trait qui vous manque pour le porter à sa perfection. Déja votre modéle a pris son attitude devant vous; vous tenés déja votre homme, vous ne pouvés le prendre dans un jour plus favorable, vous vous approchés du chevalet pour l'achever: saisissés-le promptement. Il n'est déja plus tems. Il se plie & se replie; se tortille & se retortille. C'est un Serpent, un Caméleon: il change dans la minute. Le Papillon devient Eléphant, & l'Agneau devient Tigre. Enfin il ne peut plus vous échaper. Que tenés vous donc? Rien. Votre *homme glisse* comme un anguille; *il est déja entre* deux eaux; vous ne le *voyés plus*. Reparoit-il? est-ce le mê-

me? en eſt-ce un autre? Pourriés-vous même aſſurer que ce fût lui, tant il eſt méconnoiſſable & peu pareil à lui-même? voilà, dites-vous en ſoupirant, le travail de dix années perdu. Il faut jetter le portrait au feu: il ne reſſemble plus à rien. Faites mieux: gardés-le; il reſſemble certainement aujourd'hui à quelqu'un qu'on n'y reconnoîtra peut-être pas demain: mais de l'un à l'autre il trouvera aſſés d'originaux. Si vous en regardiés quelque jour les traits, comme haſardés, diſproportionnés, peu vais-ſemblables ou abſolument hors de miſe, faites voir votre peinture à quelques dévots; ſans y rien changer, ils trouveront bien le ſécret de la faire reſſembler à quelqu'un.

On doit reſpecter le goût des Lecteurs; mais eſt-il bien facile de les ſervir utilement & agréablement? Et leurs caprices, en matiere de Littérature, ne fourniroient-ils pas aſſés de traits pour en faire un portrait complet. Si les Livres ſont courts, ils ne leur paroiſſent pas aſſés clairs; ſont-ils longs, ils les ennuient? parlent-ils Morale, on les lit peu? Si *c'eſt une Satyre*, on la dévore. D'après *ces obſervations* on a tiré le plan de cet *Ouvrage*.

Amuſer l'eſprit par des Hiſtoriettes, c'eſt un talent que l'on abandonne ſans envie au badin Abbé P . . . . Réformer le cœur par des maximes pures & ſaines, c'eſt ce que l'on envieroit à quiconque auroit l'habilité ou le bonheur d'y réüſſir, & ce qui flatteroit davantage.

On ne demandera pas de moi que j'aille, en Moine méthodiquement zèlé, ſéparer ma Morale par parties, & attaquer la corruption du ſiécle par définitions, diviſions & ſubdiviſions. On ne me pardonneroit pas un ſi beau talent.

On aurois peut-être plus d'indulgence pour moi, ſi comme l'aimable & élégant Prieur de M . , . . j'expoſois publiquement les vices dans une ſituatien vive & intéreſſante, ou que j'en fiſſe une peinture migarde, délicate & ſenſuelle, mille fois plus capable de porter mes Lecteurs à l'aimer encore plus qu'à les en guérir le moins du monde. Je ne crois pas devoir laiſſer aller ma complaiſance juſques-là Qu'on me blâme & que l'on excuſe le peu ſcrupuleux Prieur d'en avoir même au-delà: à la bonne heure. Je n'ai pas les mêmes vûës que lui, & je me dois, & au Public, plus de reſerve: *d'allieurs* connois-je à fond cette ma-

tiére ; & m'en tirerois-je comme lui? Peut-être parlerois-je aussi mal des vices qu'il le pourroit faire des vertus. Nous avons l'un & l'autre nos raisons pour nous taire, & le Public y gagne au moins autant, à tout prendre, que si nous nous mêlions d'en traiter, malgré notre ignorance réciproque. Que diroit-on de * . . . . s'il entreprenoit de travaller sur les desseins de Mignard ou de Le Brun.

J'ai lû dans quelqu'endroit qu'il y avoit des cas où une peinture du vice un peu forcée, n'est pas tout-à-fait déplacée. Une légére exquisse suffiroit pour le faire connoître à quelques Lecteurs, & ménageroit la pudeur de quelques autres. Je sais qu'on doit avoir ce respect pour ses Lecteurs : mais aussi n'y a-t'il pas certains portraits où le coloris & les lumieres ne peuvent être de trop ? Des nuances trop sombres, ou des ombres trop chargées, ne servent souvent qu'à dérober les imperfections du Personnage, ou masquer les défauts du caractére. Il en est du vice à certains egards, comme d'une aiguille qui semble si unie & si polie *à nos* yeux, & dont le brillant ne *disparoît qu'à* l'aide du Microscop.

* *Peintre à la grosse brosse.*

Le parallele que je fais ici des portraits du Siécle & des tableaux de l'Ecriture Sainte, ne doit point effaroucher les ames vraiement réligieuses, ni servir de Phare à l'indévotion des libertins. Si l'on y a découvert les fautes de David, on n'y a pas oublié sa pénitence. Que ceux qui lui ont ressemblé dans le premier cas, l'imitent jusqu'à la fin.

Que de bons Livres généralement utiles à la société, qui ne sont cependant lûs que de ceux qui les croyent convenables à leurs goûts, à leur état, ou à leurs sentimens! On a travaillé ici à tenter tous les goûts, à instruire tous les états, & à enlever le brut de tous les sentimens. Morale pure & délicate; critique fine & sans aigreur, Anecdotes curieuses & sans calomnie. Chacun doit y trouver de quoi lui plaire: car qui n'aime à s'instruire des vices d'autrui, & à les paraphraser?

L'homme du Monde y cherchera les Portraits du siécle, les appliquera à tels & telles à qui l'on n'a seulement pas pensé, en fera une clef, & cela l'amusera.

L'être mitoïen du monde & de la Réforme, lira aussi ce Livre par curiosité, en dira du mal par-ci par-là pour l'honneur de son habit & de son âge: il fil-

trera méchamment ſes humeurs no
& les dilatera en s'appliquant à y
une clef: & Dieu ſait quelle clef, &
quelles malignes apoſtilles ſur les
miers Portraits. Je lui pardonnerois
que, ſi je comptois qu'il ne pouſſâ
juſqu'à des réfléxions impies ſur le
conds.

Les vrais dévots n'auront en vûë
les tableaux de l'Ecriture Sainte. Ils
miront pieuſement ſur les déborder
du Siécle, & prieront chrétienne
pour l'Auteur.

Quel vaſte champ la malice du Si
n'ouvre-t'elle pas aux obſervations
Moraliſtes! * „ On ne trouve plu
„ Saints ſur la terre, il n'y a plus
„ ſonne qui ait le cœur droit. Tous
„ dent des piéges pour verſer le ſ
„ le frere cherche la mort de ſon f
„ Ils appellent bien le mal qu'ils font
„ Prince exige; le Juge eſt à ven
„ un Grand fait éclater dans ſes pa
„ la paſſion de ſon cœur, & *ceux qui*
„ *prochent*, la fortifient. Le mei
„ d'entre eux eſt comme une ronce
„ le plus juſte eſt comme l'épine d
„ *haïe*. Ne vous fiés point à votre

* *Michée*, Chap. VII.

„ ne vous reposés point sur celui qui
„ vous gouverne: tenés fermée la por-
„ te de votre bouche, & ne vous ou-
„ vrés pas à celle-là même qui dort au-
„ près de vous: car le fils traite son pe-
„ re avec outrage; la fille s'éleve contre sa
„ mere; la belle fille contre sa belle-me-
„ re, & l'homme a pour ennemis ceux
„ de sa propre maison."

Ce seroit perdre du tems, que de m'amuser à détailler de vaines raisons pour autoriser le choix du titre de ce Livre. Qui doutera qu'il ne m'ait été facile de lui en donner un autre? Je trouve plus aisé de laisser à la lecture qu'on en pourra faire, à décider s'il lui est convenable.

J'estime trop les gens sensés, & j'ai trop de vénération pour les Savans pour donner dans les significations nouvelles, & répandre une obscurité affectée dans un Ouvrage que je voudrois voir entre les mains de tout le monde. Je m'en tiens aux mots reçûs, approuvés, & connus de toute la Nation. J'aime à encourir le mépris des superficiels génies qui répandént la contagion néologique *jusques dans la* meilleure compagnie.

Héureuse ignorance qui me réduit à écrire clairement, & être obligé de faire comprendre mes pensées!

Il y a un usage établi parmi les Caractéristes; quelque inutile qu'il soit, je n'y dérogerai pas. Mes dévanciers l'ont suivi, je les imite. Je réclame donc dès-à-présent contre toutes Gloses ou Interprétations où le sens de la lettre sera forcé, & je conseille, *en bon ami*, à tous mes Lecteurs de ne point donner la torture à leur imagination pour faire des clefs à mes Portraits: ils ne réüssiroient pas à ouvrir l'énigme.

J'aurai des Censeurs, je m'y attends. Ils naissent dans les Ruelles depuis que les Lettres sont tombées en mode, & que le Parnasse est cité au Tribunal des Femmes-de-Chambre. Je me ris de la Censure des Regens de Toilette, & des cris impuissans de la Mode & de ses fauteurs.

J'abandonne le stile à la critique. Qu'on respecte l'esprit, & je suis content; d'une ou d'autre façon l'on me lira. Quelqu'un en profitera peut être; un entre mille. Quelle récompense plus digne *de l'Ouvrage* & des vœux de l'Auteur!



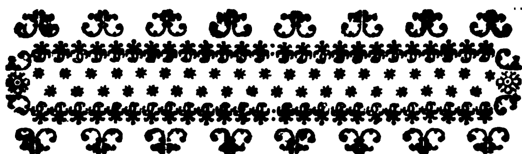
CLEF NATURELLE

Des Portraits de ce Siécle, contenus dans cette premiere Partie.

A.

Fin des Portraits de la premiere Partie.

L'ECOLE



L'ECOLE DE L'HOMME.

PREMIERE LEÇON.

DE LA NAISSANCE.

L'HOMME ne rougira-t'il donc jamais de ſe voir ramener aux exemples des bêtes, qu'il mépriſe, dans les plus eſſentiels devoirs de la nature? On ne parle que de ſentimens: chacun en a, ou du moins chacun le dit. Tel tire orgueilleuſement ſa raiſon, comme d'un étui, & ne l'expoſe que dans un jour propre à lui donner du brillant, qui eſt encore bien en deça de ce que le ſeul inſtinct fait faire aux brutes. La brute poſſéde le Diamant tel qu'il eſt en ſortant de la *Mine: il eſt enveloppé* dans ſon caillou.

Qu'on le regarde, qu'on le touche, il ne lui manque qu'un Lapidaire pour en découvrir les beautés. L'Homme, si vain de sa raison, dont il éblouit les passans, n'a pas l'imprudence de la laisser voir de près: c'est un Stras. L'haleine, la main, la moindre chose va lui faire perdre son éclat. L'eau de sa pierre est louche, quoique de loin, les connoisseurs ne s'y méprendront pas. Qu'on m'apprenne maintenant sur quoi l'Homme fonde un mépris si marqué pour les connoissances des bêtes, si sûres d'ailleurs? le principe & la fin en sont si justes, & il en profite lui-même tous les jours.

La Nature, une, & toujours la même, premiere vassale & premiere lieutenante de Dieu, dont elle est autorisée, a formé une Loi premiere qui s'étend indistinctement sur tous les animaux, & qu'elle a elle-même gravée dans tous les cœurs. Le Lion, le Tigre & le Renard, peu capables de sophistiquer, ne connoissent que cette Loi, & la suivent à la lettre; & l'Homme a tant raisonné sur le Texte, qu'il ne veut plus y lire. Le Roi y étoit aussi sujet que son Valet-de-pied: l'un & l'autre la rejette, & la raison, qui ne devoit leur servir qu'à élargir leur obéissance à la Loi, ne leur sert qu'à la restraindre.

Je ne chicane plus sur les termes d'instinct & de raison: j'accorde même le pas à cette derniere. Mais que l'on détermine une place à cet instinct, qui donne chaque jour de

ſibelles leçons à la raiſon. Si celle-ci eſt plus ſure dans ſes notions, peut-on dire qu'elle ſoit auſſi ferme & auſſi unie dans ſes opérations ?

Peres & Meres, Princes & Bergers, Dames, dont la moins criminelle & la moins inutile occupation eſt de faire de nœuds: Païſannes, qui ne vivés que du revenu de la quenoüille & du roüet, c'eſt à l'Ecole de la nature que je vous appelle. Ce n'eſt pas, ſeulement à de vains ſons que ſe réduit ſa Doctrine; c'eſt à des preuves & à des exemples. Elle cherche moins à vous ſurprendre par des ſophiſmes éblouïſſans, qu'à vous convaincre par des faits ſimples, mais certains. Ouvrés les yeux & voyés; après avoir vû, réfléchiſſés, & ne réfléchiſſés que pour vous corriger.

Une Lionne, la plus carnaciere de toutes les Betes, vient de mettre à bas ſes petits. C'eſt dans un antre qu'elle a choiſi avec ſoin, qu'elle les met à l'abri des intempéries de l'air. Elle ne penſe pas avoir aſſés fait de les avoir conſervés pendant un certain tems dans ſes flancs, & elle ne ſe croit pas quitte envers eux dès qu'ils ſont nés: elle ne les abandonne pas au premier venu: elle les nourrit elle-même, & pourvoit à leur ſubſiſtence & à leurs beſoins. Lorſqu'ils commencent à manger, elle va à la chaſſe, & s'expoſe généreuſement pour leur fournir de quoi ſe repaître: elle ne croit enfin avoir *ſatisfait à tout* ce qu'elle leur doit, que

quand les Lionceaux, devenus forts, lui font sentir d'eux-mêmes, qu'ils sont en état de se passer de ses soins.

La Linotte, la plus volage, la plus badine & la plus coquete de toutes les volatilles, & dont l'étourderie est passée en proverbe, semble oublier son caractere principal aux approches du Printems. Prévoyant de loin le moment de la ponte des œufs qu'elle porte, avec quel art & combien de soins prepare-t'elle son nid? Que de propreté! que de solidité! que d'œconomie! je dirois presque, que de molesse! les vents soufflent; les Maisons sont enlevées par la violence des orages; la terre en est ébranlée: & ce nid si chétif, suspendu au bout d'une fragile branche, y est attaché avec un mécanisme si entendu & si bien conduit, qu'il résiste à tout, & ne craint que la chute de l'arbre où il est perché. Quelle merveille de proportions dans un oiseau! Le tems est venu où la Linotte doit faire ses œufs; elle les pond, elle les couve. Dans toute la nature une femelle, attentionée à son ménage, trouve son mâle tendre, empressé & prévenant. Elle ménage assiduement une chaleur propre à faire éclore sa couvée, & le Linot pourvoit à sa nourriture. Le Soleil brille; les zéphirs, sur leurs aîles agiles, sement dans les airs les parfums de Flore, la coquete Linotte n'y tient plus: *elle épluche* ses aîles, nétoye sa queuë, & *s'apprête* à jouïr de la beauté du jour. Le

Linot tendrement inquiet de ſa moitié & de ſa couvée, arrive lorſqu'elle eſt prête de prendre ſon vol. Le Pere ſe retrouve par tout. Ne penſés pas qu'il accompagne la fringante Linotte dans ſa promenade. Il la gourmande, la gronde, la châtie à coups de bec redoublés, & la fait rentrer dans ſon nid. Ainſi tout le Sexe eſt femme dans toute eſpece. Pourquoi l'Homme ſeul a-t'il renoncé aux Privileges que Dieu & la nature ont accordé à ſon ſexe ſur l'autre? La tentation reprend encore quelquefois à la Linotte; mais le Linot joüit de ſes droits & la reprime toujours. Enfin les œufs ſont éclos. Sa tendreſſe ſe ranime alors pour ſes petits. Voyés avec quelle attention elle les rechauffe. Commencent-ils à manger: Peres & Meres, jettés les yeux ſur cet admirable tableau: regardés avec quelle adreſſe elle les appâte. Vous ne verrés en elle ni humeur, ni quinte, ni prédilection. Ils ſont tous également ſes petits: elles les aime & les nourrit tous également. Avec quelle patience cette bonne mere n'entre-t'elle pas dans leurs foibleſſes. Elle ne bruſque point les plus mal-à-droits, & ne les prive pas d'une becquée qu'elle prodigue aux autres. Elle les chérit, parce que ce ſont les fruits de ſes amours. (Marâtres, pourquoi aimés-vous ſi peu vos enfans? Je ne le devine qu'en tremblant.) Les petits Linots viennent-ils à ſe couvrir de plumes: examinés comment leur mere, gaïe & agile, voltige devant

eux. Que leur dit-elle par-là? Elle les invite à la suivre hardiment à travers les airs. Que ne peut l'exemple par-tout! Celui de leur mere les décide bientôt. Ils s'essaïent, prennent enfin leur volée, vont eux-mêmes à la picorée; les devoirs de la Linotte se terminent-là.

J'épargne la confusion & la honte des Meres, en leur passant le parallele de la tendresse du Pélican & de la leur. Quand je dirois que ce rare Oiseau ne fait pas difficulté de donner son sang pour nourriture à ses petits, on ne l'imiteroit pas.

Meres cruelles, jugés-vous seulement sur la Lionne & sur la Linotte; seriés-vous plus coquete que celle-ci? Auriés-vous l'humeur plus féroce que celle-là? Oüi: vous êtes des Lionnes; & votre coquetetie vous étourdit sur les devoirs que la nature vous prescrit à l'égard de vos enfans.

Où courés-vous, Peres interessées? A vos affaires, dites-vous; la grande & la premiere affaire est d'être Hommes, & c'est assés du Linot pour vous rappeller à votre autorité.

Ces exemples-là sont trop éloignés pour frapper, & l'on n'est pas souvent à portée de voir des Lionnes. La Linotte d'ailleurs, quoique plus sous nos yeux, n'impose pas beaucoup. Eh bien! dans l'enceinte même du domestique le plus étroit, que de leçons encore pour les Peres & les Meres. La Nature pourvoit à tout, & prêche par-tout.

Dans un même Hôtel, & à la même heure, elle vient de se signaler par trois événemens, tous pareils dans leurs causes; mais dont la corruption rend les suites extrémement differentes. Dans le grenier Minette vient de faire six petits Chats, Diane a mis à bas, dans un bouge voisin de l'entre-sol, deux petits Lévriers; & dans l'appartement ELVIRE vient de donner le jour à un héritier des grands biens, & du nom de sa Maison.

Quelques Domestiques ont d'abord décidé de soulager la Chate d'une partie de ses petits, & ils en ont destiné quatre à être noyés. Ne croyés pas que ceux qui ont formé ce projet, aillent inconsidérément à l'exécution. Ils savent que Minette est trop attentive à veiller sur eux pour se laisser aisément approcher. Paroît-il quelqu'un, elle est allerte; sa queuë se gonfle: ses yeux étincellent de colere: elle jure en vrai grenadier, & tient toujours la griffe haute. Le jour, la nuit, à quelque moment que vous alliés dans son grenier, vous ne la surprenés jamais; & vous la trouvés toujours en état de combattre & de se deffendre. Avant cet événement la Chate & la Lévrette vivoient en assés bonne union. Leur haine naturelle s'est reveillée depuis; elles ne se voyent plus qu'en frémissant & en grondant l'une contre l'autre.

Il faut pourtant jetter ces petits chats, dit quelqu'un. Que de ruses pour parvenir à le

faire! Minette, épuisée par ses six petits qu'elle nourrit, sent qu'elle a besoin de vivres pour refaire ses forces; mais il faut qu'elle les quitte un moment. Elle éloigne, autant qu'elle peut, une absence dont sa tendresse inquiete semble lui annoncer les suites dangereuses. Enfin, presque réduite aux abois, elle se résoud d'aller chercher de la nourriture. Elle n'abandonne pas encore ses petits étourdiment & à la hâte. Avant qu'elle sorte de son grenier, elle bat la patrouille dans tous les coins & recoins pour se garentir des embuscades & des surprises, & ne descend à la cuisine qu'en gémissant encore sur la porte du grénier, qu'elle laisse ouverte malgré elle, qu'elle n'est pas en pouvoir de fermer, & dont il lui est impossible d'emporter la clef. Toujours tremblante, elle ne mange pas avec un loisir de tranquillité ou d'indifférence. A peine a-t'elle avalé rapidement deux ou trois morceaux, qu'elle revole avec inquiétude auprès de ses petits.

On a profité de son absence pour l'exécution du barbare projet qui lui enleve quatre d'entr'eux. Elle arrive, pleine de tendresse, pour leur prodiguer ces sucs nourrissans, dont la nature bienfaisante ne lui fait présent, que pour qu'elle les leur partage. Quel spectacle effrayant pour la sensible Minette? Quelle triste & douloureuse digestion pour une mere aussi tendre qu'elle! Quatre de ses petits sont disparus. Elle laisse-là un restau-

rant qu'elle avoit apporté, & qu'elle comptoit manger sans trouble auprès d'eux, & ne s'amuse pas à achever indolemment son repas. Elle ne consulte que sa tendresse allarmée, & n'écoute qu'elle. Elle quitte tout: oublie presque les deux qui lui restent, pour courir après ces quatre qui semblent lui devenir plus chers depuis qu'elle les a perdus.

Il n'y a pas d'endroits si cachés qu'elle ne découvre: point de lieux si fermés où elle ne pénétre: point de trous si étroits où elle ne se glisse. Les caves, les buchers, les écuries, les remises & les appartemens ne peuvent se soustraire à ses recherches; elle entre par-tout; elle visite tout. Ses doux & lugubres miaulemens redemandent ses petits à tous ceux qu'elle rencontre. Cette Minette, si furieuse dans son grenier lorsqu'elle craignoit pour eux, devient caressante & flatteuse pour les retrouver. Ses soins sont vains: elle ne les reverra plus.

Elle se ressouvient des deux qu'on lui a laissés. Leur vie & son affection la rappellent auprès d'eux & la consolent en quelque sorte. Elle retourne vers eux, & leur donne toutes ses attentions. Sont-ils en état de souffrir de petits jeux: avec quel ménagement & quelle legéreté elle badine avec eux. Elle retrouve les premiers tours de sa jeunesse pour les divertir, & se montre mere tendre, affectionnée & prévoyante jusques dans les amusemens qu'elle leur procure. Elle ne les abandonne enfin, que lorsqu'elle les voit

aſſés formé pour deſcendre ſeuls à la cuiſine, & pourvoir d'eux-mêmes à leur ſubſiſtance.

Diane, dans ſon bouge, n'eſt pas plus négligente à l'égard de ſes petits, que Minette ne l'eſt envers les ſiens. Entend-elle le moindre bruit: la voilà ſur le *qui vive*. Elle eſt chere à ſon maître, & on lui épargne le ſoin d'aller elle-même chercher ſa nourriture: mais ce n'eſt encore qu'avec des précautions qu'on la lui fournit, & l'on ſe contente de la mettre à l'entrée de la porte. Qu'on faſſe mine ſeulement de pénétrer plus avant, on la voit bien-tôt montrer les dents. Elle n'entend raillerie ſur rien, & cette chienne, ſi folichonne quatre jours avant, eſt devenuë réſervée & farouche.

On ne l'expoſera pas aux mêmes chagrins que Minette. Elle n'a eu que deux Levriers: mais en eut-elle eu dix, on les lui auroit tous laiſſés. Diane eſt impayable; c'eſt la plus ſure & la plus légere Levrette. On ne peut trop avoir de petits d'une ſi bonne race. Ils prennent en paix des forces auprès de leur mere, & on ne les lui enleve que lorſqu'ils ſont aſſés forts pour donner à dreſſer. Les voilà donc hors de l'Hôtel? Oüi: mais examinés quelle eſt l'attention du mari D'ELVIRE pour qu'on ne lui enleve par ſes Levriers. Il ne s'en fie à perſonne; & c'eſt lui-même qui leur paſſe au cou un ruban, dont il ſcelle les deux bouts ſous l'empreinte de ſon *cachet particulier*. Je crois que, pour plus

de sureté, il y feroit apposer les sceaux. Il fait faire ensuite devant lui un signalement exact de toutes les marques & taches ausquelles il pourra les reconnoître lorsqu'on les lui ramenera tout-instruits. Que de soins! que d'inquiétudes! il ne s'agit cependant que de s'assurer la possession certaine de deux chiens dont on connoît, & dont on estime la race.

Passons au troisiéme événement, le plus intéressant & le plus curieux sans doute; mais le moins naturel & le plus blamable dans ses suites. Suivés-moi dans l'Appartement d'Elvire. Point de bruit: marchés à pas de velours. On n'entre là qu'avec mistére: c'est le temple du silence & du repos: les femmes mêmes n'y parlent qu'avec nécessité, au moins faut-il qu'un homme les imite. Mais à propos, dites-moi: que venés-vous voir? Est-ce la mere? Est-ce l'enfant? C'est la curiosité que vous avés pour ce nouvel héritier d'un si grand nom, qui vous amene; tournons donc du côté de la cheminée. C'est dans cette profonde duchesse, & sur cet oreiller rebondi qu'il repose. Eh! où allés-vous donc? Et quelle nécessité d'ouvrir ces rideaux. Je vous devine; vous pensés trouver le poupon sur le sein de sa mere. Pauvre rustre! Pauvre villageois! Ne diroit-on pas que vous êtes dans le bouge de Diane. Où vous croyés vous? dans la Chaumiere d'une Picarde. Aprenés que les Dames ne *sentent qu'elles sont meres que lorsqu'elles*

ſont enceintes; & que deux minutes après l'accouchement elles en oublient totalement les devoirs & preſque le nom.

Eſt-ce le fruit des amours D'ELVIRE que je vois déja proſcrit & bani de ſa couche? Que ſeroit-elle de plus ſi c'étoit celui de ſa haine? Je n'oſe paſſer l'écorce d'un article auſſi délicat: que les intéreſſés y réfléchiſſent.

ELVIRE, nonchalament couchée entre quatre rideaux ſur le plus moëlleux duvet, ne reſſent qu'elle eſt mere, que pour s'en plaindre, & le poupon eſt déja paſſé entre les bras d'une nourrice, à qui la MADAME ſa mere l'abandonne ſans aucun regret. Outre les riſques auſquels elle l'expoſe imprudemment vis-à-vis d'une femme étrangere, dont le ſang peut-être mal-ſain va faire corps avec le ſien; que dis-je, le renouveller en ſon entier; peut-elle raiſonnablement ſe figurer que cette femme ſans éducation, & qui lui vend ſes ſoins un Louis d'or ou deux par mois, ſe croira obligée d'avoir plus de tendreſſe qu'elle pour ſon fils, après la leçon de dureté qu'elle lui donne elle-même à ſon égard?

Minette & Diane, meres veritablement dignes de l'être, que vous êtes bien moins tranquilles ſur le ſort de vos petits! que j'aime à me rappeller vos inquiétudes & vos ſoins!

Peut-être qu'ELVIRE eſt plus à plaindre qu'à blâmer. Peut-être n'eſt-elle pas en état *de nourrir* elle-même ſon fils? Ce n'eſt point

ut là-dessus qu'elle se regle. La source bien-faisante liqueur qui y est propre, que trop abondante chés elle: elle s'en : même, & aime mieux se servir de re-s dangereux pour en détourner le cours tarir, que d'en faire un usage plus salu-& plus naturel.

mment: ELVIRE est accouchée depuis e jours, & elle est encore assés bonne pour garder son fils chez elle pendant le tems? Il n'est pas encore transplanté le taudis de Catau? Une heureuse ré-ion de tendresse maternelle aura, sans :, subitement anéanti le barbare décret n exil. Hélas! l'exécution n'en est retar-que de quelques jours; parce qu'on at-un Duc qui doit nommer l'enfant. Né is quatre jours, il n'est pas baptisé. Ain-orgueil, & par ambition, on hazarde ut d'un enfant qu'une légere convulsion emporter. Le premier sacrifice résolu, : pense pas beaucoup à celui-ci.

Parein tant attendu & si souhaité, est arrivé. La cérémonie est faite, & le on va être entiérement livré aux soins atau la cordonniere. On se ressouvien-eut-être des mésures que son pere prend inaire pour s'assurer contre le change etits de Diane, cette excellente Lé-e; ces attentions ne sont pas condam-s dans un chasseur actif, qui connoît nté de sa chienne, & qui veut s'encon-r *la race.* *Mais* l'excusera-t'on sur son

indifférence pour ſon fils? C'eſt un fils
que, le ſeul héritier de ſes biens & de
nom, & il n'eſt pas ſûr qu'ELVIRE lui en c
ne un ſecond. Il le voit cependant pai
ſans chercher à quels ſignes il pourra le
connoître, lorſqu'il viendra à le retirer
mains de ſa nourice. S'il mourroit; ſi
tau le changeoit, & qu'elle lui ſubſtituât
de ſes enfans: comment démaſquer la f
berie? C'eſt ce dont il paroît s'embar
fort peu. Qu'on lui rapporte un enfant
eſt content: peut-être, tel qu'il ſoit, ne
appartiendra-t'il que comme celui-ci, p
qu'il en aura payé la nourriture & l'entret
Que prononcer ſur le mari d'ELVIRE? C
eſt plus chaſſeur que pere. Et eſt-il
certain qu'il ſoit davantage? Mais, quoi
en ſoit, cette objection d'incertitude s'
te bien en deça d'ELVIRE.

Faut-il encore de nouvelles Loix pou
prendre aux peres & aux meres leurs de
envers leurs enfans? La Religion doit-
en faire commandement exprès? Mais
Loix & la Religion ſeroient-elles mieu
coutées que la nature qui nous parle de
plus près? Elles ont crû toutes deux ſa v
toute-ſeule, aſſés forte là-deſſus pour
voir pas beſoin de leurs ſecours. A quoi
viroient-ils en effet? les meres en obj
roient elles moins leur délicateſſe?

Zélateurs outrés de la Loi naturelle,
dicateurs emphatiques de ſes ſéduiſantes
ximes, que dites-vous d'une mere bark

qui abandonne ſans honte le ſoin de ſon ſang ?

Pendant ſix ſemaines entieres la belle ELVIRE mitonne ſes charmes, & revoit au bout de ce tems avec ſatisfaction dans ſes glaces, que ſon minois enfantin n'a rien perdu de ſes graces, que ſes traits ne ſont pas groſſis, que cet air de jeuneſſe, qu'elle aime, ne l'a pas abandonnée. Ses yeux ne ſont point ternis, elle joüit toujours de cette fraîcheur qu'elle idolâtre, ſes lys & ſes roſes, dont elle eſt ſi folle, ont encore tout leur brillant: elle ſe félicite elle-même, avec complaiſance, dès qu'elle peut s'aſſurer que ce beau ſein, dont elle ſe paroit avec tant d'avantage, poſſéde encore toute ſa fleur, ſon éclat & ſa forme. Avec quelle joïe penſe-t'elle qu'elle pourra remonter ſur le théatre du monde, ſans avoir à craindre qu'on vienne lui dire bruſquement qu'elle eſt changée. Flattée de ſe reſſentir auſſi peu de ſa maternité, elle ne ſe reſoud de courir les riſques d'une ſeconde groſſeſſe, qu'après s'être bien propoſé *in petto*, de n'être pas plus mere qu'elle ne l'a été, & de ne s'en reſſouvenir que dans les douleurs.

Meres du ſiécle, Meres Chrétiennes, que le parallele de la tendreſſe des Meres de l'Ecriture Sainte doit vous couvrir de honte.*
„ REBECCA, ſans doute, plus riche que
„ vous, ne ſe trouve pas trop délicate ni

* *Gen. chap.* xxv.

„ trop groſſe Dame pour nourrir Eſaü & Ja-
„ cob ſes enfans. Ce ſont deux jumeaux,
„ & on auroit pû l'excuſer d'en donner un à
„ nourrir à quelqu'une de ſes ſervantes: é-
„ levé dans le ſein de ſa famille, & ſous
„ ſes yeux, elle auroit été moins blamable;
„ mais ſon amour maternel ne lui permet
„ pas de partager avec qui que ce ſoit la
„ nourriture de ſes chers ſils. Les fatigues
„ qu'on objecte ordinairement, forment ſes
„ plus doux plaiſirs. Elle eſt mere de ces
„ deux jumeaux, & elle les nourrit tous
„ deux: elle aime à les voir à ſon ſein &
„ ſur ſes genoux. N'aïant à plaire & ne
„ cherchant qu'à plaire à ISAAC, elle ne
„ croit pas le pouvoir faire plus ſurement &
„ plus ſenſiblement que par les attentions
„ qu'elle a pour ſes enfans.

* „ Tendre RACHEL, abandonnerés-vous
„ votre cher JOSEPH à BALA votre ſervan-
„ te favorite? L'allaitera-t'elle pour vous à
„ cauſe de la foibleſſe de votre complexion?
„ Non, RACHEL eſt mere, & ne veut pas
„ que ſa ſervante prétende à la reconnoiſ-
„ ſance de ſon fils. Elle ſeule veut lui con-
„ ſerver une vie qu'elle lui a donnée, & ce
„ n'eſt qu'à elle ſeule qu'elle entend con-
„ fier la nourriture du précieux otage de la
„ tendreſſe de JACOB ſon cher époux.

† „ Quel épouvantable Edit porte le
„ trou-

* *Gen. chap. xxx.*
† *Exod. chap. II.*

trouble dans le ſein des familles d'Iſraël!
Des Peres en larmes, des Meres pâles & déſolées, des époux & des épouſes tremblans à la vûë du Lit nuptial, & craignans de ſe trop livrer à ſes charmes. De jeunes Fiancés ne pouvant enviſager ſans douleur le jour de leur union; des femmes enceintes n'oſant ſe réjoüir de leur
„ fécondité. La cruauté peut-elle fournir
„ un tableau plus horrible? Ne ſont ce pas
„ les ſombres couleurs dont ſe peint le dé-
„ ſeſpoir? Peuple infortuné, pourquoi ver-
„ ſer tant de pleurs? il faut ſouſcrire aux
„ ordres barbares de l'impitoiable PHA-
„ RAON. Des flancs de leurs Meres éplo-
„ rées tous les mâles, condamnés à la mort
„ par le Prince cruel, doivent paſſer dans
„ les eaux du Nil. JOCABED obéira-t'elle au
„ premier mot? Lui verra-t'on abandonner
„ ſans regret ſon fils à la fureur des ondes?
„ AMRAM, ſourd à la voix du ſang, & au
„ cri de la nature, conſentira-t'il facilement
„ à le perdre? Non, non: ce bon pere &
„ cette bonne mere ont trop de tendreſſe
„ pour s'y réſoudre. Mais il va de la vie
„ d'obéïr au Roi; n'importe. Le bon cœur
„ parle, & ils n'écoutent que lui. Pendant
„ trois mois l'enfant eſt élevé ſécretement
„ dans l'endroit le plus reculé de la maiſon,
„ & nourri du lait de l'inquiette JOCABED,
„ ſa mere. Les ménaces redoublent, les
„ recherches deviennent plus exactes & plus
„ *frequentes*, & déja il n'y a plus lieu d'eſ-

„ pérer de le pouvoir dérober à la mc
„ faut ou éloigner le poupon de la m
„ ou expoſer toute la famille aux pl
„ freux ſupplices. Quelle triſte alter
„ pour des parens auſſi affectionnés!
„ déſolation ne produit pas le ſacrific
„ faut faire! JOCABED & AMRAM re
„ de jour à autre, & il ne faut pas
„ que le danger viſible que court tc
„ famille, pour les déterminer à e
„ leur fils. Ils le font encore avec d
„ cautions. Sa mere, baignée de la
„ le couche dans un petit panier de
„ qu'elle a enduit exprès de bitume
„ poix. Une fois mis ſur le bord du
„ elle ordonne à MARIE, ſœur de l'e
„ de ne le point quitter de vûë. La f
„ de Pharaon, qui venoit pour ſe b
„ dans le Fleuve, apperçoit le pani
„ s'étoit arrêté entre des joncs, &
„ retirer de l'eau. On lui préſente l'e
„ il lui plaît, & elle prend la réſolut
„ le faire élever. La fille de JOCABE
„ fre à elle pour aller chercher une i
„ ce. Elle court raconter ce merv
„ événement à ſa mere. Elle rec
„ que c'eſt le Seigneur qui lui a co
„ ſon fils; elle le bénit, & va avec p
„ tation ſe préſenter pour en deve
„ nourrice : tant l'amour maternel av
„ force ſur ſon cœur.

Les ſacrifices que l'on fait tous le
des enfans à l'ambition & à l'interêt,

ſage que la plûpart des Peres & des Meres font du reſte de leur vie, ne prouvent-ils pas ſuffiſamment que des ordres pareils à ceux que PHARAON donna en Egypte, ne les attriſteroient guéres. Je penſe que l'on ne verroit pas beaucoup de JOCABED aujourd'hui. S'il y avoit par hazard encore quelques MOÏSES, je doute qu'il ſe trouvât des MARIES qui s'intéreſſaſſent à eux; ils n'auroient pas, je crois, le bonheur de retrouver leurs Meres dans leurs nourrices.



II. LEÇON.

DE L'ENFANCE.

RIEN de plus négligé dans le monde que l'éducation des Enfans: rien cependant qui devroit l'être moins.

L'Enfance est une source d'eau vive, pure & sans limon à son origine; elle doit bien-tôt inonder les terres, & s'y salir. Qu'elle soit abandonnée à elle-même, je vois déja ses dégats; chacun s'en plaint. Plus elle va loin, plus ses eaux se troublent. Elle devient inutile & même préjudiciable dans tous les endroits où elle passe.

Mais qu'un Entrepreneur habile renferme cette source dans des canaux, elle portera le rafraichissement dans tous les lieux voisins: elle y arrivera claire: par tout où l'aqueduc *la* conduira, on en boira sans dégoût, en loüant l'intelligence de l'Architecte. Il en coûteroit: ainsi presque par-tout l'aqueduc est encore à faire.

L'honneur des familles dépend de la conduite des enfans. Quelques légeres que soient les Loix du monde, elles chargent cependant les Peres de cette caution. Liées *à cet* égard avec les Loix Divines, ne *seront-elles* pas écoutées? Non elles ne le

ont point. Toutes les Loix rendent les Peres responsables des égaremens de leurs enfans. Ils tombent cependant chaque jour dans les déréglemens les moins supportables: on s'en plaint aux Peres. Que répond l'un? Que voulés vous que j'y fasse; & l'autre que fit il? C'est son inclination. Foibles & honteuses excuses.

Le cœur d'un enfant est une cire molle & unie, apprêtée pour recevoir toutes les formes que l'on lui voudra donner. Je vois un bon Artiste: il n'y en a guéres; il a la cire entre les mains; il en fait un morceau achevé. Un médiocre Artisan, j'en connois nombre, la tourne & la retourne, pour n'en tirer qu'une ébauche peu réguliere. Un mauvais ouvrier, homme mercenaire, & ne vivant qu'à ses pieces, la paîtrit à la hâte, l'encrasse, & n'en forme, à la fin, qu'un monstre à sept têtes, qui ne ressemblant proprement à rien, est cependant assés hideux pour se faire éviter de ceux qui le voyent & leur causer de la frayeur.

On regarde d'ordinaire l'enfance d'un air si indifférent, & comme si peu de chose, qu'on se persuade que la gouvernante la plus bornée, n'est que trop suffisante pour la bien diriger. C'est aux grands talens d'une païsanne, à moitié décrassée, dont la mémoire est toute teinte des vices d'une éducation défectueuse, & dont la langue, mal imbuë, dégoute encore l'idiôme de son hameau, qu'on abandonne à dégrossir le naturel de

Monsieur le Comte, & de Monsieur le Cl
valier. C'est Margot, transformée en G
ton, qui va, croit-on, leur former le cœ
leur donner des Leçons du sçavoir-viv
& leur faire connoître leur langue.

Si les premiers élémens de l'éducatior
bornent, comme se le persuadent presi
tous les Peres, à apprendre à manger p
prement, à ne pas cracher sur soi ni sur
autres, à sçavoir distinguer la main droite
sa gauche, & à tirer le pied droit dans l'
casion: si l'on pense que l'on peut rédu
tous les devoirs des enfans, envers Dieu
une Formule de Prieres, souvent mal d
gée, apprise par routine, & recitée soir
matin à la hâte, & par distraction. Si
Peres & les Meres se contentent, pour t
tes rédevances de leur part, de quelques
vérences ou de complimens dictés, si l
croit qu'ils se rendent suffisamment ce qu
se doivent, lorsqu'ils savent boire & m
ger: Je conviens, en ce cas, que c'est a
de Goton pour les former; & supposé qu
le sache lire, elle pourra même conduire
éléve jusqu'aux Ba.. be.. bi.. bo.. bu... l
sons mieux: Je serai très content de la G
vernante, si le *Petit-Bon-homme* n'a rien
pris. Sa mémoire lui rendroit alors un tr
mauvais service, si elle se trouvoit trop à
portée. Car de combien de fadaises,
miseres, & de fausses-peurs ne se farcir
elle pas, si par malheur l'enfant avoit d
l'imagination défrichée; on le verroit tre

bler au coup de tonnerre, ſans s'inquiéter du Dieu qui conduit l'orage, ou ne s'en inquiéter que pour le craindre, & ne le prier qu'en tremblant.

Une expérience journaliere me ſert de preuve ſans réplique. Il faut une étude particuliere, & une application infinie pour déraciner de mauvaiſes inclinations fortifiées par l'habitude, & comme domiciliées & autoriſées par la preſcription. Avec une attention légére & le moindre travail, on vient à bout de dreſſer un cœur neuf, & qui n'a pas encore été empreint d'aucun caractere particulier. Que de raiſons pour engager les Parens à ne point negliger ces premiers momens de la vie! Momens précieux qui décident preſque toujours du bonheur de tous les autres. C'eſt-là le tems où s'établiſſent ces préjugés ſi violens & ſi ténaces, par leſquels on voit tant de gens ſubjugués juſqu'à leurs derniers ſoupirs.

La mémoire eſt une table de marbre raſe, & qui de la ſcie va paſſer ſous le ciſeau du Sculpteur. Elle eſt propre à recevoir toutes les figures qu'on y voudra tracer. Le feront-elles une fois, il ne ſera plus poſſible de les effacer tellement qu'il n'y paroiſſe encore dans quelqu'endroit. De quelle conſéquence eſt-il donc de ne la confier qu'à un habile homme, qui ne laiſſe rien à réfaire à un ouvrage qu'il eſt ſi difficile de rétoucher. Le marbre eſt bien entre les mains d'un *Bouchardon, ou dans* l'Attelier d'un le Moine.

Qu'on revienne de l'erreur où l'on est sur le chapitre des Gouvernantes. Il faut plus que du sens commun, & ce n'est pas même assés d'avoir de l'esprit pour commencer à développer l'homme des langes de l'enfance. Cet emploi demande beaucoup de jugement. A un grand fond de piété bien éclairée, & capable de diriger des inclinations Chrétiennes, il faut joindre une connoissance étenduë de la Réligion. Car quel gain fera un enfant qui saura ce qu'il doit au monde, & qui le pratiquera à la lettre, si l'on ne l'instruit pas de ce qu'il doit à Dieu? Je sçai qu'on remet toujours cette importante Leçon au Catéchisme. On s'en tient-là. Je suis obligé de le dire: C'est encore un des vices de l'éducation la mieux soignée; c'est même le plus grand & le plus nuisible, parce qu'il est le plus spécieux, le mieux établi, & le plus accrédité. Tout le Catéchisme appris par cœur, & récité plusieurs fois, ne présente encore que des idées bien foibles de la Majesté de Dieu, & de la grandeur de la Religion. Raisonne-t'on une fois, on ne s'en tient pas-là. On veut tout approfondir: on veut tout connoître. Les Mistéres piquent la curiosité. On s'attache à vouloir définir la Divinité, & on oublie de l'adorer; parce qu'on ne la conçoit pas nettement sur la légere & peu magnifique image qu'on nous en a présentée dans l'enfance.

La troisiéme partie de cette premiere édu

cation se consacre ordinairemens aux usages du monde. Souvent même elle tient la premiere place dans les soins d'une gouvernante, & dans le plan que les Peres leur donnent sur la conduite qu'ils veulent qu'elles tiennent à l'égard de leurs enfans.

Que d'adresse & d'attention ne faut-il pas pour plier l'humeur dès qu'elle paroît, ou pour la déraciner si elle se montre du mauvais côté! Quelle dextérité lorsqu'on veut aider un génie lent, & ne le pas étouffer! quelle science du cœur humain pour arrêter prudemment les fougues d'un tempérament trop hatif, ou pour éloigner habilement ce qui pourroit préjudicier à la séve des bonnes mœurs! Est-ce là le fait d'une servante débarboüillée depuis deux jours? Il faut avoir reçu soi-même une éducation honnête, pour être en état d'en donner des leçons.

Qu'on demande à tous les hommes faits ce qu'ils ont appris sous les gouvernantes les moins mal-a-droites. Je vais répondre pour eux: ils ont tremblé devant les verges: ils se sont accoûtumés à mentir, parce qu'ils ont vû que la vérité leur attiroit presque toujours ou des réprimandes ou des châtimens: ils sont devenus gourmands, parce que les recompenses dont on les flattoit, & qu'on leur faisoit acheter, ne consistoit qu'en bonbons, un morceau de conserve, une dragée, des confitures: voilà ce qui les faisoit obéir. Et de l'amour du bien, du *respect pour les peres* & meres, & de l'o-

béiſſance qui leur eſt dûë, pas un mot. Lorſque dans la ſuite on eſt venu à leur en parler, & à leur en démontrer la néceſſité, il ne leur a pas été aiſé de s'y faire. Combien encore ſont morts ſans s'y être jamais faits!

Que de miſeres pour un Moraliſte, va-t'on dire! Je conviens qu'il y en a beaucoup de trop: mais enfin, ce n'eſt encore que la moindre partie de celles qui concourent à gâter le meilleur cœur. J'en reviens toujours là: l'éducation eſt une ſemence qui ne fait que fructifier dans le reſte de la vie. Que de preuves honteuſes du peu de ſoin des parens dans cette partie!

Alcide eſt d'une des premieres familles du Royaume; orphelin de bonne heure: je déciderois preſque qu'il a gagné en le devenant. Une aſſemblée de parens lui a nommé un Tuteur. C'eſt encore un bonheur pour lui que ſon Tuteur ne l'ait point gardé dans ſa maiſon. Mais on lui a donné des gouvernantes: une ſeule eut plus que ſuffi pour le gâter; que deviendra-t'il avec trois? Il en ſucera tous les travers différens. La méchanceté de trois femmes! Alcide, quel homme ſerés-vous? Il n'a que ſept ans, me dira-t'on, eſt-il tout-à-fait perdu? Non, il y auroit encore de la réſſource, ſi cette cire tomboit en bonnes mains. Suivons ſon éducation: on lui arrête un Gouverneur, & un Précepteur. Qui les a choiſis? *C'eſt Emilie, l'amie intime de ſon Tuteur: elle ſe connoit en hommes.* Je le crois. Un Gouverneur & un

Précepteur de la main d'Emilie ! Alcide, que je vous plains ! l'*Abbé A.* . . & M. le *Chevalier B.* . . . après vos trois Gouvernantes; vous êtes perdu. Il y avoit chés vous de quoi faire un grand homme, si n'ayant plus de mere, on vous eut envoyé en nourrice en Normandie; si on vous eut mis en sevrage dans un Faux-bourg, & si l'on vous eut donné pour Précepteur le *Bon-homme C* . . . . il vous eut moins appris vos Titres que vos devoirs. Vous sauriés moins que vous êtes Grand Seigneur: mais vous le seriés davantage. Il ne vous eut peint la grandeur que sous les traits de la liberalité, & n'eut placé le véritable héroïsme que dans l'humanité.

Ce bon Papa & cette chere Maman paroissoient attendre avec impatience qu'Ergaste, leur fils, fut sevré. Il l'est enfin, & sans manquer aux bienséances les moins étroites, il n'est pas possible de le laisser plus long-tems chés Catau. Il ne pourroit qu'y prendre un air épais & grossier, & que s'y naturaliser à la fin avec des idées basses. S'il ne se ressouvient pas des mauvais exemples qui ne sont que trop sous les yeux parmi de telles gens; que je le trouve heureux d'avoir été peu précoce ! Je le complimente peut-être trop-tôt. Ne doit-on pas appréhender que quelque jour le *Tranchet*; le *Tire-pied*, ou les *Formes* n'entrent en partie dans le délire ou dans les caprices de son goût ?

Ergaste de retour chés son Pere, & instruit

par ses soins, perdra bien-tôt toutes les impressions qu'il aura apportées de chés Catau. Doucement. Le Poupon ne rentre dans la maison que pour être relégué dans une obscure *Mansarde*, & loin de l'appartement. A-t'il encore son Pere & sa Mere? N'en a-t'il point? Demandés-le lui. Il n'en sait rien. Je me trompe; il le sait, & *Marton*, sa gouvernante à soin de l'en faire ressouvenir: mais, dans des circonstances si critiques, qu'il n'est pas, à beaucoup près, charmé de les connoître & de les voir. Elle lui en fait toujours un objet d'épouvante. Ne les auroit-il jamais vûs? Oüi, il les a vûs: mais si peu, si peu, qu'il ne les reconnoîtroit certainement pas. Hors le jour de l'an, & certaines Fêtes où l'usage & l'interêt de Marton le conduisent à leurs appartemens, il ne les auroit pas souvent embrassés. Un compliment dicté lui a appris qu'on leur devoit du respect. Mais lui a-t'on expliqué ce que c'est que ce respect? Qui le lui auroit dit? Marton. Marton? savés vous ce qu'est cette Marton? il y a six ans qu'elle gardoit encore les vaches de son village. On ne sait pas au juste quel contre-tems l'en a fait sortir, & l'a amenée à la Ville; une condition de quinze écus & l'intendance d'une cuisine Bourgeoise l'ont mis à même d'apprendre à coëffer: quelques parties de Vaugirard lui ont fait lier connoissance avec *Saint-Louis*; *la femme* de chambre de Madame a jasé: *Saint-Loüis* s'est rendu recommendable au-

près de Madame par mille petits ſoins ſecrets: il a entrepris de placer Marton: il s'eſt encouſiné avec elle, & a vanté ſa diſcrétion: Madame avoit beſoin d'une Marton: adieu la Cuiſine, voilà Marton devenuë Femme-de-Chambre. Elle s'eſt bientôt renduë néceſſaire: Ergaſte a été ſevré: il lui a fallu une gouvernante, elle a brigué cette place. La lui auroit-on réfuſé? Madame, toute Madame qu'elle eſt, n'auroit oſé: elle lui a abandonné le ſoin d'Ergaſte: quelle gouvernante a-t'on donnée à Ergaſte! Qu'il va faire de progrès ſous ſa conduite! heureuſement encore ne reſtera-t-il plus longtems avec elle? Il eſt tems de le tirer de la main des femmes. Il va ſans doute mieux connoître ſon Pere, & reparer, ſous ſes yeux, tous les défauts de ſon éducation. Oüi; il va avoir aujourd'hui toutes entrées libres dans ſon appartement, & dans celui de ſa Mere; car il leur doit dire adieu, & partir dès demain, pour être enſeveli, pendant dix ans, dans la pouſſiere d'un Collége, ou d'une Penſion. Les Peres & Meres penſent-ils ſatisfaire par-là à tous leurs devoirs? Et la nature ne crie-t-elle pas tous les jours dans leurs cœurs contre une ſéparation auſſi barbare? J'ai tort de les blâmer. Je n'y penſois pas. Je vous louë, Peres & Meres, d'en agir ainſi. Vous ne pouvez conſerver le reſpect dans le cœur de vos enfans qu'en vous faiſant connoître à eux le moins que vous pourrés. Quelle *déſavantageuſe* impreſſion feroit, en

effet, ſur eux le continuel divorce où vous vivés. Quelle foule de réfléxions pour Ergaſte, lorſqu'il verroit que ſon pere eſt un homme colere, joüeur, yvrogne, blaſphémateur & impie. On l'en ſepare ſagement, s'il eſt tel. Mais il y a des hommes par tout: Il va au Collége, il les y retrouvera. Les vices de ſes camarades, & ceux même de ſes Maîtres, qu'on lui a choiſis au rabais, s'incorporant avec ſes défauts, il ne ſera qu'un monſtre effroïable qui rougira un jour de ſe voir tel. Quelle ſera alors l'obligation qu'Ergaſte croira devoir à ſon Pere!

On anticipe ſouvent ſur le raiſonnement, pour chicanner la reconnoiſſance à cet égard, & l'ingratitude, en cette partie, eſt portée au dernier point. Puiſque les enfans tiennent ſi peu de compte des ménagemens que nous avons pour eux, & nous rendent reſponſables des mauvaiſes inclinations qu'ils contractent, profitons de cette Leçon pour nous corriger de nos foibleſſes, que quelques Peres placent mal-à-propos dans le Chapitre de l'Amour. Qu'on ne nous voye plus applaudir à de fauſſes gentilleſſes, ou à de petites fantaiſies, qui grandiſſent à meſure que l'enfant croit, & qui deviennent inſenſiblement, comme lui, des vices durs, forts. & qui réſiſtent à tout.

Le ſeul goût que je reconnois aux enfans, c'eſt celui du plaiſir. Né avec eux, il ſe *nourrit* & *s'augmente* avec eux. Ils le *conſervent* décidément, & l'aiment par deſſus *tout.*

Dès le berceau l'homme eſt homme : il eſt pareſſeux, indolent & négligé ſur ce que l'on lui préſente ſous le titre de devoirs. S'agit-il de jeu ; il a de la vivacité, de l'application & de l'exactitude.

Peu des plus raiſonnables d'entre les Peres, ſont aſſés maîtres de leurs déſirs, pour ne pas deſtiner à un état qui les flatte, tels de leurs enfans qui ne ſont pas encore nés. Le ſont-ils, & commencent-ils à raiſonner : par une diſtraction impardonnable, on leur laiſſe prendre des goûts directement oppoſés aux choix que l'on a fait pour eux. Delà, on doit deviner qu'ils auront plus que l'inaptitude à leur état. Je penſe qu'en ſuivant les enfans au milieu de leurs joüets & de leurs amuſemens, on pourroit aiſément reconnoître leurs paſſions dominantes. Peu gênés dans leurs jeux ; & libres d'être tout à eux, ils ſe découvrent aſſés pour que l'on ne s'y trompe pas, ſi l'on veut y faire quelqu'attention. J'y ai regardé d'aſſés près pour oſer répondre de la réuſſite de ces obſervations. Je ne peux trop exhorter les Peres d'y jetter ſérieuſement un coup d'œil. Souvent n'en faut-il pas deux pour être au fait.

Tous les enfans ne ſont pas ſi profondément occupés de bagatelles, qu'il n'y ait encore place dans leur intelligence pour quelque choſe qui les affecte davantage. Tels ne paroiſſent entiérement appliqués à des babioles, que pour mieux donner le change à ceux qui les pourroient obſerver. On ne

s'en défie point, & l'on laiſſe ſouvent é-chaper devant eux des ſecrets qu'ils récueillent avec ſoin, & dont ils ne perdent pas la moindre circonſtance.

Un enfant eſt tout œil, & toute oreille. Une Réflexion à propos là-deſſus ne leur é-pargneroit-elle pas les dangereux modéles que le mauvais exemple & la dépravation leur peignent chaque jour.

* „ Noë, ce Saint Patriarche, qui avoit
„ ſeul trouvé grace devant Dieu, ſort de
„ l'Arche après le déluge, avec SEM, CHAM,
„ & JAPHET, ſes trois fils. Juſqu'alors reſ-
„ pecté & honoré également par tous les
„ trois, ſi dans cet inſtant ils ſe fuſſent ſé-
„ parés, il eut conſervé par-là, dans leurs
„ cœurs, le germe précieux du reſpect que
„ la nature, ſa ſainteté & ſa conduite, juſ-
„ qu'alors irreprochable, y avoient fait é-
„ clore. „

„ Il planta la Vigne; & dans la ſaiſon le
„ fruit lui en parut beau: il en goûta. Il
„ tira le jus des grappes, fit du Vin, & en
„ bût. L'écriture l'excuſe ſur ſon yvreſſe;
„ parce qu'il ne connoiſſoit pas la force de
„ cette boiſſon. Il s'enyvra. Dans cet é-
„ tat, que de fautes involontaires ne fait-on
„ pas? Il s'endormit; & dans l'agitation du
„ ſomeil, il ſe coucha dans une poſture in-
„ décente. Cham ſurvient, & trouvant ain-
„ ſi ſon pere, il perd tout le reſpect qu'il
„ avoit pour lui juſques-là, & s'en moque.

„ Il

* *Gen. Chap. IX.*

„ Il court en plaisantant, en porter la nou-
„ velle à ses freres. Sem & Japhet l'en
„ reprirent, & allerent à reculons recouvrir
„ leur Pere.

„ Noë, à son réveil, apprit de ses deux
„ fils les railleries que Cham avoit faites à
„ son sujet: il le maudit & toute sa posté-
„ rité."

Il y a encore des Noës: doit on se plaindre qu'il y ait aussi des Chams? Les premiers sont les Peres des derniers. De trois fi's, deux sont pieux envers leur pere. S'en étonnera-t'on à la sortie de l'Arche? Il y a long-tems qu'il n'y a pas eu de déluge, & l'on trouveroit à présent plus de Chams, que de Sems & de Japhets. Il n'y a qu'un Pere à la sortie de l'Arche. Que les Peres du siécle ne se croyent pas autorisés à l'imiter dans le mauvais exemple qu'il donne à ses enfans. Bons fils, quels modéles à suivre que Sem & Japhet dans leur piété filiale! Bons freres, ne cherchés pas la recompense d'une bonne œuvre aux dépens de Cham. Ils n'étoient que trois freres dans le monde; deux d'entr'eux font une bonne action, & pour prix ils en tirent la reprobation de leur frere. Qu'il nous suffise de faire le bien par la seule & douce satisfaction de l'avoir fait.

En vain, veut-on justifier par la simpathie l'aveugle prédilection des Peres pour quelqu'un de leurs enfans préférablement aux *autres. Le sang* n'admet point des dif-

tinctions de caprice ou de fantaisie. La t
dresse trop marquée d'un Pere pour un f
n'est pas toujours le sceau de son bonh
Mille exemples décident le contraire. A
suite d'une petite jalousie, à peine sevr
des haines fortes & grandes prennent t
dans le cœur de l'homme, s'y établissent
s'y fortifient.

* „ JOSEPH étoit le bien-aimé d'ISRA
„ parce qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse.
„ l'aimoit plus que ses autres freres, &
„ avoit fait faire une robe de plusieurs c
„ leurs. Ses freres voyant donc que
„ Pere l'aimoit plus que tous ses autres
„ fans, le haïssoient, & ne lui pouvo
„ parler avec douceur. . . . ainsi ses fr
„ étoient transportés d'envie contre lui .
„ Il arriva alors que les freres de Jos
„ s'arrêterent à Sichem, où ils faiso
„ paître les troupeaux de leur Pere.
„ Israël dit à Joseph: vos freres sont pa
„ nos brebis dans le païs de Sichem.
„ nés *donc*, & je vous enverrai vers eux
„ suis tout prêt, lui dit Joseph. *Jaco*
„ *jocta*: Allés & voyés si vos freres se p
„ tent bien, & si les troupeaux sont en
„ état; & vous me rapporterés ce qu
„ passe. Ayant *donc* été envoyé dan
„ vallée d'Hebron, il vint à Sichem. .
„ Lorsque *ses freres* l'eurent apperçu
„ loin, avant qu'il se fut approché d'e

* *Gen. chap.* XXXVII.

„ ils résolurent de le tuer... Aussi-tôt donc
„ que Joseph fut arrivé auprès de ses fre-
„ res, ils lui ôterent sa robe de plusieurs
„ couleurs, qui le couvroit jusqu'en bas....
„ Ils le vendirent vingt pieces d'argent aux
„ Ismaëlites, qui le menerent en Egypte...
„ Après cela ils prirent la robe de Joseph,
„ & l'ayant trempée dans le sang d'un che-
„ vreau qu'ils avoient tué, ils l'envoyerent
„ à son pere, lui faisant dire par ceux qui
„ la lui portoient: voici une robe que nous
„ avons trouvée, voyés si c'est celle de vo-
„ tre fils, ou non. Le pere l'aïant recon-
„ nuë, dit: c'est la robe de mon fils, une
„ bête cruelle l'a dévoré, une bête a dévoré
„ Joseph. Et ayant déchiré ses vêtemens,
„ il se couvrit d'un Cilice, pleurant son fils
„ fort long-tems. Alors tous ses enfans s'as-
„ semblerent, pour tâcher de soulager leur
„ pere dans sa douleur: mais il ne voulut
„ point recevoir de consolation, & il *leur*
„ dit: Je pleurerai toujours jusqu'à ce que
„ je descende avec mon fils au fond de la
„ terre. Ainsi il continua toujours de pleu-
„ rer."

Une peinture aussi triste des effets & des suites de la prédilection, doit bien faire revenir les Peres des préférences qu'ils ont pour certains enfans au désavantage des autres.

III. LEÇON.

DE L'EDUCATION.

APRES bien des soins PHILEMON a obtenu ISMENE. Dès le jour des accords ils désiroient tous deux un fils, qui pût relever leur Maison. Ismene cachoit ses désirs au fonds de son cœur, & Philémon les annonçoit à qui vouloit les entendre. Le jour des nôces, parens, amis, voisins ont souhaité un fils aux nouveaux époux. Le lendemain les tantes & les mamans en ont tiré l'horoscope. Les plaisirs se joignent aux désirs de Philémon & d'Ismene, & viennent enfin fonder leurs espérances. Avec quelle joie examinent-ils des signes, même les moins certains, pour les autoriser. On l'attend avec impatience, ce cher fils: c'est trop de neuf mois. Jusques-là tout est dans l'ordre, & les époux concilient en un seul point la Religion & leurs devoirs, la raison & leurs plaisirs. Ce fils est enfin né. Son pere & sa mere ne désiroient apparemment rien de plus. Il l'est à peine, qu'ils l'éloignent avec barbarie de la maison paternelle: on le févre, il y rentre; & quelle gouvernante alors lui donne-t'on? Une SUSON, servante tirée de la Terre de Monsieur, complaisante de Madame, & dont les intri-

s ſourdes ont changé le *Juſte* en robe de
nbre; une SILVIE placée dans la Maiſon
a main d'un faux ami, qui pourroit peut-
bien répondre de ſon ſavoir-faire ſur le
itre des enfans. Il doit bien profiter
de telles mains. On l'en tire à ſept
l'eſprit rempli de fadaiſes & de terreurs
rande mere, la mémoire meublée de
tes bleus, l'Idée farcie de Revenans, la
ue aſſés déliée pour bégayer ſon *Benedi-*
mais au reſte ſachant paſſablement diſ-
ier ſa main droite de la gauche, la bai-
civilement en remerciant, & faiſant,
à propos, uſage de ſon pied droit. Beaux
ens d'éducation pour un enfant qu'on
ne aux premieres places de l'Etat! La
corrigera l'abus du commencement: à
nne-heure. Il a beſoin d'un Précepteur.
n préſente quatre. Lequel arrête-t'on?
e devinés-vous pas: c'eſt le moins cher.
omme de rien, dont un rabat blanc ou
fait tout le mérite: un homme qui ne
i penſer ni réfléchir; qui la plûpart du
ne ſait pas lire. Il ne coûte que cent
par an: voilà l'homme qu'il falloit. Phi-
n & Iſméne lui livrent leur Fils: Il a la
lourde, & il fait à ſon éleve un far-
pénible de l'étude: il s'en fait, pour
ême, un métier. Sans diſcernement
en connoître les charmes, & peu adroit
erſifier le Parterre, il le force à haïr
*ciences: il obſ*curcit ſa raiſon, borne
telligence, lui tranſmet, avec peine,

ſon ignorance, ſa groſſiéreté, & ſes préjugés; & le pauvre jeune homme en eſt encore à dépécer un *Diſtinguo*, & à faire l'anatomie d'un Sillogiſme, lorſqu'il eſt déja tems d'entrer dans le monde, & de ſavoir vivre.

L'Ecriture Sainte appuye par-tout ſur la néceſſité de la bonne éducation: c'eſt elle qui doit cautionner le bonheur d'un Etat, & la gloire des familles.

* „ Elevés bien votre enfant, & il vous „ conſolera, & il deviendra les délices de „ votre ame. "

** „ Le Fils mal-inſtruit eſt la honte de „ ſon Pere. "

Il faut un fond de naturel bien riche, des diſpoſitions bienheureuſes, une inclination abſolument tournée au bien, & avoir un ame privilégiée pour ſortir de l'éducation ordinaire ſans vices groſſiers. Un Enfant a-t'il le cœur franc & ouvert; on lui rend le menſonge comme néceſſaire, par les peines qu'on inflige à la vérité. Eſt-il généreux; on l'en blâme comme d'un défaut. Son Regent l'intéreſſe à trahir ſes Condiſciples; il l'exhorte à devenir eſpion, & le ſoudoye pour l'être: aime-t'il la liberalité, il en eſt réprimendé, quelquefois châtié. On ſequeſtre le fond deſtiné à ſes menus plaiſirs. S'il a le genie beau & heureux, on le reſerre: l'a-t'il lent, ou un peu lourd, on l'étouffe.

* *Prov.* ch. XXIX.
** *Eccleſ.* ch. XXII.

Faut t'il d'autre école, pour peupler le Monde de mauvais Citoyens, d'inutiles amis & de fots?

Que PALLADE marche, qu'il entre quelque part, qu'il falué, qu'il parle: à trente ans près, c'eft CALLIDESME, fon Précepteur. Un air épais, une politeffe gauche, des manieres hautaines & dédaigneufes, un langage trivial & populaire: de l'habit doré au petit colet: voilà Callidefme, voilà Pallade. Plaît-il à celui-ci de plaifanter: il ne prend pas la peine de choifir fon monde. Sa mere, Dame refpectable, & refpectée par tout autre, fe trouve fous fa coupe; c'eft elle qu'il plaifante. Encore le mot en vautil la peine? Eft-il affaifonné? Que vous dirai-je; c'eft de la faumûre des *Halles* ou du *Port-aux-Bleds*, Voilà Pallade & Callidefme. Quelle mauvaife copie d'un mauvais original!

* „ Le Fils fage, eft la joye du Pere; le „ Fils infenfé, eft la douleur de la Mere. „

Il y a autant de foibleffe à tout efperer du caractere des jeunes gens, qu'à le trop négliger, & à n'en rien attendre. Les foins peuvent beaucoup.

CLEANTE a un fruitier délicieux: tous les arbres qui le compofent font en plein vent. Un Pêcher, qui lui vient de bon lieu, demande un efpalier bien placé. Où le mettre? Il fait que le Midi eft bienfaifant à la

* Prov. 1.

Pêche: c'eſt au Midi qu'il le fait planter. Vingt Pommiers, d'ailleurs très-beaux, pourroient intercepter le rayon de chaleur qu'il deſtine à ſon Pêcher: ils ſont bientôt bas. Le nouvel arbre prend: l'Eté ſuivant, il pouſſe des fleurs: l'Automne ſe pare de ſes fruits. Quelle joie pour Cléante, de retour à ſa campagne, de voir l'état de ſon Pêcher! Il fait ſes délices de le viſiter à chaque heure du jour. Penſe-t'il que ſes regards vont hâter la maturité du fruit? Il ne quitte l'eſpalier que pour ſe coucher, & ne ſe leve que pour l'aller revoir. Il prend racine devant ce cher Pêcher. Enfin la ſaiſon détermine le goût des Pêches; elles ſont meures. Il en cueille une, l'ouvre avec plaiſir, la voit avec des yeux contens, & la mange en friand. Quelle chair! quel goût! quelle ſaveur! C'eſt la Reine des Pêches. Il en envoye à ſes meilleurs amis: on lui en fait des complimens. Il s'y attendoit. La premiere qu'il mange après, lui en paroît encore plus appétiſſante. Que de ſatisfactions! Quelle joie! Ce n'eſt cependant que pour une Pêche qu'un petit coup de vent pouvoit détruire dans ſa fleur.

Que l'homme eſt petit dans ſes paſſions! dans ſes contentemens, & dans ſes plaiſirs, Un Pêcher qui pouvoit prendre ou ſecher, qui vient d'une main indifférente, ou à laquelle du moins on n'en doit pas de compte. Voilà l'objet des ſoins de Cléante. Il a un *fils dont*, après ſa mort, il répondra à Dieu

ſur ſon ame, & dont il répond déja à ſa Patrie ſur ſon honneur; l'a-t'il mis dans une expoſition favorable? Que ſes vertus & celles de ſes amis ſervent à meurir ſon cœur. Faites abatre généreuſement tout ce qui pourroit couper chemin au bon exemple, & l'empêcher de parvenir juſqu'à lui. Je ne veux pas de vous plus d'attention à ſon égard, que vous n'en avés pour votre Pêcher. Voyés-le dès le matin; ne le quittés pas plutôt. Ce ſont véritablement vos regards tout-puiſſans qui peuvent faire tourner les fruits de ſa raiſon. La ſaiſon eſt venuë: ſa bonne conduite a déja un goût que vous ſavourés avec délices; vos amis prennent part à votre joïe. Avoüés-le, Cléante, toute cette gaïeté que vous aviés en mangeant ces pêches ſucculentes, eſt-elle comparable à la ſatisfaction que vous reſſentés à la vûë de votre fils? Que vous devés vous vouloir de bien d'avoir mis ce précieux rejetton dans une terre graſſe & nourriſſante, & où le fruit prenne un ſi doux accroiſſement de ſuc & de bon goût.

Avés-vous trouvé un bon Précepteur à votre fils, dites avec Tobie: * „ Quelle récompenſe pourrons-nous lui donner, qui „ ait quelque proportion avec les biens dont „ il nous a comblés. " A d'autres, répond un Pere, c'eſt encore trop de cent écus.

Il y a par-tout des Maîtres, & de toute eſpece. Maîtres de Langues, & Maîtres de

* *Tob. chap. XII.*

Phiſique : Maîtres de Géométrie & de Géographie : Maîtres de Muſique, & Maîtres de Danſe en grand nombre, & qui font fortune : où y a-t'il des Maîtres de Mœurs ?

Se douteroit-on du fruit que retire un jeune homme de la ſcience de Sillogiſmes ? un très-rare ſans doute parmi les Villageois & les gens ſenſés. C'eſt d'embroüiller les choſes les plus claires à force de Mineures & de Conſéquences. Jetté dans un monde qu'il ne connoit pas, il y eſt néceſſairement dupe. Lui veut-on dire deux mots ſur l'uſage & les bienſéances : Il s'échape à travers les Sophiſmes. L'eſprit de diſputes, dont on lui a fait un devoir dans les Ecoles, s'eſt naturaliſé en lui. Qu'on ne le preſſe pas ; tout trempé d'aigreurs, il gâtera la converſation la plus gaïe par la contradition de ſon génie.

On croit ſouvent donner dans la belle nature, lorſqu'on n'eſt franchement qu'impoli.

Le vice entre dans l'homme en habit de velours, & n'en ſort qu'en ſur-tout de bure. Il s'inſinuë dans le cœur en gands fermés : ſes ongles croiſſent, & il déchire tout en ſe retirant.

De petits contrats de conſtitution ſur le meilleur fond le conſumment peu à peu, ſans que le propriétaire s'en apperçoive ; les intérêts le rongent, & l'uſure le devore. Que ne font pas de petits défauts qu'on flatte, & qu'on laiſſe doucement prendre pied dans le cœur le plus ſage ? Indulgence pernicieuſe ! *Négligence* dangéreuſe ! Le malade une fois

mis au lit, n'est pas reconnoissable d'un jour à l'autre.

Qu'à besoin Alcipe d'une gouvernante pour son Fils? Il prend soin lui même de dresser son jeune cœur: il s'instruit par ses yeux du progrès qu'il fait: il grave dans son ame toute la noblesse de ses sentimens; & Sophie n'est proprement que l'intendante de sa garde-robe. Alcipe, votre Fils sera un grand homme: il ne dégénérera pas de ses Ancêtres: certainement il ne vous fera pas rougir. J'aime à vous voir consacrer tous les matins une heure à son éducation. Pere, digne de l'être, vous touchés au moment d'être couronné.

La bonne éducation & le bon exemple ressemblent à des héritages substitués de pere en fils.

Il y a un moyen sûr pour transmettre aux enfans les vertus de leurs Peres. Ils sont les maîtres de leur donner leurs connoissances. Qu'ils soient vertueux, les enfans le seront aisément. S'ils ont des passions, que de portes ouvertes pour les recevoir!

Dans le premier cas, que les enfans ne sortent pas de la maison paternelle; car dérangés par les impréssions du dehors, ils courent risque de perdre l'idée de ce qu'ils y auront vû d'édifiant.

Dans le second; qu'on les transplante promptement avant que la contagion les ait gagnés.

Les enfans ne dégénerent pas en naissant.

mais ils se perdent, lorsque les peres sont déja corrompus.

Alcipe, votre fils a six ans; c'est l'espoir & l'aîné de votre famille, le seul héritier d'un grand nom. Il lui faut toutes vos vertus pour le soûtenir avec honneur. Mais vous allés l'envoyer au Collége: Alcipe, Alcipe, deux cens écus de moins pour la *Petite-Maison*, toute la *Petite-Maison* même de moins, & un Précepteur chés vous pour votre Fils. Conservés-lui encore dix ans cette heure précieuse que vous lui donnés tous les matins. Voyés encore par vous-même les pas qu'il va faire dans le chemin de l'honneur & de la vertu.

* „ L'ensorcellement des niaiseries obscur-
„ cit le bien, & les passions volages de la
„ concupiscence renversent l'esprit même
„ éloigné du mal. "

Les premieres années assurent le mérite & le bien-être des autres: elles forment & établissent la réputation, & répondent du reste de la vie.

Ecoutés Peres; voici ce que dit le Seigneur à Samuël touchant la famille d'Heli.

** „ Je lui ai prédit que je punirois sa
„ Maison pour jamais, à cause de son iniqui-
„ té; parce que sachant que ses Fils se con-
„ duisoient d'une maniere indigne, il ne
„ les en a point punis. "

Philippe sort comme un tourbillon de ses

* *La Sag. chap.* IV.
** *Les Rois* Liv. I. chap. III.

appartemens, se précipite au bas du dégré, se lance, à corps perdu, dans son Carosse; deux Anglois le portent ventre-à-terre au travers des ruës de Paris. Tout ce qu'il rencontre par où il passe est en péril. Il faut voler pour le suivre des yeux. A tant de précipitation qui ne croiroit qu'il court chés un Oncle riche, expirant, & qui va faire son Testament. C'est chés *la Guériniere* qu'il descend. Je m'aproche; j'écoute: il s'agit de dresser un chéval neuf. Pour lui donner six mois d'école seulement, l'Ecuyer demande des sommes, mais des sommes. Philippe marchande-t'il? C'est par maniere d'acquit: ils sont bien-tôt d'accord. Je le remene de l'œil jusqu'à son Hôtel: j'y vois un cuistre, nouvellement enrôlé dans la pédanterie, qui régente durement son Fils, & qui détruit, autant qu'il peut, les bonnes inclinations qu'il tient de sa naissance. Philippe, tu aimes mieux ton cheval que ton Fils.

Que de Séneques en calotte qui ne sont que les premiers confidens, & les infâmes complaisans de leurs éleves! Leur sauverai-je *gratis* d'en être les corrupteurs?

Tobie ne confie pas inconsidérément son Fils au premier venu. Il s'informe prudemment de la famille du Conducteur qui se présente. „ Dites-moi de quelle famille vous „ êtes, de quelle Tribu? . . Je suis Asa-„ rias, Fils du grand Ananias. Tobie lui „ *répond, vous* êtes d'une race illustre.

„ Mais, je vous ſupplie, ne ſoyés pas fâ-
„ ché ſi j'ai déſiré de connoître votre race. "
Peut-on prendre trop de précautions lorſqu'on choiſit un guide à un Fils qui nous eſt cher?

Faire du bien à un ami dans le beſoin; donner de l'éducation à ſon Fils, c'eſt plus faire pour eux que de leur avoir donné la vie. La conſerver, apprendre à en joüir ſans deshonneur, c'eſt plus que de la recevoir lorſqu'on ne la connoît pas encore.

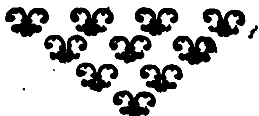
Ecoutons avec reſpect les Leçons de Dieu même, ſur l'éducation. * „ Mon Fils, *dit-*
„ *il, par la bouche de Tobie, à ſon Fils*, ho-
„ norés votre mere tous les jours de ſa vie.
„ Car vous devés vous ſouvenir de ce qu'el-
„ le a ſouffert, & à combien de périls elle
„ a été expoſée, lorſqu'elle vous portoit en
„ ſon ſein. . . . Ayés Dieu dans l'eſprit tous
„ les jours de votre vie, & gardés-vous de
„ conſentir jamais à aucun péché, & de vio-
„ ler jamais les Préceptes du Seigneur no-
„ tre Dieu. . . . Si vous avés beaucoup,
„ donnés beaucoup; ſi vous avés peu, ayés
„ ſoin de donner de ce peu même, de bon
„ cœur. . . . Veillés ſur vous, mon Fils,
„ pour vous garder de toute impureté; &
„ hors votre femme ſeule, évités tout ce
„ qui peut tendre au crime. Ne ſouffrés
„ jamais que l'orgueil domine ou dans vos
„ penſées, ou dans vos paroles: car c'eſt
„ par l'orgueil que tous les maux ont com-

* *Tobie ch.* IV.

„ mencé. . . . . Prenés-garde de ne jamais
„ faire à un autre ce que vous feriés fâché
„ qu'on vous fît. "

* „ Flattés votre Fils, & il vous caufera
„ de grandes frayeurs; joüés avec lui, & il
„ vous attriftera. Inftruifés votre Fils, &
„ travaillés à le former, de peur qu'il ne
„ vous deshonore par fa vie honteufe."

* Ecclefiaft. ch. xxx.



IV. LEÇON.

DE L'AME.

DU mépris de la Réligion on passe rapidement à en douter : encore un pas, & l'on ne la croit plus. En est-on venu là : si l'on n'y renonce pas, qui en empêche? c'est l'honneur du monde. Ainsi, de pécheur timide, on devient bien-tôt libertin, de-là impie, & enfin Athée. Gradation presqu'insensible, mais toujours sûre, lorsqu'on a ouvert l'oreille à l'irréligion.

Aveuglé à ce point, on ne balance plus, & l'on juge souverainement sur la nature de l'Ame. La croire spirituelle & immortelle, ce seroit, pour les Athées, combattre contre leur premiers principes. Il seroit absurde d'élever par-là l'homme au rang qu'ils n'accordent pas à la Divinité. Dès qu'ils se sont figurés qu'il n'y a pas de Dieu, conséquemment à leur sistême ils ne nous doivent pas faire plus d'honneur. De-là le Matérialisme & la Mortalité de l'Ame.

L'horreur du néant: commun sujet d'effroi pour les bêtes: commun point de parade de l'Athée. Oh! aveuglement. Prestiges de *Satan*, que vous êtes puissans! Quoi! l'Ame,

qui connoît tout, peut-elle s'ignorer jusqu'à ce point?

Parler de l'Ame en termes d'école: ce seroit afficher l'amour de la dispute, & chercher à se rendre inintelligible. Une grande partie de la Scholastique ne pose que sur des termes diversement définis. Qu'on se réduise à se faire entendre, & l'on sera tous d'accord. Je n'aime pas à créer des doutes pour les éclaircir par des incertitudes. J'ai une regle. La Foi m'ordonne de croire l'Ame spirituelle & immortelle. Je le crois. Cela n'est guéres Philosophe, dira-t'on. D'accord: mais cela est Chrétien. Que puis-je perdre lorsque je gagne ce titre? Que dois-je regretter lorsque je le mérite? J'aime à errer d'après les Augustins.

Quelque contrariété, disons mieux, quelque parité qu'offre à nos réfléxions, & la spiritualité de notre ame raisonnable & pensante, & la matérialité de l'ame des bêtes, qui paroît une intelligence sage & puissante, & qui a autant de perception que le plus spirituel de tous les hommes, puisqu'il n'en sauroit connoître lui-même les principes & les effets: il n'en est pas moins vrai que Dieu a créé notre ame spirituelle & immortelle, & qu'il a accordé à l'ame matérielle des bêtes une qualité sensitive & capables des diverses opérations que forme l'esprit de l'homme. Comment cela se fait-il? L'homme ne peut-il pas aussi avoir reçu de Dieu, comme le reste des *animaux*, une matiére aussi épurée

& aussi capable de connexion d'idées & de conséquences? Est-il absolument nécessaire que l'ame de l'homme soit différente de celle de la bête? L'est-elle? Voilà sur quoi la Foi me fixe.

En vain mon esprit se révolte-t'il, & prête-t'il la main à ma raison, pour faire une conjuration impie contre des décisions autentiques & plur sûres que toutes les spécieuses définitions des Philosophes. Je ferme les yeux à tous les sistêmes différens. Je ne suis point DESCARTES, sur les bêtes; & ne m'en tiens pas plus aux raisonnemens de GASSENDI, sur l'ame de l'homme.

Quelle subtile invention que le Cartésianisme! Les bêtes sont de pures machines montées à ressorts, incapables d'elles-mêmes de joïe & de tristesse, mais soûmises au machinisme dans tous les sentimens qui les affectent. Quelqu'étenduë, quelque suivie que soit la Mécanique, & quelque complette qu'elle puisse être, elle ne peut pas être sans bornes, elle ne sauroit comprendre assés de ressorts pour les diversifier dans une seconde à des fonctions opposées, ni les avoir assés justes, assés promptes & assés fléxibles pour les étendre avec autant de vivacité au point précis par le tems. Une expérience journaliere sert de preuve en faveur de l'ame des bêtes. La Foi décide que cette ame est matérielle & mortelle; donc les bêtes ont en elles une matiére qui réfléchit, *qui les fait* agir, & qui périt avec elles.

emandés à CANIPHILE ce qu'il en pen-
Il ne voit des hommes qu'à certains
s de la semaine, & quand l'interêt l'ap-
e avec eux. Tout le reste de son tems,
donne à ses chiens. Il en a cinquante,
choisis, tous obéïssans, soûmis & dres-
le sa main. Prenés-vous Caniphile pour
homme à passer sa vie avec des machi-
il lui faut au moins des ames. Que
-il de tant de chiens? Ce qu'il en fait.
anse méthodiquement avec eux; leur ap-
d à aboyer academiquement: il leur par-
ils lui répondent; ils s'entendent; en
-il plus pour s'amuser? (Qu'il y a en-
de Cercles & de *petits Soupers*, dont
e tire pas tous les jours si bon parti!) Il
au milieu d'eux son lit de justice: il
ommande en Roi, les juge en Prévôt,
ondamne, & finit par devenir le questio-
e & le boureau. A l'humeur jappante,
l'air hargneux qu'il a contracté en leur
pagnie, on croiroit qu'il a renoncé à
e société humaine. On sait pourtant
la grosse Fatime ne loge pas ailleurs que
lui.

e parlés pas de Machinisme devant Aso-
Vous lui verriés prendre feu pour son
chien, pour son cher Pluton. Il sau-
il danse, il fait mille tours. Pour une
tte, il fait des révérences, que ne fait-
s; & tout ce qu'il fait, sont-ce des
ations communes à une machine à
r. *Asote en* auroit pour deux jours à

vous conter toutes ſes ſoupleſſes. Il l'entend au moindre coup d'œil; ſait quand il a fait faute, & va s'enterrer dans ſon panier. Ce ne ſont pas des impulſions de l'air qu'il pourroit connoître, & qui venant frapper ſes organes à l'ordinaire, lui annoncent par un bourdonnement, qui lui eſt familier, qu'il doit ſe retirer dans ſon panier: c'eſt un regard ſeulement, il le comprend, & il obéït.

Quelle miraculeuſe machine, que celle qui me devine! L'homme de *Vaucanſon*, la plus parfaite machine, le chef-d'œuvre le plus rempli & mieux organiſé de la Mécanique, auroit-il exécuté *ſubito* un air que j'aurois penſé, ou que même je lui aurois donné tout noté, & où j'aurois fait ma partie? On me dira, ſans doute, que ſes reſſorts n'y étoient pas diſpoſés. N'eſt-ce pas-là décider pour la néceſſité de l'ame des bêtes? Que de Phénoménes la Foire *Saint Germain* n'a-t'elle pas produit en leur faveur!

Je penſe qu'il eſt inutile de s'amuſer à prouver que leur ame eſt matérielle. Ne ſeroit-il pas abſurde de croire qu'elle ne le fût pas?

On ne ſauroit nier que l'ame des bêtes ne ſoit une preuve évidente, que la matiére a la faculté de penſer; malheureuſe certitude, qui prête des armes criminelles aux défenſeurs de la matérialité de l'ame de l'homme! Que le ſiſtême du Machiniſme des bêtes au-

roit éloigné des disputes, & que l'athéisme auroit eu de grands remparts de moins, s'il eut pris dans le monde!

Qu'avons-nous donc qui nous distingue si fort des bêtes, me dit arrogamment MEMNON? Formés dans le sein de nos meres par les mêmes organes, nous naissons par les mêmes voyes. Tout ce que nous savons, quelque peu que ce soit, nous ne l'acquerons qu'à force d'études, de peines & de soins. J'ai un Fils; il ne savoit rien de lui-même: le seul nom des choses les plus nécessaires à la vie lui a couté à apprendre; à sept ans à peine lisoit-il. Voilà l'homme. Examinons la bête. A six semaines mon petit chat faisoit toutes ses petites singeries, m'amusoit, savoit où l'on mettoit sa nourriture, la trouvoit dans le besoin, & ne touchoit pas à mon manger, parce que je lui avois deffendu. A six mois mon chien alloit à la chasse; un liévre ne paroissoit jamais impunément devant lui: quelle différence de mon fils à mon chat & à mon chien! Que je m'applique à instruire ce dernier, que ne fera-t'il pas? S'il en fait moins, c'est que je lui en ai moins montré. Son ignorance ne vient que de la mienne: je n'ai ni assés de sagacité pour distinguer la qualité de ses connoissances, & en mésurer l'étenduë; ni assés de talens pour mettre à profit ce que j'en sais. Que je ne prenne pas plus de soin de mon fils, il en restera encore bien en deça du *chien & du chat.* Il aime les bonbons,

& il craint le foüet: il fera bien pour éviter l'un & avoir les autres. Eſt-il plus avancé que mon chien? En quoi ſont-ils tous deux ſi diſſemblables? Ils ne ſavent l'un & l'autre que ce qu'on leur apprend. Que de peuples que des Loix n'ont point encore civiliſés, ne ſont pas comparables à mon chien! Et ceux même qui ont des Loix, font-ils leur devoir comme lui?

Voilà ce qui s'appelle ſuppoſer à la matiére des propriétés qui ne conviennent qu'à l'eſprit; de-là, il s'enſuivroit qu'une bête percevroit des idées, les compareroit, les eſtimeroit & les apprécieroit. Que reſte-t'il à dire? Que notre ame n'étant pas ſuſceptible d'opérations différentes, elle eſt auſſi matérielle: ne voyés-vous pas que c'eſt où en veut venir Memnon?

Réduit à admettre une Ame aux bêtes, convaincu qu'elle eſt matérielle, tous les jours expoſé à avoir de nouvelles preuves de l'étenduë de ſes connoiſſances, & de la préciſion de ſes opérations, preſque perſuadé que la nôtre n'a pas des notions plus claires & plus ſûres, il doit paroître difficile de prouver qu'elle ne ſoit pas d'une nature pareille à celle des bêtes. Douleurs & joies, plaiſirs & peines, nous avons tout en commun avec elles. Leur ame ſenſitive paroît doüée d'un intellect réfléchiſſant. On en eſt enfin amené à avoüer ou qu'elles ont deux ames, *ou que la matiére penſe.*

Rien n'eſt impoſſible à Dieu. Il a pû re-

gler que certains esprits, mêlés avec le sang, qui circuleroient sans relâche dans le corps des bêtes, y formeroient des perceptions suffisantes pour elles, & qui cesseroient dès que la circulation des *esprits vitaux* s'arrêteroit. Mais ces perceptions, telles qu'elles soient, ne sont ni mémoire, ni jugement; & par conséquent très-indignes d'être comparées aux connoissances qui sont de l'essence de l'Ame de l'homme.

D'autres, moins hardiment décidés pour la matière, mais aussi dangereux pour leurs Compatriotes, prennent subtilement un milieu. Ils créent des *Monades* ou *Estres simples* Termes d'idées sans contredit, & qu'ils prétendent rendre clairement par la définition d'un Estre, qui sans être étendu, compose une étenduë. Ils ne croyent pas que la matiére puisse penser, la pensée n'étant pas de l'essence de la matiére. C'est argumenter eux-mêmes contre leurs *Monades*: qu'ils soient au moins d'accord avec eux-mêmes. Un Estre inétendu, si on le peut concevoir, dès qu'il compose une étenduë, est sûrement matiére, & ne peut être esprit. Je suis les Partisans des *Monades*, & je dis avec eux, que la matiére ne peut absolument penser. Que faire alors de leurs *Monades*? Leur ame est-elle capable de penser? Pensent-ils? qu'ils répondent.

CORYLAS prétend que l'ame n'est au plus qu'un terme, & qu'il n'étoit pas même bien connu de toutes les Nations anciennes. Les

Philosophes, selon lui, l'ont inventée. L'un a trouvé sa spiritualité, & l'autre a donné le sistême de son immortalité. De quel Peuple voulés-vous lire l'Histoire, où vous ne trouviés des preuves sans nombre contre la mauvaise foi de Corylas?

Que d'objections contre la spiritualité de l'ame, ne sont aujourd'hui que trop accréditées, & trop bien soutenuës. Si l'ame est spirituelle, dit-on, elle ne doit conséquemment être soûmise à aucun accroissement, ni diminution. Car il seroit absurde de croire que Dieu abandonnât cette parcelle de lui même à la culture des hommes, & qu'elle ne fût pas de tout tems, & en tout tems également fournie d'idées, ou qu'elle fût exposée à des Leçons perçûës par les sens, & qui ne peuvent arriver à elle que par leurs organes. On s'apperçoit chaque jour des gradations sensibles de l'esprit de l'enfance à l'âge viril, & de-là à la décrépitude, & que cet âge nous ramene souvent presque au point d'ignorance où l'enfance nous a pris. La foiblesse de la matiére se retrouve d'ordinaire à quatre-vingt-dix ans telle qu'elle étoit à six & à sept, & entraîne dans sa décadence celle de l'esprit.

Je répons à cela, qu'il a plû à Dieu de laisser égalcment au pouvoir de l'Homme à façonner son entendement sur ses intérêts particuliers, ses goûts, ou ses nécessités qu'à se déterminer librement au bien ou au *mal*, l'ayant préalablement pourvû de tou

tés les graces suffisantes pour lui faire faire un bon choix, & de toute la sagacité nécessaire à son entendement. A l'égard de la décadence de l'esprit; c'est moins par une foiblesse de l'ame, qui par elle même ne peut être sujette à aucun changement, ni altération, que par les vices de matiére à laquelle la mémoire & le jugement sont aussi intimement liës que l'ame l'est au corps en géneral. Le cerveau peu formé, ou désséché, opére ces mutations visibles sur des substances qui font corps avec lui.

Que parlés-vous de spiritualité, & d'immortalité d'Ame à EUTIPHRON? Parlés lui, si vous voulés, de matérialité, de mortalité, de Machinisme même, tout lui est égal, il ne vous écoutera pas, il ne vous répondra pas: il a pris son parti. Que l'Ame soit spirituelle ou non; qu'elle soit mortelle, ou ne le soit pas. Qu'Eutiphron même ne soit qu'une machine. Qu'importe à Eutiphron dès qu'il vit. Aussi accoûtumé à ne pas penser comment & pourquoi il vit, qu'incapable de revenir de son indifférence qu'il poussera jusqu'à ne pas lire ce Traité.

Y auroit-il à présent quelque chose d'aussi commun, que d'entendre dire qu'après la mort il ne reste rien de nous? Cette idée est si agréable & si commode, qu'elle a fait fortune. On n'en n'a d'abord parlé qu'en cachette; ensuite un libertin plus hardi a communiqué, là-dessus, ses pensées à quelques amis *intimes*. Le sistême a fait son che-

min, & il n'y a maintenant presque pas de *souper honnête* qui ne finisse par un petit refrain sur ce chapitre. En pointe de belle humeur on y fait les commentaires les plus impies.

Que l'on parle à ces subtils commentateurs de la briéveté de la vie présente, ils gemissent. Estre immortel en cette vie, leur paroît quelque chose de fort beau. Cette idée échauffe leur imagination, leur cœur en est touché, leurs désirs la suivent; & une vaine complaisance qui éteincelle du milieu de ses désirs, ne laisse pas de les amuser quelquefois. L'affaire seroit finie, s'ils pouvoient absolument se promettre cette immortalité qu'ils désirent. Mais depuis Adam & Eve, qui y furent trompés, personne n'a crû avoir une sauve-garde contre la mort, si-non peut-être un fou ou deux.

Que faire donc? Ils ne peuvent s'assurer de l'immortalité pour cette vie, & ils n'en veulent point pour l'autre. Ils tâchent de se persuader que l'homme meurt tout entier, & que l'ame périt avec le corps.

Dites vrai, THEOMIS; croyés vous l'Ame mortelle? Non certainement; mais vous le souhaités.

Que Théomis renonce au mauvais commerce qu'il a depuis dix ans avec la femme d'Oronte. Que Théomis, au lieu d'être usurier, devienne miséricordieux & libéral. Alors il ne croira plus la mortalité de l'ame. *L'espoir* de la recompense de ses bonnes

œuvres lui persuadera qu'il y a une autre vie. S'il en combat aujourd'hui la possibilité, c'est qu'elle ne lui met en perspective que le châtiment éternel de ses crimes.

L'homme de bien désire & croit l'ame immortelle: le libertin prétend que nous mourons pour toujours. Différentes conduites; différens sistêmes.

Quelle est la folie de ces derniers, de passer toute leur vie à se convaincre qu'ils ne sont que des bêtes! Et pourquoi? Pour ne goûter, soit dans leur santé, soit dans la durée de leur vie, soit dans leurs plaisirs mêmes, qu'une félicité qui est bien au-dessous de ce que les bêtes en ont.

Voyons sur quoi ils s'appuyent tous les jours.

* ,, Les méchans ont dit dans l'égarement ,, de leurs pensées: le tems de notre vie est ,, court & fâcheux. L'homme après sa mort ,, n'a plus de bien à attendre, & on ne sait ,, personne qui soit revenu des Enfers. Nous ,, sommes nés comme à l'avanture; & après ,, notre mort nous serons comme si nous ,, n'avions jamais été. La respiration est ,, dans nos narines comme une fumée, ,, & l'ame est comme une éteincelle de feu ,, qui remuë notre cœur. Lorsqu'elle sera ,, éteinte, notre corps sera réduit en cen- ,, dres. L'esprit se dissipera comme un air ,, subtil; notre vie disparoîtra comme une

* *La Sag. chap. II.*

„ nuée qui passe, & s'évanoüira comme un „ broüillard qui est poussé en bas par les „ rayons du Soleil, & qui tombe étant ap- „ pésanti par sa chaleur. Notre nom s'ou- „ bliera avec le tems, sans qu'il reste aucun „ souvenir de nos actions parmi les hom- „ mes. Car le tems de notre vie n'est qu'u- „ ne ombre qui passe, & après la mort il „ n'y a plus de retour. Le sceau est posé, „ & nul n'en revient. Venés donc, joüis- „ sons des biens présens; hâtons-nous d'user „ des créatures pendant que nous sommes „ jeunes. En yvrons-nous des vins les plus „ excellens, parfumons-nous d'huile de sen- „ teur, & ne laissons point passer la fleur „ de la saison. Couronnons-nous de roses „ avant qu'elles se flétrissent: qu'il n'y ait „ point de pré où notre intempérence ne „ se signale. Que nul ne se dispense de „ prendre part à notre débauche. Laissons „ par-tout des marques de réjoüissance, par- „ ce que c'est-là notre sort & notre par- „ tage. "

Je vois DAMIS brillant, riche, heureux, puisqu'il croit l'être, content, puisqu'il le dit. Il joüit de ce qu'il appelle la vie, & prend le plaisir où il le trouve; mais non pas toujours comme il le trouve. Il donne dans certains déréglemens, dont sa naissance, & la considération que l'on a pour ses Ancê-tres & ses Alliés, lui assurent l'impunité. *Il se fait un nom infâme;* un seul ami l'en *avertit.* Se corrigera-t'il? écoutons-le par-

ler. *Je conviens*, dit-il, *que mon pere étoit un grand homme: j'ai entendu parler de quelque chose comme cela, & je l'ai lû quelque part. Mais je ne me soucie guéres de toute cette fumée; on m'oubliera dès que je serai mort Quelle place tiendrois-je dans l'Histoire? A bon compte je vis, je me divertis toujours, & m'inquiéte fort peu de ce qui m'arrivera.*

PAMPHILE vous êtes assés répandu dans ce qu'on nomme la *bonne Compagnie*, pour avoir entendu faire plus d'une fois ces sots raisonnemens. C'est *le bel air*, & SOSTENE croit qu'il est du *bon ton* de ne pas tomber dans la puérilité. On laisse aux femmelettes les terreurs d'une autre vie, & on en abandonne, sans regret, toutes les espérances aux Capucins; avec l'apostille suivante: *qu'ils seront bien étonnés s'il n'y a point de Paradis.*

Eh! bien, Pamphile, que répondrés-vous à tant de plaisanteries sacriléges? Sostene est votre ami, & je ne lui crois pas le cœur totalement entrepris. Hazardés la cure, & dites-lui seul-à-seul, que je te plains mon ami d'employer si mal l'esprit que Dieu t'a donné. Peux-tu ainsi passer ta vie à donner la torture à tes réfléxions pour te dégrader & t'avilir jusqu'au rang des bêtes? Quoi tu prétends forcer au silence ou des désirs, ou des craintes qui, malgré toi, s'étendent dans ton cœur au-delà de cette vie.

Supposons, avec toi, que le trépas termine tout. Que sera-ce de la Réligion? Que deviendra la Justice nécessaire de Dieu? Qui

vengera la triſte & malheureuſe vertu des arrogances, & de la félicité du vice?

Raiſonnons plus conſéquemment ſur les miſéres & la briéveté de cette vie. Dieu nous a donné en commun avec les bêtes, les choſes néceſſaires à la vie, la terre, l'air & l'eau. Mais il a accordé de ſurcroît, & diſtinctivement à l'homme une ame ſpirituelle, immortelle, & capable d'opérations proportionnées à ſes deſſeins, & bien ſupérieures, quoiqu'on en diſe, à toutes les fonctions de l'inſtinct des bêtes. Dieu ne nous auroit-il tant diſtingués d'elles, que pour nous réunir à elles dans le néant? Si cela étoit; Soſtene, qu'en dirois-tu?

C'eſt de rien que la volonté ſeule de Dieu a fait éclore ce vaſte Univers. Le premier homme fut animé par le ſouffle de Dieu. N'a-t'il pas auſſi la puiſſance d'immortaliſer ce ſouffle qu'il a créé? L'un lui eſt-il moins poſſible que l'autre?

L'Ame une fois reconnuë & établie ſpirituelle & immortelle, il reſte à en faire une diviſion convenable à ſon eſſence, à ſa deſtination & à ſes operations. L'eſſence propre de l'ame, c'eſt d'être abſolument capable de penſer. C'eſt peu dire: la penſée y eſt auſſi néceſſaire que l'ame l'eſt elle-même au corps, & elle en eſt auſſi inſéparable que la bonté & la juſtice le ſont de Dieu. Sa deſtination, c'eſt de dominer ſur les ſens, & *de régler* toutes les actions; d'être récom-*penſée ou* punie à proportion de la complai-

ſance qu'elle aura eue à ſe prêter au mal, ou de la vigueur avec laquelle elle nous aura determinés au bien. Son opération premiere, c'eſt d'animer le corps, de ſe répandre dans tous les membres. & d'être preſente à toutes les gradations diverſes de l'enfance à la virilité, & aux décadences de la vieilleſſe à la décrépitude.

L'Ame, ainſi ſeparée en trois dans ſes fonctions, peut l'être auſſi dans les dénominations. La premiere eſt celle qui joüit des prérogatives de l'eſſence de l'ame, & eſt nommée *ame raiſonnable*, la ſeconde qui a l'empire ſur les ſens, *ame ſenſitive*, & la troiſiéme en qui réſide la chaleur naturelle. *ame vivifiante*. Ces trois parties, probablement admiſſibles dans l'ame, ſont actuellement inſéparables; confonduës dans un tout, elles ont entr'elles un accord incapable de ſouffrir de deſunion.

L'ame raiſonnable tient le premier rang: c'eſt d'elle d'où découle la puiſſance des deux autres: c'eſt elle qui communique à la Machine le ſentiment & le mouvement. Elle eſt dans le corps comme le Soleil dans le monde, & comme une bougie allumée qui met la *lumiére* en œuvre. Soufflez la bougie, les ténébres rempliſſent l'eſpace où habitoit la lumiére. L'ame raiſonnable retournant ou il plaît à Dieu de l'appeller: les Brevets de l'ame ſenſitive & de l'ame vivifiante ſont caſſés, elle retire à elle toutes leurs *forces; leurs* opérations, & leurs devoirs ceſſent, & elles n'exiſtent plus.

L'Ame senſitive, qui la ſuit immédiatement, occupe le milieu entre l'ame raiſonnable & l'ame vivifiante : elle préſide aux paſſions animales. C'eſt chés elle que l'amour des créatures prend naiſſance & s'éleve ; elle le nourrit & le mitonne, ſans que l'ame raiſonnable y prenne part, & ne cherche à le faire connoîtré de l'ame vivifiante, que quand elle a néceſſairement beſoin de ſes ſécours pour triompher plus ſurement de l'ame raiſonnable. C'eſt d'elle que ſortent les étincelles de la colere, les fumées de la haine & les boüillons l'intempérance. Elle prépare encore ces actions criminelles par la forme, & innocentes au fond, parce que la penſée ou la refléxion n'y ont point travaillé.

L'avarice, l'interêt, l'ambition, l'orgueil, & toutes les autres paſſions réfléchies, & qui naiſſent du ſein des caprices ne doivent leur exiſtence qu'à l'ame raiſonnable, ſeule capable de concevoir & d'entretenir des idées.

L'Ame vivifiante n'eſt proprement que cette chaleur naturelle répanduë dans toutes les parties du corps, & que nous nommons vulgairement *Eſprits vitaux*.

C'eſt cette troiſiéme partie que l'on pourroit appeller la partie *craſſe* de l'ame, elle eſt ſubordonnée, dans la plûpart de ſes fonctions. à l'ame ſenſitive, dont les décrets ne reſſortiſſent pas tous également au tribunal de l'ame raiſonnable.

L'ame ſenſitive apprête & préſente à l'ame raiſonnable le plaiſir de la réfléxion ſur

les

lés passions douces, & assaisonne & distribue à l'ame vivifiante le chatoüillement de la matiére. Souvent c'est en vain que l'ame raisonnable tache de se soustraire aux cajoleries de l'ame sensitive : elle est obligée de lui ceder la victoire, parce que s'unissant avec l'ame vivifiante, elle préparent ensemble, comme malgré elle, le triomphe aux passions.

Quelquefois sans que l'esprit ait été frappé d'un objet, dans l'enveloppement du sommeil, dans l'extinction, pour ainsi dire, de l'ame raisonnable ; lorsque la mémoire, la refléxion, & la comparaison d'idées n'ont plus lieu, lors même qu'elles deviendroient inutiles, puisqu'il n'y a ni objet déterminé, ni sujet formé, quelquefois, dis-je, les passions qui veillent, profitent à la hâte du profond engourdissement de l'ame raisonnable pour faire une ligue avec l'ame vivifiante qui effectue le projet que lui a dressé l'ame sensitive, sans que l'ame raisonnable en ait la moïndre connoissance.

J'attends ici une objection : la voici. L'ame sensitive devient inutile pour cette opération, & l'ame vivifiante y peut & doit suffire seule. Je répons : que devient la matiére si, pour ainsi parler, dans l'absence de l'ame raisonnable elle n'est reveillée par le timpan des passions ? Et qui frappera alors le timpan, si ce n'est l'ame sensitive ?

Ce sont là nécessairement les deux parties de l'*ame des bêtes*. Je ne crois pas absolu-

ment juste de les réduire en une seule. Qu
me permette la division que j'en fais, & qu
suive de près l'instinct des bêtes. Si je r
gare, qu'on me remette dans le chem
Je ne prétens pas rompre une lance con
qui que ce soit.

Je dis que les bêtes ont comme nous a
sensitive & ame vivifiante. Toute leur sa
cité réside dans la premiere, & les dev
des *esprits vitaux* sont du ressort de la sec
de. N'agissant que par passions, & ne
fléchissant que par passions, c'est l'ame
sitive qui préside à tous leurs actes, &
détermine toutes leurs conséquences. I
remuë en elles les opérations de l'ame v
fiante. C'est elle qui anime les esprits
taux dans la colere des animaux, & qui
dirige dans la génération.

Toutes les subtilités par lesquelles on p
tend prouver la mortalité de l'ame, ne s
que des preuves du contraire. Nos inter
nos désirs, nos inquiétudes & notre d
veu même portent le caractere de l'éten
de l'ame, & en scellent, malgré no
l'immortalité.

Tout ce que l'on a écrit en faveur de
matérialité de l'ame, preuves sures de sa
ritualité. Ce que je viens d'écrire sur l'a
& les critiques que l'on en fera, au
preuves encore de sa spiritualité.



V. LEÇON.

DE LA RE'LIGION.

CE dévroit être dans ces Maiſons publiques où l'on inſtruit la jeuneſſe, qu'on devroit auſſi prendre une entiére connoiſſance de la Réligion.

Le ſoin de faire faire une telle obſervation a des Chrétiens ne doit-il pas paroître déplacé, & même impértinent? Je rougis qu'il ſoit néceſſaire.

VALERE revient de Penſion; il y a été dix ans: qu'y a-t'il apris? Un peu de Latin, quelques mots Grecs, la Fable & la Mithologie Payenne. Ne ſait-il que cela? N'en voila-t'il pas aſſés; que voulés-vous donc qu'il ſache? Valere eſt Chrétien, & doit, ſans doute, avoir étudié ſa Réligion. Eh! bien, oüi; il en a quelque teinture. Il a appris ſon Catéchiſme, & il a récité le Samedi, à la hâte, quelques paſſages du Nouveau Teſtament. Eſt-ce-là tout? Oüi.

Le voilà bien inſtruit d'une choſe qui doit faire ſon bonheur ou ſon malheur éternel,

Je parle à Valere de la ſainteté de Samuel, de la *Sageſſe* de Salomon, & de la *patience de Job;* il connoît confuſément

ces noms-là. Le germe de la volupté, s'échauffant dans son jeune cœur, lui a cependant fait faire une attention plus fixe à Salomon. La prudence de ses Régens lui a empêché de le connoître autant qu'il auroit voulu : ils ne sont qu'à loüer de leur circonspection.

Que je mette notre jeune homme sur le chapitre des amours de Jupiter; il en sait autant que Mercure. Jusqu'à l'enlevement même de Ganimede, il n'y a rien qu'il ne connoisse à fond : il voit clair dans tout le Paganisme. Il vous fera une description détaillée des mystéres des fêtes d'Adonis. Demandez-lui de vous expliquer ceux de sa Réligion; il en confond l'ordre, & n'en parle qu'en bégaïant.

D'où sort Valere ? Croiriez-vous que c'est de chés des Chrétiens. C'est sous la férule des Prêtres de sa Loi, qu'il a été initié dans la connoissance d'une Réligion que la sienne déclare abominable. N'y-a-t'il donc que les Auteurs Payens, qui puissent nous ouvrir la route des Sciences ? Saint Jérôme, Saint Gregoire, Saint Cyrille, Saint Basile ne sont-ils que des ramas de solécismes : Leur éloquence ne vaut-elle pas celle des Payens ? Quel feu dans Saint Chrisostôme Ne pourroit-il pas tenir la place de Lucien ! Quel Orateur, que le Grand Saint Leon J'attendrois plus de progrès des jeunes gens avec Saint Prosper & Saint Prudence, que des Métamorphoses d'Ovide. Que faire

-t'on ? C'eſt un uſage reçu: on y eſt
aré depuis quinze ſiécles. Les Régens
fait leurs remarques ſur Ciceron „Phé-
Saluſte & autres. Voudroit-on obli-
ceux qui vivent, a étudier? Il faut bon
mal gré, laiſſer les choſes telles qu'el-
ont. Il y a dans chaque état des pré-
qui en ſont inſéparables. Examinons
ngereuſe ſuite de ceux-ci.
lere entre dans le monde; je l'y ſuis.
impreſſions récentes, réïterées & tou-
ſenſibles, pour un jeune homme, ont
té ſupérieurement ſon cœur. Les a-
s de Vénus, ſes écarts, l'image riante
luctrice que la Fable donne à ſon adul-
ont ſali ſon imagination; quel champ
vives réfléxions préjudiciables a ſa ver-
C'eſt avec ces diſpoſitions qu'il ren-
hés ſon pere. je ſupoſe encore à ce
aſſés de raiſon pour le croîre capable
ire à ſon fils une leçon ſur ce qu'il
ſa Réligion. Qu'en va penſer Vale-
l à dix-ſept ans, & de mauvaiſes in-
ions naturelles, que ſon éducation ont
pires, le déterminent bien-tôt. Son
eſt un vieux fou, qui prétend le rendre
l communique la choſe à quelques amis
le. Le conſeil tient entre trois ou qua-
es *Bonne-homme* y eſt regardé comme un
ile, & comme tel condamné aux *Peti-
laiſons*, & Valere à l'y ſuivre, ſi, di-
ls, il a la bêtiſe de ſe laiſſer gâter par
emple: ou ſéduire par ſes diſcours. Et

la Réligion? Je voudrois-bien qu'ils l'eussent entiérement oubliée.

Vous découvrirai-je une partie de leur conference si scandaleuse & si impie. Je glisse, & désire que vous ne vous appercevies pas que Valere est presque résolu de prendre des Lettres de Récision contre son Baptême, si lieu y avoit. Je crains d'en dire trop.

Valere va donc vivre comme une bête, sans Foi, sans Loi, & sans Réligion. Cela vous fait trembler, & moi aussi. Pour lui il s'égaye sur la comparaison; il vous dit en riant qu'il y trouveroit de l'avantage. Lui rappelle t'on les glorieuses espérances des Chrétiens: il vous parle de leurs craintes. Les bêtes vivent tranquilles & sans remord ni revolte de conscience. Cet état lui plairoit bien. Le choisit-il? Non pas tout-à-fait. On ne heurte pas en face les bienséances: quelque peu pieux que l'on soit, encore demande-t'on de l'extérieur. Il semble que les uns & les autres soient convenus entr'eux de se déguiser, chacun sait que ce n'est qu'un masque; mais il en faut un; sans ce-la l'on n'est pas admis au bal. *Beau masque on vous connoit.* C'est sous ce déguisement qu'on vous souffre, prenés garde de vous laisser voir.

Valere les fait ces rigoureuses bienséances, il se régle dessus, mais commodément. Vous allés à la Messe, Vàlere, & vous faites bien, *si l'on* vous y a vû. Un long souper vous ap-

pelle à *Chaillot*. Le dessert est sur table, & les Laquais sont sortis, voici le tems de faire votre Profession de foi. Quoi! à table? Oüi, innocent, c'est-là ou on la fait presentement. Vous hésités; dites que vous êtes Chrétien: vous craignés qu'on ne se moque de vous: il faut bien dire quelque chose. Vous avés choisi intérieurement une Réligion. Choisir une Réligion lorsque l'on est Chrétien: quel troc faire où il n'y ait à perdre! N'allés-vous pas à la Messe? Le monde même demande de vous ces dehors de piété; & pour le cœur? Il s'est arrangé là-dessus: laissés-le faire, il est décidé. Quelle est sa Réligion? Est-il Juif ou Mahométan? Reste-t'il Chretien? Ne pensés pas qu'il se charge des dévoirs d'une Réligion moins aisée que la sienne: il aime trop ses aises, & a trop d'esprit pour le faire.

Il y a à Constantinople des gens gagés, qui du haut des Minarêts des Mosquées appellent, à certaines heures marquées, tout les Musulmans aux Prieres publiques. Personne ni manque: la negligence des délinquans ne seroit pas pardonnée pour une amende ou pour *la bastonnade*. Les Cadis n'entendent pas plus de raillerie sur les violateurs du Ramadan; & les Mollachs ne s'avisent pas d'en donner des dispenses particuliéres.

Dans les lieux où la Réligion Juive est encore en *vigueur*, avec quelle exactitude

se rend-t'on aux Synagogues! Quelle att
tion aux Prieres! Quel respect pour la c
bration du Sabbat! Quel scrupule sur
moindres minuties!

Que d'aisances dans la Réligion Cath
que! Qu'elle est commode à Paris! On
des Messes à tout heure. Il y a comme
la rivalité entre les Moines, à qui s'en
quitera avec moins de respect & plus
promptitude. C'est le Pere Bonaventure
dit sa Messe à onze heures & demie
huit minutes. C'est un Petit-Pere
la dit en neuf à midi précis. On y c
le Dimanche quand on a le tems; ou
vous voulés, on n'y va pas. L'Etat ne
inquiéte guéres. On passe les Fêtes com
les autres jours. Et le Carême comm
l'observe-t'on? Comme on a observé
Vendredis & les Samedis. On fait gras
libitum: moitié gras, moitié maigre
friandise & par délicatesse. Que de g
ne sauroient souvent pas qu'on est en
rême, s'ils ne se ressouvenoient du C
naval!

A la facilité de se soustraire aux dev
les plus essenticls de la Réligion, se j
tranquillement l'usage de bien des crim
qu'on ne met pas même entre les pe
diles.

Pendant vingt ans CLITANDRE s'est
du le fleau de mille familles. Filles, f
mes, veuves, il a tout séduit, il a t
débauché. C'est de lui qu'il semble a

été dit :* *Tout pain est doux au Fornicateur : il ne se laissera pas de pécher jusqu'à la fin de sa vie.* Il a fait de l'adultére & de la fornication, ses amusemens, ses occupations & ses devoirs. Il avoit des gens à la découverte des femmes mécontentes de leurs Maris, des joüeuses à crédit, & des filles que leur état ennuyoit.

MENIPPE fournit un Grand de chiens qui arrêtent bien : il en est sûr ; il les a essayés. Il fait son chemin avec ses chiens. Clitandre n'est pas chasseur, mais il ne *chemine* pas moins ; c'est lui qui fournit *la petite Maison & l'Hermitage*. Que voulés-vous, femmes, veuves ; blondes ou brunes, blanches ou noires ? Il a tout sous sa main, & il se pousse par tout ce qu'il a sous sa main : il s'en sert, & peut en répondre comme Ménippe de ses chiens. Qui dresse mieux que lui ses batteries ? Qui a plus de stratagémes ? Qui les conduit mieux ? S'il l'avoit entrepris, il auroit percé les murs du Sérail. Une derniere avanture dérangée par l'arrivée subite d'un époux a mis à l'air un de ses tours. Qu'eût-on fait à Clitandre à Constantinople ? Qu'ordonne la Loi de Moïse contre les Adultéres ? Une mort cruelle eût suivi ses plaisirs illicites. Et à Paris que lui est-il arrivé ? Rien. On a chansonné le mari. Clitandre a lui même conté l'histoire de sa surprise à qui l'a voulu enten-

* *Eccles. Chap. XXIII.*

dre, & vingt femmes ſe ſont preſentées pour l'en conſoler. N'eſt il pas heureux pour Clitandre qu'il ſoit Chrétien?

Jugés de-là ſi Valere doit changer de Réligion: il n'eſt pas aſſés fou. Il reſte Chrétien; mais avec des reſtrictions. Il tire à clair les licences & les ménagemens de toutes les Réligions, & s'en compoſe une petite Réligion à part. Moitié Muſulman, moitié Juif, moitié Chrétien: voilà Valere; les occaſions le décident. Dans combien d'évenemens ne ſe trouve-t'il pas à même de ſe reſſouvenir de ſes Auteurs de claſſe? Je craints qu'il ne ſoit Payen par *interim*.

*„ L'inſenſé ſe moque de la correction
„ de ſon pere; mais celui qui ſe rend de-
„ viendra plus ſage."

Les meilleurs ſe contentent de réduire les préceptes en conſeils, & croyent par-là avoir anéanti leurs devoirs.

** „ Ce que j'ai trouvé ſeulement, eſt
„ que Dieu a créé l'homme droit & juſte, &
„ qu'il s'eſt embarraſſé lui-même dans une in-
„ finité de queſtions."

La Réligion a des ennemis de toutes ſortes. Les uns vivent comme s'il n'y avoit pas de Dieu. Ont-ils des principes, ſe fondent-ils ſur des examens? Ils ne veulent rien voir ni rien examiner. Ils ne ſont Athées ni de cœur ni de bouche, & ſe-

* *Prov.* Chap. XV.
** *Eccleſ.* Chap. VII.

roient les premiers à se récrier contre ceux qui les croiroient tels. D'autres avec de l'humanité, de la probité, & toutes les vertus qui constituent l'essence du caractere de l'honnête homme, soûtiennent de sang froid qu'il n'y a pas de Dieu. Les premiers sont en grand nombre, mais moins à craindre pour la Réligion. Le libertinage les emporte, & forme en eux cette indifférence dons ils rougissent dès qu'ils se sont dégoûtés de leurs vices. Les seconds ne laissent rien à espérer d'eux. Quoiqu'en bien plus petit nombre, ils sont moins à mépriser qu'à appréhender. Soûtenus en quelque façon sur des principes, quoique faux, & ne donnant presque point de prise sur leurs mœurs, on est moins en garde contre-eux que contre les premiers.

Pour le mettre en deffense, on commence à critiquer les Livres Canoniques qui servent de base à la Réligion, & que toute l'Eglise a reçûs, & on s'efforce de prouver qu'ils sont appocriphes. On va foüiller jusques dans le sein des Annales ténébreuses des Chinois & des Egyptiens, pour faire voir que leurs Nations étoient établies, étenduës & policéts, plusieurs milliers d'années avant la venuë de Jesus-Christ. On récule les époques, on en falsifie les dates, & on change la supputation. On n'oublie pas que quelques Historiens Chinois rapportent, comme une chose constante, que *FOHI*, *leur premier* Empèreur, a regnë

2982 ans avant Jeſus-Chriſt. On fait, par là remontrer la Fondation de leur Empire 300 ans au-delà du Déluge, & on ajoûte à cela qu'il n'y a jamais eu de Déluge à la Chine. Donc, reprend-t'on, le Déluge n'a pas été univerſel, donc . . . . je n'oſe pas remettre au jour les conſéquences impies qui partent d'ordinaire de cette induction.

S'il y en a qui ſemblent convenir du Déluge, c'eſt moins qu'ils en ſoient perſuadés, que pour mettre en œuvre les critiques dont ils ſe ſont préparés à le combattre. Ou, diſent-ils, le Déluge a changé la forme de la Terre, ou il n'a pas été univerſel; car par l'état préſent de la Terre, il eſt d'une impoſſibilité Phiſique qu'il l'ait été. L'Ecriture dit clairement: * " Que les ſources du „ grand abſme furent rompues; que les ca„ taractes du Ciel furent ouverts, & que la „ pluie tomba ſur la terre pendant quarante „ jours & quarante nuits, & que l'eau ayant „ gagné le ſommet des Montagnes, s'éleva „ encore de quinze coudées plus haut."

Les plus hautes Montagnes, comme le Mont *Gordien* ou le Mont *Ararat*, ſurpaſſent de trois mille pas la ſurface de la mer, qui dans ſa plus grande profondeur n'a pas plus de trois cent pas. Ainſi, diſent-ils, ſans compter que la capacité du Globe s'élargit à meſure qu'il s'éleve, il auroit fallu quinze fois autant d'eau que la terre dans la *quantité* marquée.

* *Gen. chap. VII.*

On ſait de plus par des démonſtrations
actes, que les plus grands Orages ne ver-
nt qu'un pouce & demi d'eau par demi-
ure, ce qui fait ſix pieds dans un jour, &
e le Déluge n'ayant duré que quarante
ırs, la Terre n'auroit pû être couverte
e de deux cent quarante pieds d'eau, ſans
oir égard ni au vaſe qui s'étend, ni au dé-
et de la pénétration; & que par conſé-
ent il faudroit que le Ciel, pour atteindre
ſommet des Montagnes qu'ils ont nom-
ées, eût verſé en un ſeul jour cent ſoixan-
pieds d'eau, ce qui excede la poſſibilité
la nature. Que ſi on leur accorde qu'il ſe
ouvoit que la Terre ne fût pas alors au mê-
e état qu'elle eſt aujourd'hui, puiſque de
mblables innovations ſe ſont vûës fréquem-
ent en de moindres occaſions. Voüés à la
itique, ils n'en reſtent pas-là, & débroüil-
nt les Hiſtoires des Syriens, des Chinois,
es Egyptiens & des Ethiopiens, ils cher-
ent à prouver que deux cens ans au plus
rès le Déluge, leurs Empires étoient déja
xtrêmement peuplés, & qu'ils avoient mê-
ıe alors de grandes Villes, & qu'il eſt im-
oſſible qu'en auſſi peu de tems quatre per-
onnes ayent pû avoir une Génération auſſi
tenduë. A cela on ajoûte * " que les trois
" fils de Noë ſe partagerent les Nations a-
" près le Déluge; " & que ce partage ne
ouvoit pas être imaginaire.

Y a-t'il un ſeul endroit de l'Ecriture qui

* *Gen. chap. x.*

n'ait passé au tamis de leur malignité? Comment croire, disent-ils, qu'Adam ait été le premier homme, & que Dieu l'ait créé le seul pere de tous les Vivans? ne lit-on pas, que * „ les Enfans de Dieu, voyant que „ les Filles des Hommes étoient belles, „ prirent pour leurs femmes celles d'entr'el- „ les qui leur avoient plû. " Quelles sont ces Filles des Hommes? Demandent-ils; qui sont leurs Peres, & qui sont ceux qui les épousent, que l'Ecriture appelle les *Enfans de Dieu*? S'il n'y avoit, continuent-ils, qu'une seule Race sur la Terre, qui étoit la Race d'Adam, pourquoi Dieu desapprouve-t'il si fort une union entre garçons & filles d'une même source? La différence des Noms entraîne avec-elle celle du Sang. Les mâles sont nommés *Enfans de Dieu*; & les femelles, *Filles des Hommes*. Que conclut-on de-là? Que les uns & les autres n'étant pas d'une même source, Adam n'étoit pas le premier homme, que sa Race n'étoit pas la seule dans le monde, mais que c'étoit seulement la Race chiosie, & celle que Dieu aimoit.

Ceux qui trouvent vétilleux de s'arrêter à l'idée des Coadamites, donnent dans des absurdités aussi grandes. Ils disent avec Saint Justin ** „ que les Anges ayant transgressé „ l'ordre & la disposition que Dieu avoit fait

* Gen. chap. VI.
** *Oeuvres* de Saint Justin Phil. & Matt. Apol. pre. *pag.* 44. *Edit.* de Col. 1636.

„ de leur état, s'étoient laissés vaincre par „ l'amour des femmes, & que ce fut la cau- „ se pour laquelle ils furent changés en dé- „ mons. " Si on leur rappelle que Saint Cyrille soûtient, * „ qu'on ne peut, sans „ impiété, dire ou écouter les contes que „ l'on fait sur les amours des Anges." Ils croyent beaucoup faire lorsqu'ils vous disent en goguenardant: l'un dit oüi, & l'autre non; que voulés-vous de moi? J'aime la concorde, & pour les accorder, je dis oüi & non.

On pousse plus loin. Moïse, ce Législateur admirable, que Dieu qualifie lui-même du grand titre de son ami, **, „ n'est qu'un „ misérable, infecté de la ladrerie, & bani „ d'Egypte à cause de sa maladie, dont le „ Peuple étoit attaqué comme lui." Quels sont les Auteurs à qui des Chrétiens s'en remettent pour garentir ces faits. Ce sont des payens; écrivains prévenus, & qui avoient interêt de falsifier la narration de ce qu'ils rapportoient de contraire à leurs préjugés. Que penseroit-on d'un J . . . . qui se deffendroit en citant Quenel ou Jansénius? Si l'on en croit Tacite, que deviennent tant de miracles que Dieu fit en Egypte à la sortie de son Peuple, dans le Désert pour les nourrir, & au-delà du Jourdain pour les faire entrer en possession de la Terre délicieu-

* Oeuv. de Saint Cyrille, Liv. IX. Cont. Julien, Tom. 2. pag. 206. Edit. de Basle 1546.
** *Hist. de Tacite Liv. V.*

ſe qu'il leur avoit promiſe? Sans prévention, pourquoi n'avoir pas autant de foi à Moïſe, qu'à Tacite?

De l'Ecriture on paſſe légérement à la Tradition. Il ſeroit étonnant qu'on l'eût épargnée. Ce ſont des rapſodies pieuſes, dont *les Grand-Meres* & *les Ayeules* tenoient Regiſtre, qu'elles ont rallongées ou racourcies ſelon leurs caprices, & qui perpetuées d'âge en âge, & augmentées de toutes les rêveries des *Bonnes*, ne ſont arrivées juſqu'à nous que comme des menſonges reſpectables par leur vétuſté, & ſous un vernis de vérité. Un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre ne donne pas là-dedans, & c'eſt toujours, diſent les railleurs, un bas de moins.

Pour être Chrétien, il faut croire aveuglément. Mine intariſſable de Saints. *Pour être ſage, il faut voir évidemment.* Malheureux ſophiſme; penſée qui m'effraye; pépiniere trop fertile de raiſonneurs, d'impies & d'Athées. Combien de ces ſages ont fini par n'être pas même Chrétiens, ni Juifs, ni Mahométans. C'eſt traiter la Réligion en préjugé, dites-vous. Et n'entendés-vous pas dire chaque jour, qu'elle n'eſt rien de plus. S'il n'y a pas de Réligion, que devient Dieu? un peu moins que celui qui ne le reconnoît pas.

En vain objecte-t'on à un Athée que le bel ordre qui régne dans l'Univers, n'a pû *être* l'effet du haſard; que tout ce qui exiſte *a été créé* par une cauſe premiere, qui eſt Dieu.

. Donc, replique-t'il d'abord, Dieu
'auteur du mal Moral & du mal Phiſi-
Si je lui dis que Dieu, étant infiniment
ne peut être l'auteur du mal. Donc,
e-t'il, Dieu n'eſt pas l'auteur de tout.
i repréſente que le mal & le péché ſont
iites du mauvais uſage du libre arbitre
réatures. Juſtement, répondit-il d'un
l ſang-froid, cela prouve que Dieu ne
pas tout, & qu'il y a d'autres êtres que
qui ont le pouvoir de créer; puiſqu'il y
 êtres qui ne tiennent pas leur naiſſance
i, il n'eſt donc pas la ſeule cauſe de
ce qui exiſte dans le monde. Que de
luſions en faveur du haſard, ou du moins
le ſubtilités ſacriléges contre la puiſſan-
 Dieu! Il ne nous reſte qu'à dire qu'il
pas poſſible d'avoir des idées claires de
ni, & que Dieu eſt ce qu'il y a de plus
iſible & de plus caché, de plus connu
 plus ſécret. Ouvrons les yeux à la Di-
é qui nous environne; elle eſt jour &
au tour de nous. * „ Tous les hommes
yent Dieu, mais chacun d'eux ne le
garde que de loin."

reprends les objections des Athées.
, diſent-ils, agit-il néceſſairement,
vec une ſouveraine liberté d'indifféren-
Se décide t'on pour la néceſſité; ils ré-
lent: puiſqu'il agit néceſſairement il eſt
uable, nos prieres ne ſervent à rien ne
vant changer de réſolution. Que ſi vous
iés qu'il *eſt ſouverainement* libre de fai-

Partie. F

b. chap. xxxvi.

re ce que bon lui semble, ils repliquent : qu
ne pouvant avoir que de sentimens occasio
nés, il en changera selon les circonstance
& que cela conduit à ne pas savoir ce qui a
rivera demain. Dieu est bon ; nous le prion
nos prieres doivent le toucher puisqu'il e
bon, & conséquemment il n'exécutera p
l'arrêt qu'il avoit prononcé contre nous. C'e
ce qui arriva au sujet de Ninive. Ou Di
avoit résolu de punir cette Ville, si elle n
faisoit pas pénitence, ou non ? S'il l'avo
résolu, il a fallu qu'il ait retracté son arr
S'il n'avoit pas prononcé cet arrêt ; Dieu
toit donc un trompeur dans ses ménace
Deux extrêmités également injurieuses po
Dieu. Que si l'on dit que Dieu savoit q
les habitans de Ninive feroient pénitenc
ils l'ont donc faite nécessairement & ind
pensablement, puisque Dieu ne peut savo
que des choses certaines, donc n'étant p
en leur pouvoir de faire autrement, ils n
méritoient pas. Que, s'il leur étoit libre o
non de se convertir, Dieu n'étoit donc p
sûr si l'arrêt, par lequel il avoit condamn
cette Ville, seroit exécuté ou ne le sero
pas. Voilà donc Dieu aussi borné que l'hom
me dans ses connoissances & dans ses œ
vres. O ! incompréhensibilités mystérieus
des grandeurs de Dieu. Heureux celui qu
la Foi fixe à vous adorer.

Nos miséres, nos peines, nos crainte
autres armes entre les mains de l'incrédulit
Comment, dit un éleve de *Spinosa*, l'hom

me émané d'un Principe souverainement bon, peut-il être mauvais? La Souveraine bonté produiroit elle une créature malheureuse, & la Souveraine Sainteté une créature criminelle? Je reponds que l'homme a été créé de Dieu dans un état pur, mais qu'il s'est corrompu lui-même, & que Dieu étant bon & juste, doit le punir de ses forfaits. Bon disent-ils; mais si l'homme vient absolument d'un principe bon, il ne doit pas lui être possible d'être mauvais. Que si j'objecte qu'il avoit simplement la force de se déterminer ~~au mal~~. Tant-pis encore, reprennent-ils. Dieu savoit qu'il pécheroit, sa bonté devoit donc l'engager à lui en ôter les moyens. Un Estre souverainement bon ne peut nous accorder les moyens de mal faire. Si nous sommes libres à cet égard; il n'est pas bon, ou il n'a pu faire autrement, ou il n'a pas voulu; donc il n'est pas Dieu. En vain appele-je à mon sécours toutes les graces, & leurs opérations miraculeuses; il se retranche à dire qu'elles ne seroient pas nécessaires si Dieu avoit établi l'homme dans l'état de pureté où il devoit être: que d'ailleurs leur pouvoir paroissoit bien limité, puisque les crimes étoient en si grand nombre, & que leur efficacité n'étoit que pour très-peu de personnes, ce qui marquoit dans Dieu une aveugle prédilection qui n'étoit pas suportable. Que Paul & Judas ne faisoient pas l'éloge de la grace. Que si je dis que le *desespoir du dernier* la perdu. Dieu ne pou-

voit-il l'arrêter? Repliquent-ils. S'il le pouvoit, que ne le faisoit-il? Judas étoit-il le maître de résister à la volonté de Dieu, si Dieu eut voulu? Que répondre? Qu'il est plus sûr & plus sage de croire les opérations de la Divinité, que de chercher à les approfondir.

* ,, Certainement quiconque réprend Dieu, ,, doit lui répondre. "

Orgueilleux Spinoniste, dit Dieu. ** ,, Je ,, vous interrogerai, & vous me répondrés. ,, Où étiés-vous quand je jettois les fonde- ,, mens de la Terre? Dites-le-moi, si vous ,, avés de l'intelligence. Savés-vous qui en ,, a reglé toutes les mésures, ou qui a éten- ,, du sur elle une ligne droite? Sur quoi ses ,, bases sont-elles affermies, ou qui en a ,, posé la pierre-angulaire? Lorsque les As- ,, tres du matin me loüoient tous ensemble, ,, & que tous les Enfans de Dieu étoient ,, transportés de joïe? Qui a mis des di- ,, gues à la mer pour la tenir enfermée, lors- ,, qu'elle se débordoit comme du sein de sa ,, mere? Je l'ai resserrée dans les bornes que ,, je lui ai marquées; j'y ai mis des portes ,, & des barrieres. Je lui ai dit: vous vien- ,, drés jusques-là, & vous ne passerés pas ,, plus loin, & vous briserés-là l'orgueil de ,, vos flots. . . êtes-vous entré jusqu'au ,, fond de la mer, & avés-vous marché

* *Job chap.* XXXIX.
** *Job chap.* XXXVIII.

„ dans les extrémités de l'abîme? . . . . A-
„ vés-vous consideré toute l'étenduë de la
„ Terre? dites-moi où habite la lumiere, &
„ quel est le lieu des ténébres. . . Saviés-
„ vous alors que vous deviés naître? Et con-
„ noissiés-vous le nombre de vos jours?"
Répondés à Dieu, & ne disputés pas contre lui.

ARISTARQUE s'enveloppe dans une espece de Philosophie, pour avoir droit par-là de douter de tout, & pour afficher qu'il doute. C'est un bon Orateur. Au moins doit-on lui passer de ne pas croire comme un nigaud. Qui croiroit qu'il est savant, s'il avoüoit qu'il y a un Dieu. Comment! un enfant de six ans, & un portefaix paroîtroient en savoir autant que lui. Il veut examiner avant de se rendre, & avant de commencer l'examen, il ne croit déja rien. A force de différencier & de définir Dieu, cet Estre sublime, indéfini & indéfinissable, tout ce qu'il vous en accorde n'est au plus qu'un vain nom, objet de l'épouvante des petits génies, & la seule preuve, selon lui, d'un objet encore plus vain.

ATHANASE, moins pointilleux, convient qu'il y a un Dieu. Mais sur quelle idée le forme-t'il? C'est une Divinité nonchalante & mole, comme ces idoles mondaines, qui pleines & occupées d'elles seules, ne voyent, tout ce qui les environne, qu'avec la derniere indifférence. Elle n'a ni soins ni plaisirs; *parce que les* uns ou les autres l'occu-

peroient, & que l'occupation à un air ſervile; ce qui ne ſied pas à la Divinité. Toujours quiéte; tous les événemens du monde ne peuvent l'intéreſſer; comme une belle dont les pieds ſont entourés d'une foule d'adorateurs dont elle ſe ſoucie peu, & qui plus loin entênd déchirer ſa réputation par des voiſines qu'elle n'a au plus que la force de mépriſer ſans vouloir s'en vanger, parce que ſa vengeance altéreroit ſa tranquillité: le Dieu d'Athanaſe voit les hommes vertueux ou criminels, ſans que les uns ni les autres ſoient capables de déranger ſa quiétude. Les hommes paroiſſent ou diſparoiſſent devant lui, preſque ſans qu'il s'en apperçoive, ou du moins ſans qu'il y faſſe attention. Cette divinité m'a tout à fait l'air de la pareſſe; & je doute qu'une ſi entiére & ſi abſoluë déſoccupation ne l'ennuïât quelquefois.

MISANDRE blâme Athanaſe & Ariſtarque: il fait bien. Ils étoient ſes intimes; il ne les voit plus: encore mieux. Il va plus loin, il les haït. C'en eſt trop; je blâme Miſandre à mon tour, & je le place preſque, dès-lors, entre Athanaſe & Ariſtarque. Miſandre aime Dieu, & ſe croit obligé en conſcience de les haïr. Tant pis. Sa haine ne ſe borne pas-là, elle réjaillit juſques ſur ſes parens, ſur ſa femme & ſur ſes enfans: tant-pis encore, tant-pis. Athanaſe & Ariſtarque ſont alors moins criminels que lui. Que penſe Miſandre de Dieu? Qu'il veut que quiconque l'aime, n'aime perſonne. Quelle ja-

jousie! Est-ce aimer Dieu véritablement, que de haïr le genre humain?

Voulés-vous que PHILOSI vous souffre? Ne loüés personne devant lui. Ne parlés ni des bonnes œuvres de SOPHRONE qui vient de mettre quatre Orphelins en métier, ni des charités que ZOSIME fait journellement à de pauvres veuves, ni des jeunes filles que PHISTENE vient de pourvoir si avantageusement, les unes pour le Couvent, & les autres pour le monde. Ne lui parlés que des liards qu'il donne habituellement à la sortie de la Grande-Messe, les jours de grandes Fêtes, & en sortant des Saluts, lorsqu'il y a presse. Dites-lui que personne ne fait plus de charité que lui, & il poutra peut-être vous aimer. Je dis peut être, car, ne vous y trompés-pas, Philosi n'aime que soi-même. C'est-lui que Dieu a enlevé spécialement du monde, & a tiré entre tous les honêtes gens pour l'aimer par-dessus tout, & c'est lui que Dieu conduit, comme par la main, abandonnant tous les autres hommes au pouvoir de satan. Quelle différence trouvés-vous de Philosi à Athanase? Ce dernier regarde Dieu comme un Estre tranquille, qui laisse aller le monde au hasard, & que rien n'intéresse: & Philosi pense que Dieu ne prend garde qu'à lui, & ne chérit que lui.

Dans l'ordre de la Providence, les hommes sont formés les uns pour les autres. Devenir inutile à son prochain, c'est reprocher

à Dieu, & convenir qu'on eſt de trop dans le monde.

TRASIMON revient du Sermon; il rentre chés lui le ſourcii froncé, le regard furieux, & l'abord brutal. En vain ſa femme veut-elle l'appaiſer; ſes enfans ſe preſentent en vain pour l'embraſſer; il les bruſque, ſe jette dans ſon Oratoire, s'y enferme. Il pâlit, il tremble, il friſſonne & ſe déshabille, il ſe diſcipline. Eſt-ce là le fruit qu'il tire de la parole de Dieu? Traſimon croit-il que Dieu eſt le pere de tous les hommes, & leur meilleur ami? Quoi! il peut penſer qu'il lui ordonne de ſe haïr à ce point. O Dieu! les Prêtres de Baal en faiſoient-ils davantage pour ſe rendre ce faux Dieu propice? Traſimon, vous êtes encore bien au-deſſous d'Athanaſe & d'Ariſtarque. Ils ſont moins coupables que vous. Que diriés-vous d'un Sauvage, d'un Américain qui ſoûtiendroit, ne vous connoiſſant pas, que vous n'êtes pas au monde: vous lui en voudriés moins qu'à votre compatriote, qui vivant bien avec vous, diroit par-tout que vous lui avés conſeillé des actions infames. Il y a moins à perdre à être ignoré que diffamé.

* „ Il n'a pas même ſuffi aux hommes d'ê-
„ tre dans ces erreurs touchant la connoiſſan-
„ ce de Dieu; mais vivant dans une grande
„ confuſion, cauſée par l'ignorance, ils don-
„ nent le nom de paix à des maux ſi grands
„ & en ſi grands nombre. Car ils imolent

„ leurs enfans *à l'Avarice*, ils font en se-
„ cret des sacrifices infames, ils célébrent
„ des veilles pleines d'une brutalité furieu-
„ se: delà vient qu'ils ne gardent plus au-
„ cune honêteté ni dans leur vie, ni dans
„ leur mariage, mais l'un tue l'autre par
„ envie, ou l'outrage par l'adulture: tout
„ est dans la confusion, le meurtre, le
„ sang, le vol, la tromperie, l'infidélité,
„ le tumulte, le parjure, le trouble des
„ gens de bien, l'oubli de Dieu, l'impure-
„ té des ames, l'avortement, l'inconstance
„ des mariages, & les dissolutions de l'adul-
„ tére & de l'impudicité. "

La molesse crie contre la régularite de la Réligion, & l'ignorance ne convient pas de ses principe. On n'est Chrétien que par hasard, dit l'un, & je veux l'être par réflèxion. Il y a dix ans qu'il tient ce langage. A-t'il réfléchi? Pas encore. Il a tort, reprend l'autre. Je suis Chrétien, &, en vérité, je n'en suis pas fâché. Car, après tout, je n'aime pas le maigre, je fais gras. J'aime le jeu, & je joüe; je suis riche, je jouë gros jeu. Le Bal me divertit, les Spectacles m'amusent, les Promenades me distrayent. Hé bien! j'y vas. Les Sermons m'endorment, aussi ne m'y voit-on pas. Une grand-Messe m'ennuye, & l'ennui me donne la *migraine*, n'y auroit-il pas de la cruauté à me forcer d'y aller? Et puis, c'est la Messe du Peuple; à midi trois quarts je cours à une

baſſe aux *Petits-Peres*; cela m'eſt commode, & très-commode, j'y vois d'honnêtes gens, c'eſt l'heure & le rendez-vous du jolis monde, & en huit minutes l'affaire eſt faite. On entend de reſte que ce ne ſont que les Fêtes & les Dimanches; car d'autres jours qu'y faire; il n'y a perſonne. Je m'endors à Vêpres; il n'eſt pas décent de dormir à l'Egliſe, je reſte chés moi. A l'égard des Saluts, on me voit quelquefois aux *beaux*. La canaille fait la foule aux autres, & je crains mortellement le renfermé. Il a bien fait de me prêvenir qu'il étoit Chrétien, je ne m'en ſerois jamais douté.

J'admire, avec frayeur, la criminelle tranquillité des Chrétiens d'oſer ranger dans la claſſe des jeux d'eſprit, la dangereuſe & damnable ſubtilité d'une négative bien ſoûtenue & bien prouvée ſur l'exiſtence de Dieu. Ces Sillogiſmus horribles peuvent ils jamais faire autant de bien à la Réligion, qu'ils y ont fait de mal? Qui croiroit que des diſputes d'école, ſur des matietes de Foi, ont été les premieres ſémences des héréſies. Ce ſont les doutes affectés des Moines ſur la Divinité, qui ont engendré l'Athéiſme. Ce ſont leurs *Pour* & leurs *Contre* qui l'ont allaité long-tems, & qui lui fourniſſent chaque jour des nourritures plus ſolides. Que n'en reſtoit-on bonnement & ſimplement à croire, ſans chercher à avoir l'eſprit de douter!

Si nous consultons Pierre & Paul, pour savoir d'eux qu'est-ce que Dieu, ils repondront l'un & l'autre.

* „ C'est un esprit d'intelligence, qui est „ saint, unique, multiplié, subtil, disert, „ agile, sans tache, clair, doux, ami du „ bien, pénétrant, que rien ne peut empêcher d'agir, bienfaisant, amateur des „ hommes, bon, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui voit tout, qui „ renferme en soi tous les esprits. qui est „ intelligible, pur & subtil" Qu'on est savant lorsqu'on sait cela, & rien de plus!

Ce ne seroit pas à ce siécle qu'on pourroit appliquer cette parole de David ** *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieux*. On ne le dit pas dans le cœur aujourd'hui; mais à haute voix, & sans passer pour insensé.

Est-ce un coup de la grace qui a fait abjurer DORIMON? Qu'en dois-je penser, lorsque je ne le vois à la Messe qu'à la Chapelle, qu'il n'y entre jamais qu'à l'heure de la Cour, & qu'il ne se met à genoux que devant le Prince. Quel est le Dieu de Dorimon, qui ne paroît avoir de Réligion qu'en présence du Roi?

Où courés, vous, ARSENE! Où allés-vous si vîte? L'ennemi vous poursuit-il? Vous venés de quitter l'appartement pour

* Sagef. chap. VII.

** Pseau. XIII.

vous enterrer dans le caveau le plus enfoncé, dans le soûterrain le plus noir, & vous en sortés pour fuir à l'Eglise. Qu'avés-vous? vous êtes pâle & tout défait. Quel Reliquaire embrasserés-vous, à quel Saint vous recommanderés-vous, quel vœu ferés-vous? Plongés vos deux mains dans le Bénitier. L'orage redouble. Un coup de tonnerre est un Sermon bien touchant pour vous. Avoüés-le, ce n'est pas Dieu que vous craignés, Arsene, c'est la mort. L'orage va cesser, & je vous reconnoîtrai alors pour ce que vous êtes.

La belle & loüable coûtume de débiter dans des nouvelles publiques que les Grands vont au Temple les jours des Fêtes ordonnées par la Réligion, & qu'ils y restent quelquefois pendant des heures entieres. Que manque-t'il à cette coûtume pour la trouver ridicule, que de me persuader qu'elle vient de la Chine? Les droles de gens, les bonnes gens, dirois-je alors qui pensent qu'on trouvera curieux en Europe de savoir qu'un Empereur veut bien quelquefois prier Dieu; que n'ajoûtoient-ils aussi qu'il se donne la peine de boire & de manger.

N'étoit-ce pas assés de la magnificence des dorures & de la beauté des peintures, pour causer des distractions, sans y joindre les accens d'une musique molle & sensuelle: mais peut-être se feroit-on ennuyé sans *cela?* J'avertis que ce n'est pas de l'Opera *que je* parle: ne le sent-on pas bien?

Dire *que la durée de nos passions ne dépend pas plus de nous, que la durée de notre vie*: c'est faire trouver la réforme bien difficile, & mettre la vertu bien haut. Un Anglois qui lit cette maxime, ni voit rien d'extraordinaire. La chose lui semble assés faisable, & la comparaison ne lui paroît pas forte.

A considérer de prés la reforme que presque tous les hommes font de leurs passions, ne diroit-on pas que la nature, Dame suseraine de tous les cœurs, leur auroit ordonné, sur peine de la vie, d'y laisser toujours un certain nombre de baliveaux de toutes les espéces.

Les passions ne laissent pas souvent que d'avoir un regain bien fort, & les prairies de la folie sont quelquefois bien fournies dans l'arriere saison.

Entre tous les sistêmes â la mode, il y en a trois qui contribuent davantage à la corruption des mœurs, & à la ruine de la société. Le premier porte que le vice & la vertu sont indifférens en eux-mêmes, & qu'ils n'existent qu'au gré des Loix: le second n'admet ni peines ni récompenses après cette vie. De-là on ne craint & on n'évite que le crime qui conduit à l'échaffaut, & on ne cultive & on n'estime que la vertu qui peut servir à faire son chemin. Le troisiéme, moins nuisible aux particuliers qu'à l'Etat; prive toutes les vertus d'action, & *les réduit toutes* en contemplation.

L'idée le moins imparfaite qu'on puisse donner de la satisfaction que goûtent les Saints dans la vûë de Dieu, peut, si j'ose le dire, se tirer d'après le plaisir qu'un amant bien épris ressent en présence de sa maîtresse. Son absence m'a bien l'air d'un purgatoire qui n'est pas aisé à supporter; & ses mépris peuvent bien peindre l'esquisse d'un enfer.

Ne donner que dans l'espoir de la réconnoissance: voilà l'homme. Obliger jusqu'aux ingrats, les prévenir, leur faire du bien malgré-eux. Mon Dieu! C'est-là que Je vous reconnois. Mais qui peut vous imiter?

Ce n'est pas seulement au *Capucin* & au *Chartreux* à reconnoître Dieu, & à l'aimer. Qui lui doit plus de reconnoissance que vous, voluptueux, mondains & sensuels, vous qui vous rassasiés des delices de la terre, & qui vous enyvrés chaque jour du suc des plaisirs? Qui doit l'aimer plus que vous?

* „ Nous ne pouvons comprendre Dieu „ d'une maniere digne de lui; il est grand „ par sa puissance, par son jugement & par „ sa justice; & il est véritablement inéfa„ ble. C'est pourquoi tous les hommes „ le craindront, & nul de ceux qui se „ croyent sages n'osera envisager sa gran„ deur."



* Job. chap. XXXVII.

VI. LEÇON.

DE L'HONNEUR.

OSE dire en Chrétien, qu'après la Réligion, l'honneur est le plus grand souve-
ı du Monde. En Moraliste, & lui laiss-
t le rang qu'il tient dans le siécle. je suis
igé d'avoüer qu'il la dévance, la rempla-
& l'anéantit.

e conviens que la Réligion a encore quel-
s fidéles sujet qui la servent par préféren-
mais que le nombre en est petit. Moi-
me puis-je bien m'assurer qu'il n'y ait que
Réligion qui me guide? Un autre Classe
ommes fort nombreuse a trouvé le secret
llier son service & celui de l'honneur.
oiqu'à la solde de la Réligion, ils ne laiss-
t pas de prêter la main à l'autre. Pour-
i? C'est que l'honneur assigne les récom-
nses, & distribue les distinctions dans le
maine même de la Réligion.

L'Honneur dans de certains cas demeure
éparablement joint avec la Réligion; dans
utres, il la soûtient, & dans d'autres en-
re il la combat ouvertement, lui tient té-
& ne la ménage pas.

Dans le cas du vol, l'honneur & la Reli-
on n'ont qu'une loi.

L'Usurier & le Monopoleur, quoique connus, ne sont deshonnorés qu'après la punition; échapent-ils à la recherche, ou achetent-ils leurs graces; les premiers champions de l'honneur s'empressent d'épouser leurs filles.

L'Honneur soûtient la Réligion dans le commerce civil. C'est lui qui conduit bien des gens à la Messe, comme c'est la désoccupation qui les amenent au Sermon les jours de Fêtes.

Sur l'article du Duel & sur la galanterie, l'honneur combat la Réligion, & l'anéantit.

Presque point de convenances entr'eux: beaucoup de contrariétés. Il fait opter.

L'Honneur prend dans le monde toutes les prérogatives des vertus, s'en arroge tous les Priviléges, & les y représente toutes. Il a les mêmes principes & la même conduite; il ne lui manque que d'avoir les mêmes fins pour être la premiere des vertus, comme il en est la base. Il demande de la noblesse & de l'aisance dans les vertus, de la sincérité dans le commerce du monde, & de la politesse dans les maniéres.

Les vertus qu'il soûtient son aisées à pratiquer, puisqu'elles ne tendent qu'à nous être principalement utiles à nous-mêmes, & qu'à nous distinguer du commun. Elles sont ainsi de moitié avec l'amour propre. Y a-t'il *la plus* legere couche de noblesse ou de sen*timens* sur une action, l'honneur la justifie, mal-

malgré les cris de la Réligion & ses appels. Il ne demande de la sincerité que pour flater d'avantage notre amour propre: car y a-t'il rien de plus humiliant que d'être reconnu pour fourbe? Il ne condamne pas la dissimulation, mais le mensonge. Il veut de la politesse dans les maniéres. Autre regal qu'il présente encore à l'amour propre. Nous sommes assés portés par notre orgueil à cultiver les belles maniéres, sans que l'honneur en fasse un précepte. Nous nous élevons par-là, nous nous rendons indéchiffrables, nous nous sentons flattés de faire croire que nous vivons dans la *bonne compagnie*. Il y a ici un milieu à tenir, dont tout le monde n'est pas capable. La fatuité se trouve à un demi travers de doigt de la politesse: on glisse sans s'en appercevoir de l'une à l'autre, & il y a quelquefois long-tems qu'on est fat, qu'on ne se croit encore que poli.

A combien de bisareries, d'ailleurs, l'honneur n'est-il pas sujet. Il n'y a que les circonstances qui puissent bien les déterminer.

L'honneur a ceci de commun avec la Réligion, qu'il a, comme elle, ses Temples & ses Autels, ses Apôtres & ses Ministres, ses Martirs & ses Victimes.

AUGUSTE a dit au jeune TARTUS; viens chés-moi: je te servirai de pere. Ma femme sera ta mere; mon fils sera ton frere, & mes filles seront tes sœurs. Mes domestiques te serviront, & je te deffendrai contre tes ennemis. *Trop* credule Tartus, tu l'as suivi! *Où n'as tu* pas offert ta tête, dès

qu'il l'a voulu. Il t'a dit, paſſes la mer, & tu l'as fait. Il t'a envoyé preſque ſeul au milieu de tes ennemis; leur nombre s'eſt accru; ils ont tenu conſeil contre toi. Auguſte t'a trahi. Retire-toi où tu voudras, t'a-t'il dit bien-tôt; G. . . . . F. . . . . & F. . . . ne me permettent plus de te garder près de moi. En vain lui a tu rappellé ce qu'il devoit à ſon nom, à la Réligion & à l'honneur, vaines clameurs! Pars, malheureux Tartus, ou attens-toi aux dernieres violences. Que peus-tu eſpérer dans ces lieux? La piéce eſt joüée: la toile eſt baiſſée. Sors au plûtôt du Théatre. Oublies, s'il t'eſt poſſible, juſqu'au nom du grand rôle que tu viens de joüer, quittes de bonne grace le ſaye, & endoſſes le manteau le plus commun. Tu devois commander à des millions d'hommes, viens conduire des moutons. Que les branches d'un Hêtre épais forme le dais de ton Trône, & que la verdure y ſerve de tapis. Que la houlette ſoit ton ſceptre: excerces déſormais ton courage contre les loups, & reſerves tes vertus pour tes moutons. Pars: es-tu parti? Oublies-tu que tu es à vendre & à acheter? Si dans ta fuite tu te ſouviens de tes ennemis & d'Auguſte, ne lui en veux pas: tu lui dois être obligé de tout le mal qu'il ne t'a pas fait.

Il y a encore dans tous les cœurs un reſte du germe de la vertu. Nous haïſſons un ſcélérat, & nous plaignons un honnête homme *malheureux*. Il reſte à ajoûter, pourvû que

le premier ne ſoit pas un homme à caroſſe, & que le ſecond en ait eu un.

Qui a inventé ces ténebreuſes Alcoves, ces quadruples Rideaux, & ces Cabinets ſecrets? Qui a percé les Eſcaliers dérobés? Qui a donné le plan de ces Garderobes commodes? Qui a mis des verroux à toutes les portes? C'eſt l'honneur. C'eſt encore lui qui fait ſi ſoigneuſement fermer ces réduits infâmes, où des peintures laſcives donnent une ſi naïve & ſi horrible copie de la corruption du cœur de celui à qui elles appartiennent. C'eſt lui qui met un frein à la bouche du Cynique *Diogenon*. Si je le ſurprends au milieu des complices de ſes débauches, il n'a plus de retenuë. C'eſt l'honneur qui a conſeillé au Chanoine B. . . . de ſe déguiſer en femme, pour ſauver au moins les apparences de la curioſité qu'il avoit pour l'Opera.

Le Capital pour THEODESME n'eſt pas d'agir toujours bien; mais de faire en ſorte qu'on ne ſache pas s'il agit mal. Il a moins de ſoin de ne ſe pas trouver en compagnie de femmes, qu'à ne ſe livrer qu'à celles dont il peut repondre comme de lui-même. C'eſt ce qu'on appelle un *Tatoneux*. Ce n'eſt ni à *Nérine*, ni à *Thiſbé*, ni à *Aſpaſie* qu'il ſe jouera. L'une eſt trop vive, & aime trop le bruyant des paſſions; & les deux autres ne ſont pas d'un commerce ſûr. Il s'attache à *Aminte* qu'il a aprivoiſée petit à petit, &

qui en eſt déja avec lui à manger à la brochette. Il ne la voit qu'à la dérobée. Il ne ſe gliſſe chés elle qu'entre *chien & loup*. Il veut que tout ſe ferme dès qu'il y eſt. Une porte, encore un autre: un verrouil, deux: un rideau, un ſecond. D'où vient tant de précautions? Pour l'honneur.

On diſoit communément, il y a cinquante ans, qu'il ne manquoit à certains hommes de ce tems, pour être femmes, que des boucles d'oreilles. Cette diſtinction s'eſt évanoüie, & a été ſuivie de tant d'autres, qui qui ſont diſparues avec celle des vapeurs, que je ne ſuis pas encore bien raſſuré ſur celle des couches.

Il faut avoir un diſcernement bien fin pour reconnoître certains vices que l'honneur a introduit ſur la ſcene en attirail de vertus. Vices émérillonnés, pimpans, & qui font claſſe avec certaines vertus qui ne ſont que des vices fardés, mignards, & qu'on ſouffre à cauſe de leur gentilleſſe & de leur commodité.

Eſt-ce dans les petits ſoupers, aux jeux & aux ſpectacles que l'on doit parier pour l'honneur & pour la probité?

Toutes vertus ne reſſemblent pas aux belles femmes. Qu'il y en a qui perdroient, ſi on leur ôtoit juſqu'à la chemiſe! Que de vertus épouvantables!

Tel paſſe pour ſage qui ne doit ce nom qu'au ſoin qu'il prend de dépaïſer les mou-

ches, ou à l'art avec lequel il déguiſe ſes allures, ou aux diſtractions de ſes voiſins, ou à la diſcrétion de ſes confidens.

Un homme ſage eſt tout ce qu'il peut être au-deſſus de ce qu'il eſt. Le vice dégrade le Monarque, & ne le rend pas même égal à ſon Valet-de-pied homme de bien.

Peut-on faire fonds ſur les vertus Morales ſans les Chrétiennes?

On craint davantage de ſe donner un ridicule que d'avoir des vices.

Il n'y a que des Gentils-hommes printaniers qui ayent pû s'appliquer à tirer les Préadamites du néant. J'aime aſſés a en voir qui dattent de là. Pourquoi les blâmerois-je? Souvent en ſortent-ils.

Un ami me parle de Teroua. C'eſt un Savant du premier ordre, me dit-il; ſi vous voulés, dès demain je vous le ferai voir; je ſais une Maiſon où on le voit. Arrêtés, je ne vous entends pas: Eſt-ce de quelque bête extraordinaire dont vous me parlés; non, c'eſt de Téroua, reprend mon ami. Continués donc. Eh bien! eſt-ce demain que nous l'irons voir? Doucement, interrompe-je. Quelles ſont les mœurs de Téroua? Eſt-il bon ami, bon parent? Il eſt vrai, continue mon ami, qu'il a trahi quelques perſonnes, & qu'il a fait quelques épigrammes contre des gens à qui il avoit de très-grandes obligations. Et pour la Réligion: n'en parlons-pas. N'importe c'eſt un génie qui a écrit des choſes admirables, & avec des

ſentimens. . . . . Eh bien! mon ami, envoyés-moi ſes œuvres, il n'eſt homme qu'en peinture; je vous rends graces de l'original.

L'honneur, & la dévotion; gaſes ſouvent trop déliées pour couvrir entiérement de certains vices qui percent au travers.

TIPHON ſoûtient qu'il a de l'honneur. *Un homme d'honneur comme moi* : dit-il à tout propos. Il ne le peut trop dire; car qui auroit penſé qu'il le fut, lui qui a été réfuſé dans une cotterie, où nombre d'honnêtes gens ne s'empreſſent pas d'être admis.

Attache-t'on une idée de conquête à la galanterie. L'honneur paſſe ſur tout, permet tout & releve de tout.

J'aurois penſé comme vous, & j'aurois crû qu'après ſix mois de ſoins & de complaiſances, LISANDRE laſſé de pourſuivre THEMIRE, qui ne l'écoute pas, l'auroit enfin laiſſée à ſon époux, & libre d'agir comme elle auroit voulu. Qui vous a dit que je penſe comme cela? reprend arogamment ALPHITAS, cela ſeroit vraiment beau que Liſandre en reſtât-là. Que diroit-on de lui? Rien que de bien, je crois. Ce qu'on en pourroit dire de plus, c'eſt qu'ayant éprouvé la vertu de Thémire, il n'en pouvoit douter, & ne devoit que l'en eſtimer davantage. Belle concluſion, replique Alphitas; ce n'eſt *parbleu* pas là mon avis; mais vous êtes d'un bon conſeil pour deshonorer les gens. Comment l'entendez-vous? lui dis-je. Comment? continue-t'il, comme tout le monde

doit l'entendre; que Lisandre est un homme absolument perdu d'honneur, s'il quitte prise; qu'il doit vigoureusemeut pousser sa pointe, & n'en point démordre qu'il n'ait triomphé des scrupules, & des préjugés de Thémire. Et quelle nouvelle Morale est-ce là? reprens-je. Nouvelle! En vérité, mon pauvre ami, vous connoissés bien peu le monde, allés, c'est l'usage. Et je cours de ce pas engager Lisandre à lui pousser l'épée dans les reins. Il est honteux pour lui d'avoir déjà usé tant de tems autour d'une femme. Quel maudit enchanteur que l'honneur! Les Valets-de-Chambre à deux fins, sont-ils aussi de ses gens?

* „ Allés, dit HOLOPHERNE, à Vagao, „ & persuadés à cette femme, du Peuple „ Hébreu, qu'elle consente d'elle-même à „ me venir trouver. Car les Assiriens cro„ yent qu'il est honteux à une homme qu'u„ ne femme se moque de lui, & qu'elle „ trouve moyen de se tirer d'avec lui, sans „ consentir à ce qu'il désire d'elle." Fausse honte, criminel honneur que vous êtes bien soûtenus! Que vous avés fait de progrès! Les plus grands Empires ont été détruits. On ne connoît qu'à peine le nom des Assiriens; le tems paroît avoir dévoré jusqu'à la terre où étoient assises leurs Villes superbes; mais le crime a gravé leurs infames maximes en caractéres éternels: il les a semées

* Judith. chap. XII.

par tout le monde, & leurs provins malheureux ont pris par-tout.

Que de Vagaos préparent les infortunées victimes de la brutalité des Holophernes! C'eſt par leurs déteſtables entremiſes que ſerpentent la fornication & l'adultére. Ce ſont eux qui diſent doucement à celles qu'un reſte de vertu fait encore arrêter au bord du précipice. * „ Pourquoi cette bonne fille craindroit-elle d'entrer chez mon Seigneur, „ pour être honorée de lui, pour manger „ avec lui, pour boire du vin & ſe réjoüir? Abominables ouvriers de l'iniquité, quoi! on vous tolere. C'eſt peu, vous êtes recherchés, payés, recompenſés. Les Vagaos du ſiécle ne ſont ni des Eunuques, ni des Eſclaves.

De Greci auroit pû paſſer pour homme d'eſprit, s'il n'avoit fait imprimer un Livre rare par le ridicule. Il ~~ne lui~~ manque, pour que la poſtérité le croye tel, que d'avoir le bonheur d'en retirer tous les exemplaires.

Je lis un Livre où je vois qu'on ne peut, en conſcience, obéïr à Dieu que ſelon la volonté des Supérieurs. Je ris, & ſans être Devin, je ſuis prêt de jurer que ce n'eſt pas un novice qui a fait le Livre.

On rougit ordinairement davantage devant les vicieux d'être homme de bien, que vicieux devant les gens de bien. On fait plus: on affecte avec les premiers des vices que l'on n'a pas, avec plus de hardieſſe &

* *Judith* chap. XII.

plus de ſuccès qu'on ne pourroit feindre avec les derniers les vertus mêmes les plus aiſées.

Quelle que ſoit la reputation de certains hommes ſur le chapitre des femmes, les trois quarts, pour le moins, ne la doivent qu'à la diſcrétion de celles dont ils ont été la *coqueluche*. Quel maigre ſujet d'orgueil pour les *Petits Maîtres*, & qu'un Moineau-franc doit bien leur rabattre le caquet!

CIMON ſe contente du titre d'*honnête homme*, & c'eſt être, en vérité, bien modeſte. Car que lui a-t'il fallu pour l'obtenir, qu'il ne doive au haſard? des vices heureuſement maſqués, & à la mode, font les deux tiers de ſon mérite: un certain air de ſuffiſance à qui l'amour propre donne la main d'un côté, & que le mépris d'autrui ſoûtient de l'autre: un caroſſe, quelques mille livres de rente ſur une Iſle flotante entre vingt créanciers pacifiques. Tout cela vaut-il qu'on le faſſe ſonner ſi haut?

Que vous importe, SYLLA, ſi MARIUS a le commandement des Armées de la République? Si c'eſt le bien public qui vous fait parler: que n'a-t'il pas fait, ou pour le deffendre, ou pour l'augmenter? On connoît votre valeur & votre grand cœur; mais auriés-vous fait mieux vous-même? Il a forcé les villes, il a gagné les Batailles: par-tout l'ennemi a fui devant lui; qu'auriés-vous fait de plus, Sylla? Rien: vous en convenés. Vous vouliés

avoir la gloire de ſauver la République. Belle jalouſie, noble envie, ſi c'eſt-là tout votre motif. La paix eſt faite; ſans doute que Sylla & Marius ſe réconcilieront. Je ne le crois pas: ils ſe chercheront davantage, ils ſe joindront: ils ſe ſont joints, & Marius emporte chés les Morts de triſtes preuves de la bravoure & de la férocité de Sylla; & Sylla, dans ſon lit, ne peut diſconvenir que Marius étoit ſeul digne d'être ſon rival: il eſt le premier à loüer ſon courage. Ils s'eſtimoient intérieurement, dit-on, que falloit-il pour les rendre amis? Peu de choſe: ſeulement que l'un ou l'autre fût mort.

Où va ſi précipitament PIRRHUS? Les ennemis ont-ils envahi la frontiere? Qu'on le laiſſe partir, & je réponds du ſuccès. Généreux ACHILLES, qu'entends-je, votre fils ne s'arme que pour aller combattre le jeune AJAX. Tous deux amis hier, quelle cauſe les a broüillés ſi vîte? Arrêtés les fougues de ce jeune Héros. Pere barbare, c'eſt vous qui lui mettés les armes à la main. Pirrhus vole, il eſt déja ſur le Pré où Ajax l'attendoit. Un moment, malheureux, penſés donc que le Mort ne ſera pas le plus infortuné; & que le vainqueur ſera obligé de fuir de la Cour, & de s'exiler lui-même du Royaume. furieux Dueliſtes, les ennemis ſont aux portes de l'Etat. Si vous brûlés ſi fort de répandre votre ſang: c'eſt-là qu'il faut marcher. Volés: c'eſt-là que vous le répan-

drés sans crime. Malheureux, pensés à Dieu. Ils ne m'écoutent point, ils s'égorgent, ils se tuent.

Honneur! impitoyable idole de sang! C'est de tels forcenés qui soûtiennent ton culte. Que promets-tu donc à tes martyrs?

PASQUIN a mis sols sur sols pendant dix ans pour se faire un petit fond. La somme est complette; il a quarante mille livres bien comptées dans son coffre. Achetera-t'il une maison, une ferme, des terres? Il suppute, il calcule. Outre les reparations qui emportent la moitié du revenu, le revenu en lui-même est trop bas: cinq pour cent par an, c'est trop peu. Il y a une charge à vendre. Charge lucrative, mais infame, & dont les provisions se jettent comme un os à un chien. Qu'importe, dit Pasquin. Mais combien rapporte-t'elle? Tout ce qu'on veut. Voilà ce qu'il me faut, reprend-t'il. Il donne ses quarante mille francs sans regret, & boit, sans revolte d'amour propre, toutes les ignominies attachées à son achat: il en avalle gayement la derniere goute, & la lie sans contre-cœur. Peut-il acheter par trop de honte le droit de se faire afficher usurier, & de ruiner quelques familles chaque année. Ce qui m'étonne en ceci; c'est moins qu'il y ait dans un état quarante Pasquins pour acheter de telles charges, que de les y voir créées & à vendre.

Ce n'est pas tout-à-fait parce qu'un homme est *criminel qu'on* n'ose avoüer que l'on

est son parent c'est seulement parce que l'on craint qu'il ne soit assés malheureux pour être puni.

Après trois ans de captivité, CRESUS, te voilà donc en liberté. Le fait n'est pas unique, mais c'est être heureux. Je t'en fais mon compliment. Je ne m'explique pas: tu sais, dans ta conscience, que je ne parle pas de ton innocence, mais bien de ce que tu t'es trouvé assés criminel pour être assés en moyen pour avoir ta grace. Enrichis ton Avocat; c'est toujours bien faire, quoi que ce ne soit pas lui qui t'ait servi le plus. Moins de monopoles & de concussions, & je ne te verrois pas la tête sur les épaules. Un beau moyen pour le gain d'une Cause, c'est d'être en état de l'acheter.

Jusqu'où ne vont pas les bisareries de l'honneur? Quels sont ses caprices?

CORIMON court chés le Magistrat. Depuis quinze jours il l'assiége par-tout: il l'arrête à la sortie de son cabinet: se place devant lui à l'Audience, se trouve lorsqu'il descend de son Carosse, & lorsqu'il y monte. Il lui présente Placets sur Placets. Il ne le laisse en repos en nul endroit, pas même chés sa maîtresse. On le sait dans son voisinage. Vous verrés, dit-on, que Corimon cherche à se faire séparer de sa femme. Je ne crois pas, dit quelqu'un, il auroit trop à rendre. Tout-auplus, postule-t'il pour la faire renfermer. En effet y a-t'il rien de plus criant que la conduite qu'el-

le tient avec lui? Depuis trois ans elle ne suit qu'EGISTE : elle est avec lui à la Campagne & à la Ville. C'est bien fait .... Vous n'y êtes ni les uns ni les autres, & la femme de Corimon n'est pas l'objet de ses démarches. C'st à la pauvre LESBIE à qui il en veut. Il lui a ravi son innocence. Elle a rougi de ses égaremens, dès qu'elle y a fait réfléxion, & s'est séparée de lui. Il croit son honneur offensé, de ce qu'une *petite fille* se moque de lui. On l'en raille: il en est outré, & il a juré qu'elle s'en repentiroit. C'est elle qu'il veut faire renfermer, & il y parviendra.

TOMELA a épousé CLITIE. C'est une belle brune, dont on parle avec admiration. Elle plaît à FLORUS, qui est en place de donner les meilleurs Commissions, & de faire la fortune d'un homme par sa seule protection. Tomela n'a plus qu'à parler. Veut-il les affaires de mer, ou celles de terre? Aime-t'il mieux commander les Légions? Lui plaît-il d'entrer dans le Conseil; il n'a qu'a choisir Florus est homme à le rendre propre à tout. Car en savoit-il davantage lui-même? Je vous entends. Vous ne vous connoissés ni aux affaires étrangéres, ni aux domestiques. N'importe, il n'est que de mettre le pied dedans; entrés. Vous aurés un bon premier commis. Crassus dirigera vos Bureaux. Vous savés signer; en voilà plus qu'il ne faut. Vous *n'êtes pas le seul* qui ait un Crassus. Estes-

vous placé: mettés à profit l'instant où la fortune vous rit. Dépêchés: vous n'avés peut-être pas long-tems à en joüir. Payés-vous largement par vos mains des complaisances que la jeune Clitie à pour Florus qui est octogénaire. Amassés millions sur millions. Avés vous fait? Florus se meurt: il est mort. Tout le mérite de Tomela est enséveli avec lui. Sa place est dònnée à un autre qui a autant besoin de Crassus, & qui le prend à son service. Dites-moi, je vous prie, que peut-il donc tant manquer à Crassus qui a des connoissances si étenduës pour remplir cette place dont il est si digne? Une Clitie, quelque sœur, ou quelque cousine jeune, commode, & d'un joli minois.

Le Patrimoine des Pauvres; Perou; Mine d'or & de diamans. Directions des Hôpitaux: fortunes; bonnes Commissions. L'Administrateur dévore le Pauvre, & le Directeur lui suce le sang. Administrateur né, à qui peut convenir cet emploi qu'aux bons cœurs? J'en appelle à tous les Pauvres.

Geronte a un petit fond en argent qu'il fait valoir; un enfant de famille qui marchande une Actrice, va le trouver. Plus il lui paroît avoir besoin d'argent, plus il le rançonne; & il ne convient de lui donner ce qu'il demande qu'en lui faisant faire une bonne Lettre de Change à *cinq pour cent* par mois, & en retenant l'intérêt sur *le principal* qu'il a l'art de réduire à moitié.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on est dans le goût de profiter de l'extréme néceſſité de ceux qui ſe préſentent à nous pour que nous les ſécourions.

Jacob lui-même ne néglige pas de prendre ſes avantages avec Esau ſon frere.

* „ Un jour Jacob ayant fait cuire de
„ quoi manger, Eſaü retourna des champs
„ étant fort las; & il dit à Jacob : don-
„ nés-moi de ces mets roux que vous a-
„ vés fait cuire, parce que je ſuis extré-
„ mement las. Jacob lui dit; vendés-moi
„ donc votre droit d'aîneſſe. Eſaü lui ré-
„ pondit : je me meurs; de quoi me ſer-
„ vira donc mon droit d'aîneſſe ? Jurés-le
„ moi donc, lui dit Jacob. Eſaü le lui
„ jura, & lui vendit ſon droit d'aîneſſe.
„ Et ainſi ayant pris du pain & ce plat de
„ lentilles, il mangea & but, & s'en alla;
„ ſe mettant peu en peine de ce qu'il avoit
„ vendu ſon droit d'aîneſſe."

Que celui qui a affaire avec quelqu'un s'enveloppe bien, qu'il cache ſes yeux & qu'il mette la main ſur ſa bouche. On profitera de ſon foible, ſi on le connoît; qu'il ne laiſſe pas de priſe ſur ſoi, ou on le réduira àbandonner juſqu'à ſon ame.

Mettons un frein à nos appétits déſordonnées. Chacun de ceux qui nous entourent, épie le moment de s'en ſervir contre nous. Tremblons à la vûë de ce qu'il

* Gen. chap. xxv.

en coûte pour les satisfaire. Ne nous moquons pas d'Esaü. Faisons mieux; corrigeons-nous sur son exemple. Que savons-nous si quelque Jacob ne nous enlevera pas notre droit d'aînesse.

Qu'il y ait quelque chose au mondé de plus rare que le Diamant du Grand Mogol, unique cependant dans sa beauté, & inestimable dans sa valeur; qui le croiroit, & que penseroit-on que ce puisse être? Que seroit ce? qu'un bienfaiteur par le seul plaisir de l'être, & sans autre vûë criminelle.

Un Croquis des bisarreries de l'honneur, c'est la conduite de TRASILLE. MELITE étoit belle, & il l'aimoit: elle étoit sage, & il l'estimoit; il a cru se rendre heureux, & se faire honneur en l'épousant. Il l'a fait demander en mariage à ses parens. Dès-lors, à la vûë de toute la Ville, il s'est montré avec elle aux Spectacles, aux Promenades, au Cours. On l'a vû avec elle dans un même carosse, à la file, aux champs Elisées. On n'y a pas pris garde; personne n'y a trouvé à redire: quelques-uns même l'ont loüé. L'a-t'il épousée. Les gens se réveillent comme d'un profond assoupissement: on se frotte les yeux; on commence à entrevoir: on voit. Est-ce lui? Est-ce bien lui? Est-ce Trasille? On lui passoit, comme un foible, d'oser paroître les huit premiers jours à côté de sa femme. Mais davantage; c'est *se moquer des gens*. On se le montre au *doigt. Voilà l'homme qui aime sa femme*; en-

tend-

tends-je dire; *Voilà celui qu'on voit impudemment avec elle dans un même fond, & qui la promene par-tout avec lui.* Du moins j'abaisserois les stors, reprend quelqu'un. On en plaisante, on en rit, on en badine. Le vent en va jusqu'à Trasille; une mauvaise honte le saisit, il rougit presque d'aimer sa femme; n'ose plus se montrer avec elle en public; & est contraint ou de s'ennuyer seul, dans son carosse, s'il l'aime encore, ou de se cacher, s'il veut joüir du plaisir si naturel d'être avec elle, & qu'on devroit croire permis à un mari. Que feroit de plus Trasille? seroit-il obligé à davantage, s'il avoit à se trouver dans le monde avec la coquette CESONIE? La raillerie alors deviendroit un peu plus tollérable & moins incompréhensible. Je pousserois bien, je pense, l'effronterie jusqu'à me faire voir tête-à-tête avec SAPHRONICE.

Une honnête femme, une femme sage fait toujours honneur à un mari, quoiqu'on en dise, & quoiqu'elle soit sa femme.

NICETAS, plus hardi que Trasille, a épousé APHRONIE, qui lui a fait signer, pour conventions de mariage, qu'il lui seroit libre de lui être infidelle: & Aphronie joüit pleinement de ses conventions.

* „ Celui qui chasse une femme vertueu-
„ se, rejette un grand bien; mais celui qui re-
„ tient une adultére, est insensé & méchant.".

LISIAS, dit-on, après six ans de sépara-

* Prov. chap. XVIII.

tion, vient de renoüer avec sa femme : on y ajoûte, assés naturellement, que deviendront PROSCRIS & ÆGINE avec qui il mangeoit son bien depuis ce tems, & qu'il entretenoit avec tant de faste ? J'entends répondre un de ses intimes, que la seule différence qu'il y aura, peut-être, ce sera de les voir de nuit.

Il n'est pas aisé à un Citoyen, homme de bien & malheureux, de se faire donner, sur ses vieux jours, une retraitte dans un Hôpital. Un soldat tout criblé des marques de sa valeur, & n'ayant de reste qu'un œil & qu'une jambe, n'obtient pas facilement les Invalides. La probité du premier, & ses malheurs ne lui servent de rien ; & on ne prend guéres attention aux services & aux blessures du second. Il faut à l'un & à l'autre des recommandations. Il leur faut chercher des Puissances, & faire parler la faveur. Cela est-il concevable quand on voit un P. . . . . avoir une Pension sur le Domaine, dont il est payé exactement par quartier ? Qu'a-t'il donc fait pour l'Etat ? me dira-t'on. Il a fait roüer vingt de ses complices.

Quelle raison d'être vain de se voir Pensionnaire de l'Etat, quand on se trouve mêlé avec de telles gens !

Fin de la premiere Partie.

L'ECOLE
DE
L'HOMME,
OU
PARALLELE
DES PORTRAITS DU SIECLE, & des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

OUVRAGE

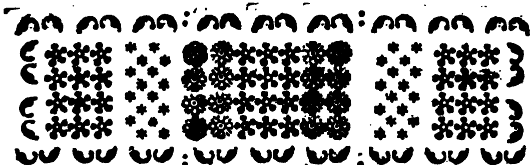
Moral, Critique & Anecdotique.

SECONDE PARTIE.



A PARIS.

M. D. C C. L I I.



CLEF NATURELLE

Des Portraits de ce Siécle, contenus dans cette seconde Partie.

A.

CLEF

D.

E.

F.

H.

L.

M.

S.

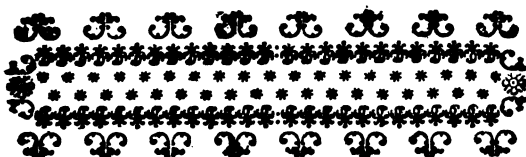
T.

V.

Z.

Fin des Portraits de la seconde Partie.

L'ECOLE



L'ECOLE DE L'HOMME.

SEPTIE'ME LEÇON.

DU VRAI BIEN.

AVANT de prétendre donner une idée juste du *Vrai Bien*, il y auroit une chose à faire. Ce seroit de réünir tous les goûts différens en un seul. La proposition est extravagante, me dira-t'on & l'exécution impossible. J'aurois tort d'en disconvenir. Il se présente un milieu à prendre; c'est de donner à chacun en particulier la connoissance du *vrai Bien*, qui lui est propre: autre impossibilité. *Existe-t'il* dans le monde un Bien

ſi vrai, qu'il rempliſſe notre cœur de t
ſorte, qu'il n'y laiſſe plus de place pour
cun déſir qui ſoit capable d'en altérer ou
changer les douceurs; Oüi.

Je m'explique: par le *vrai Bien* on
entendre un objet fixe, déterminé, aſſés
verſel pour nous embraſſer entiérement
ne nous permettre pas même la plus lé
attention ſur tout ce qui nous enviro
Nous ne devons penſer qu'à cet objet p
cipal, & ne réfléchir qu'à lui. Point de
ſirs qui ne ſoient pour lui: point d'er
qui ne tendent à lui: point d'affections
pour lui. En faut-il davantage pour
comprendre quel eſt le *vrai Bien.* Il ne
reſte qu'un mot à dire pour le faire cor
tre abſolument. A qui peut convenir
définition auſſi étenduë, qu'à la vertu
n'y a donc que la vertu qui puiſſe nous
tous ces déſirs étrangers qui troublent la
ſeſſion de tous les biens. Donc le *vrai*
eſt la vertu.

A combien de bagatelles attache-t'on
dinaire l'idée du *vrai Bien*, & combie
revient-on tous les jours. Il n'eſt pas b
coup néceſſaire de moraliſer là-deſſus,
détrompe aſſés de ſoi-même. Un déſi
ſubitement, s'enflamme comme un de
météores qui brillent dans les airs, &
coup de vent diſſipe. Nous avons déſir
nous ne déſirons plus, ou pour parler
vrai, nous avons changé d'objet. Eſt-
le vrai Bien? Pour en voir de plus pr

faux, examinons-le dans ses causes & dans ses suites.

Ce n'est pas une petite affaire de différencier les objets dont on forme l'idole du *vrai Bien*. L'âge, l'humeur, les circonstances, ou les nécessités l'apprécient quelquefois, d'une heure à l'autre, avec des oppositions manifestes.

A trois ans un petit Moulin à vent, à six une Raquette & un Volant. Voilà à quoi se bornoient alors les désirs D'ALBIN encore enfant. La Jeunesse s'est présentée à lui entourée de nouveaux désirs pour de nouvelles babioles. Au Collége combien aspiroit-il après le jour de congé! C'est après demain: encore deux jours. Un se passe: c'est demain. . . . . C'est donc demain! . . . . c'est donc aujourd'hui. Ce jour si chéri s'écoule insensiblement, il n'est plus: qu'en reste-t'il? rien. Il en renaît d'autres désirs pour d'autres congés. Sevré des craintes de la férule, il a commencé dès-lors à se croire heureux. Si, dans ce tems, vous l'eussiés interrogé sur le vrai Bien, il n'eût point hésité à vous répondre qu'il le possedoit. De retour à la maison paternelle, encore un peu de liberté, & le voilà content: un peu plus d'argent, & le voilà parfaitement content. Soyés-le, Albin, joüissés de cette liberté charmante: vous aimés la dépense; votre pere ne vous plaint rien. Vous devés être heureux. Albin, l'êtes-vous? Vous ne dites mot; j'ai crû vos désirs remplis. Vous

n'êtes pas ſatisfait. Qui vous chagrine? J'a
me Isabelle, dites-vous, je l'adore.
meurs ſi je ne la poſſéde pas. Iſabelle,
la connois? on ne peut que loüer vot
choix; elle eſt de famille Patricienne, ſa
& aimable. C'eſt une choſe à faire; parlé
en à votre pere. On conſent de vous do
ner Iſabelle. On y ajoûte de grandes ch
ges, de gros biens & de bonnes rentes. Q
j'ai de joie de vous voir enfin au comble
vos vœux! Il épouſe Iſabelle: elle dev
faire ſon bonheur; huit jours après (je
donne tout le tems d'être heureux) en e
il de même? Cette adorable Iſabelle à q
aux yeux de tout le monde, l'hymen par
encore donner de nouveaux charmes, ce
Iſabelle eſt ſa femme, & il ne l'aime pl
Il a tout fait par l'avoir, on la lui a acc
dée. Il la poſſéde à peine qu'elle lui dépl
déja. Quelle nouvelle félicité faut-il à
bin? Qu'il parle, on ſe fait fort de le c
tenter. Iſabelle eſt blonde; peut-être l'
roit-il aimé brune. N'eſt-ce que cela? A
que les brunes ont de l'avantage, dit-il qu
quefois. Si Iſabelle l'eût été, il auroit p
féré les blondes. Elle eſt ſa femme, &
la eſt dans l'ordre. Quelle eſt la cauſe
ſon chagrin? Il rougit. (Les hommes r
giſſent à préſent, & ce ſont eux qui
remplacé les femmes pour offrir cet homn
ge à la pudeur.) Je ſuis au fait. C'eſt C
rine qui lui tient au cœur. Y penſe-t'il bi
Corine la couſine-germaine d'Iſabelle.

depuis quand l'aime-t'il? Du lendemain de ses nôces. Que de vivacité! que d'esprit! que d'attraits! dit-il par exclamations; il feroit mieux de dire simplement, que de manéges dont la sage Isabelle ne se veut pas servir. On l'engage à renoncer à un attachement si criminel; il le promet: écrit trois fois à Corine, & en triomphe au second Rendés-vous. Qui ne croiroit d'abort qu'Albin à ce coup ne seroit très-content. Oüi, peut-être, si Corine n'eût pas amenerré sa *Bonne-amie* avec elle. C'est une petite figure à demi-léchée, ni blonde, ni brune, mais piquante. Pour l'esprit, c'est *la Saillie* en cornette. Elle est jolie à côté de la nouveauté, qui l'embellit autant que l'usage vient d'enlaidir Corine. En quatre jours il persuade la *Bonne-amie*. A la fin le voilà satisfait & fixé, dit quelqu'un. Ne le croyés pas; il m'a l'air trop soucieux. Une troisiéme nouveauté lui renverse la cervelle: Il est fou d'ISMENIE; & Ismenie est une coquette fiéfée. Qu'Albin s'est éloigné du *vrai Bien* en le cherchant! Il a une honnête femme dont il est aimé, & qu'il méprise; il s'est amouraché d'une inhumaine qui ne prend pas garde à lui, ou qui s'en moque.

Le *vrai Bien* dépendoit pour Albin de sa fidélité & de sa constance pour Isabelle. Il l'a possédé peu de tems, & son malheur est si grand, qu'il n'a pas même la félicité de se répentir de l'avoir perdu.

L'inconstance naturelle de l'homme lui ôte

la joüissance de ce qu'il appelle le *vrai Bien*, & sa bisarrerie l'empêche de connoître ce qui est le plus propre à l'y faire parvenir. Rien de solide sans la vertu. Point d'heureux que les vertueux.

* „ Etoit-ce le *vrai Bien* que cherchoit „ DAVID, lorsqu'oubliant ses femmes & „ ses concubines, & même cette sage ABYGAIL, qu'il avoit épousée après la „ mort de NABAL, il se laissa aller à une „ passion criminelle pour BETHSABE'E, fille „ d'Eliam, & femme D'URIE Héthéen. Si „ elle eut été libre, la Loi lui permettoit „ de la prendre pour femme; elle avoit un „ Mari, & dès-lors elle devenoit absolument deffenduë à David. L'amour aveugle ce saint Roi: il ferme les yeux au crime qu'il alloit commettre; l'envoye chercher, la fait venir chés lui, & dort avec „ elle. La passion n'est jamais tranquille, „ en vain la regardons-nous comme un bien; „ l'instant où elle nous plaît le plus est souvent celui dont nous nous repentirons davantage. Bethsabée conçoit de son entrevûë avec David: elle le lui fait savoir. „ Cette nouvelle le trouble; comment faire pour cacher cette grossesse à un époux „ vétilleux sur le point d'honneur, & qui „ aime sa femme? Comment s'y prendre „ pour soustraire Bethsabée aux rigueurs de „ *la* Loi contre les adultéres? Si le mari „ *s'*apperçoit du crime de sa femme, & s'il

„ la met en Justice, elle est perduë. Da-
„ vid, après y avoir bien pensé, trouve
„ qu'il y a un moyen de parer & les soup-
„ çons d'Urie, & les peines de la Loi; c'est
„ de faire revenir l'Epoux de Bethsabée de
„ l'armée où il servoit, & de l'envoyer cou-
„ cher auprès d'elle: ils s'en remettoient
„ tous deux à la tendresse qu'il avoit pour
„ elle, & aux avances qu'elle lui feroit ope-
„ rer le reste, & les sauver l'un & l'autre de
„ toutes les extrémités qu'ils craignoient. Il
„ croiroit alors, sans peine, que l'enfant,
„ dont elle étoit enceinte, étoit de lui, &
„ ainsi tout iroit bien. Ce projet une fois
„ dressé & arrêté entre David & Bethsabée,
„ le Roi mande Urie qui se rend à ses or-
„ dres, & se présente bien-tôt devant lui.
„ David lui demande en quel état étoit Joab,
„ le peuple, & ce qui se passoit à la guerre.
„ A peine Urie a-t'il répondu à ces ques-
„ tions, que le Roi lui dit allés-vous en
„ chés vous, lavés-vous les pieds. Urie
„ sort du Palais; le Roi lui envoye des mets
„ de sa table; mais il ne va pas chés lui, &
„ passe la nuit suivante avec les autres Offi-
„ ciers qui étoient de garde chés le Roi. Da-
„ vid le fait le lendemain, & lui dit: d'où
„ vient que revenant d'un voyage, vous n'ê-
„ tes pas allés chés vous? Urie lui repond,
„ l'Arche de Dieu, Israël & Juda demeu-
„ rent sous des Tentes; Joab, mon Sei-
„ gneur, & les serviteurs de mon Seigneur
„ *couchent à plate*-terre: & moi, cepen-

„ dant, j'irai en ma maiſon manger & boi-
„ re, & dormir avec ma femme ? Je jure
„ par la vie, & par le ſalut de mon Roi,
„ que je ne le ferai jamais. Généreux ſer-
„ viteur, brave Urie, que votre fermeté
„ eſt louable! Peut-on pouſſer plus loin l'a-
„ mour de ſon devoir? C'eſt être trop exact
„ au gré de David & de Bethſabée. Le projet
„ qu'ils avoient fait pour enſevelir leur cri-
„ me, eſt prêt de n'avoir pas d'exécution
„ par la réſiſtance d'Urie. En vain David le
„ fait il reſter encore ce jour-là à Jéruſalem;
„ c'eſt avec auſſi peu de fruit qu'il l'invite
„ à ſouper à ſa table & qu'il l'enyvre. Urie
„ eſt homme d'honneur, & il ne manquera
„ pas à ſa parole. Tout plein de boiſſon
„ qu'il eſt, il va coucher dans ſon lit au Pa-
„ lais avec les Officiers du Roi, & ne met
„ pas le pied dans ſa maiſon. Que fera Da-
„ vid pour ſauver ſa chere Bethſabée? La
„ plus grande des lachetés. Urie, quelle
„ indigne récompenſe prépare-t'on à tes ſer-
„ vices? Si tu euſſes eu moins d'honneur,
„ le Roi t'auroit comblé de biens & de ri-
„ cheſſes: tu en as trop, il faut périr. Ce
„ n'eſt pas impunément qu'on eſt trop hon-
„ nêtes gens devant les Grands. Bethſabée
„ ſouſcrit ſans peine à la mort de ſon mari,
„ & ſon corrupteur en ſigne lui-même l'ar-
„ rêt, dont il charge Urie-même; cette in-
„ fortunée victime de l'honneur & de ſes
„ devoirs porte à Joab, Général de l'armée,
„ une lettre qui contenoit en ſubſtance:

„ *Mettés Urie à la tête de vos gens où le com-*
„ *bat sera le plus rude; & faites en sorte qu'il*
„ *soit abandonné, & qu'il y périsse.* David est
„ obéï: les assiégés font une sortie, Urie
„ est exposé presque seul à leur furie, &
„ reste sur la place. Le Roi en reçoit la
„ nouvelle par un courier qu'on lui dépêche
„ exprès pour l'en informer. Bethsabée ayant
„ apris que son mari étoit mort; prit le
„ deüil, & quand le tems en fut passé, Da-
„ vid la fit venir dans sa Maison & l'épousa.
„ Elle lui enfanta un fils. David devoit être
„ content. Il avoit assés fait pour le devenir;
„ mais l'est-on jamais véritablement dans le
„ crime? Cette action qu'avoit fait David
„ déplut au Seigneur; il lui envoya le Pro-
„ phéte Nathan, qui lui annonça, qu'en pu-
„ nition de son adultére, l'enfant mourroit,
„ & qu'en réparation du sang d'Urie Héthéen,
„ l'épée ne sortiroit jamais de sa Maison.
„ Nouvelles peines pour David. Il pria,
„ pleura, jeûna, le Seigneur ne se laissa point
„ toucher; l'enfant mourut. Longtems après
„ encore, le saint Roi fut persécuté par les
„ remords qu'il avoit de ce crime." Le
vrai Bien ne peut être où n'est pas la vertu.

ADRASTE a un certain rang dans le monde: c'est un maître dur, dont il est l'esclave; il ne le sait que trop: mais il n'a pas assés de force pour se rendre libre, & pour se racheter; il aime les plaisirs, & n'en sacrifie pas moins à l'ambition, & excepté ses plaisirs, *que ne lui a t'il* point sacrifié? Entravé

dans des bienséances qu'il doit garder, ses passions ne se trouvent pas toujours à leur aise: mais avec de la prudence & du ménagement il ne perd rien de la vivacité de ses plaisirs quand il est à même, & n'en goûte pas moins les douceurs. Il n'a pas été le dernier à prendre une *petite Maison*, & s'il n'étoit de notoriété publique que ce fut une dévote, en intrigue, qui en dressa le plan, je n'en pourrois attribuer l'invention qu'à Adraste. C'est peu pour lui d'une: il en a quatre, où il s'est trop fait connoître par sa magnificence. Il cherche où il en établira une cinquiéme, que qui que ce soit ne puisse déterrer; où debarassé des affaires, il aille se jetter entre les bras de la volupté, & où du moins, à force d'argent, il ait la liberté dont joüissent SILVANDRE & EUSEBE, gens sans conséquence, qui chérissent la qualité d'inutiles, & qui ne servent dans la République qu'à donner l'exemple de la dissolution la plus entiére. *Le vrai Bien* que poursuit Adraste, ne ressemble en rien à celui qu'aiment Silvandre & Eusébe. Ceux-ci cherchent autant les plaisirs bruyans, que celui-là les évite.

FLAVIUS méprise ses Beau-freres; ils ont trop de foiblesse pour leurs femmes: pour lui, c'est ce qu'on ne lui reprochera pas. Son épouse ne va en Cour qu'avec lui. Lui parle-t'il quelquefois, ce n'est que pour lui rappeller la honte de ses sœurs, & la conduite de sa mere; & il ne finit pas sans lui deffen-

dre très-férieufement de leur reffembler. S'il parvient par-là à la rendre vertueufe, à la bonne heure. Ce qu'il fait du moins, c'eft que FLAVIE ne s'affichera pas comme fa mere & fes fœurs l'ont été, & qu'elle prendra des mefures. On me dira que cela eft malheureux pour Flavius ; & voici ce qui eft vraiment malheureux pour lui, c'eft à-dire, ce qui lui tient le plus à cœur. Il a acheté de fa mere, à beaux deniers comptans, la jeune HEBE'E. Il l'a fait mettre dans un Couvent, & n'a rien épargné pour lui donner une éducation honnête. Maîtres de danfe, Maîtres de mufique, elle en a eu de toutes fortes & des plus en vogue. C'eft un petit chef d'œuvre des graces & de l'efprit. Une bonne Réligieufe lui a annoncé qu'Hébée étoit nubile. Nouvelle intéreffante pour Flavius. Dès le même jour il lui a arrêté des domeftiques, & un appartement magnifique dans le beau Quartier, & l'y a tranfplantée ; & ne l'a laiffée, bien avant dans la nuit, qu'après l'avoir affurée, entre mille baifers, qu'il feroit fa fortune, & qu'il la reverroit le lendemain. Qu'a-t'il fait du refte de la nuit? Il a vingt fois blâmé fa délicateffe hors de faifon. Se rélévera-t'il? Ira-t'il la retrouver? mais il eft en pleine nuit. . . . à demain. Flavius balance entre le oüi & le non. Et que fait Hébée pendant ce tems? elle dort. Non. Elle veille pour préparer le défefpoir de Flavius: elle defcend *fur la pointe* du pied, en robbe ron-

de, & à demi-habillée, pour se jetter entre les bras de Théotime qui l'attendoit en bas. La partie étoit faite de longue main, & ils l'exécutent. Elle abandonne sans remords Flavius, qu'elle ne connoît que par les soins qu'il a pris d'elle, & qu'elle ne voit que sous la peinture, qu'on lui en a faite. C'est, lui a-t'on dit, un corrupteur, qui ne l'éleve que pour la perdre. Elle croit bien faire de se tirer de ses mains, & de se confier au Directeur des bonnes Réligieuses qu'elle quitte. Pourroit-il la tromper? Depuis six ans ;il ne lui a repetté autre chose, fait-elle mal de lui obéir? Elle le suit, & s'appercevra bien-tôt qu'elle n'a rien perdu au change, hors la fortune. Peut-être encore: car Théotime a de ressources, & Hébée ne seroit pas la premiere qu'il auroit pourvûe. Laissons-là avec son nouveau Mentor, & revenons à Flavius qui se réveille avec le dessein bien formé de n'être pas dit-il lui-même, aussi sot ce jour-la qu'il l'a été la veille. Il sonne, un de ses laquais vient: c'est *la Jeunesse* qu'il lui faut, qu'il descende. A peine fait il jour? Allons, debout *la Jeunesse*. Il est le confident de Flavius. Quelque-fois un pareil rôle est bien lourd & bien embarrassant a soûtenir. Va voir, lui dit son Maître, comment se porte *l'Enfant*. Cours, ne t'amuse pas, & viens m'en rendre compte. Flavius est impatient: il *vole sur les pas de la Jeunesse*, & arrive assés tôt pour être presque instruit le pre-

mier de de la perfidie, de la trahiſon, & de la ſcélérateſſe, (ce ſont ſes termes) de cette petite coquine d'Hébée. Où la cherchera-t'il? l'a'ton vû ſortir? lui en donnera t'on des nouvelles? le plus court, c'eſt de s'en conſoler, elle eſt perduë pour lui à jamais. Rien ne ſort d'entre les mains de Théotime: c'eſt-la caverne du Lion. Eſt-ce-là ce *vrai Bien* pour qui Flavius a tant fait? Quel remede faut-il donc, ſi celui ci ne le guérit pas de ſa paſſion? Y a-t'il à l'eſpérer, puiſqu'il en eſt déja là-deſſus au moins à la vingtiéme expérience;

THEOPHRON n'a pris le petit colet que dans l'eſpérance d'avoir quelque jour une ſimple Chapelle, c'eſt à quoi il bornoit tous ſes ſouhaits. Avec huit à neuf cens livres un homme peut vivre honnêtement, diſoit-il alors, cela me ſuffira, je n'en démande pas davantage. Son premier Bénéfice a été une Abbaïe de dix mille livres de rente. Un de ſes Couſins, qui a fait fortune, l'a rendu capable d'être Evêque. Depuis, Théophron eſt à la Cour au guet de tous les gros Bénéficiers qui meurent. Il en eſt à la troiſiéme Abbaïe, & ne déſeſpére pas pour une quatriéme.

Que peut avoir MANLIUS? Je ne lui vois plus cet air de gayeté qu'il avoit lorſqu'il n'étoit encore que Centurion. Quel homme doit être plus content que lui de la fortune? Il n'a preſque pas eu le tems d'être Tribun, qu'on l'a placé à la tête *des Légions.* Son bonheur ne l'a pas laiſſé

là : il eſt Conſul. Quelle eſt ſa nouvelle bition ? Y a t'il encore place chés lui p quelque déſir ? ne eroit-ce point qu'il vailleroit à faire abroger le Loi contr *Dictature ?*

MARTIUS a tout fait pour ſe bâtir félicité à ſon gré. Il a pris ſoin de l'é cation de *Nannette* : il en a fait ſa fem malgré ſon peu de bien & la baſſeſſe de extraction. Il s'attendoit à être heureu vec elle. Il lui préſente lui-même un néficier hardi : en peu de tems, d'ami mari, il paſſe à la qualité d'amant de femme. Un jour favorable s'offre ; n Abbé s'en ſert, & enleve Nannette ave caiſſe & l'argenterie de Martius ? Que faux pas nous fait faire la recherche prétendu *vrai Bien.* Sans la Vertu n ne marchons qu'à tâtons au riſque de n heurter par-tout, & de donner du nés terre.

Avec de l'eſprit, un viſage, du teint du plus beau, des graces & une taille b priſe, PERETTE étoit accouruë du fc de la Province à la conquête du cœur BASILE qui ne cherchoit qu'à ſe rendre l'en croyoit déja victorieuſe ; elle en re voit les complimens : arrangeoit en idée Maiſon, & arrêtoit preſque ſes gens. J avanturée : arrangemens trop précipit Elle n'étoit pas le fait de Baſile. Les p ſirs de l'eſprit & du cœur ont la pointe t *déliée* pour percer juſqu'à lui. Il lui f

quelque chose de plus maniable. Quelqu'une qui sache & qui puisse boire, qui lui tienne tête le verre à la main, qui ait le caquet affilé aux plaisanteries de la *Place-Maubert*, & qui donne le ton aux quolibets de *Vadé*. Peut-il mieux choisir qu'entre *Màrie-Claude*, la grosse *Babet*, & la fille au *Pere Jérôme!* Sans doute, puisque c'est MARIE-JEANNE qu'il prend.

On entend dire dans le quartier d'HONORIUS, qu'il est malade. Ses voisins ont le cœur bon, l'habitude où ils sont de le voir le leur rend cher: ils s'empressent le soir & le matin à sa porte; on lit sur leurs visages les peines qu'ils souffrent, ou ce qu'il y a à espérer de sa maladie. Il est à l'extrémité, dit-on. Qu'on n'en parle plus, on le voit assés dans tout le voisinage. Enfin il en réchappe; on ne peut en douter à la joie qui se manifeste. Quelqu'un apprend cela, & ne peut s'empêcher de dire qu'Honorius est *bien aimé* de ses voisins. Apparemment, reprend-t'on, qu'il leur faisoit du bien. N'aimeroit-on que par reconoissance? Je crois avoir dit que les voisins d'Honorius avoient le cœur bon.

AMINTE cherchés-vous à vous distinguer? Faites du bien. Voulés-vous devenir un homme rare? Ne donnés point dans les Sciences abstraites; ne soyés ni Chimiste ni Sophiste. N'étudiés ni Phisique ni Philosophie. Laissés en paix *Descartes* & Neu-

ton : joüiſſés du *Plein* ou du *Vuide* : ne plaidés ni pour *l'Attraction* ni pour *l'Impulſion*. Je le repette; voulés-vous devenir un homme rare? Faites du bien.

On dit aſſés communément que *chercher à anéantir les paſſions : c'eſt detruire la nature* La Réligion n'en proſcrit que la brutalité, & elle n'ordonne que de les rendre plus pures. Elle travaille pour notre propre ſatisfaction, pour notre volupté même, ſi je l'oſe dire, lorſqu'elle ne nous permet que des plaiſirs ſans crime, c'eſt-à dire, les meilleurs des plaiſirs, & les plus doux. Quels ſont ceux qui s'élevent au milieu du trouble, & que les remords ſuivent, précédent, & accompagnent? Ne ſont-ce pas de véritables peines, colorées & enjolivées? En un mot les plaiſirs que la Réligion autoriſe, ſont les vrais ſoûtiens de la nature, & ſes enfans légitimes, les ſeuls qui l'honnorent, pendant que les autres ne s'occupent qu'à lui faire perdre ſon crédit à la faire regarder comme un tiran, & une ennemie de Dieu, elle qui en eſt la fille bien-aimée.

Le chagrin a cavé les yeux de PHILICON, & lui jaunit l'Epiderme. N'y auroit-il pas de moyens pour guérir ſa mélancolie? Elle eſt incurable. Il erre depuis trois ans dans toute l'Europe. Que cherche-t'il? On n'en ſait rien: ſon pere & ſa mere n'ont pû tirer ſon ſecret. Ses amis y réuſſiroient peut-être. Ses amis? Il n'en a point; il fuit tout le monde, s'enttere des journées entieres

dans

dans sa Chambre, s'y verroüille, n'ouvre à personne, & n'y veut pas recevoir de nourriture. Quel remede apporter à cet humeur noire. Encore faudroit-il savoir son mal, & qui le sait? Une foiblesse le prend; on l'entend tomber lourdement sur le plancher: on y monte; on enfonce la porte, & on le trouve étendu de son long auprès d'une Mignature qui représente une très-belle femme. Il ne faut plus aller au Devin pour savoir la cause de l'épuisement de Philicon. Son pere s'empare sagement de cette fatale peinture. Le moribond, à force de soins, reprend ses esprits, n'ouvre les yeux que pour chercher ce dangereux portrait, & ne parle que pour le demander. On l'intéroge, il biaise, & ne convient qu'à peine qu'il est amoureux. Son pere promet de tout tenter pour satisfaire sa passion: il reste à en nommer l'objet. Que lui vient-on demander? Il ne le connoît pas lui-même. Ecoutons-le parler. „ C'est une boëte que j'ai
„ trouvée en sortant d'un bal de l'Opéra.
„ L'adorable objet qu'elle renferme m'a
„ charmé, ravi, enchanté. Je n'ai plus été
„ maître de moi-même. Après l'avoir en
„ vain cherché dans Paris; j'ai couru pen-
„ dant trois ans après ce divin fantôme. J'ai
„ visité l'Allemagne, l'Italie, & une partie
„ de l'Espagne sans pouvoir en découvrir
„ l'original: Je ne désespére cependant pas
„ d'en venir à bout. Je n'attends que de la
„ santé pour continuer mes recherches. Je

„ ne peux vivre ſans voir la beauté que ce „ portrait repréſente. ” En vain lui remontre-t'on qu'elle peut-être mariée, cloîtrée, ou même morte; & qu'il eſt, par conſéquent extravagant de ſe livrer à une paſſion ſi fauſſe. „ Non reprend-t'il, mon cœur m'aſſure „ du contraire, & je puis répondre de lui. ” (Le plus ſûr n'eſt pas toujours de croire ſon cœur.) On eſt curieux. On cherche à ouvrir le fond de la boëte, on l'ouvre, & on y lit que ce charmant Portrait eſt celui de la belle *Gabriëlle d'Eſtrées* maîtreſſe de Henri IV. Que devient l'amour de Philicon? Il ne croit pas que cela puiſſe être. Il lui faut du tems avant qu'il ſe le perſuade. Enfin n'en pouvant douter, il flatte le reſte de ſa peine, en ſe diſant mille fois le jour, qu'il auroit été heureux de vivre dans un ſiécle aſſés fortuné pour voir une auſſi belle perſonne; & ſans examiner que depuis il auroit eu le tems de mourir deux ou trois fois, il réduit toute ſa félicité à ſouhaiter d'avoir pû regarder ſes beaux yeux. Que de copies d'après Philicon! TIMOCRATE aime TAMITILLE, qui eſt mariée depuis trois ans. Qu'elle ſoit ſage, c'eſt à peu de choſe près n'aimer qu'une peinture. EUPHORBE eſt épris des charmes de ZELIE, cette jeune Abbeſſe, à qui ſon crédit a fait donner la Croſſe. Si elle eſt fidelle à ſes vœux & à ſa cloture; y a-t'il quelque différence de la folie d'Euphorbe à celle de Philicon?

On le lit tous les jours, & on en eſt en-

core à s'imaginer qu'il y ait eu pendant quinze cens ans, un Peuple policé, & qui avoit de très-grandes Villes, où l'on ne voyoit ni Academies de jeux, ni spectacles, ni grands, ni petits Soupers, ni petites-Maisons.

Si l'on demandoit combien il y de Paris à un païs où l'on fait la nuit ce que le Peuple fait ici de jour; on pourroit répondre quatre petites lieuës, & moins, si l'on y prend garde. On dort dans la moitié d'un grand Fauxbourg, quand on veille sur le *Pont-neuf*. On se leve ruë *Saint Denis*, quand on se couche dans une partie du *Marais*. Souvent il n'y à que le mur mitoyen d'une boutique à un Hôtel.

Que je suis heureux! dit BATALE, point de femme, point d'enfans, de criailleries ni d'embaras. Ma foi, le célibat est un état divin. Suivons ce nouvel heureux. Il passe de femme en femme: il se fatigue, & s'ennuye pour fatiguer & ennuyer ceux qu'il voit. Il est content de lui, lorsqu'en une après-midi il a vû quatre Suisses & deux Portiers, où il s'est fait écrire pour deux de ses intimes, qu'il étoit sûr de ne pas trouver, & pour quatre femmes qu'il est charmé de n'avoir pas vûës. De là en partie à un troisiéme étage avec LAÏS & CLOÉ, qu'il ne connoît que par l'entremise d'AMPHION qui s'y trouve pour quarrer les tête-à-têtes.

Qu'il faut raprocher de choses pour se faire *un bonheur* en ce monde! Que cinq

Sens ſont difficiles à contenter, & ſe croit-on heureux ſans le faire?

Le Sens le plus agile & le plus prompt, eſt ſans comparaiſon celui de la vûë. Les yeux ont une certaine affinité avec l'ame. Ils ne peuvent être affectés d'aucun objet, qu'elle n'y ait auſſi-tôt part. Elle reſſent promptement ce qui les flatte, ou ce qui les choque. L'odorat, plus matériel, n'a qu'une rélation éloignée avec elle. C'eſt la vûë qui prépare le goût à tous les plaiſirs. J'entends de loin une belle voix. L'ouïe ſe ſatisfait; mais je ne ſerai parfaitement content que quand j'aurai vû la perſonne qui chante: Eſt-ce une femme aimable, ſe voix gagne; je la regarde, & ne l'écoute plus que pour la loüer.

Une Simphonie de pluſieurs inſtrumens touchés par d'excelens Maîtres, a quelque choſe de bien vif; mais une voix douce a des touches plus délicates, des mouvemens plus inſinuans, & des impreſſions plus exquiſes. Oüi certainement le ſon de la voix d'une jolie femme ſe trouve plus proportionné à l'organe de l'homme, que ne peuvent l'être les répulſions de l'air modifié par les accords des plus tendres inſtrumens. Qui n'ût préféré *un Duo* où la Le Maure auroit fait ſa Partie aux meilleurs coups d'archet de Corelli, de Guignon ou de Baptiste? nos Sens ſont de moitié avec la Chanteuſe. *La ſimpathie* des deux Sexes aſſaiſonne notre *déléctation*.

Réünir dans un Concert les voix des LE MAURES, & des PELLISSIERS, former son Orchestre des GUIGNONS & des BLAVETS: c'est se procurer le souverain plaisir pour l'Ouïe. Mais est-on dès-lors parfaitement heureux? Il reste encore à l'homme plus à faire qu'il n'y a de fait. Il a cinq Sens qui sont ses ennemis, & qu'il ne lui est guéres possible de satisfaire également.

Dans une fête superbe on peut donner quelque chose à tous ses Sens. A la Musique instrumentale & vocale, on peut joindre la satisfaction pour la vûë. Il ne resteroit rien à désirer si l'on avoit avec soi la Duchesse E . . . & la Marquise G . . . .

Les Pots-pourris répandus avec art, dont les parfums s'unissent avec ceux de mille fleurs odoriférantes, embaument lair qu'on respire dans ce Salon. Vous voilà content pour l'odorat.

Parons du goût. Les viandes les plus fines préparées avec sensualité. Le Bourgogne & le Champagne, des entremets délicats. Au Dessert des liqueurs, des fruits secs & confits. Il ne reste plus à satisfaire que le toucher.

Puis-je bien prendre sur moi de toucher à cet article? Il n'est pas sûr de s'y arrêter. Pernicieux toucher, que je te crains! CLEOBULE, ne sauriés-vous être heureux sans satisfaire tous vos sens? Quoi! quatre contens ne vous suffisent pas. Non, dites-vous, si le toucher ne l'est pas, je me soucie peu

des autres. Volontiers, Cléobule. Eh bi
touchés ces fruits; ils ſont d'une beauté
viſſante. Que le vélours dont eſt habi
cette Pêche eſt doux. Vous avés touc
Oüi. Quels ſoupirs! Manque-t'il quel
choſe à vos plaiſirs? Oüi. Eh! que vou
vous donc de plus? Ah! Cléobule: v
l'homme. Il s'éloigne du *vrai Bien* à mê
qu'il croit s'en approcher. Vos yeux vous
hiſſent. L'aimable CALISTE, vous peut ſ
donner le véritable plaiſir, comme elle c
ne le prix à tous ceux dont vous venés
joüir: elle eſt votre muſique, votre ſpe
cle, votre parfum & votre bonne chere.
puis quatre grandes heures vous n'avés é
té qu'elle, vû qu'elle, ſenti qu'elle, g
qu'elle, & vous ne voudriés toucher qu'
Je tire le rideau ſur ce dernier point de v
ſatisfaction, & j'en conclus avec le S
„ que le Vin & la Muſique réjoüiſſen
„ cœur; que la beauté eſt le charme
„ yeux, qui ne cherchent que trop à
„ faire un agréable ſpectacle, & que ces
„ fums affectent voluptueuſement l'a
„ mais que tous ces plaiſirs ne ſont pas c
„ parables aux plaiſirs de la Sageſſe. "

La liberté & la tranquillité du cœur ſon
tachés de fait à cette vertu, & produi
dans l'ame une ſi douce ſuavité, que q
on a une fois atteint ce précieux état, o
voudroit pas changer de ſatisfaction
l'homme qui joindroit à tous les plaiſir
la vie le toucher le plus délicieux.

ERGAMETE eſt vif & badin: rien de plus? Qui ne le croiroit ſéduiſant, dites-vous, & qui penſeroit que CLARICE fût en ſûreté avec lui? Qui que ce ſoit ſans-doute, ſi ce n'eſt peut-être Clarice elle même. J'ai ſondé Ergamete: il aime le plaiſir, mais ſans remords. Il choiſit les roſes, & craint les épines. C'eſt une eſpéçe de félicité que de lui reſſembler; mais ce n'eſt pas encore le *vrai Bien.*

Toute Sageſſe ſuperficielle ne tient pas. Le moindre hâle la fait ſécher. Toute Vertu ne gagne pas à être ſondée. Avec une épingle, on en découvre le tuf.

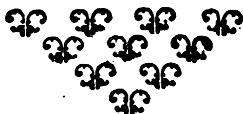
Au milieu d'un cours de galanterie aſſés bien établie POLIDORE s'eſt marié par uſage à la jeune HORTENSE. Par uſage encore il a bien voulu accorder à ſa nouvelle épouſe l'avantage de lui donner des héritiers. Elle a eu deux fils, & ce qui devoit lui attacher davantage Polidore, eſt juſtement ce qui le lui a fait perdre. Il a repris ſon train de diſſipation: Hortenſe en a fait bruit: ſon mari l'en a raillée. *Petite-Maiſon* au Fauxbourg, double & triple appartement meublé à la Ville. Que manquoit-il à Polidore pour être heureux, comme il le vouloit être? de n'avoir pas à cacher ſes intrigues à ſa femme, autant comme de n'avoir pas à voir les ſiennes. Comme s'ils ſe fuſſent dévinés réciproquement, ils ſe ſont rendus leur liberté, & ſe ſont ſeparés à l'amiable. La Seine a coulé entr'eux pendant dix ans. L'un & l'autre

a séché chaque genre de plaisirs jusqu'à la lie. Aujourd'hui dégoûtés tous deux de ce qu'ils avoient le plus chéri, parce qu'ils n'y trouvent plus rien de piquant, & en haleine de raison, ils souhaittent de renoüer: ils se redeviennent chers: ils cherchent dans leur devoir un sel de nouveauté. Une mauvaise honte les retient quelque tems. C'est quelquefois un ridicule que la probité. Ils en ont enfin jusqu'à oser habiter ensemble: j'entends dans la même Maison. Eh bien! Polidore, vous croyés être heureux, & cependant le genre de bonheur que vous possédés n'est pas encore le *vrai Bien*?

Celui-là est vraiment heureux qui peut dire, avec le Saint homme Job, * ,, j'ai fait ,, un accord avec mes yeux pour ne penser ,, pas seulement à une Vierge. . . . Si l'a- ,, grément d'une femme a séduit mon cœur, ,, & si j'ai dressé des embuches à la porte de ,, mon ami; que ma femme soit des-honno- ,, rée par un autre, & qu'elle soit exposée à ,, une prostitution honteuse.... Si j'ai réfu- ,, sé aux pauvres ce qu'ils vouloient, & si ,, j'ai fait attendre *en vain* les yeux de la ,, Veuve: Si j'ai mangé seul mon pain, & ,, si l'Orphelin n'en a pas mangé aussi: car la ,, compassion est crüe avec moi dès mon en- ,, fance, & elle est sortie avec moi du sein ,, de ma mere...Si j'ai levé la main sur le ,, Pupile, lors même que je me voyois le

* *Job ch.* xxxi.

„ plus fort dans l'aſſemblée des Juges. Que
„ mon épaule tombe étant déſunie de ſa
„ jointure, & que mon bras ſe briſe avec
„ tous ſes os.... Si la terre que je poſſéde
„ crie contre moi; & ſi les ſillons pleurent
„ avec elle: ſi j'en ai mangé le fruit ſans
„ donner d'argent, & ſi j'ai affligé le cœur
„ de ceux qui l'ont cultivée: qu'elle pro-
„ duiſe pour moi des ronces au lieu de fro-
„ ment, & des épines au lieu d'orge. „
Voilà l'homme heureux; mais où eſt-il?



VIII. LEÇON.

DU VRAI MAL.

QUE d'exemples du *vrai Mal* parmi ceux même qui se flattent de posséder le *vrai Bien*! Il n'y a que la vertu seule qui puisse faire à l'homme un sort qui soit capable de le satisfaire. Par oposition le vrai Mal est le vice. C'est ce que nous ne nous imaginons pas. Nos plaintes ne portent que sur des accidens; delà, il n'est pas difficile de définir le Mal, puisque bien des riens nous excédent tous les jours jusqu'à faire naître nos murmures contre la Providence.

Hors de la vertu joüissons-nous du plus grand Bien: nous n'en sommes jamais assés contens pour le croire tel, il y manque toujours quelque chose, parce qu'il nous reste toujours des désirs. En suivant l'idée que l'on a ordinairement du Mal: sentons-nous quelque douleur; un petit bobo, pour ainsi dire, nous sied bien. Nous nous dorlottons; nous nous mittonnons, nous nous plaignons. Le mal d'autrui n'est pas comparable au nôtre, & son bien y est toujours de beaucoup supérieur. Une piqueure d'épingle, au bout de notre doigt, nous paroît moins suppor-

table qu'un coup de poignard dans le cœur même de notre plus intime ami.

Dans l'ordre de Dieu, notre vie est partagée entre les Biens & les Maux ; ceux-ci cependant en plus grand nombre, parce que le bien même devient un mal par le mauvais emploi que nous en faisons. Nous plaindre des uns, & nous glorifier des autres ; extrémités aussi coupables. Nous devons les recevoir sans orgueil & sans murmure ; nous ne faisons ni l'un ni l'autre.

Les maux accidentels nous paroissoient lourds & pésans, & nous avons cependant encore assés peu de raison pour nous en forger d'autres de plein gré. Il semble que nous ne soyons pas assés malheureux. Le désir du bien, la recherche, l'usage, le bien même, je le répété, autant de nouveaux maux pour nous.

Le principe des meilleures choses, s'altére, décroît ; & même se corrompt entiérement. Il y a telle chose, qui ne fut inventée d'abord que comme un reméde doux contre la folie dont un Prince étoit attaqué, qui cause & entretient aujourd'hui des vertiges dont on désespére de voir la guérison.

Il y a de quoi parier entre *Ménélas & Picard* ; lequel des deux est le maître ? Ce dernier coupe la parole à l'autre, le redresse, l'interrompt, le fait taire, s'empare de la conversation, vous raconte un fait que Ménélas avoit entrepris de vous dire lui-même. Il *marchande en sa présence*, le dédit de

l'offre qu'il a fait, le dément. On me dira qu'il reçoit des gages. C'eſt décider bien vîte, puiſque c'eſt lui qui tient la bource, & qui taxe Ménélas. Si Picard quitte ſon ſurtout, je parie pour lui deux contre un.

Ce qu'avoit fait l'orgueil, la mode l'a condamné, & le libertinage & la diſſolution l'ont annéanti. XANTUS s'étoit fait gloire de ſe diſtinguer des nouveaux affranchis par la nobleſſe de ſes Ecuſſons. Ses équipages en étoient chargés ſur le devant, ſur le derriere, & ſur les portiéres. Son fils eſt confondu avec ANDRONIC, que le dernier Bail a enrichi, & dont le pere étoit un des eſclaves du ſien, & avec APULUS Caſſier du Vingtiéme. Ses Caroſſes ſont comme les leurs ornés de belles peintures, & vernis par *Martin*. Mais enfin on ne les reconnoît pas les uns des autres. C'eſt ce que vouloit faire le fils de Xantus. Il ſe contente de n'être connu qu'aux entrées des Ambaſſadeurs.

Un bon Ouvrage s'imprime chés l'Etranger. L'édition entiere eſt ſaiſie. Le Public n'a qu'à ſe conſoler. Le Magiſtrat eſt trop connoiſſeur pour enterrer de ſi bonnes choſes. On donne au Livre une autre forme, on le réimprime, il reparoît. Qu'à-t'on à dire contre un Magiſtrat ſi attentif?

LYCORIS vient d'éclore dans les champs de la Galanterie; à peine eſt-elle épanoüie. *GUNIPHILE* l'a vûë. Dirai-je qu'il l'a *aimée*: ce ſeroit faire tremb[l]er MELANIE

qui depuis trois ans a abandonné ſon mari pour vivre avec lui. Du moins il lui a fait un préſent conſidérable, un Contrat de rente. Lycoris remplacera-t'elle Mélanie? Heureuſement pour celle-ci un Milord s'eſt déclaré pour Lycoris, lui a offert vingt fois plus que Guniphile, l'a déterminée à accepter ſes offres, & l'a enlevée la même nuit. Guniphile remercie ton rival! il ne te falloit plus que Lycoris pour te ruiner.

Le vœu de Célibat n'engageroit-il ALCIDAMAS qu'à ne ſe pas marier? Qui en doute, puiſque le Commandeur F. entretient depuis dix ans la petite DORIS, & qu'un ſimple Chevalier publie que CLELIE eſt ſa maîtreſſe. Le vœu eſt doux! je le plaignois de l'avoir fait: il s'en faut peu que je ne l'en félicite.

Quel jugement porter des amis que nous font les femmes? Combien d'entr'eux diſent avec les Officiers d'Holophérne, à la vûë de Judith:* „ qui pourroit mépriſer le „ Peuple des Hébreux qui ont des femmes „ ſi belles, qu'elles méritent bien que nous „ combattions contre-eux pour elles." Une belle femme dans une famille n'eſt ſouvent qu'un beau mal de plus.

Ce n'eſt pas aſſés pour RADILLE d'avoir des Châteaux aſſis dans les plaines & ſur les montagnes. Une ſimple Ducheſſe,

* Judith. Chap. x.

une Princeſſe peut en avoir autant. C'eſt une Fée, elle a des Palais roulant. Elle détourne le cours des Mines d'or & d'argent. Elle fait ſortir de terre des hommes nouveaux, en enſévelit d'autres tous vivans dans ſes entrailles. Elle commande aux Elémens. Qu'eſt cette Padille ? Elle eſt Impératrice, Reine ? Qu'eſt-elle ? Que n'eſt-elle pas ?

* „ Ne vous trouvés pas ſouvent avec
„ une femme qui danſe, & ne l'écou-
„ tés pas, de peur que vous ne périſſiés
„ par la force de ſes charmes... pluſieurs ſe
„ ſont perdus par la beauté de la femme:
„ c'eſt par-là que la concupiſcence s'embra-
„ ſe comme un feu. "

Je demande à MENANDRE quel eſt le vrai Mal dans le monde, & celui qui y eſt le plus répandu ? Il me parle du ſien. C'eſt le plus grand parce qu'il le touche de plus près, & c'eſt véritablement le plus ſenſible.

J'avois trois enfans, me dit-il, tous d'une grande eſpérance; dans le plus beau de leur âge la mort me les a enlevés. Ce n'eſt pas tout, la perte de mes biens les a ſuivis. Mes emplois, mes charges, mes honneurs; tout a diſparu. Dans ce débri univerſel d'une fortune floriſſante, j'ai perdu la ſanté. Depuis deux ans, confiné dans cette Province, je ſuis accablé d'une maladie où l'on ne voit pas de fin. Parens, amis, tout eſt *mort* pour moi. On n'oſe pas même pronon-

* Eccleſ. Chap IX.

cer mon nom. Tout le monde me croit en terre, hors un seul importun, qui ne me fatigue de ses visites que pour me faire des reproches chagrinans sur ma conduite passée. Est-ce là ce qu'il y a de plus affligeant pour vous? Non. Qu'avés-vous perdu encore? Je n'ai pas assés perdu; car il me reste ma femme. Votre femme? Quoi! Madame Ménandre n'est pas votre consolation dans vos peines? Rien moins que cela: elle est ma peine elle-même, ma seule peine. Encore cette perte-là, & je suis heureux. Il faudroit entendre de quel ton elle me redemande son bien & ses pierreries. Elle me reproche aigrement ma résignation sous les termes d'insensibilité & de lâcheté; elle maudit l'heure de son mariage, & désire celle de ma mort. Voilà la playe de mon cœur. Jugés-en.

De tous les maux que Ménandre a essuyés, le plus grand pour lui est d'avoir encore sa femme. D'après l'esprit malin, qui, pour notre malheur, ne sçait que trop bien rafiner en malice, une méchante femme est le plus grand de tous les maux. Voyons un peu jusqu'où alla en cette matiére son rafinement.

* „ Dieu lui ayant permis d'éprouver la
„ fidélité & la patience de Job, cet habile
„ artisan de douleur & de méchanceté, met
„ aussi-tôt la main à l'œuvre.

„ En trois articles, ce Saint Prince perd

* Job ch. 1. & suiv.

„ ſes nombreux troupeaux, qui lui faiſoient
„ une richeſſe immenſe. Les uns ſont en-
„ levés par des bandits, & d'autres conſu-
„ més par le feu du Ciel. Trois hommes
„ ſeulement échapés de l'incendie & des
„ mains des Sabéens & des Chaldéens,
„ lui apportent ces triſtes nouvelles. Le
„ dernier de ceux-ci parloit encore, lorſ-
„ qu'un quatriéme courier vient en hâte lui
„ annoncer que tous ſes enfans, ſept gar-
„ çons & trois filles, viennent d'être enſé-
„ velis ſous les ruines d'un Château où ils
„ étoient à table; & que de tous les Officiers
„ & les Domeſtiques, il eſt le ſeul qui ſe
„ ſoit ſauvé.

„ Job également ſenſible à ces pertes, &
„ inébranlable aux attaques du démon, n'ac-
„ corde rien à ſa douleur; mais ſe proſter-
„ nant avec fermété d'eſprit & de cœur, de-
„ vant le Maître de l'Univers, " il dit, *le Seigneur m'avoit donné ces biens, & il me les a ôtés; que ſon ſaint Nom ſoit béni.*

„ L'enfer en frémit de rage avec le mau-
„ dit entrepreneur de l'affaire. Il crût que
„ Job étoit un de ſes hommes indolens, qui
„ ne ſont point touchés de tout ce qui ne
„ donne pas d'atteinte à leur ſanté. Il de-
„ manda la permiſſion de l'attaquer par-là.
„ Il l'obtint; mais la vie ſauve. "

„ Voilà le ſaint homme Job attaqué dans
„ toutes les parties de ſon corps juſqu'à la
„ pourriture. Mais le plus malheureux des
„ hommes, & le plus patient de tous le mal-

„ heureux, eut toujours dans la bouche &
„ dans le cœur ce pieux ſentiment." *Le nom du Seigneur ſoit béni; Dieu m'avoit donné a ſanté, & il me l'a ôtée.*

„ Si Satan avoit encore fait périr ſa fem-
„ me, comme ſes enfans, ſans doute Job
„ auroit encore dit, avec le double eſprit
„ de patience & de reconnoiſſance: Le Sei-
„ gneur m'avoit donné une femme, il me
„ l'a ôtée; que ſon ſaint Nom ſoit béni.

„ Le malin eſprit qui la connoiſſoit pour
„ ce qu'elle valoit, ſe garda bien de faire
„ une pareille bévûë. Il n'ignoroit pas d'ail-
„ leurs combien la réſignation à la volonté
„ de Dieu ſur cet article, eſt facile à beau-
„ coup de maris. Il ne l'avoit conſervée
„ que pour dreſſer contre le ſaint homme
„ une plus forte batterie, & donner à ſon
„ cœur un dernier aſſaut dans les formes.
„ Ah! que ſatan connoît bien le pouvoir
„ d'une méchante femme pour faire damner
„ un homme.

„ Job, ſur ſon fumier, béniſſoit Dieu de
„ tous ſes maux; ſes os à découvert, le
„ reſte de ſa chair en lambeaux, & les vers
„ ſemés ſur tous ſes membres; matiéres iné-
„ puiſables d'actions de graces pour le ſaint
„ homme. Soutiendra-t-il avec autant de
„ force les inſultes & les criailleries de ſa
„ femme? "

„ Cette Princeſſe étoit d'un naturel vio-
„ lent, d'une imagination noire & d'un tem-
„ pérament atrabilaire, d'une vanité, d'une

„ fierté & d'une délicatesse que l'on ne p
„ voit comprendre: peu dévote, & d
„ mauvais génie; ajoûtés à tout cela, l
„ cablement que doit causer le renversem
„ imprévû de la plus belle fortune.

„ Qui ne croiroit qu'une telle femme n
„ un assés grand fond par devers elle p
„ faire tourner la cervelle à l'homme le
„ Philosophe? Le démon joignit en
„ quelques charges de malices, & une
„ d'aigreur bien piquante. Cette fem
„ l'esprit ainsi assaisonné, va trouver J
„ son fumier. Plaintes, reproches,
„ pris, railleries, injures, blasphêmes;
„ est mis en œuvre."

„ Elle tourne en ridicule sa piété & f
„ délité envers Dieu; maudit sa vie
„ souhaite sa mort."

Saint Chrisostôme a trouvé cet empo
ment si surnaturel, qu'il a douté si le di
lui-même n'avoit pas pris la figure de c
femme.

Si l'on admet le doute de ce saint P
ne seroit-on pas probablement autor
croire qu'il se sert encore souvent de la
me mascarade pour nous venir relancer
ques dans nos maisons? Le diable s'est
lement familiarisé dans la plûpart des m
ges d'aujourd'hui, que je suis tenté de cr
que Saint Chrisostôme a deviné juste à
gard de celui-là.

„ *La* rage de la femme de Job avoit
„ accès comme une fiévre chaude, & l

„ tience de ſon infortuné mari l'irritoit en-
„ core. Semblable à ARGANTE, qui n'eſt
„ jamais plus fâchée que quand elle ſe fâche
„ ſeule, & que ſon mari regarde avec un
„ mépris ſtoïque le frêle orage de ſa co-
„ lére.

„ Les diables, ligués avec cette Princeſ-
„ ſe n'eûrent pas le moindre avantage ſur le
„ ſaint homme: il ſe contenta de répondre
„ aux invectives de ſa femme avec la plus
„ charmante douceur: Ma chere femme,
„ vous ne raiſonnés pas bien: nous avons
„ reçû, avec reconnoiſſance, les biens de
„ la main de Dieu, reçevons-en les maux
„ avec patience."

„ Une femme d'un eſprit mal tourné, a-
„ cariâtre & furieuſe, a été pour Job ſon
„ mal le plus vrai. Ses troupeaux enlevés
„ par des voleurs, ou conſumés par le feu
„ du Ciel: ſes châteaux ruinés, & tous ſes
„ enfans enſévélis ſous leurs ruines: ſa ſanté
„ attaquée, & ſon corps réduit en pourri-
„ ture: du Trône précipité ſur un fumier:
„ le teſſon d'un pot caſſé dans ſa main au-
„ jourd'hui, à la place du Sceptre qu'il y a-
„ voit hier. Une cataſtrophe auſſi ſubite,
„ auſſi générale & auſſi entiére, ne ſembloit
„ pouvoir être augmentée. Sa femme lui
„ reſte pour dernier tourment. Voilà le
„ vrai Mal qui a fait ſeul ſoupirer Job, le
„ ſeul mal qu'il ait ſenti, le plus grand de
„ tous ſes maux."

Que de Jobs dans le monde, & que le v
Mal y est multiplié!

„ La patience de Job est ébranlée; n
„ elle n'est pas vaincuë: la colére de sa fe
„ me le touche; mais ne le soûmet pas.

Il est aisé de résister aux injures, & mé
naturel de se roidir contre l'invective.
étoit déja dans un cours de patience a
grand, pour tenir ferme contre les imp
santes criailleries d'une femme. Elles c
ferent cependant son vrai Mal. Si satan
fût pris autrement, il eut, je crois, enc
été plus grand, & je vois chaque jour n
évenemens qui me persuadent qu'il au
triomphé de la fidélité du saint homme
vers Dieu, s'il avoit suivi le fatal plan c
s'étoit formé en attaquant Adam.

Les douleurs & les peines ne sont pas
beaucoup près, aussi puissantes que les
resses & les plaisirs. Il ne faut que de la
tience pour les vaincre, & ce n'est pas a
d'être tempérant, sobre, chaste & dévot p
se deffendre des attraits des passions douc
tout nous y entraîne: tout nous y porte;
sens combattent contre nous: il faut pres
un miracle pour échaper aux amorces de
volupté, & pour demeurer invulnérable
tendres agaceries d'une jolie femme.

* „ ADAM placé de la main de Dieu
„ me dans le délicieux Jardin d'Eden,
„ yant d'autre travail que ses amuseme

* Gen. chap. III.

„ d'autres besoins que ses plaisirs; oisif sans
„ molesse, non-chalant sans paresse, labo-
„ rieux sans peines ; dans les délices sans
„ altération, dans les plaisirs sans intempé-
„ rance, sensuel sans foiblesse, voluptueux
„ sans passions, veillant sans cause, & se
„ reposant sans fatigues. Adam, dis-je,
„ énervé dans son principe par une sensua-
„ lité d'habitude, n'oposa au tentateur qu'u-
„ ne résistance aussi foible & aussi môle que
„ lui. Le Serpent persuada premiérement
„ Eve. La chose n'étoit pas difficile; tou-
„ te femme est de moitié avec le diable pour
„ se laisser séduire. Eve, une fois gagnée
„ par la douceur & les flatteuses promesses
„ du Serpent, court à Adam pour le vain-
„ cre à son tour. Mais comment s'y prend-
„ t'elle? Est-ce de mauvaise grace qu'elle
„ l'aborde? A-t'elle l'air boudeur, la mine
„ réfrognée, le regard dédaigneux ou im-
„ pertinent. Certainement elle ne fut point
„ parvenuë à son but en faisant la maussade.
„ Digne écoliére de satàn, elle savoit déja
„ combien l'homme est foible devant une
„ femme qui fait les avances. Semillante,
„ vive & pressante, le front empreint de
„ douceur, la caresse au bout des doigts,
„ la persuasion sur la langue, la tendresse en
„ langueur dans les yeux, la complaisance
„ dans le maintien le plus expressif, les gra-
„ ces, les ris & l'enjoûment industrieuse-
„ ment placé sous une légére couche de *pu-*
„ *deur,* que l'agacerie avoit répandu sur

„ toute ſa perſonne, & qui donnoit le bril-
„ lant au victorieux je ne ſais quoi. Voi-là
„ Eve. "

Si c'eſt le ſerpent qui a ordonné ces apprêts ſi propres à ébloüir. Quel ſavant maître en Toilette? Ce ne peut être que le diable des Petits-Maîtres, ou celui de la Marquiſe P. . . . . je le reconnois à ces traits, comme je reconnois le démon de la Comteſſe Mr. . . . . dans celui de la femme de Job.

„ Eve, ainſi glacée de charmes ſur un
„ fond d'embonpoint & de beauté, s'avan-
„ ce legérement vers Adam. Mon petit a-
„ mi, lui dit-elle, en l'embraſſant amou-
„ reuſement, reçois de ma main ce beau
„ fruit. C'eſt l'hommage de mon amour:
„ je te ſais aſſés complaiſant pour ne me pas
„ réfuſer. Adam balance: l'ordre de Dieu
„ ſe retrace à ſes yeux. Il commance à ſe
„ laiſſer vaincre en n'oſant ni accepter ni ré-
„ fuſer. Son incertitude offenſe Eve: com-
„ ment! dit-elle, d'un ton, moitié chagrin
„ & moitié doux, comment! mon cher Adam
„ ne veut rien de ma part. Ah! il ne m'ai-
„ me donc plus. Qui peut lui déplaire en
„ moi? Qui peut le charmer davantage; A-
„ dam lui protéſte qu'il l'aime toujours égale-
„ ment, & qu'il ne connoit rien de ſi beau
„ qu'elle. Eh bien! réprend-t'elle, man-
„ gés donc cette pomme. Dieu me l'a def-
„ *fendu*, dit-il. Elle ne répond rien à une
„ *replique* auſſi juſte. Mais tenant d'une

„ main le funeste fruit, elle le caresse de
„ l'autre. Un baiser, un soupir, un coup
„ d'œil viennent épicer ce tendre, mais
„ trop malheureux badinage. Le fruit est
„ beau en soi; mais qu'il acquiert de sa-
„ veur dans la main d'une belle femme.
„ Adam y jette furtivement un regard. Eve
„ s'en apperçoit, en profite en habile fem-
„ me, & irrite son appetit naissant, en lui
„ faisant admirer toute la beauté du *Calvil.*
„ Quelle peau délicate! Quel corail! elle
„ l'entame précipitamment. Que cette chair
„ est vive & appetissante! Ne seroit-ce pas
„ dommage que le suc en fût inutile, ou
„ se perdît? Eve a touché l'intérieur du
„ fruit; dèslors il paroît à Adam un mor-
„ ceau succulent. Il oublie Dieu & ses or-
„ dres, il s'oublie soi-même. Il y mord
„ avec goût & sans distraction; & sa cri-
„ minelle complaisance le perd à jamais, &
„ tout le genre-humain avec lui."

J'entends tous les jours censurer Adam, & je le vois justifier par la conduite de ses Censeurs mêmes. Dans tous les états & dans toutes les conditions cette image se repeint journellement.

Une seule Eve séduit un seul Adam, & sa séduction s'étend sur tout un Monde: chacun en souffre. Le Paradis Terrestre est fermé. Un Ange avec un glaive de feu en garde assidûment la porte, & nous deffend jusqu'à l'espérance d'y pouvoir jamais rentrer.

Si la femme de Job fut le vrai Mal pour ce saint homme, Eve le fut pour Adam, mais plus sûrement, & l'est encore aujourd'hui pour nous. Que d'Adams qui se ruinent par complaisance pour les nouvelles Eves?

Une femme belle, caressante est plus nuisible au genre-humain, que celle qui crie, & qui s'exhale en injures. Je supose que la derniere soit insupportable, la premiere est plus à craindre. Elle est la mere de tous les vices, & l'organe de toutes les infortunes: c'est un malheur de plus que d'en être l'époux, puisque le devoir & la Religion nous mettent à même de ses caresses, & que c'est presque un crime de les fuir & de s'y soustraire.

Femme aimable, qui plaît, & dont l'esprit ne se rend pas à la raison, quel fléau, quel mal, quel vrai Mal, même pour le plus homme de bien! Plus il est tel, & plus je le plains.



IX. LEÇON.

DU MARIAGE

APRE'S avoir defini ce que c'eſt que le vrai Bien & le vrai Mal, il eſt raiſonnable de les raſſembler dans l'état où ils paroiſſent naturellement réünis. C'eſt dans le Mariage qu'on les voit éclater le mieux.

Une union formée ſous les auſpices de la Réligion & de la raiſon, cimentée par la convenance des humeurs, l'uniformité des âges, & l'égalité des conditions, & ſoûtenuë par des complaiſances réciproques; quelle riante image! quelle ſource de vrais biens!

Un Mariage que l'interêt ou la paſſion ont décidé, où l'antipatie des ſentimens déſunit les cœurs, & que des dedains mutuels diviſent; quel affreux portrait! quel fleuve de vrais maux!

* „ Il n'eſt pas bon que l'homme ſoit „ ſeul, *dit le Seigneur Dieu;* faiſons-lui un „ aide ſemblable à lui."

Il n'y a point d'état qui ſoit plus naturel à l'homme que celui du Mariage. Tout ſon individu ne ſemble dreſſé que pour cette ſeule fin. Tous ſes ſens ſont comme

* *Gen. chap. II.*

autant de liens imperceptibles qui l'enchaînent néceſſairement à une union. Point d'état, par conſéquent, civilement plus honorable & plus eſtimable, & cependant point d'état moins honoré & moins eſtimé, Pourquoi ? C'éſt que la débauche en avilit la dignité & la nobleſſe. On court des dangers, preſque évidens, lorſqu'on s'y engage. On le mépriſe, on le fuit, on le néglige, parce qu'on en craint.

Nous travaillons ſouvent contre nos propres interêts, par une vanité mal entenduë. On eſt riche; on ſe fait gloire de ſes biens. On ſe plaît à ſupputer ſes rentes, à nombrer les terres que l'on poſſéde: on range faſtueuſement ſes buffets en parade. On donne ſouvent à manger pour mettre ſa belle vaiſſelle en étalage; on ne fait voir ſon cabinet, qu'à cauſe du coffre fort. Autant de portes qu'on ouvre inconſidérément à l'envie. Homme vaniteux; ſi tu as une fille, attend-toi à te voir bien-tôt aſſailli de prétendans, & elle de ſoupirans. As-tu un fils? C'eſt à qui l'aura. Rhoë & la jeune Ducheſſe en ſont à ſe l'arracher. Celles qui repréſentent dans les Chœurs, l'envient aux premiéres Actrices. Toutes les filles le déſirent pour *épouſeur*. On lui fait des mines aux promenades. Les meres lui laiſſent, chés elles, le fauteüil & le haut-bout de la table, elles ſe retirent, & donnent à leurs filles pleine liberté de ſe faire valoir, & à lui tout le tems qu'il faut pour en pro-

ster. Tout ce qu'il fait, c'est de dérouter des amans qui auroient convenus, & de faire perdre de bons partis. Enfin une *Agathe* l'enleve, le charme, le fixe, le lie, le garotte. Voilà la brû que ta vanité t'a préparée. Ne crois pas être mieux engendré. Le Seigneur DEÏPHOBE consent à donner la main à ta fille, par le besoin qu'il a d'un million que tu lui donne en dot S'il partage la premiere nuit sa couche avec elle, c'est moins par devoir, par Réligion & par amour, que par libertinage, & par une passion brutale. De quelque endroit que vienne une rose, elle n'en est pas moins ce qu'elle est; fut-elle née sur un fumier, & à côté du concombre & du champignon, c'est toujours une fleur belle, ravissante, & dont on est charmé. J'entends pour un jour. C'est un goût qui n'a pas de lendemain, & qui expire dans la possession, comme celui qu'il a pris pour THAÏS & PÉLAGIE courtisannes, qu'il a courues par air, & dont il s'est débarassé par satiété. Si Déïphobe se ressouvient, par hasard, une fois en sa vie, qu'il est ton gendre, & que ta fille est sa femme, c'est sous tes yeux, & aux prix de mille piéces d'or dont tu payes sa complaisance d'une nuit. Malheureusement pour ta fille, tu n'es pas assés riche pour faire toujours aimer de même à son mari ses devoirs. Il ne s'en souvient plus, ne s'en veut plus souvenir, & ne s'en souviendroit qu'en pareils cas.

L'ostentation est un hameçon qui nous

attire des ennemis. Si nous ne craignons ni un gendre intéressé, ni une brû coquette & dépensiére, ne nous croyons par totalement en assurance. Il reste encore d'autres armes à l'envie. Quel terrible, quel homicide instrument qu'un procès.

Qui peut s'assurer contre la vaine gloire, après l'exemple du Saint Roi EZE'CHIAS?

* „ En ce tems-là BERODACH-BALA-
„ DAN, fils de Baladan, Roi des Babilo-
„ niens, envoya des lettres & des présens à
„ Ezéchias; parce qu'il avoit sû qu'il avoit
„ été maladé. Ezéchias eut une grande joïe
„ de leur arrivée, & il leur montra ses
„ parfums, son or & son argent, tous ses
„ aromates & ses huiles de senteur, tous
„ ses Vases précieux, & ce qu'il y avoit
„ dans tous ses Trésors. Il n'y eut rien
„ dans tout son Palais, ni de tout ce qui
„ étoit à lui, qu'il ne leur fit voir. Le
„ Prophête ISAÏE vint ensuite trouver le
„ Roi Ezéchias, & lui dit: que vous ont
„ dit ces gens-là? Et d'où sont-ils ve-
„ nus pour vous parler? Ezéchias lui ré-
„ pondit: ils sont venus vers moi d'un
„ païs fort éloigné, ils sont venus de Ba-
„ bilone. Isaïe lui dit: qu'ont-il vû dans
„ votre maison? Ezéchias répondit: ils ont
„ vû tout ce qu'il y a dans mon Palais; il
„ n'y a rien dans tous mes trésors que je ne
„ leur aïe fait voir. Alors Isaïe dit à Eze-

* *Les Roi Liv. IV. chap XX.*

„ chias: écoutés la parole du Seigneur: il
„ viendra un tems que tout ce qui eſt dans
„ votre maiſon, & tout ce que vos peres y
„ ont amaſſé juſqu'à ce jour, ſera tranſpor-
„ té à Babilone, ſans qu'il en demeure rien,
„ dit le Seigneur. Vos enfans-même qui
„ ſeront ſortis de vous, que vous avés en-
„ gendrés, ſeront pris alors pour être Eu-
„ nuques dans le Palais du Roi de Ba-
„ bilone."

On dit ſouvent que les Mariages ſont faits au Ciel, avant de l'être en terre. Je le crois chrétiennement, & encore plus chrétiennement je n'en crois rien. Car à peine deux Epoux ſont-ils unis, qu'ils s'apperçoivent, & font voir à tout le monde, qu'ils étoient les deux perſonnes qui ſe convenoient le moins. Contrariétés d'eſprit, & de goût, quelque choſe de plus que de l'indifférence, du mépris même l'un pour l'autre: voila l'image du huitiéme jour après la Nôce. D'où vient cela? C'eſt que d'ordinaire l'on conſulte moins, dans une alliance, les interêts de ſa raiſon ou de ſon repos, que ceux de ſa bource, ou de ſa fole ſatisfaction.

Pendant cinq ans AGATOCLE s'eſt donné pour l'amant de toutes les belles, la terreur des nouveaux maris, le rival de tous les galans, & la reſſource des jeunes veuves. Avec des charmes ſupérieurs, il faloit toutes les fleurs de la jeuneſſe pour l'attacher *huit jours*. S'il laiſſoit, par ha-

zard, tomber un regard ſur une femme de vingt-cinq ans, ce n'étoit que par une diſtraction hors-d'œuvre, & qu'il ne ſe permettoit pas long-tems. Il avoit un tarif donc il ne ſortoit jamais, pas même par caprice, depuis quinze ans, & audeſſous juſqu'à vingt. On ne l'y trompoit pas: rompu là-dedans, il auroit fallu être bien fine pour l'attrapper. Il s'étoit fait une étude ſi particuliére de la phiſionomie, qu'il y déchiffroit clairement la datte du Baptiſtaire, de quelque griffonage que la céruſe ou l'art euſſent voulu l'obſcurcir. Lui parloit-on d'une femme de trente ans; il en avoit des maux de cœur. Que de tracaſſeries n'a-t'il pas faites à la pauvre Vicomteſſe D.... parce qu'à vingt-ſept ans elle avoit eu la vanité de le nommer avec myſtére, & aſſés de coquéterie & d'amour propre pour rougir adroitement, ſous ſon évantail, en le nommant? Il a inondé Paris & la Cour d'un déluge de plaiſanteries ſur la petite Préſidente du *Marais*, qui, quoiqu'avec la trentaine bien accomplie, avoit joüé, diſoit-il, à le deshonnorer, & à ſe remettre en jeu, en répandant fauſſement le bruit d'un rendés-vous avec lui.

Ayant paru dans le monde avec ce goût décidé pour l'extrême jeuneſſe, on croyoit qu'Agatocle ne ſe marieroit pas, ou qu'il faudroit tout-au moins une des trois graces, en perſonne, pour l'y déterminer. Il eſt cependant marié, ce beau dédaigneux,

& vous ne devineriés pas que c'est à la vieille HE'CUBE. Vous concevés, sans peine, qu'il n'y a en cela ni convenances, ni simpathies, ni goûts. C'est ce qu'on est convenu d'appeller un Mariage de raison. De raison? Oüi: en effet Agatocle peut-il jamais faire rien de plus raisonné que de gagner trente mille livres de rente par un mot? Par-là il va réparer les débris de sa fortune, arrêter le cours de vingt mauvaises affaires, se sauver de trois par-Corps, & faire lever la saisie réelle de ses biens. Y a-t'il une raison aussi raisonnable que celle-là? Paré des dépoüilles de quatre maris, dont Hécube est restée veuve; & en possession de l'usure que trente amans lui ont payé ses charmes: qu'Agatocle doit aimer une si riche femme, & qui lui fait tant de bien! Vous moqués-vous? Par le même Contrat Agatocle s'est vendu au répentir trente mille livres de rente, & Hécube vient d'acheter le mépris d'Agatocle, & le désespoir au même prix. C'est mettre les hommes bien bas, & les injures bien haut.

Dégoûté dès le premier jour: que fera Agatocle le second? Que fera-t'il dans dix ans? Dès la veille des épousailles Hécube lui a paru vieille & ridée, comme elle l'est. Le jour des Nôces elle s'est montrée assés fole pour se croire aimable, & le lendemain elle lui a pété, par ses importunités sur la constance & la fidelité qu'elle exigeoit de lui.

Qu'il lui en va coûter cher pour être honnête homme, dites-vous? Que vous êtes neuf dans les usages. Désabusés-vous: & laissés faire Agatocle, il est instruit, & sait le peu qu'il lui en coûtera s'il ne veut pas se singulariser. Son parti étoit pris même avant la Nôce; & les trente mille livres de rente, au lieu de lui faire aimer davantage sa femme & son devoir, ne lui serviront qu'à les lui faire oublier plûtôt, & qu'à lui en fournir les occasions. Votre probité répugne à ces arrangemens. Que vous sentés le rélan, homme de la vieille Roche! C'est la mode. Ne voudriés-vous pas qu'Agatocle, à la fleur de sa jeunesse, à vingt-cinq ans, fut fidéle à une vieille de soixante-quinze? Ce seroit donner une ample matiére aux plaisanteries, & offrir aux railleurs un beau côté par où l'entamer. On en riroit; & ce dernier ridicule-ci le rendroit plus singulier que le premier, & ne lui seroit pas pardonné de même.

Il n'y a pas d'ingratitude si prompte que celle des époux dont on fait la fortune. Elle est réfléchie & méditée, même avant les bien-faits, & se consomme par leurs secours. Le plan en est dressé avant la Nôce. Point d'ingratitude plus tolérée, & même plus applaudie. La réconnoissance s'est encore assés soûtenuë pour être regardée comme une vertu entre personnes libres. Entre époux, elle prend un autre point de vûë. C'est une *imbécilité*; & il y a dix à parier contre un, que

que dans dix ans ce sera un vice. Que dis-je, le pari est décidé dès à-présent.

Agatocle suit le chemin battu. Une certaine Lisette, petite émancipée d'amour à seize ans, lui rappelle ce qu'il nomme son bon goût, & pour avoir la paix, Hécube souffre chés elle une femme de chambre à deux fins; & Lisette, bonne imitatrice d'Agar, méprise sa maîtresse, & ne reconnoît bien-tôt plus l'autorité d'Agatocle.

L'âge avancé d'Hécube & la certitude de sa stérilité, lui servent de retranchemens sur ses criminelles affections pour Lisette. C'est delà qu'il prouve qu'il ne fait qu'imiter Abraham. Mais peut-il être fondé à garder chés lui la complice de son adultére, sur les mêmes raisons que ce saint Patriarche pouvoit avoir envers Agar? * „ Il l'avoit reçuë des „ mains de sa femme Saraï, & n'avoit consenti à l'admettre dans son lit, qu'à sa priere. „ Il avoit eu d'elle Ismaël que Dieu avoit „ béni. Cependant rien n'arrête Abraham. „ Agar s'éleve au-dessus de sa maîtresse, & „ il la lui abandonne pour qu'elle la châtie de „ son insolence. La paix de son ménage demande, de plus, l'éloignement de cette „ orgueilleuse servante, & ce bon mari la „ chasse sans délai. " C'est en cela, Agatocle, qu'il faut suivre son exemple. Arrachés de votre cœur l'image de Lisette, éloig-

* Gen. chap. XXI.

nés-la de votre maiſon, & rendés à Hécube des droits qu'elle a payés ſi chérement.

Leandre, vieux garçon, à ſoixante-dix ans, a chanſonné Hécube, ſur la diſproportion de ſon mariage avec Agatocle. Il en a ri à gorge déployée, & a même riſqué de faire d'aſſés bonnes réfléxions ſur cet événement. Qui n'eut penſé qu'il n'auroit pas donné dans un ſemblable ridicule? Reſté garçon jusqu'alors, & s'étant mis en poſſeſſion de dauber tous les époux, de gloſer ſur les veufs ſur-annés qui avoient l'intrépidité de ſe remarier, le Phœbus ordinaire de tous les Vaudevilles qui courroient là-deſſus, & lui qu'on voyoit à la tête de tous les charivaris du quartier: que ne demeuroit-il célibataire juſqu'à ſa mort? Il avoit ſi peu de chemin à faire. Il a vû l'aimable Lise; s'en eſt amouraché; l'a demandée à ſes parens, comme une grace, & l'a obtenuë d'eux pour ſon malheur. Il l'a achetée un gros doüaire, & lui a aſſigné des menus plaiſirs exhorbitans. En ſatisfaiſant ſon idée, il a crû faire, par-là, à ſon tempérament les honneurs d'une prétenduë impoſſibilité de continence. Dès le lendemain, cependant, appartement ſéparés. Deux époux, auſſi mal aſſortis, ſeroient trop près l'un de l'autre dans un ſeul. Quoi! Léandre penſe-t'il que la célébration du mariage de Liſe ſoit ſon vœu de chaſteté? Croit-il que c'eſt pour lui que Saint Paul a dit, *qu'il vaut mieux ſe marier que de brûler?* Seroit-il aſſés embraſé pour que cet

aphorisme lui convint? Il iroit mieux à la jeune Lise: elle bruleroit sans Mariage; mais Léandre est plus capable d'attiser son feu que de l'éteindre. Quelle déraisonnable union! Lise, veuve du vivant même de son mari, & du jour de ses Nôces, attend impatiemment le moment de faire valoir les clauses de son Contrat. Elle n'a de joïe que quand elle pense au montant de son Doüaire, qu'elle désireroit consciencieusement avoir mieux gagné; & déja elle fait choix de celui avec qui elle prétend le partager, & lui donne de tems en tems de doubles arrhes sur le marché. Suites presqu'inévitables du mariage mal assorti pour l'âge.

Léandre ne reste pas court, & cite DAVID pour son modéle. Qu'il revienne, cependant, de sa fasse prévention sur la ressemblance qu'il suppose.

* „ Ce Saint Roi, par un effet de sa raison, avoit rendu leur liberté à ses femmes légitimes. Extenué par les austérités de sa pénitence, & les fatigues de la guerre, Il étoit si vieux à soixante dix ans que sa chaleur naturelle étoit presque éteinte, & qu'il ne pouvoit échauffer, quelque soin qu'on prît de le couvrir. Les Médecins toujours savans, quand ils étudient la nature, & s'accomodent à nos besoins, jugerent que l'unique moyen de lui conserver la vie, étoit de révivifier son corps

* Les Rois, Liv. III, chap. I.

„ par des esprits étrangers, mais doux, na-
„ turels & simpatiques. Ils espererent cet
„ effet merveilleux de la présence vivifian-
„ te d'une belle & jeune personne du Sexe
„ qui vivroit jour & nuit avec lui. Entre tou-
„ tes les plus sages & les plus aimables fil-
„ les, on choisit *Abisag* de Sunam, jeune
„ & d'un tempérament convenable aux né-
„ cessités de David. Le Saint Roi, exact
„ observateur des bienséances, ne l'admit
„ dans son lit qu'en qualité de sa femme,
„ & n'en usa cependant avec elle que com-
„ me avec une chaste compagne." C'est sur cet accord raisonnable & raisonné, que Saint Jérôme s'écrie: Quelle est donc cette Sunamite, * cette vierge d'un tempérament assés ardent, pour ranimer la vieillesse d'une homme presque mort? Quelle est cette fille si sainte qui communique une chaleur incapable de causer des impressions sensuelles?

Léandres du siécle, Vieillards à demi-morts, quand de semblables motifs conduiront vos Mariages disproportionés, on vous les passera si vous choisissés des Abisags; & si celles que vous aurés choisies conviennent de ne vous épouser que pour vous réchauffer, comme Abisag consentit envers David? Seroit-elle d'ailleurs autant en sureté avec vous, que cette chaste Sunamite le fût dans le lit de David. Quoique vos épouses, elles le seront à l'égard des devoirs *réciproques* de ce titre: leur esprit en sortira-t'il vierge? Votre impudente & impuissan-

te lubricité soufflera dans leurs cœurs des flammes que vous n'aurés pas la puissance d'éteindre, & qu'elle n'auront peut-être pas la force de supporter sans y chercher des secours.

A ces deux Mariages, disproportionés pour l'âge, joignons-en un troisiéme, où l'interêt, ce Prothée merveilleux, cette ame du monde, jöüe admirablement bien son rôle.

ARONCE vient d'épouser FLORINE, à peu près avec les mêmes dispositions qu'il auroit acheté une ferme. Il auroit eu la précaution de voir les baux, l'état des bâtimens, la nature des terres, & leurs revenus: il a eu l'attention d'examiner les talens de Florine, l'usage qu'elle en savoit faire, & le profit qu'il en pouvoit retirer. On ne dira pas qu'il a acheté chat en poche. Il n'ignoroit pas qu'elle avoit fait un séminaire de trois ans à *l'Hôtel du Roule*, & c'est par-là qu'il l'a aimée, & à cause de cela qu'il l'a épousée. Le caprice n'est pas neuf; quand il paroîtroit ridicule, il est du goût d'Aronce, & cela lui suffit. Avec un bien médiocre, peu de naissance, un léger vernis d'honneur, assés de suffisance, & strapasonné d'une ombre d'usage du monde, il s'étoit mis dans la tête de percer dans la *bonne Compagnie*. Son Mariage vient de l'y placer tout d'un coup. Un époux commode, (on dit maintenant raisonnable) qui a une femme jolie, *qui sait ce que c'est que de vivre*, &

qui ne fait pas la *Bégueulle*, se voit bien-tôt faux-filé. Florine ne connoît que des Ducs, des COMTES & des MARQUIS. Les PRESIDENS sont ses protecteurs, & les FINANCIERS ses bons *Papas.* Aronce, que de belles & bonnes connoissances pour vous! Quelle légion d'amis votre femme vous présente-elle! Mais Aronce n'est pas riche, & pour aller de pair avec de tels amis, il faut faire figure, & être en état de soûtenir une certaine dépense. Florine se charge d'y pourvoir. Qu'Aronce la laisse faire, & rien ne lui manquera. Elle prend soin de tout, lui ménage elle-même jusqu'à ses ménus plaisirs, & en retour, il ne jouït de la *petite Maison* que quand elle la lui laisse libre. Grands soupers, bonne chere, vins exquis, Maisons bien garnies, équipages lestes, domestiques bien entretenus. Quelle femme que cette Florine, & qu'elle est d'un bon produit! Avec un peu de complaisance, voilà Aronce bien en amis, caressé du moins de sa femme, s'il n'en est pas estimé, & reçu par-tout au nom de Madame Florine.

Qu'Aronce devienne homme, & qu'il entreprenne de tenir à sa femme la bride haute.. Financiers, Présidens, Marquis, Comtes & Ducs solliciteront contre lui. On plaindra la pauvre Florine d'avoir à supporter les emportemens d'un bourru, d'un fantasque & d'un misantrope. *L'aimable homme* ne sera plus qu'un malotru, un *gueux-revêtu*, indigne de posséder une femme com-

me Florine, & qui ne ſait pas connoître ſon bonheur. Je le croirai heureux, ſi on l'en quitte en payant de ſon bien une prompte ſéparation. Combien de plus infortunés, à qui il en a couté leur liberté pour quelques plaintes légitimement adreſſées à leurs trop galantes moitiés!

Il n'y a perſonne de ceux qui ſe marient, qui ne croye travailler à ſa félicité particuliére. On épouſe une vieille pour ſon bien & par interêt. On s'unit par paſſion à une jeune. Ce n'eſt d'un côté ni d'autre, ni amour ni eſtime, ſeules ſources du vrai bonheur. C'eſt amourette, c'eſt néceſſité Que peut-on attendre d'une alliance qui a d'auſſi vils motifs? On ſe moque de la crédulité de ſa bienfaitrice, ou l'on devient la victime de ſon tempérament. Il faudroit feindre de l'amour pour la premiere. En ce cas la feinte eſt permiſe, c'eſt peu dire, elle eſt même néceſſaire. On devroit cacher à la ſeconde combien on l'aime. A quoi peut ſervir cet avis? Eſt-on le maître de le ſuivre?

Cephale s'eſt coëffé d'une petite coquéte. Galantis prétentaillée juſqu'au bout des doigts d'un falbala de petites manieres, & recrépie de vingt couches de pruderies, l'a enchanté. Elle a eu l'art de lui faire acheter par deux ans de ſoins humilians & de complaiſances baſſes, la permiſſion de devenir ſon époux. Le Pere de Cêphale s'eſt fortement oppoſé à le laiſſer charger de ce deshonneur. Céphale a attendu impatiem-

ment ſes trente ans; & enfin, libre de lui-même, il a mis le ſceau à ſa folie :il a épouſé Galantis. Il a revolté par-là, contre lui, parens & amis. Aîné de ſa famille, il a vû, en riant, transférer ſes droits à ſon cadet. Le ſacrifice de vingt-cinq mille livres de rente lui a paru un trait d'amour auſſi nouveau que piquant. Il a trouvé beau de ſe ſingulariſer par un entêtement romaneſque, & un déſintéreſſement pouſſé. On penſera qu'il eſt recompenſé de ſon ſacrifice & de ſa tendreſſe par les belles manieres, le bon eſprit, le grand cœur & la fidélité de ſa femme. Si cela étoit; je ne ſai ſi je ne le louerois pas. J'envirois ſon ſort. C'eſt peu de vingt-cinq mille livres de rente pour payer un auſſi excellent caractére: il auroit beaucoup gagné en perdant tout; & les choſes évaluées, une telle épouſe vaut bien un héritage. Il n'eſt pas ſi heureux. Galantis n'a été pendant deux ans, avec lui, qu'une hipocrite en coqueterie, habilement maſquée de ſimplicité & de douceur. Devenuë ſa femme, c'eſt une galante décidée, timpaniſée, & aſſés impudente pour diſtribuer elle-même le placard. Sa beauté, dont Céphale étoit ſi vain, & où il plantoit les provins de ſes plaiſirs, ne fait plus que ſa honte & n'eſt pour lui féconde qu'en peines. Ce fond d'eſprit, qu'il regardoit comme une vertu qui le devoit réjouïr, n'eſt dans elle qu'un vice de plus qui le déſole. L'effronterie *s'eſt* peinte à la place de la pruderie. Pour

ſoûtenir, juſqu'au bout, l'honneur d'un choix qui le deshonore, Céphale eſt d'autant plus malheureux qu'il eſt forcé d'enterrer, en riant, ſon chagrin au fond de ſon cœur. Il eſt contraint de loüer tout-haut une femme qu'il mépriſe tout-bas. Depuis un an, rongé de remords, & amaigri par la diſtilation continuelle des douleurs que lui cauſe Galantis, il attend en ſoupirant qu'une mort favorable, & trop lente à ſon gré, lui apporte une ſéparation qu'il n'a pas même la conſolation d'oſer eſpérer par les voyes ordinaires. Qu'il a le tems de remâcher les dégoûts que lui apprêteront les rapports amers de ſon opiniâtre contradiction!

On ne joûe jamais ſi gros jeu, que quand on unit ſes jours à ceux d'une maîtreſſe, malgré les oppoſitions de ſes parens. Je ne ſais rien qui doive tant ſatisfaire la perſonne aimée, que cette déſobéïſſance par laquelle on renonce à la voix du ſang, & a celle de l'interêt. Mais il faut être bien ſûr des qualités du cœur de celle à qui l'on ſe livré. Se trompe-t'on; il n'y a pas de reméde.

Comme en cela l'on joûe ſouvent à *Colin-Maillard*, on ne peut qu'approuver la fermeté des Peres en pareilles rencontres. Il eſt de leur devoir, & de leur prudence de ſe ſervir de leur autorité, pour rappeller leurs enfans à la raiſon, & les enlever à des malheurs que leur peu d'expérience, & la fougue de leur âge leur prépa-

rent insensiblement; ils sont en droit de le faire, & ils le doivent.

Mais ces droits & ces devoirs ne sont pas sans bornes; & il y a des circonstances qui les limitent. La recomnoissance milite souvent dans un cœur bien né avec la piété filiale. Qui doit l'emporter, me dira-t'on? C'est la personne dont on a le plus reçu, & conséquemment à laquelle on a le plus d'obligation. Il devroit être en Paradoxe, qu'il y eut quelqu'un qui pût balancer la gratitude dans le cœur d'un fils à l'égard de son pere. C'est à lui à rougir des fautes de son fils.

Le même Chapitre, où saint Paul commande aux enfans d'obéïr à leur Peres & Meres, avertit aussi ceux-ci de ne les point irriter. Je ne prétens pas partir de-là pour lever l'étendart de la revolte contre les Peres en faveur des enfans: je ne veux que délivrer les sentimens de ceux-ci de la chaine & de la tyrannie de ceux-là.

FLORIDOR avoit un tempérament violent, & un cœur trempé pour les impressions tendres. Il entroit à peine dans l'adolescence, âge dangereux où les plaisirs ne se montrent que sous des déhors aimables, & où la prudence ne paroît pas encore pour les diriger. Il sentit des désirs qui lui donnoient l'idée d'un bonheur qu'il ne pouvoit entiérement définir. Son esprit tira à clair la félicité que son cœur envioit, à travers le cristal brillant d'une pénétra-

tion qu'il tenoit de la nature, il reconnut dans la limpidité de ses sentimens, ce goût vainqueur qui nous attire si puissamment vers le sexe. L'yvresse des sens se joignit insensiblement à cette première découverte. Il commença à sentir plus vivement, & à se regarder comme plus malheureux Réduit à alimenter son feu de visions romanesques, & d'amourettes idéales, il ne pût rester longtems dans un état qui ne lui présentoit que des satisfactions chimériques. Il aima. Qui? Tout le Sexe en général. Cependant rabatant peu à peu, par une raison prématurée, il devint assés maître de soi pour s'en tenir aux dispositions de la Loi premiére. Tout ses désirs purifiés au creuset de la probité se fondirent à un seul, qui fut de se marier. Ses sentimens communiqués avec respect à son pere, ne furent répondus qu'en plaisantant. Sa mere en plaisanta à son tour avec les *Caillettes* du quartier, & le résultat de ces sottes consultations, fut à lui promettre encore les étriviéres pendant dix ans. La nature alloit toujours son train. Les obstacles ne font souvent que l'animer. Pour avancer les choses & leur faire prendre une forme, Floridor choisit une Demoiselle sage, pleine d'esprit & de mérites, dans une famille honnête, & d'une condition égale à la sienne. Il proposa son choix à son pere: nouvel objet de plaisanteries. A ce coup l'interêt joüa, & l'on se retrancha sur l'inégalité des biens. Il coute peu d'entamer son cœur; mais il

eſt difficile d'en réfermer la plaie. De-là de fréquens écarts de jeuneſſe, du libertinage même. Quoiqu'emporté rapidement dans un tourbillon continuel de plaiſirs, ſon goût pour le mariage ne le quittoit pas. Il en étoit tellement rempli qu'il en faiſoit prendre l'air à ſes attachemens. Excepté les refroidiſſemens & les dégoûts réciproques des ménages autoriſés, tout s'y paſſoit comme entre les époux les mieux unis. Il établiſſoit, chés ſa maîtreſſe, les complaiſances ſans gêne, les empreſſemens ſans fadeur, & les ſoins ſans petiteſſe. Il s'étoit fait une loi de conſtance & de fidélité, qu'il regardoit comme un crime d'enfreindre même par penſées.

Avec tant de qualités pour être un époux honnête homme, il réïtéroit ſouvent à ſon pere de lui permettre de le dévenir. Ses priéres étoient éludées avec une contrariété abſolument décidée. Promené pendant dix ans de déſirs en déſirs; moins criminel que malheureux: libertin parce qu'il étoit homme, toujours dominé par ſon goût pour l'ordre, & ſa vénération pour la loi: proſcrit de la maiſon de ſon pere par les conſeils de dix faux amis, prêt à donner dans des travers dont il rougit, une main propice l'a enlevé de la fange du vice, & derobé aux ténébres de l'erreur. Ses yeux ſe ſont deſſilés. Il connoît le prix de la vertu, parce que ZAÏRE la lui montre ſans grimace; il l'aime parce qu'elle

est toujours avec Zaïre: il la sert avec zéle à l'exemple de Zaïre. Avec examen, sans caprice, sans passion, & dans un loisir pur, il a reconnu l'aimable Zaïre pour ce qu'elle est, & lui a voué la plus parfaite vénération. Moins belle qu'adorable, fille à sentimens, & n'ayant d'une naissance commune que son Extrait-Batistaire, elle a sçû fixer son cœur par ses charmes, & rappeller sa raison par la supériorité de la science Elle a arrêté, avec ce frein, les voltes d'un tempérament qui se cabroit avec tant de violence. Elle a dompté de telle sorte son naturel farouche; a mis tant de douceurs dans ses manieres, & a sçû donner des bornes si nobles à sa prodigalité, qu'il n'est pas reconnoissable. Elle a couronné tant de biens, qu'elle lui a faits, de l'espérance de sa main.

Une femme qui est aimée d'un homme, encore un peu susceptible de raisonnement peut aisément le retirer des plus grands égaremens par un espoir aussi flatteur.

Les femmes nous font ce que nous sommes. Nous nous imaginons être libres, & nous ne parlons que d'après elles. Sont-elles sages, il leur est facile de nous rendre honnêtes gens. Zaïre est une fille Chrétienne: Floridor abjure sans peine ses erreurs aux pieds de ce qu'il aime. Ce Sacrifice, qui lui devient nécessaire, ne lui semble pas mal aisé.

Je n'en appelle ici qu'aux Peres, à ceux qui ont des sentimens du moins: que doit fai-

re que Floridor? Peut-il, sans lâcheté, réfuser une main qu'on lui présente, parée de tant de biens, & dévancée de tant de bienfaits? N'y auroit-il pas de la foiblesse à condescendre aux caprices de son pere? Je sais combien il est dur à Floridor de désobéir. Que le sort de l'homme est malheureux, & que ses décisions sont bisarres! Une vertu combat contre l'autre; & celle qui a du dessous n'est qu'un vice de plus pour lui. D'un côté fils désobéïssant, de l'autre amant ingrat; qu'il pese, sans prévention, les droits de cette double reconnoissance, & qu'il ne péche du moins qu'avec examen.

La premiere Loi du Monde, la base de la nature, celle que Dieu dicta lui-même dans le Paradis-Terrestre, la seule, en un mot, qui y ait été donnée dans l'état de pureté, la voici, * ,, L'HOMME QUITTERA SON PE- ,, RE & SA MERE, & S'ATTACHERA A SA ,, FEMME, & ILS SERONT DEUX DANS UNE ,, SEULE CHAIR. " Que cette Loi soit observée à la lettre, & l'on retrouve encore, malgré les embarras du ménage, des instans qui ne figureroient pas mal avec ceux du Paradis-Terrestre. Cette Loi borne le pouvoir des Peres & la soûmission des fils. Dieu ne dit pas seulement: tu n'écouteras pas ton pere & ta mere; mais, *tu les quitteras*, *& tu t'attacheras à ta femme*; *& vous ne serés tous deux qu'une même chair*, Y a-t'il dans toute

* Gen. chap. 11.

l'Ecriture un seul passage qui établisse une aussi entiére liaison entre le pere & le fils?

Les devoirs de la naissance ne vont qu'après ceux de la reconnoissance. Ceux-ci posent sur des bienfaits avec réfléxion, volonté & liberté; & ceux-là ne portent que sur des occasions accidentelles, indépendantes, hasardées, souvent contrariantes, involontaires & inattendues. Me promenant sur une côte maritime, & la tempête ayant jetté à mes pieds un coffre rempli d'effets précieux, je m'en sers pour établir ma fortune; puis je être ingrat envers celui qui vient de faire naufrage, & qui m'a enrichi sans me connoître & sans le vouloir? C'est la volonté qui scelle le bienfait & la reconnoissance. La vie n'est un bien qu'autant que les Peres s'appliquent à rendre leurs enfans heureux. Doit-on de la gratitude pour un mal.

J'excepte ici l'obéïssance, elle est de précepte; mais elle ne doit pas s'étendre jusqu'au Mariage, & ses droits ne peuvent prendre sur les inclinations: elles sont hors des limites de sa puissance. Dieu a plus fait: il a permis aux enfans, (n'affoiblissons pas les termes de l'Ordonnance,) il leur a commandé *de quitter Peres & Meres pour s'attacher à leurs femmes.*

Choisissés maintenant, Floridor, entre un pere dur, qui vous a abandonné, & la tendre Zaïre qui s'est empressée à vous servir de pere, de mere & d'amie. Ressouvenés-

vous des droits de tous ces titres, qu'elle a remplis, pour reconnoître combien vous lui devés. Acceptés sa main, & vos dévoirs sont acquittés. Les Loix ne vous permettent d'être réconnoissant qu'à trente ans; quelles Loix, que celles qui fixent un âge aux vertus! Elles ne sont peut être faites que contre les vices, respectès-les; mais n'oubliés pas combien vous êtes rédévable à Zaïre. Epousés-la: vous ne pouvés manquer d'être heureux.

La simpathie des humeurs, la convenance des goûts, l'union des sentimens, le mépris de l'interêt, & plus encore une estime réciproque dont l'amitié ourdit la chaîne, & dont l'amour conduit la trame, voilà les liens bien-heureux qui unissent Zaïre & Floridor. Si le consentement des parens les autorisoit, on ne balanceroit pas à les croire deux Epoux fortunés. Que fait-on? Ne peuvent-ils l'être indépendemment, & l'est on décidément par-là?

Sosinna, par l'emploi qu'il a fait des fonds du trésor public, & le bonheur qu'il a eu de n'avoir souffert d'aucune banqueroute, s'est engraissé du suc de vingt familles. Devenu noble par une charge du *Grand Collége*, & à la tête des intéressés de la bource de P...... qui est une vraie mine d'or, & où il a part pour cinq sols entiers, il a résolu de n'en pas demeurer-là. Son fils doit entrer dans ses vûës: ce qui veut clairement dire qu'il *doit* sacrifier ses sentimens & son cœur à

l'am-

l'ambition de son pere qui veut le marier: & à qui, dirés-vous? à une petite échapée du néant, au visage en cire jaune, au nés épaté, aux yeux louches, au corps suspendu entre deux hanches déboëtées, & montées sur une jambe assés commiquement envissée avec l'autre, qui traînant un *Pied-bot*, lui fait faire très-passablement le saut de crapaut. C'est cette petite figure, propre à être montrée en foire pour de l'argent, que Sosinna s'est destinée pour brû. Et son fils; qu'en dit-il? A-t'il eu le tems de la voir? On l'a fait paroître trois fois devant lui à la grille d'un parloir obscur, où elle l'a toujours devancé, & ou il l'a presque entre-vûe assise assés avantageusement. Voilà tout ce qu'il en sait, & qu'elle est *bonne Demoiselle*, & alliée aux Maisons de B..... de V.... Sosinna prétend-t'il faire le bonheur de son fils; croit-il qu'il aimera cette petite naine, reste informe d'un des modéles de Calot? Il fait le contraire. *Mais d'ailleurs, qui lui dit de lui être fidéle? Il seroit encore un plaisant innocent.* O, Pere impie! O, Ambition toute-puissante! Jusqu'à quand la Religion sera-t'elle exposée à vos insultes? Ne vous servira-t'elle qu'à assurer vos forfaits?

J'ouvre l'Ecriture Sainte, & j'y vois, avec un contentement parfait, la différence des unions, dont il y est mention, & de celles du siécle.

* „ ABRAHAM n'attend pas qu'un tempé-

* Gen. Chap XXIV.

„ rament ardent ait entraîné son fils ISAAC à
„ faire des connoissances criminelles & des-
„ honorantes avec les filles de *Chanaan*. Il
„ fait qu'un commerce avec elles, conduit
„ toujours à des fins funestes, & ne peut
„ être que désagréable à Dieu. Isaac lui
„ paroît-il en âge d'être établi : il en prend
„ soin en pere tendre, affectionné, & plein
„ de sentimens. Il envoye Eliézer, son In-
„ tendant, chercher une femme à son fils
„ en Mésopotamie. Abraham ne lui recom-
„ mande pas qu'elle soit riche ; Isaac ne de-
„ mande pas qu'elle soit belle. Les désirs
„ du pere & du fils se joignent à ce qu'elle
„ n'attirât pas sur la Maison & sur la person-
„ ne d'Isaac, l'indignation du Seigneur."
Voilà à quoi se borne toute l'instruction qu'E-
liézer reçoit. „ Il arrive dans le païs où son
„ maître l'avoit envoyé. Dieu lui-même
„ prend soin de lui marquer celle qu'il avoit
„ choisie pour Isaac. (C'est REBECCA.)
„ Introduit auprès des parens de cette sage
„ fille, il leur expose en peu de mots le
„ sujet de sa venuë, & l'objet de sa négocia-
„ tion. On ne lui demande pas quels sont
„ les biens de ses maîtres. On sait qu'ils
„ sont gens de bien. Voilà tout ce qu'on
„ en veut savoir. *C'est un homme craignant*
„ *Dieu*, dit le vertueux négociateur. En
„ voilà assés. On connoît Isaac par où on
„ vouloit le connoître. Il craint Dieu. Dès-
„ lors il est riche, & convient à Rebecca.
„ L'accordée a de la vertu, de la sagesse,

„ & de la piété. Elle eſt ſuffiſammen & „ aſſés avantageuſement dotée pour aller de „ pair avec Iſaac, & c'eſt un bon parti, un „ très-bon parti pour lui."

Ce n'eſt point parce qu'on n'avoit pas encore inventé l'art de ſe parer des vertus, & peut-être du fruit des crimes de ſes équivoques Ayeux, qu'Abraham & Iſaac ne font aucune obſervation ſur la nobleſſe de celle qu'ils déſirent faire entrer dans leur famille: c'eſt parce qu'ils ne connoiſſoient l'un & l'autre que la vertu propre, & dont on étoit ſoi-même en poſſeſſion.

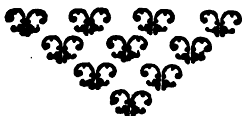
Dès qu'on a mis en fait qu'on étoit en droit de ſe faire diſtinguer par les vertus de ſon Triſayeul; on s'eſt contenté d'hériter ſans prendre la peine d'acquérir. Ce n'eſt qu'en vertu que l'ambition nous manque. Nous avons l'air d'être ſi pleinement ſatisfaits de ce qui nous vient de nos Ancêtres, que nous ne penſons pas même à l'entretien. Un noble de ſeize quartiers, dans ſes diſpoſitions, eſt bien au-deſſous de celui qui doit aller demain à la Chancellerie faire ſceller ſes Lettres: s'il ſe ſondoit bien exactement, il trouveroit ſa vanité bien ravilie.

La piété, l'uniformité des conditions, & l'unité des ſentimens ont noüé l'alliance d'Iſaac & de Rebecca; & ils ont été heureux. Rien ne peut altérer une union conſacrée ſous de ſi ſaints auſpices. Si la diſcorde trouble les Mariages du ſiécle: ſi le

divorce en decoud tant, diſſéquons adroitement les vûës des peres, des parens, des tuteurs ou des amis qui y ont eu part, & nous ſerons moins ſurpris de voir la déſunion dans quelques ménages, que de ne la pas voir également dans tous.

* „ Le pere & la mere donnent les Mai-
„ ſons & les richeſſes; mais c'eſt propre-
„ ment le Seigneur qui donne à l'homme
„ une femme ſage. ".

* Prov. chap. XIX.



X. LEÇON.

DE LA PUISSANCE DES *Maris.*

LE Droit des Maris ſur leurs Femmes, eſt le Droit le plus ancien ; il eſt établi & fondé par la bouche de Dieu-même dans le Paradis Terreſtre : il fait partie de la punition que Dieu prononça contre Eve, la premiere des Femmes, & celle qui la premiere à obéï à la Loi qui la ſoûmettoit à ſon Mari, par ces paroles : * *Vous ſerés ſous la puiſſance de votre mari, & il vous dominera.*

Ce Droit eſt auſſi naturel, auſſi raiſonnable & auſſi étendu que celui des peres ſur leurs enfans. Ce dernier-ci même eſt ſujet à bien des reſtrictions & des obſervations que le premier ne reçoit pas. Il eſt encore limité par les Loix humaines à un tems, & le premier n'a de bornes que la mort.

L'un & l'autre Droit, mal-entendu dégénere en tirannie. L'eſclavage révolte la Femme & les enfans. Les Maris & les peres leurs doivent des égards ; mais ces égards mêmes ont un point fixe. Un excès de foibleſſe eſt auſſi contraire à la Loi qu'un excès de rigueur.

* *Gen. chap.* III.

La dureté maritale, dans le François, est un enfant bâtard qui ne trouve guéres où se loger; c'est un vice étranger qui ne prend que fort peu, & qui ne se fera jamais naturaliser. Les conseils des bonnes Mamans, des voisines & des amies, ne lui permettent pas de pousser de grandes racines: tout le Sexe est en campagne pour les arracher, dès qu'elles se montrent. La molesse, à la faveur des Dames, a percé par-tout. Elle a pris dans presque tous les ménages. Les Maris ne sont plus que des demi-femmes, plus foibles que leurs Femmes-mêmes, qui sont devenues, pour la plûpart, des hommes & demi.

Voyés TIMANTE dans son siége: quel air imposant! qu'il sent bien son Juge! Son regard fier, & sa contenance ferme annoncent un maître homme. Il paroît qu'il sait bien que sa charge l'éléve au premier rang? on diroit même qu'il le sait trop. Il est toujours le premier au barreau, & n'en sort que le dernier. Il a raison, puisqu'il n'est maître que là. Une heure sonne, l'Audience leve: Timante retourne à son Hôtel: j'ai presque dit chés sa femme. Quelle différence de Timante à lui-même! elle n'est pas conçevable. Il se défait avec sa robe de cet air d'autorité qui le fait craindre au Parquet. Son regard humble, sa contenance avilie, & son maintien mal-assuré conviendroient assés à une femme timide, s'il en étoit. Il semble qu'il oublie qu'il est homme; on di-

même qu'il ne l'est pas. Peut-on, en
t, se flatter de l'être lorsqu'on n'est que
:lave d'une Femme. Que fait Timante
retour? Il s'enfonce dans son Cabinet.
heures sont marquées à cet égard; & ce
à peu-près celle où MADAME tient ap-
ement. Qui commande donc chés lui?
t-il le demander. C'est Madame. C'est-
qui choisit jusqu'à ses habits, qui en or-
ne l'air & le goût, & qui paye son Tail-
. S'il a besoin d'un Valet de Chambre;
à Madame qu'il faut s'adresser. Man-
t'il un Cuisinier ou un Maître-d'Hôtel,
ut parler à Madame. C'est à elle à qui
:llier & le Maréchal portent leurs Mé-
:es. Y a-t'il des réparations à faire à la
: ou à la Campagne, c'est avec elle que
lasson & le Charpentier passent leurs Dé-
où Timante ne fait que mettre son nom.
t chés Madame qu'on tient le cercle, on
oupe que chés Madame, on ne parle que
Madame, on ne connoît que Madame.
:oi sert Timante chés-lui? A donner son
à Madame & sa Livrée à ses gens: rien
cela? Pas à beaucoup plus.
:errogés Timante sur sa foiblesse: il
répondra qu'il n'a que de la complai-
:; qu'un mari doit en avoir pour sa fem-
& qu'elle est de Précepte. Là dessus,
us citera, emphatiquement, ce Verset de
: Paul, *Maris, aimés vos Femmes comme*
mêmes; Celui qui aime sa femme s'aime soi-

Je ne connois pas de Précepte mieux suivì; le pouvoir des femmes & la foiblesse des hommes l'ont bien aidé à faire son chemin.

On abuse des meilleures Maximes: chacun les interpréte à son gré, suivant son inclination & son goût. Timante croit n'être que complaisant. Qu'est MONTALTE? Il est précisément le Pôle-Antartique de Timante. Chés lui on ne connoît que lui. Dans le commerce civil c'est un homme affable, doux & agréable. Près de sa femme il est arrogant, brusque & insuportable. Sa femme ne paroît l'être qu'à certains jours du mois. Coëffeuses, Marchandes de Modes & Couturieres s'adressent à lui. Il choisit les Femmes de Chambre de Madame, & tous ses gens en général. Il soûtient tous les Domestiques contre l'antipathie qu'elle peut avoir contre eux. Il la traite avec une suffisance impertinente. Les plus froids, *Madame*, sont ses petits mots. Il tient sa morgue avec elle de l'air dont un grand Visir regarde la moindre Esclave de son Sérail. Vous me demandés pourquoi Montalte s'est marié? Pour avoir un héritier légitime de ses biens & de son nom. A cela-près, sa femme ne s'est occupée chés lui qu'à faire des nœuds. Eh bien! que dites-vous de Montalte? N'est-il que ce que doit être un Mari? Vous le trouvés brutal, & sa femme ne le regarde que comme un tiran. Demandés-lui ce qu'il *croit* être. Je suis le maître, vous répond-*t'il, & Saint* Paul me donne droit de l'être.

Ne dit-il pas? *Femmes, obéïssés à vos Maris comme au Seigneur.* Je me fais obéïr; & voilà tout.

Jettés les yeux sur ORGON, sa conduite, fondée sur les mêmes principes que celle de Montalte, a des fins différentes.

Orgon est dans une place à faire beaucoup de mal, qu'il fait, & peu de bien, qu'il ne fait pas. Une affaire funeste vous soûmet à sa jurisdiction; vous le connoissés homme à se laisser prévénir pour ou contre, & à ne pas révenir de sa prévention. Vòus désireriés l'instruire de la justice de votre cause. Comment vous y prendre? Achetés-le de P. . . . & de D. . . . qui ont son oreille, avec qui il s'enferme familiérement dans son Cabinet, qu'il consulte sur le mal qu'il peut faire, & qu'il soûtient dans celui qu'ils font, ils vous en feront bonne composition, & sont gens d'accommodement; mais, me dites-vous, je ne demande pas une injustice, d'ailleurs j'ai accès auprès de Madame, & je crois que c'est-la le meilleur chemin. Point du tout; Madame n'est proprement que sa femme, & il a bien borné les droits de ce titre. Il ne l'a épousée, comme Montalte, que pour lui donner des enfans, & il croiroit subir le joug s'il en recevoit des conseils. S'il n'y avoit en cela que de la fermeté d'esprit, Orgon seroit un Juge intégre. Il n'écoute pas sa femme, & vous ne connoissés qu'elle. Faites connoissance avec son Valet de Chambre. Voilà son Mentor, parce

que ç'eſt ſon confident. Faites mieux : gliſſés-vous chés la petite M. . . . . . elle eſt ſans naiſſance, ſans éducation, & n'a que dix-ſeps à dix-huit ans ; elle n'en eſt pas moins l'oracle d'Orgon. Il oublie tout ce qu'il a au-deſſus d'elle, & à cinquante ans il ſacrifie tout aux caprices & aux fantaiſies de cet enfant. Voilà la route du cœur d'Orgon, & la ſollicitation la plus ſûre auprès de lui.

Tel eſt l'abus que l'on fait tous les jours de la puiſſance que Dieu & la nature accordent aux Maris. L'Ecriture nous cite un exemple, qui prouve que la ſupériorité de l'homme n'eſt pas ſans limites, & qu'il y a des occaſions où la femme devroit avoir au moins le droit de répréſentation. Le fait eſt notable, & demande quelque attention.

* „ Les délices de l'Univers déployées
„ avec magnificence ; l'ordre avec la li-
„ berté, l'abondance & les richeſſes ſe fi-
„ rent gloire de paroître dans la ſuperbe
„ Fête qu'ASSUERUS donna à Suze, Ca-
„ pitale de ſes Etats. La Fête dura cent
„ quatre-vingt jours pour les Princes &
„ pour les Grands de l'Empire. Elle de-
„ vint enſuite commune pendant ſept jours
„ à tout le peuple de la Ville. Chaque
„ particulier fut traité en prince pendant
„ cette ſemaine.

* Eſtr. Chap. 1.

„ Comme l'ordre eſt l'ame de la joie, le „ Roi avoit ſagement établi à toutes les „ tables des modérateûrs de témpérance, „ afin qu'on ne forçat perſonne à boire „ plus qu'il ne voudroit, & pour qu'on ne „ bût pas trop. Aſſuérus, en Légiſlateur, „ s'étoit excepté de la loi, & avoit oublié „ d'en créer un Office à part pour ſa ta- „ ble. Ce n'eût pourtant pas été l'Officier „ le moins néceſſaire. Il paſſa lui-même „ les bornes qu'il avoit preſcrites aux au- „ tres.

„ Echauffé par le vin, & entêté de la „ gloire de ſa Fête, il penſa que ce ſeroit „ en rélévér beaucoup l'éclat, s'il donnoit „ à ſa Cour, & à tout ſon peuple, un „ auſſi charmant ſpectacle que celui de la „ beautè de la Reine VASTHI."

Aſſuérus ne craignoit pas en cela de ſe faire des Rivaux. Mais ç'eût été une très-grande imprudence à tout autre qu'un Roi. Une ſemblable oſtentation coûte ſouvent cher à des particuliers. DE COUR ..... n'eſt pas à ſe répentir d'avoir eu cette vanité.

Un Mari qui ſe fait honneur, devant ſes amis, d'avoir une belle femme, & un Joüaillier qui montre indifféremment ſes pierreries au premier venu, ſe reſſemblent aſſés. L'un tente les voleurs, & l'autre les galans; ils trouvent bien-tôt à leurs chevers la crainte & la jalouſie.

„ *L'ordre eſt* donné, & l'on va de la part

„ d'Aſſuérus prier Vaſthi de daigner pa-
„ roître en public avec toutes les marques
„ de la Majeſté Royale. Un Courtiſan a-
„ droit lui fait remarquer qu'elle eſt la ſeule
„ des Reines du monde à qui un Mari ait
„ voulu préparer un triomphe auſſi nouveau
„ que ſuperbe.

„ Vaſthi régaloit alors les Dames dans
„ ſon Palais. Le bon goût, l'ordre, la dé-
„ lîcateſſe & l'abondance s'y trouvoient a-
„ vec autant de magnificence qu'au ban-
„ quet général."

Quelle ruſticité! Va dire Sostrates. Peut-on goûter quelque joie dès que les Sexes ſont ſéparés? La plaiſante Fête! Le beau banquet! S'écrira Polixene. Qu'il devoit être lugubre! Ah! la bonne femme. Que de Provincialité pour une Reine! Quoi! Point d'hommes, & avec qui donc boire? A qui dire le *petit mot pour rire*, & la petite Chanſon! A qui l'adreſſer? Quelle ſote! Oüi, Polixene, Vaſthi n'étoit qu'une ſote: & ſi ſote, qu'elle réfuſa avec fermeté d'obéïr à l'ordre du Roi.

„ Honnête femme à tous égards, & plus,
„ eſclave des bienſéances & des Loix de
„ l'Etat, que des fantaiſies de ſon mari,
„ elle ſe crut en droit de ne point s'expo-
„ ſer aux régards des hommes, dont la pré-
„ ſence lui étoit deffenduë."

Les Rois le ſont toujours, & le veulent *toujours* être, même encore plus, lorſqu'ils en ſont moins dignes. Dans l'yvreſſe, le

meilleur eſt bien prêt d'être un Tiran. L'action la plus ſage, mal préſentée, devient un crime. Heureux le peuple où l'on peut appellér du Roi yvre, au Roi à jeun! Plus heureux celui où cette différence injurieuſe n'eſt pas néceſſaire!

„ Le réfus de la Reine eſt rapporté à
„ Aſſuérus. Elle n'étoit que loüable de l'a-
„ voir fait; mais le Roi étoit il en état
„ d'apprécier lé mérite d'une ſi généreuſe
„ réſiſtance. Il eſt outré de la prétenduë
„ déſobéïſſance de Vaſthi, il entre en fu-
„ rie, il eſt prêt d'éclater. Un réſte de
„ raiſon l'arrête. Il convoque le Conſeil
„ au milieu des verres & des pots. Quel
„ Conſeil va-t'on tenir? Malheureuſe Rei-
„ né, quels vont être vos Juges? Sept Mi-
„ niſtres auſſi peu raiſonnables que leur
„ Maître.

„ Le premier Miniſtre, homme qui ne
„ s'accommodoit apparemment guéres de
„ l'humeur de ſa femme, & qui étoit mieux
„ écouté dans le Cabinet du Prince que
„ chés lui, prit la parole. Il avoit de l'eſ-
„ prit; il eût l'adreſſe de tourner en affai-
„ re d'Etat, ce qui étoit particulier au Roi,
„ afin de ſe prévaloir du Réglement que
„ cela occaſionneroit pour rétablir ſa puiſ-
„ ſance chés lui."

Que d'Edits obtenus au nom de l'Etat, & donné pour le bien apparént du Prince, qui ne ſervent, dans le fond, qu'à ſatisfaire

les passions des Ministres, ou à remplir leurs vûës particuliéres!

„ Ce fut le point de politique de MA-
„ MUCHAN, premier Ministre. Grand
„ Roi, dit-il, la désobéïssance de la fiére
„ Vasthi est injurieuse à Votre Majesté, &
„ peut devenir encore pernicieuse à tout
„ l'Empire. Le bruit s'en répandra bien-
„ tôt dans toutes les Provinces; & si elle
„ demeure impunie, il n'y aura pas de fem-
„ mes, soit des grands, soit des petits,
„ qui ne s'en fassent une raison pour mé-
„ priser l'autorité de leurs Maris. On ne
„ s'en plaint déja que trop, & on s'en
„ plaindra encore davantage. La Cour don-
„ ne le ton à la Capitale, comme celle-ci
„ le donne aux Provinces. De la Reine
„ aux Princesses; des Princesses aux Da-
„ mes, & de ces dernieres aux Bourgeoi-
„ ses; le mauvais air se répandra par tout,
„ & chaque femme de quelqu'état qu'elle
„ soit, prétendra être aussi maîtresse dans
„ sa maison que la Reine Vasthi dans ses ap-
„ partemens. Il n'y a donc rien de plus
„ juste que l'indignation de Votre Majesté:
„ les conséquences l'autorisent, & la cause
„ la rend légitime. Je croirois même qu'il
„ seroit absolument nécessaire de déclarer
„ la Reine Vasthi légitimement répudiée
„ pour s'être renduë indigne de votre cœur
„ & de votre Thrône, par sa désobéïs-
„ sance."

Voilà une Reine ſacrifiée à la politique d'un Miniſtre fin & ruſé. Sa vertu & ſa modeſtie ſont tous ſes crimes. Si elle a été la premiere victime de cette eſpéce, peut-on douter qu'elle ſoit la derniere?

„ Les autres Miniſtres, qui avoient au-„ tant de goût que le Seigneur Mamuchan, „ pour être maîtres chés eux, & peut-être „ autant de néceſſité d'un Réglement pour „ le devenir, applaudirent d'une voix à ſon „ avis. Cet Edit, dirent-ils, revêtu de „ toutes les formes que preſcrivent les Loix „ des Perſes & des Médes, ſera irrévoca-„ ble, & deviendra utile à tous les ménages „ de l'Empire par quelques articles qui or-„ donneront, en termes exprès, aux fem-„ mes d'honorer leurs Maris par une parfai-„ te ſoûmiſſion."

„ Le Roi fit promptement expédier ce fa-„ meux Edit, précieux par ſes Réglemens, „ nouveau dans ſa teneur; le premier qui „ ait été donné dans le monde, pour pareil-„ le cauſe, qui n'auroit pas dû être le ſeul „ & qui ne devroit pas être le dernier.

„ Il fut affiché par tout l'Empire, dans „ toutes les Langues, & dans tous les Ca-„ racteres des différentes Nations qui le „ compoſoient. Outre la dépoſition for-„ melle de l'infortunée Vaſthi, on y liſoit „ cette belle Maxime, malheureuſement ou-„ bliée depuis tant de tems; LES MARIS „ SONT LES CHEFS DE LEURS FAMILLES, ET „ LES MAÎTRES DE LEURS MAISONS.

„ Il falloit que le Despotisme des femmes
„ fut devenu bien peu suportable, puisque
„ le lendemain cette importante Délibéra-
„ tion réprise à jeun fut confirmée dans un
„ Conseil plus raisonnable & plus sérieux;
„ & l'on doit penser que cette réforme é-
„ toit absolument nécessaire dans l'Em-
„ pire."

Les Maris reçurent l'Edit avec bien de la joie. Ils oserent dire, *Je veux*; & leurs cheres moitiés, intimidées par le sort de Vasthi, devinrent plus sociables & plus dociles.

Je n'ose cependant me persuader que l'Edit ait fait autant de bien qu'on pouvoit s'en promettre de la sage disposition de ses articles. De toutes les autorités perduës, il n'y en a pas de plus difficiles à rétablir entiérement que la maritale. En effet, souvent les raisons qui l'ont fait perdre, subsistent toujours, & venant du Mari qui, par trop de foiblesse ou trop de brutalité, n'a ni assés de prudence ni assés de modération pour se faire obéïr, la femme prend le ton de maîtresse, le garde, & devient d'autant plus impérieuse qu'on a voulu plus brusquement l'assujettir. Une autre raison encore; c'est que cette puissance demande, de la part du Souverain, de l'amitié & de la condescendance, & du côté de l'inférieure un retour de tendresse & de complaisance, & qu'il n'y a ordinairement rien de tout cela ni chés l'un ni chés l'autre.

Si un grand Roi donnoit encore un semblable Edit, qu'il seroit bien agréablement enrégistré ! Que de Maris seroient satisfaits de se voir les prémiers de chés eux ! Quels prodigieux changemens dans bien des maisons !

MAMUCHAN ne verroit pas chés lui deux tables, deux lits, deux appartemens, & un autre maître que lui dans celui de sa femme. Les Comptes de son Intendant seroient déchargés de la grosse dépense qui se fait journellement chés Madame, & d'un tarif de menus plaisirs qu'il n'ose pas trop approfondir. Mamuchan, tout entier à ses grandes occupations, dans les intervalles de ses insomnies devenuës moins fréquentes, ne penseroit qu'à cela. Il n'auroit plus de mauvais songes sur les soupers de Madame qui ne finissent que le matin.

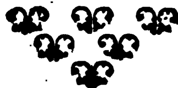
Ne suis-je pas fou de prétendre réformer la Maison de Mamuchan, puisqu'il s'en embarasse si peu lui-même ? De fait, il joüe *à qui perd gagne*. Son autorité baisse chés lui, & hausse chés le Marquis de B...... Mamuchan le remplace dans l'appartement de la Marquise. C'est lui qui régle ses Comptes, qui paye le Tailleur du Marquis, & le Précepteur du Chevalier son fils. Le Conseiller D. . . . en fait autant chés Mamuchan, & il ne se trouve qu'en revanche chés le Marquis, qui la prend lui-même chés ALMON, qui n'est pas non plus sans être en partie. Mamuchan *n'est-il* pas heureux d'être délivré

du soin de son ménage? Oüi: il l'est; il sait qu'il l'est, il lui plaît de l'être, & il est si reconnoissant, qu'il comble de bienfaits celui par qui il l'est.

L'autorité des femmes est montée à un tel point d'extravagance, & la puissance des hommes est si basse, qu'il faudroit une des plus grandes révolutions du monde pour rendre l'Edit de quelque utilité, & pour en faire valoir les prérogatives.

Concluons de tout ceci, avec le plus sage de tous les hommes, & qui n'a pû cependant se soustraire à leur pouvoir, que * *celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien, & qu'il a reçu du Seigneur une source de joie.*

* Prov. ch. XVIII.



XI. LEÇON.

DE LA PASSION DES HONNEURS.

APRE'S l'Amour, je ne crois pas qu'il y ait de Passion plus vive, plus générale & plus étenduë que celle des Honneurs. Ne lui doit-on pas même un peu de préférence? Souvent l'Amour ne sert que de pont à l'ambition.

Le Marchand fait tirer ses draps, & recommande à son *Courtaut* de ne point oublier les pouces aux deux bout de l'aune. Pourquoi ces fraudes, & des gains autant illicites? Pour entasser les sacs de mille francs, & se décorer d'une charge qui l'annoblisse. Il ne sera qu'un plat annobli. Oüi, mais il le sera; & c'est assés.

Il y a tant de mérite à être grand & riche; & il y-a tant de presse à le devenir, qu'il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir par tout des ambitieux. Qu'on se promene, & on en est coudoyé & heurté en tout lieu. Si l'on se présente quelque part, ils vous coupent sans dire *gare*, se placent sur le devant du Théatre, & réprésentent, si-non la Piéce qu'on avoit annoncée, du moins celle qui pour*roit devenir utile*, si l'on y faisoit attention.

La dignité du Ministére, le respect dû à la Religion. Vieux stile. Un Ecclésiastique est un homme qui dit son Bréviaire, parce qu'il est payé pour le dire; & qui attend impatiemment qu'il ait d'assés bons Bénéfices pour s'en décharger sur un Aumônier qui fera sa tâche, comme le Manœuvre sa toise d'ouvrage.

L'état Militaire. Quel mot! Que ne forme-t'il pas dans l'esprit? C'est un Corps auguste où les Grands font leur apprentissage d'Héroïsme. La Valeur, la Magnanimité, la Générosité. Voilà de grandes vertus. J'admire dès que je ne vas pas plus loin. On force des rétranchemens; on enfonce avec intrépidité les Escadrons ennemis; on monte une tranchée; on avance fiérement sur une bréche; on se trouve à l'assaut. On deffend sa Patrie; on se fait tuer pour le service du Prince. Tout cela est beau. Le soldat s'expose au coup de mousquet pour cinq sols: il se donne à tuer chaque jour, afin d'avoir de quoi vivre. Le lendemain le Lieutenant quitte sa Chaumiere pour devenir Capitaine, celui-ci voudroit être Colonel. Le Colonel se sacrifie & son bien à l'espérance d'être Brigadier; & TULLIUS ne tient table que pour se voir un jour à la tête des Légions.

La Robe est l'image de ce qu'il y a de plus nécessaire au monde, & de plus saint. Je *veux* dire de la Justice. Je m'explique; car peut-être ne m'entendroit-on pas. Quel

ɔctacle vénérable & merveilleux que des
ıambres assemblées ? Les Mortiers, les
ɔbes rouges, tout jusqu'aux Huissiers éton-
, surprend. On ne voit rien de si grand,
si noble. On ne revient qu'à peine que
Rois se soient de bon gré dépoüillés de
tte partie de leur puissance & de leur Ma-
té. Retournés l'image. Outre les sollici-
ions infames, deshonorantes & criminel-
, ce jeune Conseiller qui vient dès huit
ures à l'Audience, ce Rapporteur actif &
veillé, qui ne dort que pour rêver aux
iées d'une Maison en saisie réelle, cet au-
qui se leve en sursaut pour relire le Mé-
oire d'une Partie qui lui est recommandée
r un Grand, & pour y trouver une forme
i puisse emporter le fond; ce Président si
atineux qu'il vient chaque jour faire lever
Buvetier. Ambition, passion des hon-
urs, avidité des grandeurs.

Les dépenses de l'Etat sont considérables :
s Coffres sont vuides, les ressources sont
uisées. Une guerre heureuse qui ruine le
ince, des victoires qui nous coûtent cher,
des prises de Villes qui séchent le Trésor.
faut de l'argent pour réparer la Marine;
ngt Escadrons sont démontés, & il y a
s Regimens à récruter. Qu'on ne s'inquiet-
de rien; voici de bons Citoyens, riches
lillionaires, qui s'offrent de réparer toutes
s pertes. Ne diroit-on pas d'abord. Ce
nt apparemment de ces hommes du pre-

mier ordre que notre siécle paroît avoir enlevés d'entre les meilleurs Romains. Non, ce sont des gens avides, prêts à profiter des malheurs de l'Etat, & qui les désirent même. On vient de lancer de nouveaux Bâtimens à l'eau: la Cavalerie est remontée; l'Infanterie est recrutée. Nous sommes à même de perdre davantage. Nous nous appauvrissons par les Triomphes, & ils s'enrichissent de nos pertes. Sous les Lauriers nous n'avons pas de pain, on les méprise, & ils mangent des entre-mets, des premiers poids verds, & des Ortolans. Ils meublent, jusqu'au superflu, leurs Palais à la Ville & à la campagne, & font peindre leurs Plafonds. Ils dottent leurs filles richement; mettent des Ducs dans leur famille, placent leurs fils dans les Parlemens, & au rang des Prélats. Quels Citoyens! quelles Sang-suës! quels Monstres!

Bien de l'Etat; application au bien de l'Etat: Sainteté, bravoure, justice, utilité, autant d'enjolivement pour l'Ambition. Occupation, maximes, devoirs, attachement à ces devoirs, planches toutes dressées pour la passion des honneurs.

Inutilement se déguise-t'on; l'ambition fait feu, & se manifeste. L'homme est un panier travillé à jour; il ne peut si bien contenir tout ce qui y entre qu'il ne s'en répande toujours quelque peu au-dehors. La joie *ou la* douleur nous trahit. Souvent il ne faut

qu'une indifférence un peu marquée, ou de la dissimulation mal soûtenuë pour nous mettre en lumiere.

L'ennemi est comme dans un Trébuchet. Il a à droite un bois, où l'on a eu soin de faire filer de l'Infanterie qui empêchera sa retraite de ce côté à la faveur des abbatis que l'on y a fait faire; un fleuve borde ses troupes à gauche, & le passage en est deffendu par une partie de notre armée, & par une batterie qui les prend en flanc, & qui ne leur permet pas de le tenter. En tête il auroit les premieres Légions de la République. Il faut qu'il nous passe sur le ventre, s'il veut éviter la servitude. Les fourches sont dressées; la victoire est certaine. Quel immense butin pour nous! CLAUDIUS, homme de grand sens à lui-même ordonne la bataille. Qu'on lui obéisse, & nous sommes surs de vaincre.

ANTOINE céde à la fureur ambitieuse qui l'obséde. Il ne prétend pas travailler à la gloire de son rival. Il fait avancer la Légion qu'il commande, & masque si à propos, pour l'ennemi, la batterie qui l'incommodoit, qu'il reste à douter s'il n'a pas été payé pour le faire. On profite habilement de sa fausse démarche, on sonne la charge, on l'amuse, pendant qu'on fait couler prudemment les gros bagages par des chemins que la peur a dégarnis; & la victoire, qu'il a méprisée, va se ranger sous les Etendarts ennemis. L'ambition lui fait faire mille é-

tourderies, qu'il n'a sçû réparer que par la fanfaronade de sa mort qui les a couronnées.

Pourquoi TIMON alloit-il deux fois la semaine promener sa goûte à la Cour? Pourquoi Timon, le podagraire sautilloit-il deux fois par jour des quatre étages? Etoit-ce l'amour du Prince, ou l'envie de rendre hommage à ses vertus qui le tiroient de la Ville? Prétend-t'il se mouler sur lui pour le bonheur du Peuple? Avoit-il des obligations assés fortes pour grimper jusqu'à des quatre étages, malgré ses incommodités? Ou n'étoit-ce simplement que pour se donner de l'exercice? Vous n'y êtes pas. Il y avoit un poste vaquant, il le briguoit. Il a fait, pour s'y faire nommer, & ce qu'il devoit & ce qu'il ne devoit pas. Il n'a pas oublié d'intéresser pour lui les Cent-Suisses. Le Perroquet de LAURE ne manquoit pas de biscotins. Tout sert à faire sa cour. PHILINTE auprès de son feu, & sans être sorti de chés soi, s'est vû honoré du poste que Timon courroit depuis deux ans. Son mérite personnel a fait sa cour pour lui, je n'ose pas dire sans qu'il l'ait souhaité. Qu'est-il revenu à Timon de tant d'allées & de venuës, de tant de visites & de révérences? La mince satisfaction d'avoir souvent promené sa goûte de P...... à V.... & d'avoir plus fait pour s'en soulager qu'il n'en eut fait sous la foi des Ordonnances de DUMOULIN. C'est *toujours* quelque chose, dira-t'on, & il au-

roit pû guérir si Philinte eut été placé quatre ans plus tard.

Est-ce un remord heureux qui retire MONCADE de la finance? Se repent-il d'avoir partagé les dépoüilles du Peuple avec les Publicains ses confreres? Se convertit-il? Va-t'il restituer? C'est juger bien avantageusement de Moncade. Cependant le voilà en marché pour une Charge qui puisse l'annoblir lui & ses enfans. Il donne à l'un un Comté, & à l'autre un Marquisat: il souhaiteroit qu'on vendit des *Duchés-Pairies*. Roturier encuirassé, il appelle de jeunes gens, qui sont bien ses fils. Monsieur le Comte, & Monsieur le Marquis. Ils ont des Armoiries, des Livrées, un Train. Lui-même prend un nom en *ille*, ne permet pas même à son pere de croire qu'il est homme de sa connoissance, & cherche à s'oublier. Heureusement Babet sa premiere femme est morte, & il se trouve en pouvoir de se hanter dans une grande Maison. Il épouse une *Demoiselle*, qui outre un grand fond de coqueterie, qu'elle lui apporte en mariage, est encore pourvûe d'une honnête disposition à le faire enrager. Elle à suffisamment de mépris pour lui, & ne le regarde que comme un *vilain* qu'elle honore, ou comme un fermier qui fait valoir ses terres, comme il ne la regardera lui-même, dans peu, que comme une noble nécessiteuse qu'il nourrit & qu'il entretient par ostentation. Moncade se livre *trop à sa passion*. Le sang des M....

ne se mêlera pas aisément avec le sien, & il se pourroit qu'il eut de sa nouvelle épouse des enfans plus nobles qu'il n'auroit pensé.

Pendant six semaines, ARGENE a abandonné des milliers d'ames confiées à ses soins, dont il répond à Dieu comme de son ame propre, & dont quelques-unes auroient peut-être profité de ses prédications. Il a été faire parade de son éloquence normande, & de ses talens gascons, sur un théatre où il n'a converti personne, où il n'espéroit pas même de le faire, puisqu'il ne connoissoit pas particuliérement les mœurs de ceux qui devoient faire le *frou-frou* de son Auditoire, & qu'il s'étoit étudié à ne pas dire un mot du peu qu'il en savoit par la voix publique. Qu'étoit allé faire là Argene? Prêcher orgueilleusement l'humilité, qu'il prisoit peu, à des gens qui la réleguent à la classe des *Freres-Lais*; déclamer contre le siécle dont il recherchoit les honneurs & les distinctions: tonne, mais avec mesure, contre l'ambition dont il étoit le plus zèlé Candidat, & qui avoit marqué sa mission. Ambition, fécond régaîn de peines. Que de veilles Argene n'a-t'il pas employées pour chercher avec adresse l'art de prêcher Dieu sans en parler, ou de n'en parler du moins qu'en loüant les hommes! Combien n'a-t'il pas pris de soins pour avilir & travestir de telle sorte les vérités de la Religion qu'elles pussent être en tenduës d'une façon à n'en faire croire que ce qui peut plaire, & à ne pas effrayer?

Qu'il eut été à ſon aiſe s'il eût eu à paroître devant des ſourds! Il y auroit gagné & l'Auditoire auſſi. Que de douleurs de moins pour lui. Sa démarche miſe au chapitre des ridicules; la fauſſeté de ſon érudition preſque ſifflée. Quel ſujet de méditation ſur l'humilite! Qelle matiere contre la paſſion des honneurs! Argene, réfléchiſſés-y.

Voilà les quatre états du monde les moins ſimpatiſans, réünis à ne chercher que les honneurs. On haſarde l'ame, le corps, la vertu & la réputation, pour ſe ſatisfaire là-deſſus. N'en devroit-ce pas être aſſés? Non. L'honneur, qui quelquefois guide l'ambition, lui eſt ſouvent auſſi ſacrifié. Cette idole du monde voit crouler ſon temple & ſes autels devant une divinité plus puiſſante, & tombe lui-même à ſes pieds. On veut ſe rendre recommandable & ſe pouſſer, ſi ce n'eſt par vertu & avec gloire, du moins par le crime & à force d'infamie. La route eſt ouverte, battuë, pratiquable & pratiquée. C'eſt un chemin ferré, qui réſiſtera, & ou l'on trouve bonne compagnie.

J'ai vû DAPHNIS très-petit Seigneur, n'exerçant ſon autorité qu'à cent pas de ſa Gentilhomiere. A peine, des bords d'un foſſé bourbeux oû trempoit une maſure, qu'il qualifioit du nom de ſon Château, une Perdrix avoit-elle pris ſon vol, qu'elle n'étoit plus à lui Son terrain reſſerré rognoit les aîles de bien près au *vol du Chapon*. Mais il avoit une femme: grande reſſource.

Par je ne fais quel hasard elle prit dans le Monde comme un champignon qui se montre le matin sur une couche où l'on ne l'appercevoit pas la veille. En une nuit la voilà de sa Dindoniere à la Ville, & de-là au Temple de la Fortune. Sa sœur l'y avoit dévancée, l'y attendoit, & l'y reçût. Chose rare! Elles se partagerent les faveurs de l'Idole, sans se les séparer. Petite figure mouvante au gré des caprices, elle sût se mettre de moitié avec la beauté. Moins belle qu'aimable, plus étourdie que vive, & moins spirituelle qu'ingénieuse; cette petite *Taupe* a fait son chemin avec rapidité entre deux terres. Son cœur automate, delié fléchissant sous la plus légere impression, a reçû & pris tous les divers tons qu'on lui a voulu faire sentir. Tant de talens ont fait pousser Daphnis. Sa femme l'a pêché du milieu de la fange de son marécage, où il auroit croupi toute sa vie: elle l'a fait hausser. Il est devenu si grand qu'il couvre tous ses égaux de son ombre, & qu'il va maintenant de *pair*.

De tout tems une belle femme a été une bonne récommandation pour son mari.

* „ Lorsqu'ABRAM étoit prêt d'entrer „ en Egypte, il dit à SARAÏ sa femme: „ Je sais que vous êtes belle, & que quand „ les Egyptiens vous auront vûë, ils diront: „ c'est la femme de cet homme-là, & ils

*. Gen. Chap. XII.

„ me tuëront, & vous reserveront *pour eux*. „ Dites donc, je vous suppli, que vous ê- „ tes ma sœur ; afin que ces gens-ci me „ traitent favorablement à cause de vous, „ & qu'ils me conservent la vie en votre „ considération. Etant entrés ensuite en E- „ gypte, les Egyptiens virent que cette „ femme étoit très-belle. Et les premieres „ personnes du pays en ayant donné avis à „ PHARAON, & l'ayant fort louée devant „ lui, elle fut enlevée & menée au Palais „ du Roi. Ils en userent bien a l'égard d'A- „ bram à cause d'elle : & il reçut des bre- „ bis, des bœufs ; des ânes, des serviteurs, „ des servantes, des anesses & des cha- „ meaux. Mais le Seigneur frappa de très- „ grandes playes Pharaon & sa Maison, à „ cause de Saraï femme d'Abram. Et Pharaon „ ayant fait venir Abram, lui dit : Pour- „ quoi avés-vous agi avec moi de cette „ sorte ? Que ne m'avés-vous averti qu'elle „ étoit votre femme ? D'où vient que vous „ avés dit qu'elle étoit votre sœur, pour „ me donner lieu de la prendre pour ma „ femme ? Voilà donc votre femme *que je* „ *vous rend* présentement ; prenés-la, & „ vous en allés."

L'époux n'est pas toujours celui qui a le plus à se loüer de la beauté d'une femme. Le saint Patriarche avoit à craindre la mort, s'il se fût dit le mari de Saraï. En qualité de son frere, il est comblé de biens & de richesses. Une belle femme est quelque cho-

se d'assés bon pour une famille; mais il ne faut pas être son mari.

En tout pays, les femmes sont parties des instrumens qui servent à l'édifice de la fortune. Les *Grands Seigneurs* d'Egypte font leur cour à Pharaon, en lui annonçant l'arrivée de Saraï, & en lui loüant sa beauté.

Beaucoup d'Abrams, peu de Pharaons, & par-tout des Courtisans comme en Egypte.

* „ ABRAM va dans le pays de Gerara,
„ pour y demeurer quelque tems. Il dit,
„ parlant de SARA sa femme, qu'elle étoit
„ sa sœur. ABIMELECH, Roi de Gerara,
„ envoya donc chés lui, & la fit enle-
„ ver .... mais Dieu lui apparut en son-
„ ge, & lui dit: Vous serés puni a cause
„ de la femme que vous avés enlevée,
„ parce qu'elle a un mari ..... Abime-
„ lech se leva aussi-tôt, lorsqu'il étoit en-
„ core nuit .... Il manda Abram, & lui
„ dit: Vous avés fait à mon égard ce que
„ vous n'auriés pas dû faire .... Abra-
„ ham lui répondit: J'ai songé, & j'ai dit
„ en moi-même: il n'y a peut-être point
„ de crainte de Dieu en ce Pays-ci; & ils
„ me tueront pour avoir ma femme. D'ail-
„ leurs elle est véritablement ma sœur, é-
„ tant fille de mon Pere, quoiqu'elle ne
„ soit pas fille de ma Mere; & je l'ai épou-
„ sée .... Abimelech donna donc à A-
„ braham des brebis, des bœufs, des ser-

* Gen. chap. xx.

„ viteurs & des ſervantes : il lui rendit Sa„ ra ſa femme . . . . Il dit enſuite à Sara ; „ J'ai donné mille piéces d'argent à votre „ frere ; afin qu'en qu'elque lieu que vous „ alliés, vous ayés toujours un voile ſur les „ yeux devant tous ceux avec qui vous ſe„ rés, & ſouvenés-vous que vous avés été „ priſe. "

Quel Prince qu'Abimelech ! Quelle prudence dans ſon préſent ! Tous les Princes ne l'imitent pas. Plairoient-ils aux femmes, s'ils le faiſoient, & un voile leur ſeroit-il un don agréable ?

Les fautes des Peres ne ſervent de rien pour les enfans.

* „ ISAAC demeura au pays de Gerara ; „ & les habitans lui demandant qui étoit „ REBECCA, il répondit : c'eſt ma ſœur. „ Car il avoit craint de leur avoüer qu'elle „ étoit ſa femme, de peur qu'étant frap„ pés de ſa beauté, ils ne réſoluſſent de le „ tuer. "

Qu'il eſt flatteur de vivre avec une femme qui ne s'eſt ſervi que de ſa vertu pour notre avancement ! mais la vertu ne ſouleve guéres.

Tout l'art de MARTIALO ne peut rendre le poiſſon méconnoiſſable. Quelque peine qu'on prenne à le faire dégorger, je doute qu'il ne ſente toujours la bourbe ; à

* Gen. Chap. XXV.

quelque sauffe qu'il le mette, on ne s'y méprendra point.

Ne t'y trompes pas, CRISPIN, malgré ce beau Caroffe doré où tu menes, comme en triomphe, ton époufée, quoique parée & en diamans, quoique plâtrée de différens noms dont on a recouvert son extraction: ne t'y trompes pas; on sait ce qu'elle a été, ce qu'elle est, & combien tu as sacrifié à la faveur en l'épousant.

On a des ancêtres qui ont vieilli, & qui sont morts dans les premiers postes de l'Etat. On hérite quelquefois de leur place, & peu souvent de leur mérite. S'ils ont été humains & civils, on est dur & dédaigneux. S'ils étoient graves, on est hautain Quand ils réfusoient, personne ne s'en plaignoit. Ils mettoient tant d'adoucissement à leurs réfus, qu'on en étoit presque content. On accorde rarement, & on le fait d'un air si haut, que ceux qu'on oblige sont presque fâchés de n'avoir pas été réfusés. Par leur affabilité & leur douceur ils ont cherché à se faire des amis, & ils en ont eu. En idole, on se plaît à voir des idolâtres, qui ne sont que des hipocrites. Ils plioient sans bassesse sous les favoris. On se croiroit ravilli si l'on reconnoissoit des égaux, je l'ai dit; ils sont morts au sommet de la grandeur; & LISIMON leur fils, leur petit-fils, leur héritier, & leur successeur les a remplacés, & *séche* de dépit dans une de ses terres; loin

des

des yeux d'un favori qui l'a rendu, si-non la ſeule, du moins la derniere victime de ſon ambition.

* „ Il y a un homme qui a paru un in„ ſenſé, après qu'il a été élevé dans un rang „ ſublime; car s'il avoit eu de l'intelligen„ ce, il auroit mis ſa main ſur ſa bouche."

Alliances éloignées, connoiſſances momentanées, vieilles amitiés; on ſe ſert de tout pour ſe rapprocher d'un homme qui entre en faveur. Que ne doit pas eſpérer un frere propre; oublira-t'on ſon Oncle?

ARISTON s'eſt trouvé placé comme par accident. Il en a été le premier ſurpris, mais très-agréablement. Il s'eſt crû dès lors de l'eſprit, & capable des plus grandes choſes. Le miracle de la grandeur d'un nouveau Miniſtre eſt pour toute ſa famille. On a un frere; il eſt aſſés proche pour avoir part à l'élévation. Il eſt nommé par accident auſſi, dira-t'on. Non; parce qu'il eſt frere d'Ariſton; & on en eſt à dire: pourquoi Ariſton, qui avoit du pouvoir, & qui vouloit pouſſer ſon frere dans les affaires, ne lui a-t'il pas fait avoir l'Intendance du *Chenil:* il n'auroit pas eu le chagrin de lui voir dans l'année un ſucceſſeur.

Soyés le bien venu T. . .; venés cher Oncle: aprochés, je ſuis en faveur; profités-en. Voulés-vous des biens, des terres,

* Prov. chap. xxx.

des titres. Choisissés, vous êtes à même. Je suis sur le bord du fleuve, je n'ai qu'à puiser. Avés-vous du goût pour l'Armée? parlés; décidés-vous. Vous êtes foible & timide, & le répos de la Ville vous plaît. Sauriés vous par hazard qu'une ligne droite, tombant sur un autre ligne droite, fait deux angles droits, ou égaux à deux droits; pourriés-vous vous servir d'un compas? Que dis-je, je vous reconnois pour mon Oncle: cela suffit. Prenés l'équerre, & faites fortune.

On se rengorge, on ne salue que d'une mine, on roule, ou l'on fixe ses yeux insolemment jusques sur une femme; la fatuité filtre à travers de dédaigneuses prunelles; on dégoutte, sans se faire tordre, la suffisance & l'amour propre. Qu'est-il besoin d'y ajoûter méthodiquement *Ma sœur la Marquise*? En voilà plus qu'il n'en faut, VARIUS, pour me faire sentir que vous tenés à la faveur par un certain côté. Ce n'est pas, il est vrai, par le plus beau, le plus décent & le plus honnête; mais c'est toujours y tenir. Vous rêvés le jour & la nuit que vous êtes Grand Seigneur. Donnés en tout tems, Varius. Vous serés alors tout ce que vous voudrés être. Ne croyez cependant jamais à vos rêves.

* „ La prudence & la Sagesse de JOSEPH
„ lui firent avoir le Gouvernement de toute
„ l'Egypte. Il usoit avec modération de

* Gen. chap. XLVI. & XLVII.

„ l'autorité que le Roi lui avoit donnée. La „ famine devant durer encore long-tems, „ & PHARAON, lui ayant commandé de fai- „ re venir ſa famille en Egypte, il y reçût „ avec joie ſon pere & ſes freres. Avant „ que de les préſenter au Roi, il leur don- „ na, pour toute inſtruction, de lui dire „ qu'ils étoient paſteurs de brebis, & qu'ils „ ne demandoient que la permiſſion de de- „ meurer dans la terre de Geſſen: admis à „ l'audience de Pharaon. ils s'en tinrent à „ ce que Joſeph leur avoit conſeillé. Le „ Prince prudent s'en remit auſſi à la probi- „ té de ſon Miniſtre pour les établir dans la „ Terre qu'ils avoient demandée, & ajoû- „ ta, que ſi vous connoiſſés qu'il y ait par- „ mi-eux *des hommes habiles*, donnés-leur „ l'intendance ſur mes troupeaux."

CLARUS adopte l'habit & les mœurs d'une profeſſion, & emprunte ſes Bénéfices & ſes Titres d'un autre. Il eſt homme d'Egliſe, & homme d'épée; en Ville c'eſt Monſieur l'Abbé. Y a-t'il un Camp? Clarus eſt à l'Armée, où il a du commandement, il va à l'ennemi, fait le coup de piſtolet, force une bréche. C'eſt un guerrier; c'eſt un Héros. La Paix fait rentrer les troupes en quartier: il paroît en plumes, & l'épée au côté, à la Ville, à la Cour, & dans une même Berline ſur le chemin de B. . ., avec NAÏS, qu'il à ſoufflée à CHRISIPPE qui ſe ruinoit pour elle.

Ce qu'eſt un pion entre les mains d'un bon Joueur ſur une table à la Polonoiſe, tel eſt ARTEMON. Que d'embuches à éviter dans la route! On prend un chemin de traverſe. Combien d'obſtacles avant que d'arriver à dame! Le pion y eſt-il; dès-lors il ménace tous ceux qui l'environnent, & au milieu de qui il a paſſé. A droite, à gauche, il prend de tous côtés. Un pion s'avance finement du fond du Damier, lui paſſe ſur le corps ſans qu'il l'ait apperçû, & le met au rang de ceux qu'il a fait lui-même diſparoître un moment avant.

La fortune n'eſt pas ſi appliquée à ſon jeu, qu'elle ne ſe laiſſe aller quelquefois à des diſtractions dont ceux qu'elle a mépriſé profitent adroitement.

Souvent on eſt trop tôt récompenſé. Tel dont le projet a été appuyé avec feu, & reçû avec ſatisfaction, qui voudroit qu'on lui permît de le déſavouer, & qui eſt prêt à ſe répentir d'en avoir trop tiré d'avantages.

On ſe demande, quelle a été la vocation de THEOBALDE? N'eſt-il donc pas encore où il croit que Dieu l'appelle? Eſt-il deſtiné à être plus qu'il n'eſt? J'entends répondre qu'ARGENICE & LUCINDE ont fait ſa vocation. Jeune adoleſcent, elles lui ont dit: quittés les livrées du ſiécle. Il héſitoit ingénuement, parce qu'il penſoit qu'il en falloit auſſi quitter les plaiſirs. Elles le détromperent, & il a été tonſuré à deux jours de-

là: le voilà Monſieur l'Abbé. Deux autres jours après Monſeigneur le Prélat. On n'en eſt pas reſté là; le voilà Cardinal. Eſt-ce aſſés, Théobalde? pourquoi, dit il? Argénice & Licinde me trouvent encore bien, & j'en veux profiter. Allés votre chemin Un homme eſt mort, ajoûte-t'il; il laiſſe un poſte à remplir: qui peut mieux lui ſucceder que moi? Je conviens, Théobalde, que vous avés ſon eſprit, que vous ſavés bien de ſes ſecrets, que vous lui avés plus d'une fois prêté la main dans des occaſions qui ne lui font pas d'honneur, & qu'enfin vous êtes un de ceux qui peuvent le mieux nous empêcher de nous réjoüir de ſa mort; mais c'eſt un morceau ſi friand, & il y a tant de gens qui portent la main au plat, qu'il n'eſt pas ſûr que vous en tâtiés. Il lui ſuccede cependant à peu près comme un Neveu qui ſe trouve en tête un Exécuteur Teſtamentaire. Théobalde baiſſe: Argénice & Lucinde ne croyent pas avoir vieilli comme lui, qui n'a vieilli qu'avec elles. Il ne leur ſied pas de voir un ſexagénaire: elles lui battent froid. Il tombe dans le décri. Il s'en apperçoit, & s'enfuit dans ſon Diocèſe pour s'épargner la honte d'être congédié. C'eſt-là, Théobalde, où le Seigneur vous appelloit depuis vingt ans. Voilà votre ſeule vocation; mais il falloit les froideurs d'Argénice & le mépris de Lucinde pour vous y réſoudre.

Un Villageois ne rêve pas comme ANTO-

NIN a passé sa vie. Il n'a pas de pain dans son Village, il entre en condition. Son Maître est transporté, comme par enchantement, à la Cour, & Antonin avec lui. Fermes, Gabelles, Tailles, Dixiéme, il se voit intéressé par tout, il gagne à tout. Cet homme à qui le pain bis manquoit, tient table ouverte six jours de la semaine. Elle est délicatement servie, & les Grands s'y prient par ragoût. Il meurt enfin avec vingt-mille écus de rentes, & laisse à des Neveux, qui ne le connoissent pas, des Terres, des Châteaux & des Seigneuries.

* ,, Après AMAN il n'y a plus de félicité ,, constante à attendre. Regorgeant de gloi- ,, re, de dignités & de richesses; tranquille ,, au sein d'une nombreuse famille; maître ,, du cœur & des affaires d'Assuérus, plus ,, Roi que le même, qui se contentoit de ,, regner dans son Palais & sur des femmes, ,, & adoré par tout le peuple, & par les plus ,, Grands de la Cour, qui fléchissoient le ,, génouil devant lui. Voilà Aman.

,, MARDOCHE'E, pauvre, mais sans désirs, ,, n'espére rien, & ne veut pas plier devant ,, l'idole. Aman ne regarde pas ses adora- ,, teurs ordinaires; le dédain du Juif lui ,, saute aux yeux, & il ne le voit qu'avec le ,, plus furieux dépit. Ne semble-t'il pas que ,, la fortune est moins pour lui, qui n'en sait ,, pas joüir, que pour celui qui la méprise.

* Ester. Chap. III. IV. V. VI. & VII.

„ Une Miniſtre ſuperbe ſe ſert de la foi-
„ bleſſe & du nom du Prince pour ſe faire
„ adorer. Il veut toujours faire ſentir aux
„ Peuples qu'ils ſont eſclaves. Ne ſeroit-il
„ pas plus habile s'il s'occupoit à le faire ou-
„ blier.

„ Aman, entêté de ſa grandeur, va trou-
„ ver le Prince, ſe plaint que l'orgüeil de
„ Mardochée offenſe le Roi même, & que
„ ſa propre gloire demande la punition du
„ coupable. Le Roi en croit Aman. Avoit-
„ il le tems de faire autrement? Sa chere
„ ESTHER l'attendoit, & tout ce qu'il pût,
„ fut de ſigner précipitament un Edit tel qu'il
„ avoit plû à Aman de le faire dreſſer: il eſt
„ excuſable. Quel moyen de s'amuſer avec
„ un Miniſtre, quand on eſt preſſé de ſe ren-
„ dre chés une femme qu'on aime?

„ Le fatal Edit vole par tout l'Empire,
„ pour y faire maſſacrer tous les Juifs, juſ-
„ qu'aux enfans, en un même jour & à la mê-
„ me heure. Cet ordre fait raiſonner la Vil-
„ le, la Cour & les Provinces. On dit d'a-
„ bord que ce ſont des mutins qui ont con-
„ ſpiré contre l'Etat. Les plus ſages diſent,
„ mais tout bas, que c'eſt qu'on en veut à
„ leur argent. Qui pourroit s'imaginer qu'il
„ n'y avoit qu'une révérence réfuſée par un
„ particulier? "

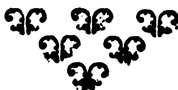
Quel fleau pour un Peuple qu'un premier & unique Miniſtre, quand un Roi n'eſt Roi que de nom, & qu'il eſt ſatisfait de l'être à table ou dans ſes appartemens!

„ L'Edit n'abat pas Mardochée. Il ne craint
„ que Dieu qui eſt au-deſſus des Rois & de
„ leurs Miniſtres; & c'eſt devant Dieu qu'il
„ s'humilie. Son intrépidité offenſe Aman.
„ Le jour de la vengeance générale ſemble
„ trop éloigné pour celle qu'il ſe deſtine par-
„ ticuliérement: il veut la hâter. Après un
„ Conſeil tenu entre ſes créatures & ſes do-
„ meſtiques, il fait dreſſer dans la cour de
„ ſon Palais une potence de cinquante cou-
„ dées, pour y attacher Mardochée.

„ Eſther eſt avertie de ces préparatifs. El-
„ le détrompe Aſſuérus ſur la conduite d'A-
„ man, l'éclaire ſur ſes deſſeins, & l'amene
„ à revoquer l'Arrêt qu'il avoit donné contre
„ la Nation Juive, & à condamner ſon am-
„ bitieux favori à être pendu au même gibet
„ qu'il avoit fait élever. "

La puiſſance n'eſt qu'un prêt que la fortune nous fait, pour nous le redemander un jour avec uſure. Quelle inſtruction que la chûte d'Aman pour ceux qui le ſuivent dans ſa grandeur!

Dans un rang élévé on a ſouvent moins de flatteurs que d'ennemis.



XII. LEÇON.

DES AMIS.

COmme il y a des antipaties forcées qu'on ne peut ni définir ni combattre, il y a de même des simpaties ausquelles il n'est pas permis de résister. Les premieres sont les principes de l'éloignement des personnes qui en sont l'objet; & les dernieres forment les liens des cœurs & les unions que l'on nomme amitiés.

Dans les antipaties, on évite soigneusement de se trouver avec ceux pour qui on les ressent. Si le hazard nous fait rencontrer avec eux, nous sommes troublés & déconcertés, & nous cherchons à nous débarasser de leur présence. Les haïssons-nous ? Non. Mais nous ne pouvons les voir par un mouvement qui nous domine, qui est plus fort que nous, & que nous ne pouvons réprimer. Nous n'avons souvent pas de meilleures raisons à donner des amitiés que nous contractons.

On est conduit fortuitement dans une compagnie: on examine du coup d'œil les personnes qui la composent; & l'on se détermine subitement en faveur de quelques-unes d'entr'elles, contre toutes les autres; les

droits du Sexe aimable exceptés. Si l'on vient à présenter des cartes, & à lier des parties, on souhaite tout le bonheur possible à tels de la compagnie qu'on voit pour la premiere fois, & à qui on n'a jamais parlé ; & tout le malheur à d'autres qu'on ne connoît ni plus ni moins. Nous nous intéressons vivement à la chance des premiers, & nous sortons d'avec eux gais ou tristes, selon les divers accidens de fortune qu'ils ont essuiés. D'où vient cette prévention, & sur quoi est-elle fondée? Je ne crois pas la chose définissable. Dira-t'on que c'est la convenance des goûts? On ne se connoissoit pas. L'union des sentimens, a-t'on eu le tems de les approfondir? Est-ce la simpatie des humeurs? On n'a pas même fait voir que l'on en avoit. Qui est donc ce charme qui nous entraîne & qui nous emporte malgré nous? C'est la simpatie. Définition peu satisfaisante, dont nous ne connoissons rien que les suites. Un peu de commerce entre ceux que la simpatie prévient si favorablement, & c'est assés pour en faire des amis.

Il y a des personnes qui se lient & qui s'unissent ensemble, sans simpatie effective, & sans être attirées l'une vers l'autre par ce sentiment intérieur qui préside à l'amitié. Ce sont les penchans, l'habitude & le plaisir de la société qui les déterminent. C'est, je crois, à cause de la commodité du terme & de l'usage qu'on en avoit, qu'on est convenu d'appeller ces personnes des amis.

S'il n'y a pas de joie plus naturelle, plus ensible & plus satisfaisante que celle de se oir aimé, que ne doit-on pas faire pour l'ête re? Que de regrets, si on y a négligé quelque hose! L'homme qui aime tant le plaisir devroit bien se procurer celui-ci.

AGATHON & EUTICHE joüissoient du bonheur de s'aimer uniquement; du moins ils le royoient. Elevés ensemble dans un même Collége, ils avoient commencé là les liens qui les unissoient; ils se sont retrouvés à l'Academie; ils ont fait tous deux les mêmes exercices, & ils y ont encore resserré leurs iens. Le cœur d'Agathon étoit tout aux plaisirs, celui d'Eutiche en imitoit parfaitement le ton. Tous deux pénétrés d'affections ressemblantes, ils se trouvoient des penchans si noués, qu'une partie fine les rendit amis inséparables. Elle fut suivie de mille autres. Ils ne se faisoient point de sécret. Leurs biens étoient égaux: tout étoit commun entr'eux. Mêmes équipages, même Hôtel, même goût dans les habillemens, même bourse, même habitude, mêmes plaisirs, mêmes maîtresses. C'est pousser loin l'amitié: Voilà d'excellens amis; on ne se peut convenir mieux. Ils l'ont crû de même, & avoient uré de ne se séparer qu'à la mort, en avoüant, avec tristesse, qu'il est sensible pour des amis de ne pouvoir pas faire autrement. Ils ont ainsi vêcu trois mois entiers. Bientôt Agathon est devenu plus réservé avec Eutiche. Ils *se tenoient sous* le bras aux promenades,

& avoient toujours quelque chose à se dire. Agathon s'y promene seul, réfléchit seul, & parle seul. S'il répond quelquefois à Eutiche, c'est avec distraction, & sans suite. Il lui donne de faux rendez-vous, pour s'en ménager de vrais. Celui-ci qui se trouve la dupe de sa confiance pour Agathon, l'épie, & fait tant qu'il découvre qu'il est amoureux d'ÉGLÉ, & que c'est pour elle qu'il fraude des momens qu'il doit user pour lui. Il a vû cent fois Eglé sans y faire attention. La réserve d'Agathon le pique; il lui trouve des attraits qui n'avoient pas été remarqués en elle; ils l'agacent. Une mine les décide à s'en faire aimer. Eglé n'attendoit qu'un nouveau soupirant pour planter là Agathon. Eutiche s'offre, est accepté, & l'autre est remercié. Il jette feux & flammes contre son rival; il veut le percer aux yeux de son ingrate & de son infidelle Maîtresse; & prend si bien ses mésures qu'il est certain de la perfidie d'Eutiche. Il n'en est que plus animé à se venger. Ils ne sont pas gens à réculer; ils se cherchent, ils se trouvent, & l'un sacrifie l'autre à sa passion.

Il a fallu vingt ans de préparatifs pour coudre une liaison de trois mois, qui s'est détachée par la plus indigne catastrophe.

Voilà l'amitié de nos jeunes gens; c'est tout feu. Bras dessus, bras dessous: de l'amphithéatre on entend sonner les baisers que se donnent au Théatre ces chers & bons amis. Le moment d'après, entre la poire & le fromage, nos deux féaux, sur un rien, s'égorgent cordialement.

Le mépris de la vie n'eſt un héroïſme que dans la ſpéculation. Après la cauſe de la conſcience, il n'y a rien qui le doive faire tolerer, que la deſtenſe de la Patrie, ou celle du Prince. Si l'on y ajoûte la cauſe de l'honneur, avec combien de prudence doit-on lui marquer des bornes? Il eſt honteux, deshonnorant, criminel de mourir pour ſes paſſions, & de s'expoſer en ſe vengeant. C'eſt bien reſtraindre les droits de l'honneur: mais peuvent-ils l'être trop?

C'eſt à préſent que les jeunes gens devroient dire; *ſauvés-moi de mes amis, Seigneur, je ne crains qu'eux.*

L'étourderie commence les unions des jeunes gens, le libertinage qui les affermit quelquéfois, les rompt ſouvent. On en convient Mais qu'y a-t'il a redire ſur l'amitié de CRATERE & D'ACTE'ON? Ce ſont-là deux bons amis, & c'eſt bien d'eux que l'on peut dire que l'un n'a rien qui ne ſoit à l'autre. Je le ſais comme vous, & je crois même la communauté trop établie & trop étenduë. Entre nous deux, ſans déroger aux droits de l'amitié, Actéon ne pourroit-il en excepter ſa femme? Cela vous étonne. Apprenés que Cratére eſt moins l'ami du mari que l'Amant de Madame. Voici mes preuves. Par un de ces revers de fortune imprévûë, Actéon voyoit ſes biens ſur le point d'être ſaiſis. Cratére l'a ſû, il aimoit depuis longtems la femme d'Actéon, & ne cherchoit qu'un moment heureux pour ſe déclarer.

Il a profité de celui qui se présentoit, & a couru faire à Actéon des offres réelles de tout ce qui dépendoit de lui. Quoiqu'embarassé, le mari n'osoit accepter: mais sa femme a fait honneur aux offres de Cratére. C'est à elle à qui il a tout donné, & à qui il a obligation d'avoir tout reçû; c'est elle qui s'est chargée de la reconnoissance du bienfait, & qui l'acquitte de jour à au-depuis dix ans avec une exactitude & des façons, dont elle n'est pas le seul exemple. Il ne se passe pas de jour que Cratére ne soupe chés Actéon qui ne sauroit se passer de lui. C'est son meilleur ami, son intime; il laisse souvent de longs après soûpers à la gratitude de sa femme envers Cratére. Quelle réconnoissance! En voit-on de plus entieres? Non, mais on en voit de pareilles; comme on voit des amis semblables à Cratére, qui ne doivent leur constance en amitié qu'aux femmes de ceux avec qui ils en joüent la parodie Que de généreux pour les Maris à cause des femmes!

Il y a une sorte de liaison, qui n'est proprement qu'une demie amitie. L'une des deux personnes y fournit toujours plus que l'autre, ou, pour mieux dire, y fournit tout; de sorte qu'il n'y en a qu'une qui aime bien, & que l'autre se laisse aimer plûtôt qu'elle n'aime.

Cela vient de la puissance que l'une a de faire du bien, & de la nécessité que l'autre a qu'on lui en fasse. Il y a un certain filou-

tage en amitié, dont on ne s'apperçoit qu'à la fin. On se trouve le cœur capitivé par des façons engageantes, & l'on s'assujettit à un homme rusé qui trompe agréablement, & qu'on s'accoûtume malheureusement à aimer. Lui fait-on du bien, c'est un ami: si l'on cesse de lui en faire, c'est un ennemi que l'on a de plus.

L'on n'achete souvent qu'un ingrat par ses bienfaits. On rougit d'avoir reçu, comme on se dégoûte de donner On ne crie contre les ingrats que par air, ou pour se faire croire capable d'avoit fait du bien, ou pour se faire pardonner la dureté naturelle que l'on a. Presque personne ne parle des bienfaiteurs, parce que ce seroit presqu'avouer que l'on y a eu recours, & qu'on n'aime point à introduire un tiers dans le détail de ses besoins.

Ceux qui autorisent à l'ingratitude, ce sont les bienfaiteurs. On donne avec tant de vanité; on fait acheter si cher le moindre bienfait, ou humilie si fort ceux qui reçoivent, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner s'ils fuient de si loin ceux de qui ils tiennent quelque chose.

Plus on a de grandeur d'ame & de noblesse dans les sentimens, moins on a de peine à être reconnoissant. Il en coûte cher à l'amour propre pour n'être pas ingrat.

Qu'on est heureux d'étre en état de donner! Qu'il y a de vertu & de bonheur à fai-

re mille ingrats! Quoiqu'on en dise, ce n'est point être dupe; c'est avoir gagné beaucoup, si dans dix mille bienfaits on a obligé un seul homme de bien.

AVARIN & GRIPARDON se sont trouvés liés de complicité. Petits Commis ensemble; Directeur & Contrôleur dans le même Département, ils se sont achetés l'un & l'autre aux dépens des Aides. Ils ont pris un sol ensemble dans une même Sous-ferme, & se sont poussés ensemble dans de bonnes affaires. Mêmes vilenies, rapines communes, mêmes concussions. Avarin & Gripardon s'aimeront toujours, disoit-on. Le premier communique à celui-ci un nouveau projet d'Impôts. Ce dernier l'écoute attentivement, tire le sécret de l'autre; consomme les jours & les nuits à en rédiger un plan. Il le presente au Conseil, il passe avant qu'Avarin en ait le moindre vent. L'Edit en est publié; & Avarin, pour se venger de la perfidie de Gripardon, risque de se perdre. Il remet aux Ministres des Mémoires contre lui. O! intérêt, point d'amis sans toi; point d'amis par toi!

Vous vous plaignés que depuis dix jours AGAPET vous néglige Il paroît, pour vous, qu'il soit hors du monde. Vit-il? Ne vit-il pas? on en doute. Les cercles où il s'est acquis le grand nom *d'aimable*, languissent tristement après lui. On se transporte a son logis: son Portier dit, d'un ton rustique, *qu'il n'y est pas*. Non: il n'y est pas, mê-

me

me pour ce qu'il aime le mieux, ni pour HERSILIE avec qui il use souvent les nuits dans sa *petite Maison*, ni pour DERCETTE, qui a fait avec lui tant d'infidélités au jeune Duc qui se ruine pour elle. Qui peut l'obliger d'abandonner ainsi ses amis? Sans doute ce ne peut être que quelque affaire grave, & une des plus graves pour lui; depuis ces dix jours retiré, enseveli, enterré dans une *Mansarde* entre six Tailleurs, il rogne, il taille, il gâte des étoffes pour parvenir à racourcir une manche, & à donner un autre tour à un pli. Il possede la coupe des habits dans la perfection. Il est aussi vain de ce qu'il fait là-dessus, que *le Maitre* * qui en vingt ans a gagné un équipage & un petit château à ce métier. Voulés-vous voir Agapet ravi, enchanté, pétillant de joie? l'y voilà. Il a réussi; la manche est a son goût, & le pli a bonne grace. Il endosse cet habit merveilleux qui lui a coûté tant de veilles, de peines & de soins. Il triomphe, il se mire; il joüit tout à la fois & du plaisir de son invention, & de la surprise des ses amis, & des éloges qu'il attend sur ses rares talens. Il ne reparoit enfin que pour faire admirer cette merveilleuse manche, & la galante tournure de ce pli. Il les fait voir au *petit Cours*, aux *Tuilleries*. Il paroît aux spectacles; y vient-il voir le début de la nouvelle Actrice? Non, c'est pour y montrer sa manche & son pli. Il plaisante sur les habits de ses amis; ils se trou-

* *Fameux Tailleur.*

vent eux-mêmes ridicules, ils ne se croyent plus habillés, & consentent à s'enfuir chés eux jusqu'à ce que la vigilance & l'adresse d'un Tailleur viennent les mettre en état de se montrer sans rougir. Quel ami ! quel excellent ami qu'Agapet, dès qu'il consent à donner des *patrons* de ce Chef-d'œuvre !

Les femmes n'examinent dans un homme que les accessoires. C'est le visage ou la jambe qui les frappe. Si elles veulent de l'esprit, le badin leur suffit. Le cœur est la derniere chose à quoi elles pensent ; encore ne lui demandent-elles que de la tendresse. Les hommes se passent entr'eux tout le superficiel du mérite qui touche les femmes. Les vices grossiers exceptés, les travers de l'esprit & de la conduite, & le défaut de sentimens ne les inquiétent guéres. Pour la raison, dans une clause à part, il est dit qu'elle ne paroîtra pas ; c'est le sécret des amis. Si, par hasard, on pense au cœur, on y cherche beaucoup de complaisance, & de la probité autant qu'il en faut pour ne se pas trouver la dupe de ceux avec qui on se lie.

Que l'intérêt, l'ambition ou la jalousie rompent les nœuds des unions du siécle, qui peut en être surpris ? Qu'un ami à la mode prenne la femme pour caution des services qu'il rend au mari : c'est ce qui est tous les jours sous nos yeux. Voit-on la Charité Chrétienne se soûtenir mieux dans le cœur de ceux qui la prêchent. Une petite satisfaction, une jalousie de direction, une concurrence les broüillent & les divisent. Ils sont aussi hommes du siécle. Ils

s'aiment aussi peu que les hommes du siécle, & se haïssent davantage. Il ne leur manque que les armes pour les voir se signaler par les mêmes fureurs.

Theodule étoit à la tête d'une Paroisse étenduë. Il y brilloit par des Prônes éloquens. Les Maris le courroient pour son Esprit, & leurs dévotes moitiés pour sa bonne mine & pour sa belle main. La foule étoit à son Confessional; les femmes du moins, car pour les hommes, ils n'y étoient pas admis: & entre les femmes, celles encore qui avoient un rang dans le monde. Une Dame de nom prend un Hôtel sur sa Paroisse. Théodule convoite d'abord la direction de sa conscience. Quel honneur! quel contentement d'avoir une Duchesse pour Pénitente! Visite sur visite, & pas un mot de la direction. Le Vicaire, bon vivant, homme sans façon, plaît à la Dame; elle s'attache à lui, en fait son Directeur, son confident & son ami (car une femme veut qu'on soit propre à tout.) Théodule, qui se voit enlever une aussi bonne pratique, déchalande le Vicaire, met tout en œuvre pour le perdre, intéresse ses cheres filles dans sa vengeance, & il ne faut pas moins que tout le credit de l'illustre Pénitente, pour l'y soustraire.

Eudoxe n'étoit bien qu'avec Callide, & celui-ci ne se trouvoit bien qu'avec Eudoxe. Clercs ensemble, tonsurés ensemble, ils ne se quittoient pas depuis leur enfance. Ils n'avoient pas été séparés dans leur cours, *dans leur Séminaire*, & avoient reçû tous deux *le Chapperon*, après avoir soûtenu ensemble

leurs Sorboniques. Eudoxe, qui avoit de bons amis, est averti à tems d'un Bénéfice vaquant. Il fait part de l'avis à son cher Callide, & lui détaille les tenans & aboutissans dont il attend la réüssite pour sa nomination. Ils se séparent; Callide prend la poste au même moment, se sert des instruction qu'Eudoxe lui a données, & obtient le Bénefice. Il ne reste à la Cour que pour triompher plus insolemment de la confiance de son trop foible ami qu'il vient de trahir si lâchement.

Si l'on est assés malheureux pour ne pouvoir se suffire à soi-même, il faut se résoudre à être dupe, ou sécher d'ennui.

NICANDRE aimoit AGLAURE, & ne désiroit que de faire consentir ses parens à la lui accorder. PHORBAS, son ami depuis dix ans, s'offre à en porter les premieres paroles, & à entamer l'affaire. Nicandre se félicite d'être en d'aussi bonnes mains. Phorbas est homme d'esprit, sait s'insinuer, & ne peut manquer de persuader. Oüi, sans doute; & il tire si bon parti de ses talens qu'il épouse lui-même Aglaure au bout de quinze jours.

* „ Samson, s'étant vû trompé par sa femme qui avoit redit aux jeunes gens de sa Ville, l'explication qu'il avoit eu la complaisance de lui faire de l'énigme qu'il leur avoit donné à expliquer, entra dans une grande colere, & revint dans la maison de son pere. Cependant sa femme épousa un de ces jeunes hommes & de ses amis qui l'avoient accompagné à ses nôces."

Un ami à qui notre bource est ouverte est bien prêt de devenir notre ennemi.

* Les Juges chap. XIV.

* „ Tel promet à ſon ami par une honte
„ indiſcrette, qui le rend ainſi gratuitement
„ ſon ennemi."

** „ AMNON, fils de David, conçut une
„ paſſion violente pour la ſœur D'ABSALON,
„ auſſi fils de David, qui étoit très-belle &
„ qui s'appelloit THAMAR. Il la voyoit tous
„ les jours, & ſa paſſion devint ſi exceſſive
„ qu'il en tomba malade. Elle étoit vierge,
„ & il lui paroiſſoit difficile de rien faire a-
„ vec elle contre l'honnêteté. Or, Amnon
„ avoit un ami fort prudent, qui s'appelloit
„ JONADAB. Il dit au Prince; d'où vient,
„ Seigneur, que vous maigriſſés ainſi de jour
„ en jour; Pourquoi ne m'en dites-vous
„ point la cauſe? Amnon lui répondit; j'ai-
„ me Thamar, ſœur de mon frere Abſalon.
„ Jonadab lui dit: couchés-vous ſur votre lit,
„ & faites ſemblant d'être malade; & lorſ-
„ que le Roi, votre pere, viendra vous vi-
„ ſiter, dites-lui: que ma ſœur Thamar vien-
„ ne, je vous prie, pour m'apprêter à man-
„ ger, & qu'elle me prépare quelque choſe
„ que je reçoive de ſa main.... Amnon ſui-
„ vit le conſeil de ſon indigne ami........
„ David lui envoya Thamar, que le Prince
„ fit paſſer dans ſon Cabinet, ſous différens
„ prétextes; & étant plus fort qu'elle, il lui
„ fit violence; & en abuſa."

La ſource des Jonadabs n'eſt pas tarie: elle a couvert nos champs de ſes flots épouvantables. Les amis ſont des complaiſans impies, des *ouvriers* d'iniquités, & des arti-

* *Eccleſiaſt. chap. XX.*
** *Les Rois Liv. II. chap. XIII.*

ſans d'inceſtes & d'adultéres. Grands du monde, voilà quels ſont vos amis. Les Amnons ne ſont pas ſans avoir des Jonadabs.

„ * Y a-t'il encore des amis, comme *David* & *Jonathas*. Le Prince voit David rentrer couvert de gloire, en triomphe dans Jéruſalem, comme libérateur du Peuple Juif: il n'a pas contre lui une baſſe jalouſie du ſuccès de ſon combat contre *Goliath*. Il l'en aime davantage, s'attache intimément à lui, & veut dès-lors tranformer ſon ami en ſoi-même. Il le fait révêtir de ſes habits, lui donne ſes armes, ſon arc, ſon épée & ſon baudrier: ravi qu'en tous lieux on prenne David pour Jonathas. Si *Saul*, pere de ce Prince, perſécute David pour un refrain de chanſon, dont le peuple avoit honoré ſon triomphe; la colere du Roi ne ſert qu'à faire ſortir l'amitié de Jonathas. Si l'on tend des piéges à David, Jonathas l'en fait avertir. Eſt-il obligé de ſe rétirer de la Cour: ce Prince emploie ſon crédit & ſes amis pour le faire rappeller. Saül veut percer David de ſon Javelot; Jonathas ſe met entre deux, prêt à parer de ſon corps les coups qu'on porte à ſon ami. O! amis, y en a-t'il d'entre vous qui le ſoient juſques-là? David, fatigué des mauvaiſes façons de Saül, prend deſſein d'aller chés les Philiſtins. A ce dernier adieu, Jonathas, dans les tranſports ordinaires à de vrais amis dans d'auſſi triſtes conjonctures, lui céde tous ſes droits à la couronne, & ſe trouve plus heureux d'être

* Le Rois. Liv. I. chap. XVIII. XIX. & XX.

„ le premier après David, que de se voir au-
„ dessus de lui. "

Voilà ce que l'on peut appeller un ami généreux. La nature, la générosité, & la gloire de la véritable amitié donnent plus de prix à l'union des bons cœurs, qu'au superficiel bonheur de regner. Mais où y a-t'il de tels amis? On ne cherche dans les amis que le profit de l'amitié: le moindre intérêt broüille des amis de vingt ans. Que de liaisons que l'intérêt faufile! Que de liaisons qu'il découd!

Un accident vous plonge dans une malheureuse affaire, dont une somme d'argent peut vous sortir, THEOPHILE est votre ami: c'est un dévot, une personne d'une assiduité exemplaire aux Offices: vous comptés sur lui, & il est à croire que c'est lui faire plaisir que de lui procurer l'occasion de faire du bien. Dans un si beau point de vûë j'admire Théophile: il faut que je suive son ami infortuné jusques chés lui pour me détromper sur son compte. Théophile sollicité pousse de de grands élans, jette les yeux au Ciel, soupire, & dit enfin à son ami qu'il ne peut pas lui être utile; que tout ce qu'il peut faire c'est de prier Dieu qu'il puisse se tirer de l'embaras où il est. Théophile ne dit pas qu'il n'a pas d'argent; il en a: & pour beaucoup il ne voudroit pas faire un mensonge. Il prend un détour dévot pour désobliger son ami d'une façon à ne lui donner, à ce qu'il croit, que plus d'estime pour lui. *Je ne vous dirai pas*, dit-il, *que je suis sans le sol, j'ai de l'argent*, Dieu-merci, & autant

qu'il en faut pour les petites commodités de la vie; mais il ne m'appartient pas. Dieu, dont je le tiens, ne m'en a fait que le dépositaire, & j'en dois compte à mes enfans à qui il est. Je ne suis pas le maître d'en disposer. Si vous demandiés de moi quelque chose, qui fût plus en ma disposition, je me ferois un devoir de vous rendre service; mais pour ceci, il n'y faut pas penser. J'espére que nous n'en serons pas moins amis. Une cloche tinte: Théophile prend son livre, ses gans & son chapeau, laisse-là son ami confus & surpris, court à l'Eglise entendre une Messe, & remercier Dieu de ce qu'il a eu la fermeté de ne pas être charitable.

Je ne balance pas à préférer un Usurier à dix pour cent, qui me prête son argent dans une circonstance fâcheuse, & dont dépend mon honneur, mon crédit, & ma réputation, à un Théophile qui me devient inutile avec toutes ses patenôtres & ses dévotes grimaces.

Le Panégirique de deux amis est fait, lorsque celui qui prête regarde celui qui emprunte comme quelqu'un qui redemande un argent qui lui appartient, & qu'il le lui accorde avec une espéce de reconnoissance.

FIN de la seconde Partie.

L'ECOLE
DE
L'HOMME.
OU
PARALELLE
DES PORTRAITS DU SIECLE, & des Tableaux de l'Ecriture Sainte.

OUVRAGE

Moral, Critique & Anecdotique.

TROISIE'ME PARTIE.



A PARIS.

M. D. CC. LII.

L'ECOLE DE L'HOMME.

XIII. Leçon.

DU MONDE.

LE Monde n'a du brillant que dans son point d'optique. Les Lustres sont chargés de Bougies allumées, dont l'éclat se déploye & se reproduit par-tout. C'est une belle décoration qu'il ne faut pas voir de trop près, & dont les derrieres sont affreux.

Ce n'est point du tout un païs sûr que le Monde. S'y engager, c'est tout risquer. Les plaisirs & l'intérêt sont à l'affut. Les voleurs tiennent le bois par les deux bouts : le moyen d'échapper ?

Le Monde est un labyrinthe tortueux : en vain tient-on le bout du fil ; s'il vient, par

malheur, à se rompre à moitié chemin, n'y a-t'il pas à craindre de s'y égarer?

La duperie est une chaîne forte & subtile qui lie les membres de la société. Ou l'on trompe, ou l'on est trompé. Tout sert au commerce de la vie.

Les Maisons à grand monde ne sont rien moins que des Maisons de plaisirs. On y attend ennuyeusement des gens qui n'arrivent que pour ennuyer. Si l'on n'y médit pas, la conversation rampe en monosillabes qui se sauvent, avec honte, entre de grands éclats de rire & des haussemens d'épaules. Il arrive une plaisanterie platte, chacun croit avoir trouvé la joie, & fort persuadé qu'il la tient, quoiqu'il n'en soit rien.

On doit donc fuir toute société? Non, si l'on est sûr de ceux avec qui l'on s'associe. Mais à peine une société est-elle résoluë, qu'on y reçoit tout le monde. On se tracasse bientôt, on se trahit. S'il y a des femmes, la jalousie s'en mêle; on se déchire. Et l'interêt accourt pour couper le fil de la société. Les morceaux tombent de côté & d'autre, sans qu'on puisse jamais venir à bout de les réjoindre.

Y auroit-il tant de stoïcité à mépriser la vie? Quel peuple de Héros Philosophes! Je ne vois dans tous les états que des gens qui se mettent en partie. Les échets sont sur la table: les pions disparoissent peu à peu: une Reine avance qui donne échec au Roi, & souvent c'est un fou qui lui donne mat.

Quelle belle leçon un enfant de six ans ne

ne fait-il pas ! A qui dit-il son secret, aux autres enfans de son âge? A qui se fie t'il, qu'à eux? Il n'a de commerce avec eux. Lui voit-on caresser des per-nes plus âgées; c'est rarement, par inté-, & avec une certaine réserve; ainsi des nmes d'un état médiocre aux Grands. ons des enfans avec eux, puisqu'ils sont hommes & des hommes assés forts pour ser de notre confiance, sans avoir à crain-que nous puissions leur faire plus que la ie.

)n mene un enfant à une foire; tout ce l y voit, lui convient. Il s'arrête à la niere Boutique: de-là à mille, si elles nt. Tout lui est bon; on n'a jamais fait lui. Il quitte une poupée pour un Ar-in. Il veut ensuite une bergere qu'il a-lonne aussi pour prendre un pierrot. un cheval, un mulet; c'est un carosse, re le veut-il à six chevaux. La dernie-hose qu'il prend n'est souvent pas celle lui plait le plus. As-tu bientôt fini, lui a mere? N'admirés-vous pas, continue-, que rien ne le satisfait? L'enfant est-ja homme? Ou, disons mieux; l'hom-ne cesseroit-il jamais d'être enfant? A age est-on assés content d'une chose que a choisie avec goût & à loisir, & dont on sans inquiétude, pour ne rien désirer eurs de tout ce qu'on voit, & qu'on n'a quelquefois même la plus petite espéran-e posseder.

s préjugés de l'enfance accompagnent

ordinairement le reste de nôtre vie : souvent décident-ils nos jugemens. Il faut que l'éducation en triomphe, ou notre conduite en demeure toujours empoisonnée. On fait aux enfans un amusement de la nourriture ; on y attache une idée de plaisirs ou de recompense. Les caresse-t'on, c'est pour agacer leur gourmandise, on ne leur fait que des présens qui la flattent. Voilà les enfans. Devenus hommes faits, sont-ils plus raisonnables ? L'étoffe une fois teinte ne réprend jamais sa couleur naturelle. Qu'on en juge. Ce ne sont plus des dragées ni de la conserve ; mais c'est une hure de Sanglier, des perdrix rouges, des ortolans ; des gélinottes, ou des bécaces ; c'est un morceau d'esturgeon, un turbot, un saumon frais, des truittes ou des petits pois verds. Ce sont des vins de Beaune, de Champagne, de Malvoisie, du Tokai même si vous voulés. C'est de l'eau de Barbades, ou de l'huile de Venus.

Les Peres trop ménagers apprennent à leurs enfans à ne le point être du tout. Les Peres prodigues les réduisent à devenir avares, & les instruisent à l'être.

L'ironie est la fille naturelle de la vérité & du mensonge. Elle tient de tous les deux sans ressembler particuliérement ni à l'une ni à l'autre, & c'est par-là qu'elle plaît. Que seroit-elle, si elle ne répréséntoit que la vérité ? moins, sans doute, que si elle se donnoit pour le mensonge.

La vie est un jeu, ou l'amour-propre sert de *Commettre*. Il se fourre par tout. On le

voit

voit en place du Roi, & de la Dame. Ne remplace-t'il même pas le valet ? Dans la main d'un joüeur mal-adroit combien de fois la *Commette* est-elle gorgée pour une seule où elle fait opera ?

Si nous en venons à estimer sincérément la Religion, ce ne sera que dans les autres ; parce qu'alors elle assurera les droits de notre amour-propre & nos intérêts.

C'est un des friands ragouts de notre amour-propre que l'humilité des autres.

La coqueterie de l'amour-propre, c'est d'entamer l'éloge d'autrui, pour t'amener insensiblement à rabattre jusques sur soi.

La langue de l'amour-propre trempe souvent dans l'idiôme de l'ironie.

L'Amour propre est au moins de moitié dans toutes nos parties. Il prend l'épée & la quitte. Il est en manteau court, en robe de Palais, sous la pourpre, & en capuchon. Il descend de carosse pour aller à pied, & laisse l'escarpin pour la sandale. Il vit quelquefois d'entremêts & d'ortolans, souvent il leur préfére des raves & des carottes. On le voit à la tête d'un Piquet forcer un Ouvrage, ou emporter un rétranchement, d'autrefois il paroît si tranquille qu'on ne le soupçonneroit pas d'avoir de la bravoure. Quelquefois fier & turbulent, quelquefois humble & paisible. Souvent à genoux près du Sanctuaire sur un grand carreau, & devant un Prié-Dieu paré d'un beau tapis, plus souvent encore n'osant prendre une chaise ; mais prosterné au milieu de la nef, où

tout le monde le voit, & où chacun est à même d'admirer avec quelle ferveur il fait sa priére, & avec quels élans il la pousse. Qui masque comme l'amour-propre? Qui lui ressemble? Et à qui ressemble-t'il?

La mouvance des domaines de l'amour-propre est d'une étenduë considérable. Presque toutes nos actions en rélévent.

Un cœur où il n'y a plus de place pour l'ambition, parce qu'il n'a plus de quoi désirer, a encore bien du vuide pour y loger l'amour-propre. Il ne reste à B. . . . que d'être dévot. On le voit se retirer parmi des saints. Il y médite: mais ce n'est pas toujours sur les mêmes points qu'eux.

Souvent l'amour-propre a de petits détours fins où il ne perd rien, & qui reviennent toujours à ce qu'il veut. Capys ne dit pas éfrontément comme Frontin, *j'ai de l'esprit, j'ai du bon sens*. Il prend un tour plus modeste, & dit simplement: *je sais parfaitement que je n'ai pas d'esprit, moi. Que voulés-vous? suis-je fait pour avoir du bon sens, moi?* Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'est que Capys ne se doute pas qu'il parle vrai, comme Frontin ne s'imagine pas qu'il ment.

Faire parade de n'avoir aucun besoin, nouvelle façon de mandier. Ne pas manifester sa soif, nouvelle maniere de parvenir à l'appaiser amplement.

Un nouveau Riche échappé des entraves de la misére, est le Riche le plus impertinent & le moins suportable. Il s'efforce

d'ou-

d'oublier sa naissance & sa premiere condition mais il garde éternellement dans ses façons, & dans ses mœurs, toute la rudesse & la défectuosité de son éducation.

Un homme qui parle toujours de sa grandeur devant des gens qui sont réduits à lui demander sa protection par placets, c'est un étourdi qui vient de manger de l'aïl, & qui s'approche de trop près des personnes qui ont la poitrine foible.

On me dit d'un homme, qu'il est beau, grand, bienfait, riche: c'est tout ce que je n'en voulois pas savoir. Est-il homme de bien? Voilà ce que je demande. On ne me répond pas. Dès qu'il a dix mille livers de rentes, on n'y regarde pas de si près. La probité alors est-elle comptée pour quelque chose?

Qui ne prendroit DIPHILE pour un brocanteur? On lui voit toujours les mains chargées de bagues jusqu'aux bouts des doigts. Il tire deux ou trois montres pour savoir l'heure qu'il est, & souvent pendant que quatre horloges sonnent à ses oreilles. Jamais il ne présente deux prises de tabac dans la même boëte. Qu'est Diphile? si ce n'est pas un marchand, c'est un sot & un homme vain.

Ne demandés pas à ORGASTE comment il se porte. Ne vous informés ni de sa femme, ni de l'état de sa famille, ni de son pere qui est au lit malade depuis six semaines. Ne lui parles pas de ce procès considérable dont l'événement doit ou le ruiner, ou le rendre riche. Quoi qu'il tousse devant

vous jusqu'à devenir violet, vous lui ferés plaisir d'oublier qu'il a un gros rhume. Il ne veut de vous qu'une seule chose, c'est que vous ne voyiés en lui que son diamant, nouveau bijou qu'il s'est donné. Ne lui parlés que de cela. Depuis hier qu'il le possède, on lui en parle toujours. En cent ans il ne parlera pas d'autre chose. J'ai tort: un autre joyau viendra-t'il remplacer celui-ci; il n'en parlera plus, il n'y pensera plus.

Flaccus fait bâtir un Temple petit, mais superbe. *Gabriel* y employe tout le beau de son art, & *Natoire* y deploye ses talens. On n'oublie pas d'y préparer une grande niche pour y placer le Tombeau de Flaccus. Que de frais pour élever un édifice que Flaccus ne verra peut-être pas, & où il n'entrera qu'enseveli dans les ombres de la mort? encore n'est-il pas certain si l'on y dressera son Monument? Il meurt dans un Village: ses cendres y restent, & se trouvent impunément mêlées avec celles de Jaquet & de Matturin. Flaccus qu'avés-vous à vous plaindre? La Providence vous a remis à la mort où elle vous avoit pris en naissant. La niche est encore vuide, le Mausolée encore à faire; vous êtes mort. A quatre lieuës d'ici on ne parle déja plus de vous.

Prends ton tems pour te peindre, ambitieux Tournel; tu es en bonne humeur, tes yeux brillent, & tu as le teint clair & uni. Saisis le moment; peins-toi. Une longue insomnie te rend aujourd'hui le visage terni, tu as la vûë chargée par un cruel mal de

de tête, tu es bouffi, méconnoissable. Qu'attends-tu? Peut-il y avoir un instant plus propre pour faire faire un portrait qui ne te ressemble pas? Ne l'échappe point; cours chés ton Rival, aide encore l'occasion qui travaille contre lui: fais-toi peindre; paye, & largement. Acheteras-tu jamais de réputation?

Un grand mérite est un grand embaras. Mais que de gens en sont embarassés, à peu près comme les malades imaginaires sont malades.

Qu'est-ce que le Mérite? La femme trouve que c'est dans l'homme, la bonne mine, la politesse, la complaisance & la générosité. L'homme dit qu'une femme de mérite est celle qui joint à un joli minois, de l'enjouement, un peu d'esprit & de conduite. Souvent même fait-il grace de la conduite.

Qu'est-ce que le vrai Mérite? C'est pour les deux Sexes en général, de joindre à la candeur des moeurs, à la droiture des sentimens & à la douceur des maniéres, un génie orné du savoir vivre, & une piété solide & bien réglée, l'observation des bienséances & l'estime d'autrui.

On donne de gros appointemens à un Chanteur. On assigne une forte pension à une Danseuse. Pantalon & Arlequin ont des gages considérables. Les Princes se les envient, se les débauchent, & se les enlevent. Que fait-on partout pour l'homme de bien, pour le bon Chrétien? On le laisse pour ce qu'il est. A quoi peut-il effectivement servir?

Est il Taille, Haute-Contre, ou Dessus? Fait-il la Cabriole? Peut-il battre seulement trois Entrechats? Grimace-t'il? Jargone-t'il? Fait-il rire? Non; il est homme de bien. Que voulés-vous qu'on en fasse; c'est quelquefois un ridicule de plus.

Avec du courage, des connoissances étenduës & un nom, que ne devroit-on pas attendre de la fortune? Ce n'est souvent pas assés pour parvenir : souvent c'en est trop. Au premier, il ne faut qu'un protecteur, & le second n'en trouve pas. On craint qu'il ne fasse pencher le niveau.

Un grand mérite n'est quelquefois qu'un grand empêchement à la place même la plus médiocre. Graces au Siécle les empêchemens ne sont pas nombreux.

Quel est le moyen de parvenir? Je n'ose le dire. Et ai-je besoin de le dire? Chacun ne le connoit-il pas? Ceux qui parviennent, ne nous le montrent-t'ils pas assés?

Un étranger heureux a réduit bien bas le plaisir de protéger.

Si l'on demande ce qu'il faut pour faire un grand-homme. Avec du genie, de la bravoure, & des sentimens, c'est du bonheur, du malheur & un éxil.

On a de l'esprit, du bon sens & de la raison. Foibles ressources, recommandations rances pour se soûtenir à la Cour, & y être souffert. Avec un habit rouge, la calotte assortie, & le titre de fou ou de bouffon, on a les entrées libres, on se tire d'affaire, on vit. Mais s'il le feint, quel est le fou, de

de celui qui le joüe, ou de celui qui le croit?

Il y a deux routes pour parvenir : celle de l'intérêt & celle des plaisirs. Il faut opter. Quelquefois même est-on obligé de couper de l'une dans l'autre pour faire son chemin.

La faveur qu'on acquiert par une lâche complaisance pour les Grands, est une dragée de Carnaval. Le sucre se fond insensiblement, & l'on se sent bien-tôt le palais brûlé par le chicotin.

Souvent la disgrace d'un Ministre ne dure, que parce que le Prince n'a pas assés de force pour oser reconnoître qu'il a eu tort. Pourquoi n'en seroit-il pas de même de la Faveur?

Un Ministre disgracié, est bien vangé lorsqu'on le regrette : son rappel même ne peut pas lui faire plus d'honneur.

Que de Ministres dont on ne parleroit pas, sans le mal qu'ils ont fait!

Les Ministres des Princes, ce sont des lunettes sur le nés d'un Vieillard. C'est déja un malheur que d'être obliger d'en faire usage. Souvent elles troublent la vûë, quoiqu'on ne s'en serve que pour la rendre plus nette & plus claire.

Epuiser de vivres une Province pour y faire révénir l'abondance, comme par ses soins ; mauvaises ruses pour un Ministre, panneaux mal tendus, artifices grossiers, dans lesquels on ne donne pas, & qu'on ne pardonneroit qu'à des Partisans.

Piller une Maison à force ouverte, en plein jour, & par la porte de la ruë, & y jetter la nuit, par-dessus les murs, une partie de

ce

ce qu'on a emporté; bonne action, si vous voulés; mais dont on ne tient pas compte, & qui n'a aucun mérite.

La famine est l'heure du berger du Prince au Peuple, c'est-là le moment où il est à acheter à bonne composition; mais il en est de la Politique, comme de l'Amour; il faut laisser venir cet instant, & ne le point hâter.

Le plus grand regret que l'on ait de la mort d'un grand, fut-il de nos intimes, c'est de ne lui avoir pas succedé dans ses postes, ou peut-être de les voir remplis par tel autre qui ne nous sera bon à rien.

Quel est le premier pas que l'on fait après la mort d'un Prince? c'est de courir à son successeur, mais il faut y regarder de bien près, & être assuré que le mort soit bien mort. Quand on en revient, on ne pardonne gueres à ceux qui nous ont crû morts. CASTELLO n'est pas encore bien gueri du repentir de sa précipitation.

Les vertus des Grands diminuent dans l'éloignement. Il n'y a presque que ceux qui les approchent qui s'en apperçoivent; ou si la lueur en perce jusqu'à la Ville, ce n'est que par la réfraction des Courtisans qui ne la rendent pas toujours aussi nette qu'elle est dans son principe. Le Télescope se renverse à l'égard des vices; à peine les voit-on dans les Cours; mais au dehors la même réfraction les reporte & réproduit horribles, effrayans; & l'atome devient un Monde quand il parvient jusqu'au Peuple.

L'inaccessibilité de la Cour ne sauve pas le

peuple

peuple de la contagion, si le vice y regne. Que ces entrées y soient plus libres, s'il y a de la vertu, il y gagnera.

Soit en bien ou en mal, les Grands composent la Piéce & la représentent : le plus souvent le Peuple en fait la parodie.

On voit le galant POLLION voltiger de Loge en Loge, courir de-là au chauffoir, ou passer dans les Coulisses. Il dit à chaque Actrice un petit mot à l'oreille; il effleure en passant le vermillon de CLARINE, ou frise un baiser sur la joüe de ROSALIE. Que Pollion est fou des femmes ! entends-je dire à l'Amphitéatre d'où l'on le suit ! Qui pourroit s'imaginer, en effet, qu'il les aime peu, & qu'il se soit ruiné par vanité avec la M. ? Qu'un Seigneur, comme lui, se réduise à sa femme, quelle honte ! Par où le distinguer alors d'avec son Tailleur ?

GERVAIS est à la tête d'une grande Ville qui demande tous ses soins : il n'a pas trop de tout son tems, s'il veut travailler à son bonheur. Que dis-je? il en trouve encore de reste pour aller dans une Solitude faire des Cordons de Saint François. Quel bien pour un Peuple, qu'un Seigneur qui s'occupe si chrétiennement ! Quelle commodité pour des Citoyens qui auroient la pieté de voüer leurs enfans ? Quelle trouvaille !

Annonce-t'on une nouvelle Actrice : POLEMISTE ne manque pas le Spectacle. Il se croit aussi nécessaire à son début qu'elle-même. Il est le premier à battre des mains & à lui faire compliment sur tout ce qu'il n'a pas en-

tendu; car le voit-on jamais en même place. Il les courre l'une après l'autre. A ses fréquentes apparitions sur la scene, il y auroit à parier, pour qui ne le connoîtroit pas, que c'est lui qui débute, & qu'il rendroit assés naïvement un rôle de fat ou d'étourdi.

Ne diroit-on pas que certains Grands ne parlent que par saillies, & tout au plus deux fois par an, cinq ou six fois dans leur vie? On ne rapporte d'eux que peu de mots, & qui sont toujours concis & pleins d'esprit.

Tel mot a souvent été dit d'une façon très-simple & trés-unie, qui passant de bouche en bouche s'épure, se façonne, se polit, & ne parvient a sortir de l'appartement qu'avec la tournure d'une phrase si fine & si délicate, que celui à qui il doit son origine, ne pouroit être reçu qu'avec peine à le revendiquer.

Le *Moi*. Cheville éternelle de la comparaison d'un Fat. Il place à tout propos son *Moi*, chés lui pour tout refrain, c'est *Moi*. Je lui passe; mais interrogé, quel est le plus fat de tout les hommes? qu'il réponde encore, *Moi*.

Fuyés; colés vous promptement à la muraille? gagnés vite l'embrasure. Je vois venir un homme flanqué de tous côtés de sa grandeur? faites-lui place, & n'en approchés qu'à dix pas à la ronde. Prenés garde à vous si vous êtes obligé de l'accompagner dans une ruë. N'oubliés pas, au détour, de lui donner toujours le haut du pavé; il ne vous en laisseroit pas l'avantage six pas de suite, & il est homme à vous écraser plûtôt contre la borne & à vous renverser dans un tas de bouë.

C'est

C'est lui qui se trouvant à une table, & ayant fortuitement besoin d'en sortir le premier, frapperoit, comme un Prieur de Communauté, pour avertir que tout le monde se levât. Qu'on retarde deux minutes, ou qu'on ne le prévienne pas, il se lancera par-dessus la table au hazard de mettre les pieds dans les plats, de casser les verres, & de renverser les bouteilles, plûtôt que de se retirer tout uniment par derriere les Convives. C'est lui encore, qui entendant parler de Noblesse, vous assure de grand sens froid qu'il tient à toutes les Têtes couronnées de l'Europe qu'il ne connoit souvent que par l'Almanach. Ne vous attendés pas qu'il vous fasse grace, dans le détail de son illustre généalogie, de ses aliances à la porte Ottomane. Il veut y tenir, quand ce ne devroit être que par les femmes, ou par les Eunuques.

Qu'il y ait de la parité entre un Homme & un Homme, entre un Maçon & un Prince: les Grands tiennent contre & les femmes pour. L'essence des choses peut-elle souffrire de la différence des accidens?

Qu'est-ce que c'est qu'un Porteur de Chaises? un Homme de rien, un Manant tiré de la lie du Peuple, un Mulet habillé en homme. Cela étoit bon hier au soir, mais aujourd'hui les choses changent de face. C'est un homme qui mérite quelque considération, & dont le nom se lira dans la même ligne avec ceux des Majestés, des Altesses, des Excellences, & des Grandeurs. Il peut se mésurer avec les Ducs & Pairs, puisque son témoignage

est

est requis en matiere d'Etat. Le hazard n'est pas toujours mal-adroit.

J'entends murmurer le favori contre la lenteur que l'on apporte à élever une Place au Prince. Pauvre flatteur qui ne comprend pas que la plus belle place des Rois est dans les Cœurs ?

Que manquoit-t'il à l'homme pour être parfaitement fou ? L'ambition de voler. Rien ne manque à Ballevique, il s'est fait faire des aîles, il a volé, il est tombé ; & il n'est pas sans ressentir de tems en tems combien il étoit fou de vouloir voler.

Joli mal, mal d'amour & de bonne chere, mal de plaisirs, au chemin que tu prends, tu vas devenir à la mode ; on en rira : mais feras-tu toujours rire ?

Le Grand Seigneur est un homme qui a des Gardes qui peuvent assassiner impunément les gens pour venger la mort d'un Liévre ; qui joüe gros jeu, qui ruine des Marchands, qui ne s'enyvre que des meilleurs vins, qui a réguliérement des indigestions des viandes les plus cheres, & qui ne digére que par le secours de son Apoticaire. C'est un homme qui ne mange qu'extraordinairement chés soi, qui ne voit sa femme qu'en visite, & ses enfans que par hazard ; dont les gens sont bien couverts & mal payés, qui a des Creanciers & des Maîtresses. Qu'est-ce que le Grand ? Tout ce que le Grand Seigneur n'est pas.

L'Homme est un enfant qui s'amuse à considérer son ombre au coucher du Soleil.

Plus il baisse derriere lui, plus elle grandit. Au moindre obstacle elle décroît. Se couche-t'elle sur une surface plane, elle s'étand davantage.

On se croit grand à ne se mésurer que par-là. Le moindre Nain, à ce compte, à plus de sept pieds.

Que devient l'ombre du Géant à midi? Il tombe de bien haut, s'il jette seulement un coup d'œil à ses côtés.

Qu'a fait, pour s'immortaliser, PORPHIRE qui sort d'une si grande Maison, & dont les Ayeux ont acquis tant de gloire? des dettes qui ne seront jamais payées. Que de grands Seigneurs n'ont place dans le Temple de Mémoire, que par le Billan de leurs créanciers.

Dans les chénils on a grand soin de ne faire couvrir une bonne chienne que par un bon chien. On ne néglige rien dans les Haras sur l'accouplement des Etalons & des Jumens. Ou l'attention manque, c'est dans l'union des Nobles. On estime si peu la générosité du sang, qu'on mêle sans distinction celui de BRONTIN, que les Gabelles ont rendu riche, à celui des M. . . . qui nous sont responsables d'une suite de Héros. Peut-être n'y a-t'il en cela que l'argent qui se mêle?

A quels signes, à quelles marques te reconnoître, jeune ANTHE'E? Comment déviner que tu es le fils de ton pere, & le frere de ton frere? Une femme te donne son Nom & ses Armes, & tu renonces à tous les

Ayeux glorieux dont tu es descendu. Je t'estimois mieux Chevalier que Duc.

Décerner la tutelle au plus proche parent, comme à celui qui doit le plus s'attacher à l'avantage de la succession, c'est proprement ne penser qu'aux biens du Pupille, lorsqu'on ne devroit avoir égard qu'à sa personne. N'est-ce pas trop présumer des hommes, que de croire qu'un Tuteur, qui peut gagner à la mort, puisse donner ses soins à la vie?

Le Phénomene de l'honneur, c'est moins de l'emporter sur la Réligion, que de s'élever au-dessus de l'intérêt.

ANDRE' ne manquoit pas la Messe de Paroisse. On le trouvoit à tous les Sermons; on le recontroit à tous les Saluts. Oh, le saint homme! Oh, l'homme de bien! disoit-on toujours de lui dans son quartier. Il n'a fallu, pour démasquer l'hipocrite, qu'une Tutelle.

CHRISE's ne paroissoit point rangé dans ses affaires, on n'auroit pas risqué de lui prêter la moindre somme. Tout plein de ses plaisirs, on ne lui soupçonnoit pas la plus petite attention au gouvernement de son domestique. Son frere meurt; la tutelle de son neveu lui est dévoluë. Qui a jamais géré une tutelle comme Chrisés? Qui a eu plus de soin de son Pupille & de ses biens? Quel Tuteur aussi homme de bien que Chrisés.

Que l'on dise ce que l'on voudra de l'orgueil des hommes, je le trouve bien infé-

rieur

rieur à ce que l'on en penſe communément. La baſſeſſe & l'humiliation de notre état perce toujours, & ſe décéle par quelque part. Le terme de petit s'emploie bien près de la grandeur. Petits appartemens, *petites Maiſons*, petit, petite. Que de petiteſſes! N'y en auroit-il pas aſſés-là pour donner au peuple une belle révanche contre la grandeur? Me trompé-je? Les Petites Maiſons ne ſont-elles pas l'Hôpital des fous?

On trouve étrange qu'il y ait en Afrique des hommes libres aſſés fous pour ſe vendre. On ne croit pas aiſément que de riches Marchands, qui ont ſous eux des centaines d'eſclaves aiſés, ſe plaiſent eux-mêmes à devenir eſclaves. Leur folie eſt la nôtre; & aux termes près nos GRANDEURS les juſtifient.

Tout le monde ne croit pas volontiers aux déſagrémens de la Grandeur. La ſervitude de ces hauts & puiſſans Seigneurs eſt leur premier enfer. Leurs peines temporelles, c'eſt de faire leur cour.

Il faut avoir tâté des Grands & de la Grandeur, pour en bien connoître le vuide & l'embarras.

Point de Prédicateur qui puiſſe faire un tableau plus frappant du néant des vanités, qu'un Courtiſan diſgracié.

Le remede le plus efficace pour faire revenir un homme ſenſé de l'erreur trop flatteuſe de l'ambition, ce ſeroit de lui faire toucher au doigt l'anéantiſſement des grandeurs mêmes, devant les Rois.

CLIDAMIS aime les femmes publiques, fêtées & connues de tout le monde. Il est charmé qu'on voïe sauter ses Maîtresses, au risque de partager leurs bonnes graces avec les Musiciens ou les Danseurs. Il se plait à recevoir des complimens sur leur légéreté dans les entrechats, leurs graces dans la danse, la justesse de leur oreille, leur pied mignon; leur jambe fine: je ne sais pas même s'il haïroit extrêmement qu'on lui haussât le compliment jusqu'au dessus de la jarretiere.

LINDOR, trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de Coulisses, sert, à peu de chose près, comme Clidamis, le goût qu'il a en commun avec lui, & se satisfait en Prince de son rang. On lui bâtit une grande Maison, on y éleve exprès un Théatre où sa Maîtresse devient danseuse en titre & en office. Hommes entêtés de la vanité des Sauteuses, insensés *Caudaules*, ne pensés pas que le dernier des *Gygés* soit mort en Lydie. Nos Danseuses décideroient bien la question.

On achete la Ferme, on paye la façon des terres, on ensemence à ses frais; on fait encore la dépense des Moissons, & souvent ce n'est pas celui à qui le grain coute tant, qui mange la fleur d'une farine qui lui revient si cher.

A deux siécles d'ici, & je garantis l'égalité des conditions rétablie, si les choses vont toujours le même train. La fille du Suisse a déja mis le Prince au niveau de son

Pere,

Pere, & le Seigneur est le rival de son Fermier.

Le Prince est l'image de Dieu. Qui ne seroit Athée, si Dieu ressembloit à ses images?

On dit d'un Prince: c'est un grand homme qui réünit en lui toutes les vertus de ses illustres Ancêtres. Dites-moi un peu qui sont ceux-ci? On connoît son Pere, à la bonne heure: son Grand-Pere, je le sais; son Ayeul, je le veux encore, Passés-vous outre? il a encore de qui tenir. Entre nous deux, ce qu'il y a de plus certain dans sa filiation; c'est l'héritage.

Est-ce un nouveau fort que l'on construit? Les ennemis seroient-ils au cœur de la Picardie, & ménaceroient-ils Paris d'un siége? Quelle épaisseur de murs! La nouvelle Citadelle s'éléve, & commande tout le quartier. J'y vois rouler du canon. Déja l'on plante des guérites, l'on pose des Sentinelles, & on donne la consigne; il y a une Patroüille & des Rondes. On entre-là plus mal-aisément qu'à Luxembourg. Y va t'on garder quelque nouvelle Toison d'or? Quelque moderne Danaë inquiéteroit-elle quelque vieil Acrise? Non: c'est un nouveau PARIS, qui veut y déposer son HELENE. Instruit de l'usage qu'elle a fait de la liberté que MENELAS lui avoit laissée, il n'est pas d'humeur à lui en donner autant. L'y voilà entrée & consignée, comme un criminel d'Etat à Pierre-en-Cise. Quel barbare Amant que ce *Paris!* Les femmes le trouvent ridi-

cule, bourru & ſans égards. Quatre Amans de ſon caractére mettroient bien bas l'envie de quitter les Maris. Ce Paris leur fait la leçon, Hélene trouve moins en lui un Amant qu'un autre Mari; & qui pis eſt, un Mari à l'Italienne. Mais, malgré tout, il eſt Amant, ſans quoi elle l'eut planté là. Qui décidera qu'elle auroit pû le faire?

Le Marchand de foin & le Marchand d'avoine réfuſent l'un & l'autre de donner leurs marchandiſes ſans argent, & tu n'en a pas. CLEOPHORE, comment nourrir tes chevaux? Un Bourgeois ſeroit hors des gonds. Qui me fait encore crédit, répond Cléophore à ſon Intendant? Le Patiſſier. Eh bien! qu'on leur donne des darioles & des tartelettes.

L'exemple eſt pernicieux, & la contagion gagne inſenſiblement & corrompt tout. Objection ſpécieuſe! Parade qui ne convient qu'aux lâches! Le vrai Sage, côte à côte des ſots, ſe trouve toujours iſolé à plus de vingt-cinq lieuës à la ronde.

C'eſt compter beaucoup ſur la folie des hommes, que de fonder hardiment à perpétuité un grand établiſſement ſur les revenus qu'elle doit produire. S'ils devenoient ſages, ou en feroit la fondation.

Quand je vois faire l'immenſe énumération des ingrats, & que j'entends crier par tout contr'eux, je ne ſuis plus tant de mauvaiſe humeur contre mon ſiècle, puiſque cette prémiere multitude ſemble évaluer le nombre des bienfaiteurs; mais ne me pré-

viendrois-je pas trop facilement pour mes contemporains dans ma bon homie? Toutes les criailleries que l'on fait là-dessus ne sont peut-être que les suites d'une épidémie imaginaire.

Joüir tranquillement des douceurs & des satisfactions de la raison, c'est s'abandonner à une personne sage, en qui on a une entiére confiance, & qui n'en abuse point. On récueille les fruits de la vertu sans avoir l'embaras de la cultiver.

On ne masque pas les défauts du corps comme ceux de l'esprit: aussi embarassent-ils davantage. On fait tout pour les cacher. Un Borgne, ou celui qui a un œil éraillé ou chassieux ne se laisse voir que du côté le plus avantageux. On ne le voit à table que de profil; il garde le haut du pavé sans orgueil, & le prend sans civilité. Un Bossu ne se montre pas par le dos. Il est pour les anciennes chaises & les fauteüils qui couvrent un homme jusques par dessus la téte: il paroît aussi soigneux de se présenter en face que le Borgne l'est du contraire. Il entrera dans le mur plûtôt que de laisser passer derriere soi. Un Boiteux n'a goût que pour les divertissemens où l'on ne quitte jamais place. C'est sans doute en leur faveur qu'on a inventé le Quadrille, ce jeu d'éternité. Quelque beau que soit le tems, un boiteux a toujours une excuse pour ne point aimer la promenade; ne fut-ce qu'un rhume de commande, ou qu'il craint le serein, le soleil ou la poussiere.

Croiroit on paſſer des vices aux vertus? Qu'on y prenne garde. Souvent toute la différence n'eſt que dans l'eſpece de la paſſion qui meurt, & de celle qui lui ſuccéde.

L'on ne ſe croit ſouvent que ménager qu'on eſt déja avare. On ne penſe être que généreux, quoique l'on ſoit prodigue. La balance ne tient pas long-tems entre deux fers.

D'un excès dans un autre. Un Homme qui n'a pas eu de médiocres paſſions ne peut guéres s'arrêter précisément à ce qui eſt vertu; il va toujours au-delà, & c'eſt un vice pour un autre, quelquefois auſſi deshonorant & auſſi dangereux que celui qu'il a quitté.

Un coup d'œil ſur nous-mêmes nous fera voir que les vices que nous reprenons aigrement en autrui, ne ſont ſouvent que ceux mêmes que nous avons. Qu'on mette pour pendans deux orgueilleux ou deux avares.

Il y a des paſſions particuliéres qui fourniſſent de grandes reſſources au public. Il y en a de publiques qui ſont très-préjudiciables aux particuliers.

Tous les enfans ne reſſemblent pas généralement à leurs Peres. Que de vices qui donnent l'être à certaines vertus, & combien de vertus qui ne produiſent que des vices? L'orgueil fait bien des honnêtes gens; & l'œconomie eſt la mere de l'avarice.

MARC a vû un tems où ſa fortune médiocre ne lui laiſſoit rien à donner, & il donnoit tout. Ses Domeſtiques partis pour la

Cam-

Campagne, montés sur des chevaux Anglois ou Barbes, ont été heureux de s'être précautionnés de souliers pour le retour. La faveur a ri à Marc; & l'or a plû dans ses coffres à Millions. On penseroit qu'il a donné davantage, & que ses Domestiques n'ont point été démontés, & on penseroit mal. Il les a diminués; ils ont été mal payés, & mal couverts. Il a marchandé même avec ses Maîtresses. Il ménageoit apparemment pour ses héritiers? Il n'en n'avoit pas, & est mort sans avoir le tems de tester.

Me diroit-on pour quoi un Homme devenu riche ménage beaucoup, & qu'il dépensoit tout lorsqu'il étoit pauvre?

J'ai vû TIRCIS faire du bruit aux plus galantes Toilettes. Il est passé avec les Taffetas de l'année derniere. Ils font mal au cœur; on n'en veut plus; on n'en parle plus.

Depuis dix ans LODIVITE étoit réduit à des entrées communes, & à très-peu de dessert, que l'on prenoit encore à crédit chés le Fruitier-Oranger. Dix Maîtres d'Hôtel étoient sortis de chés lui avec leur premier habit, & sans avoir pû tirer un sol de leur gages. *Castel* les suit, fait revenir les entremets fins, les bisques & les fruits confits. La bonne chere reparoît dans toute sa délicatesse. Lodivite se félicite d'avoir un Domestique aussi intelligent. Au bout de dix ans Castel, riche en Actions, en Contrats, en beaux Meubles & en belle Vaisselle, & sans avoir touché d'argent de son Maître, se re-

tire de son service, prend un Laquais, & vit de son bien. Qu'il faut d'industrie pour s'enrichir dans une Maison où il n'y a pas d'argent! C'est vouloir se baigner dans le sable; ou tirer du feu du milieu des eaux. Le Petit-Fils de Lodivite pourroit bien encore payer l'usure du bien-être de Castel; & les Marchands, qui ont fait crédit au Maître, n'en sont pas à maudire le savoir-faire du Maître-d'Hôtel.

Pour quelles rares connoissances NEKIA se voit-il surchargé de Pensions, & comblé d'honneurs & de titres? Auroit-il trouvé le moyen d'assurer la guérison des plaies du Diaphragme? En ce cas je ne conteste pas qu'une Compagnie respectable lui donne place entre le mérite & la science. Mais que fait Nékia? Sur quoi le consultera-t'on? Je tremble qu'on ne le sache: je ne le dirai pas. * *Sephora* & *Phua*, que Nékia vous eut bien remplacées au gré de Pharaon! par ses secrets les Israëlites ne fussent pas devenus si nombreux. Malheureux artisan de l'iniquité: que j'entens d'embryons qui te citent, du fond du néant, à grands cris, au Tribunal de la vengeance de la nature, & de Dieu!

Ce n'est pas seulement pour l'honneur du Peintre que l'on fait mettre son Portrait au Salon.

Belle

* Sages-Femmes qui accouchoient d'ordinaire les femmes du Peuble Hébreu, & ausquelles Pharaon ordonna de tuer les mâles qui naitroient d'elles, & qui n'obéïrent point au Roi. Exod. chap. 1.

Belle nouveauté que celle du Salon! Matiere à réflexions pour un Moraliste. L'égalité des états y réprend. Le Roturier, en robe de Chambre & en bonnet de nuit, y est à côté du Noble en habit brodé, & le Prince, malgré son air dédaigneux, & quoique chargé de Coliers d'Ordre & de marques de distinction, s'y trouve entre le Savoyard & la Lanterne magique.

* SAUL, lisons-nous, dans les vertiges dont il étoit souvent agité, recevoit de grands soulagemens des sons que DAVID tiroit de sa Harpe. Ne seroient-ce pas ces propriétés merveilleuses qui mettent l'Opéra en vogue? Que de gens à qui la Musique peut devenir nécessaire, même par ordonnance de Médecin!

Le Siécle en est là. Il faut ou se donner à connoître pour fornicateur ou pour adultére; ou s'exposer à passer pour quelque chose de pire.

Une tenuë d'Etats: la belle chose! Monsieur le Gouverneur, Madame la Gouvernante; les grands & magnifiques titres! Le mari est là pour recevoir les présens de la Province, & la femme y tient grand jeu, & ruine, à coup sûr, une grande moitié des bons Gentils-hommes qui veulent avoir à dire dans leur village quils ont eu l'honneur de faire la partie de Madame la Gouvernante.

L'Homme si vain de ses biens, pour l'ordinaire, n'a qu'un moment où il voudroit

* *Les Rois, Liv. I. chap. XVI.*

qu'on le crût pauvre ; & c'eſt celui où l'on déſireroit qu'il fût riche, & qu'il le fût être, parce qu'on a beſoin qu'il le ſoit.

Le ſeul inſtant où l'on ſouhaite du bien à quelqu'un, c'eſt celui où il nous peut être utile qu'il en ait.

On ne demande qu'à être riche. Ce déſir ſeul eſt des deux grands tiers dans tous nos vœux. L'eſt-on : on ne ſait que faire de ſon argent, il embaraſſe. Achetera-t'on des maiſons ? les loyers en ſont trop bas. Des charges ? un petit bout d'Edit peut les révoquer. Des rentes ? on craint la réduction. Le placera-t'on ſur les Hôpitaux ? Ils ſont banqueroute. Sur le Clergé ? On ne ſait qu'en dire. Que faire de ſon argent ? N'eſt-on pas fou de déſirer d'être riche !

Art ſi vanté de réduire nos beſoins en plaiſirs ; art dangereux, art déteſtable qui les a multipliés, & qui en a rendu le ſuperflu inſéparable.

On ſe réſoudroit plus franchement à être un Héros Chrétien ; parce qu'il n'en coûteroit au plus qu'un moment pour l'être, & que l'amour-propre y trouveroit encore ſon compte, qu'on ne s'étudieroit à devenir un bon Chrétien, parce qu'il n'y a pas de renommée à acquerir par là, & qu'il en coûte pour ſurmonter ſes paſſions.

Le voudra-t'on croire ? Il y a des Chrétiens qui ſont adultéres, fourbes, méchans, vindicatifs, durs, qui ne vont à la Meſſe que par habitude, ou même qui n'y vont point du tout, & qui ſeroient prêts à ſe faire

couper par morceaux, s'ils étoient à la Chine ou au Japon, & qu'on leur deffendît, sur peine de la vie, d'assister aux exercices de la Réligion.

Un homme sage ne craint pas la colere d'une femme. Un plus sage ne la provoque point. C'est aller de gayeté de cœur donner l'alerte aux ruches, en faire sortier les mouches, & mériter d'en être piqué.

THERAMENE croit du bel esprit être distrait; mais il l'est si-mal, qu'il est le plus souvent à moitié à ce qu'il a envie de faire. Il ne faut pas être distrait pour le bien joüer.

Autrefois la calomnie grossière & la médisance Provinciale s'épuisoient en paroles pour répandre leurs venins. Que le siécle gagné! Il ne faut plus qu'un silence d'un certain air. Quelle œconomie du tems.

On ne se plaint quelquefois d'un long Diseur, que parce qu'on lui envie le plaisir d'être en sa place.

Le feu sort des yeux d'EROPHILE. Il frémit, il grince les dents, il écume, il ébranle les fondemens de la maison à coups de pied, & enfonce les parquets. Tout tremble devant lui. Sa femme & ses enfans sont forcés de l'abandonner à sa fureur. Il méconnoît jusqu'à ses chiens qu'il caréssoit il y a un moment. Il brise ces superbes porcelaines du Japon qu'il a achetées si cher. Les glaces volent en éclats, il lance les meubles à travers les fenêtres. Ses Laquais & son Valetde-Chambre fuïent, & il les poursuit. Enfin il se trouve seul, & n'ayant plus rien

à casser, il revient à lui-même comme d'un someil profond. Il voit le dégât de ses brusques emportemens. Dirai-je qu'il rougit de de ce qu'il vient de faire? A peine s'en souvient-il. Il s'en faut peu qu'il ne demande comment ses miroirs se trouvent en pieces, & qui est-ce qui l'a fait?

L'Homme peut-il s'oublier jusques-là? Y a-t'il à espérer qu'Erophile guérira d'une maladie dont il n'a pas même de mémoire? Quel reméde lui donner? Est-il capable d'en recevoir?

Nos meilleurs sentimens frisent souvent nos passions: très-souvent ils passent au-travers, & s'y teignent.

L'époux de ta chere ZENOBIE est mort, & tu es veuf. Qu'attens-tu, LICIDAS, pour légitimer des plaisirs que dix années d'adultére n'ont pû rallentir? Tu épouse Zénobie; que peux-tu faire pour elle où tu ne sois de moitié?

A quoi tient souvent le crédit d'un homme? A savoir changer à propos d'habit & de nom. C'est quelquefois à la Cour tout ce qu'on connoît dans une personne.

Il n'y a que les passions vives qui puissent faire comprendre la facilité qu'il y auroit de tout sacrifier à Dieu. Que ne néglige-t'on pas quand on aime? L'avare se sacrifie à son argent.

On paye exactement les dettes du jeu; l'honneur en dépend. Dans quelle classe range-t'on les dettes des achats & des emprunts

prunts qu'on ne paye pas? Est-ce dans celle de l'honneur, ou celle de la Réligion?

Commençons par en excepter les vûës d'utilite ou d'interêt que nous pouvons avoir sur quelqu'un, ensuite nous cherchons moins à le connoître pour le loüer, que pour trouver l'endroit par où le blâmer.

Si nous cherchons à approfondir une vertu; c'est moins pour la remplir en tous ses points, que pour y trouver des adoucissemens.

De nouveaux Crimes levent, & d'autres passent. On a gagné la réforme du viol, par le bon accord, & le consentement des personnes qui feroient encore dans le cas d'y être exposées. Le terme n'est presque plus qu'un mot de chicanne.

Quoiqu'on dise de l'influence des Climats sur les Mœurs: Qui ne croiroit la France au Midi, à voir la vivacité des passions qui y regnent, la perséverance que l'on y a dans les vices, & le mépris que l'on y conserve pour la vertu.

Le Phisique d'un païs chaud autorise la pluralité des femmes. Quel est le Phisique de France où elle commence à faire tant de progrès? Le tempérament péche-t'il contre le Climat, ou le Climat contre le tempérament?

Un homme me parle à l'oreille de tel ou telle, & me dit tout ce qu'il en sait. Que dois-je croire qu'il pense à mon sujet? qu'il attend que je sois retiré pour me mettre à mon tour sur le tapis.

L'horreur du vice est de trop, pour conduire

duire à la vertu, quand on a le cœur assés pur pour aimer le bien pour ses propres attraits.

La défiance ne se trouve guéres en compagnie de la probité. Un fripon n'est pas ordinairement dupe. On s'accoûtume aux poisons pour s'en garentir.

Nous ne loüons que ce qui est sans consequence vis-à-vis de nous; ou ce que nous avons de mieux, que ce que nous approuvons.

Les louanges outrées que l'on donne à une personne morte, sont souvent moins des preuves de notre amitié que de la malignité & de la satisfactions de notre haine.

L'ennemi mort n'est pas facile à distinguer du meilleur ami encore vivant.

Il n'est pas deshonorant d'être prévenu par l'affection d'autrui. Le point, c'est de s'en rendre digne, & d'en acheter la continuation par ses soins.

Patrimoine bien riche qu'un bon nom. Quelqu'un a dit à MANSON: quel nom avés-vous là? Profités-en; il vous est commun avec un homme qui excelloit dans son art. Pourquoi n'y feriés-vous pas votre chemin comme lui? Je ne sais, a répondu Manson, rien de ce qu'il faut savoir. A d'autres; lui a-t'on repliqué: avec un nom comme le vôtre on sait tout; & tout de suite, sans l'écouter davantage, on lui a mis en main un crayon & une régle. On lui a présenté du papier: il a tiré une ligne, puis une autre. Le voilà Architecte, s'il savoit faire

un

un plan. N'importe, il les fait-faire. Que d'Orateurs n'ont pas plus de Rhétorique qu'il n'a de dessein? On lui a donné un oncle fameux, & à force de lui crier qu'il est de ses parens, il est parvenu à le croire, comme aussi qu'il est bon Architecte.

PHÆDON, reçû Docteur dans la Faculté, se morfondoit dans la Ville. Il ne trouvoit personne qui voulut avoir la curiosité de mourir par ses Ordonnances; il quitte une Ville ingrate, où tout le monde est porté à vivre, pour se retirer en Province. Il y passe dix ans. Enfin, las de ne tuer que des Païsans, il revient dans cette Ville. Il masque. Avec une longue barbe postiche, un bonet en pain de sucre, une Jacquette, du baragouin & un interprete dressé, le voilà Arabe. Il ne lui manque pas même un nom qui grince. Que lui faut-il encore? Quelque gros Seigneur qui veuille bien avoir la complaisance de mourir sous son nom. Il en trouve un, deux, trois: autant qu'il en veut, & le Médecin Arabe est en vogue. Peut-on ne pas guérir entre les mains d'un Médecin qui vient de si loin?

On dit à ORANTE, qui emprunte à droit & à gauche, qui fait des billets usuraires à trois pour cent par mois, qu'il prend le vrai chemin de l'Hôpital, & qu'il se ruine; & Orante n'en fait que rire. On s'étonne de le voir si tranquille. Qu'on l'écoute parler: c'est ceux qui me prétent, dit-il, qui se ruinent. Les bonnes dupes! Je ne suis pas en âge, & j'ai la voïe des Lettres de Récision. Orante, j'ai un petit mot

à vous dire à l'oreille : vous êtes un fripo
plus fripon que *Nivet* & *Cartouche*. Les
qui ont entrepris de mettre votre bien à co
contre la séduction & les entreprises des l
ers, n'ont pas prétendu vous tenir l'é
pour entrer chés eux, & les voler. On
d'arrêter un malheureux, sur qui on a
vé des *Rossignols*. La plus grande grace
puisse lui faire, dit Orante, c'est de l'
yer aux galéres. Orante, taisés-vous:
vous juger trop clairement; qu'a fai
homme plus que vous?

Que voulés-vous que fasse Lysippe? il l
Il est aussi peu capable de rien faire de
même, que de rien vouloir faire. Me
à la Messe, à la Comédie, au Bal:
par-tout pour vous, sans être en aucun e
pour lui-même.

Le seul bonheur qu'on puisse souhai
Lysippe, c'est qu'il se trouve toujours av
gens de bien.

Un homme foible, irrésolu, & q
pense jamais, c'est Menophile. Qu'i
oüi ou non: il ne faut pas l'en croire s
qu'il a dit, car il n'est pas sûr qu'il sache
me s'il a parlé, pourquoi il a parlé,
qu'il vient de dire. C'est l'écho qui re
ce qu'elle a entendu. Le dernier senti
qu'il a, est moins le sien (celui qui lui
le plus) que celui de la derniere person
l'a quitté. S'il y persévére, c'est que
sonne ne se présente pour l'en faire cha
C'est un Porte-voix général qui ne de
de qu'à être embouché.

Est-ce la modestie ou la honte qui a fait reçevoir entre les articles de la civilité, celui de ne jamais ouvrir un Livre chés autrui?

Qui vous attriste? avés vous quelque mauvais Procès? Seriés-vous homicide, incendiaire, voleur, brigand? Quelqu'un de vos amis doit-il être pendu, rompu, brûlé? consolés-vous. Si vous avés de l'argent, ce n'est rien. Je vous enseignerai une personne de bonne composition qui a tout à vendre; & qui vend tout.

Voici le bon tems pour désirer; le vrai tems. Estes-vous pour le spirituel, ou pour le temporel? Que voulés-vous? Canonicat, Abbaye, Evêché, Contrôle, Recette, Direction? choisissés, payés, l'assurance est ouverte.

Un homme plonge-t'il; ses meilleurs amis lui lâchent la main, retournent la tête. A peine crie-t'on au secours, ses parens le renient. C'est déja trop pour eux que d'avoir un même nom avec lui. Que ne reclame-t'on contre la ressemblance? Revient-il sur l'eau, on court à lui. Dès qu'il est sur le sable, on l'entoure, on s'empresse de l'essuyer; chacun veut y mettre la main. C'est peu d'être son cousin-germain, on veut être son frere.

La famille d'un nouveau Favori n'a point de fin, & celle d'un nouveau disgracié finit à lui. Il n'a même de femme & d'enfans qu'autant que son malheur leur peut être commun.

Il y a une juste compensation entre les sentimens des deux Sexes, selon ce que l'un

ou l'autre craint ou désire. Toutes les femmes crieront contre un méchant homme, & s'intéresseront contre lui, sur-tout si c'est une femme qu'il a offensée. Qu'une femme soit soupçonnée seulement d'entretenir un mauvais commerce, toute la Nation des maris souscrira à sa condamnation, & sollicitera contre elle. Ne penseroit-on pas d'abord que les femmes & les hommes se soûtiennent entre-eux ? nullement. C'est qu'ils craignent de se trouver aux prises avec de pareilles gens.

Quelque soient le bonheur ou le malheur, ils ne remplissent jamais pleinement le fond de la perspective.

C'est l'état de la bonne ou mauvaise fortune qui donne le prix aux vertus propres à l'une ou à l'autre situation.

Il y a des vertus de disgrace, que toutes celles de la prospérité ne sont pas capables de regarder en face.

La modération dans la bonne fortune a un beau côté: mais est-elle capable de disputer le pas à la fermeté d'ame dans l'adversité?

Par exception, il seroit plus aisé à de certaines gens d'être vertueux dans la prospérité, que patiens dans l'infortune.

L'adversité dégrossit le sentiment, & la raison le polit.

Ce qu'on a fait par la monogamie ne seroit-il pas ce qu'on avoit prétendu faire ? Qui m'empêchera de le penser tant

que je verrai le succès & l'impunité de l'adultére ?

THERSITE, contre qui sa femme boude depuis trois mois, cherche à se reconcilier avec elle, & fait pour elle tant de folies, qu'on auroit peine à les passer entre un jeune Financier & une Fille d'Opéra. Elle a vendu ses diamans, il lui en donne d'autres dix fois plus beaux; & lui achette un carosse si superbe, & des chevaux si rares, qu'il ne faut encore qu'un pareil raccommodement pour lui ôter jusqu'au moyen d'aller à pied.

Que l'on est dupe de soi-même & des autres! On croit souvent donner des preuves d'amour, & ce n'en sont que de tempérament. Celles que l'on reçoit ne sont pas toujours plus épurées ni mieux connuës.

Quelle pitoyable condition que celle d'un mari, qui par des profusions déplacées devient le parasite de sa femme, & joüit auprès d'elle des avantages du douaire! Celle même de l'épouse la plus malheureuse ne peut pas être plus triste.

Qu'ont gagné les Mœurs & la Réligion au milieu que les préjugés ont établi entre la sainteté du célibat & l'utilité du Mariage, que de rendre la condition des époux plus dangereuse, & celle des garçons plus commode ?

Y auroit il encore à espérer pour les Mœurs, dès qu'on pense au dégoût que l'on a pour le Mariage ? Les plaisirs de l'inno-

cence paroissent trop légers pour balancer auprès des sens les peines du ménage.

Le Mariage qui étoit une régle, est à la veille de devenir une exception. Moins il sera estimé, & plus il y aura d'époux infidéles.

La complaisance des Maris n'est qu'un vice d'invitation à la pareille. Ils semblent assés s'entendre entr'eux ; & je ne vois presque point d'ingrats parfaits en ce genre.

Epouser une femme riche, c'est souvent acheter une terre pour son révenu. On va d'abord pour la voir, mais on n'y reste pas. On en reçoit l'argent, & le Fermier la fait valoir, comme l'amant la femme.

N'attendre que de dures compositions des parens d'une fille dont on s'est amouraché, c'est deviner juste. On aime : qu'on est foible en cet état ! & que de gens savent profiter de nos foiblesses. Ils nous dépoüillent sans pitié de tout ce que nous avons de plus précieux.

* „ SICHEM aime passionément DINA.
„ HEMOR chérit son fils Sichem ; que ne fe-
„ ra-t'il pas pour le satisfaire ? Il se livre &
„ son Royaume entre les mains des rusés
„ & vindicatifs enfans de Jacob. Funeste
„ amour, je te reconnois-là ! Tendresse pa-
„ ternelle ne mérités-vous pas une autre re-
„ compense ? Mais la condescendance d'un
„ pere trop foible ne peut être trop punie.

* Gen. chap. xxxiv.

„ De moitié, peut-être, dans les désordres
„ de Sichem, Hémor s'étoit attiré cette
„ punition".

Ce ne sont plus Siméon & Lévi, ces barbares vengeurs de la vertu de leur sœur offensée, qui entrent l'épée à la main chés Hémor & Sichem, son fils; c'est doucement, chés un Notaire, & par un Contrat abusif, où l'on fait glisser quelques clauses litigieuses, & à double sens, qu'on égorge, à huis-clos, le beau-pere & le gendre.

Chacun dit, sans trop de précaution, qu'il a le cœur bon, qu'il est fidéle & sincère; & chacun le dit, parce que peut-être il n'en est rien, ou, que si cela est, on ne le voit pas. Personne ne s'avise de dire qu'il a de beaux yeux, la main potelée, la jambe fine; parce que, quoique cela soit beau, tout le monde est à portée d'en juger, & qu'il y a le démenti à craindre.

Il est encore à décider si les personnes que nous haïssons, nous affectent plus ou moins que celles que nous aimons.

La jalousie reste au cœur comme la roüille sur le fer. En vain s'efforce-t'on de la dissimuler, elle paroît à la moindre occasion. On ne pardonne que jusqu'à ce qu'on voye un tems propre à se venger.

* „ BETSABÉE, Mere du Roi SALO-
„ MON, avoit tout fait pour ce fils qu'elle
„ aimoit. David lui avoit promis qu'il

* Les Rois, liv. III. chap. 2.

„ regneroit, & c'étoit par ſes ſoins qu'il l'a-
„ voit préféré à ſes aînés. ADONIAS,
„ voyant le Roi, extrêmement vieux, ſe
„ fit Roi, & fit un grand feſtin à ceux qui
„ ſuivirent ſon parti. Bethſabée, attentive
„ a tout ce qui ſe pouvoit tramer contre ſon
„ fils, envoya le Prophête Nathan avertir
„ David de ce qui ſe paſſoit. Au même
„ moment Salomon fut proclamé Roi, &
„ le parti d'Adonias ſe diſſipa. David étant
„ mort, & Salomon joüiſſant paiſiblement
„ du Roïaume, Adonias pria Bethſabée de
„ demander l'agrément du Roi pour qu'il é-
„ pouſât la jeune Abiſag de Sunam qu'il ai-
„ moit. Bethſabée ne fut point écoutée;
„ mais Salomon profita de la fauſſe démar-
„ che de ſon frere, & le fit tuer ". Un fre-re aîné, dont on a reſtraint les droits, eſt bien coupable pour la moindre choſe.

La fatuité eſt un ſurtout qui n'eſt que pour les ſots. Il eſt taillé ſur leur meſure; s'il va à quelqu'un, c'eſt à eux.

Il y a des gens qui racontent une hiſtoriette dans un ſtile plat, ſans ſel, ſans jugement, & en bégayant à moitié. Ils prétendent dire de ſi belles & de ſi bonnes choſes, que craignant qu'on n'en rie pas, ils en rient eux-mêmes les premiers aux larmes. Je les vois ouvrir de grands yeux, & regarder ſi je rirai. Je ne ſais pourquoi je ne ſuis jamais tenté de rire; ſi ce n'eſt que, faiſant eux ſeuls les deux rôles, ils rient aſſés pour toute une compagnie.

Les femmes rélevent le goût, dit-on; pré-

texte frivole pour s'y abandonner, dés qu'elles corrompent les mœurs. Elles ont amené par la rivalité les hommes à aimer la parure, & à en faire usage. Dès-lors on a négligé de chercher à se faire valoir par soi-même, pour plaire par la mode.

Il y auroit un moyen sûr pour opérer la conversion des hommes: ce seroit de commencer par celle des femmes. Mais que devient, dit quelqu'un, la sûreté du moyen? Est-elle seulement imaginable.

Tout est adapté au goût des femmes. Nous n'aimons que le frivole. Notre conduite n'est que fanfaronade, & notre entretien que gasconade.

Quelle étrange contradiction dans les jugemens des hommes! Est-on en commerce avec des femmes, il faut passer pour sot, ou être coquin.

Nous ne jugeons pas assés solidement des hommes, pour préférer en eux une probité austere qui nous géneroit, à la douceur d'un commerce qui pourroit nous amuser. L'apparence nous séduit & nous décide.

Les Hommes sont comme les diamans; ils sont durs, & ne se polissent que les uns par les autres. Le Philosophe qui fait consister la vertu à fuir les honneurs, & à les mépriser, est bien éloigné d'être ce qu'il se croit, & ne sera jamais ce qu'il veut être.

Un homme est bon, mais il est rude, hérissé, farouche & peu sociable; il a des humeurs qui font quelquefois oublier tous les

avantages qu'il y a à retirer de son commerce, pour s'attacher à un autre qui cache souvent un mauvais cœur sous des dehors qu'on souhaiteroit au premier.

L'avare est l'homme le plus près, & le plus loin de la sagesse.

Il faut être réduit dans un état bien pitoyable, si l'on n'a pas encore dequoi donner ; quand ce ne seroit qu'un verre d'eau.

Que vous a dit cet homme qui babille à perte d'haleine depuis trois quarts-d'heure? Qu'avés-vous retenu de tout ce qu'il vous a dit? Que voulés-vous, me répond-t'on, il faut bien dire quelque chose. Quel privilége pour les sots & les bavards!

Dire que l'homme ne se connoît pas, c'est n'avoir jamais pris garde aux soins qu'il apporte à se déguiser.

Olene ne prend point, au milieu de la Ville, un de ces beaux Hôtels qui ont des appartemens si vastes, que la plus grande partie reste souvent sans être meublé, ou qui donnent à connoître, par leurs *Marbres*, le Seigneur qui les habite. Il ne veut point être connu, & n'a pas trop de cent mille livres pour ses plaisirs, sans s'amuser à meubler des Chambres. C'est dans un Fauxbourg à l'extremité de la Ville, & pour ainsi dire, dans un païs perdu, qu'il se cantonne, & qu'il se ruine obscurément avec trois ou quatre femmes, qui sont les seules qui sachent qu'il se ruine.

Je l'avois entendu dire, mais je n'en vou-

lois rien croire. Est-il croïable, en effet, qu'il y ait des gens assés dépourvûs de bon sens pour s'en aller en pleine nuit, entre quatre chemins, chercher à avoir un mot d'entretien avec le diable, & qui plus est, pour acheter chérement un moment de conversation avec ce vilain Monsieur? Que vouloit-on de lui, me dira-t'on? Eh! a-t'on recours au diable que pour avoir de l'argent? En avois-tu besoin, NEOLON? Oüi. Eh bien! il falloit commencer par garder tes cent Loüis.

Fuis, malheureux ALPHONSE: ta méprise pourroit te coûter cher: mets un mur entre toi & ce furieux. Ce n'est pas assés, passe la mer. Tu es encore trop à sa portée; retire-toi sous l'autre Tropique. Tu as tout à craindre; près de lui tu ne vaux pas la Poule que tu viens de tuer.

Quels démons ont allumé les feux qui te brûlent? Quels Volcans s'entrouvrent sous tes pas? Est-ce fureur? Est-ce jalousie? Est-ce amour? Est-ce jeu? Infortunée S. . . S. . . méritois tu d'être si cruellement punie?

On dit par tout que l'on n'aime point les façons, & que c'est l'usage. Qu'on ne s'y trompe point. Ce qu'on n'aime pas, c'est à en faire. On en use familiérement; on se le passe à soi-même; mais rarement l'excuse-t'on dans les autres.

La politesse a des expédiens singuliers pour ne se point donner à crédit. On fait quelques façons au sortir d'une porte pour

ne se point laisser réconduire. Le Ma
du Logis en fait de son côté, pour ne p
laisser-là son homme; il ne veut *que le*
aller. Enfin, on se separe en le forçant
rentrer dans son appartement, d'où il
sort subitement pour retrouver encore l'a
dans l'escalier. Il l'atteint & le reconduit.
devroit être suffisamment. Non; il veut c
lui ait obligation de sa corvée; il lui soul
un dernier adieu à mi étage. L'autre ren
te, le bourre de belle maniere, & le re
dans sa Chambre, où il est obligé d
renfermer, s'il ne veut pas en être suivi.

Les vûës courtes sont à la mode. On a
à avoir une excuse prête pour ses impolit
ou son amour-propre, lorsqu'on se tro
pris sur le fait.

On voit d'une lieuë un vieux oncle ri
& sur lequel on a des vûës; & l'on se l
presque heurter de front par un frere m
son aise, ou dont on n'a rien à préten
Il y a encore un moyen court, lorsque
craint d'être serré de trop près. Ce
les ruës de traverse.

Il a le cœur tendre. Ne pensés pas que
parle d'un Roi, d'un Pere, ou d'un Epo
Non, c'est d'un homme qui ne l'a pas
sans crime, & qui a de trop ce que les au
ont de moins.

On donne sa soupe en ami à l'homme le
indifférent. Seroit-on bien content d'
traité soi-même en ami?

Tel chés soi n'a du goût que pour les m
communs & de peu de valeur, qui ne l'a

chés soi ; & qui ne s'en ressouvient plus même chés ses meilleurs amis.

L'Homme, je dis même l'honnête Homme, l'Homme de bien fait peur à un autre honnête-Homme, à un autre Homme de bien la nuit au milieu d'une ruë, & le jour dans un bois. Deux Loups s'y rencontrent, & s'y font accueil. N'est ce point deshonnorer ceux avec qui l'on a à vivre que de se méfier d'eux, ou de dissimuler avec eux? Quoi dans le centre du monde le plus poli, verrai-je long-tems cette pensée injurieuse, dont la Théorie seule effraye, être en pratique? *Croyés*, y lit-on en gros Caracteres, *tous les Hommes honnêtes gens, & vivés avec eux comme avec des fripons.* Quelle honte pour les Hommes que ce ne soit pas-là un Paradoxe! Et quand l'a-t'il été?

L'Homme de bien a obligation à tous ceux qui font du bien, & les aime sans les connoître.

Vous voulés que tous vos amis & tous vos parens s'ajustent sur vos idées, cela est bien difficile. Il y a un chemin plus aisé & moins long pour cadrer avec eux ; ce seroit de vous conformer vous-même à leurs sentimens. Ce seroit effectivement le plûtôt fait ; mais c'est le moins facile à faire.

Par un même égard envers Dieu, on doit souffrir les charges de la société, lorsqu'on en reçoit les avantages.

A dix mille ingrats que l'on a fait ; il en manque un pour mériter la couronne de gloi-

autant à un Couvent de Capucins, q
meilleure métairie des Bénédictins.
craint ni la niélle, ni les gêlées, ni la

Il y a des Collatéraux à qui les petit
lades des Capucins ont donné quelquefo
grandes coliques.

Quelques Célibataires par état ne p
sent-ils pas en avoir acquis la dispense?

Ceux qu'on entend tous les jours s
chainer avec tant d'animosité contre les
mes, ne seroient-ils pas en revanche?

Un Prédicateur, même le plus fam
doit quelquefois moins son Auditoire
breux à ses talens ou à sa réputation,
Quartier ou qu'à l'assurance & à la pre
tion qu'ont certaines personnes qu'elles s
vûës & qu'elles verront plus qu'ailleurs.
siveté & la vanité des femmes, & l'ha
de qu'ont les hommes de les courir par-
soûtiennent souvent le nom du J . . . .

La Loueuse de chaises est souvent la
sonne qui peut répondre plus juste sur
quence d'un Prédicateur, & sur l'excel
de la Musique d'un beau Salut. C'est ra
puisqu'elle est à même de dire à livre
& denier, ce que valent l'un & l'autre.

Tout est mode, jusqu'à la manier
loüer Dieu. Dans un Diocèse on se se
de tems immémorial d'un nombre d'H
nes, de Pseaumes & d'Antiennes. Le
veau Prélat change tout, renverse tout;
veaux Pseaumes, nouveaux Hymnes &
velles Antiennes. Il faut de nouveaux
cologues aux Diocèsains, ou qu'ils n'ass

à l'Office que comme des ſtatues. Quoi! la mode ou le caprice décideront-ils auſſi du Service Divin? Non, & j'aurois tort de le croire. D'où vient ce changement? Demandés-le à l'Imprimeur de l'Evêque.

Après les ſecrets des femmes, ce qui plaît dans la direction, c'eſt le titre & le métier d'Aumônier. Avoir toujours des bourſes ouvertes, ſe faire regarder comme un Sauveur par ceux que l'on aſſiſte, & ſe revêtir de la conſidération au prix du bien d'autrui. Y a-t'il rien d'auſſi ſatisfaiſant, où préche celui qui donne ſur le ſécret des bienfaits? Véritablement c'eſt à lui à l'ignorer. Quelle route pour les bienfaits que la main de certaines gens! Combien s'égarent qu'on ne retrouve jamais? Quel labyrinthe?

Frere COSME ne veut apprendre que la ſaignée. Sait-il faire un bouillon, donner un cliſtére? En voilà ſuffiſamment pour ſon ſalut. L'Ecriture, les Peres & les Conciles n'entrent point dans ſes études. En vain lui voudriés-vous perſuader qu'il devroit s'en inſtruire, & qu'un Chrétien ne peut trop en ſavoir ſur cet article. Inutiles remontrances: il ne vous écoute pas. Il a fait vœu de ne rien apprendre de tout cela. Il eſt ignare & non lettré par vœu & par état; il l'eſt, & le ſera: plus de replique.

Frere IGNARE n'a fait qu'un vœu, qui eſt de tout ſavoir; jamais vœu ne s'exécutât mieux. Ce n'eſt pas aſſes pour lui de connoître l'Hiſtoire Eccleſiaſtique & profane, le Droit Civil & le Droit Canon; les ſom-

mes différentes, les décisions contre les Hérétiques. Il a tout lû, & il sait tout. Ne fait-il que cela ? Il voit les Grands, & cherche à se mettre bien auprès d'eux ; & qu'y feroit-il avec ces connoissances-là ? Rien, il ne l'ignore pas. Mais il posséde tout le détail du ménage : que faut-il, Femmes-de-chambre, Nourrices, Sages-femmes, Accoucheurs ? Il se connoit à tout, est à portée de vous fournir de tout, & même de remplacer tout dans un besoin. Du grenier à la cave, il voit tout, il ordonne tout. Il goûte le vin, juge des sauces, & prononce sur la bonne ou mauvaise qualité des viandes. Cuisines, écuries, appartemens, tout est soûmis à sa direction. Il est Maître-d'hotel, Valet-de-chambre, Ecuyer, Palefrenier. Que n'est il pas ? Que ne fera-til pas pour se pousser ?

Il y a tels Sermons qui demanderoient incontinent une Controverse assés forte, pour guérir l'impression qu'ils ont pû faire.

Les couleurs emporteroient-elles de certains priviléges ? En feroit-il de certains Chapeaux comme des *Bonets-verds ?* Payent-ils aussi toutes les dettes ?

On allégue en faveur des grands Chapeaux, qu'ils coëffent bien ; je suis pour l'exception. Il y a de si petites têtes où les grands vont si mal, qu'on devroit au moins les réduire aux ordinaires.

J'entre dans l'Eglise d'un Village. Le toit en est rompu, & les murs entrouverts ; à la moindre pluie on ne peut arriver qu'a la na-

ge aux pieds des Autels. Je reviens à peine de mon étonnement à la vûë de ces sacrilèges abus, quand on me dit que c'est l'Evêque qui est le gros Décimateur du lieu.

Soûtiens tes droits, THEOCRITE; tu es en grade: la Cure t'appartient, plaide jusqu'à ta mort plûtôt que de céder. Si l'on te confie un depot, plaide encore plûtôt que de le rendre. Mourras-tu sans procès, Théocrite? Quelque part où tu ailles après ta mort, tu plaideras. Si tu reviens jamais au monde, ce sera pour plaider.

Tous les Maîtres, chacun dans leur genre, paroissent être pleins de leur art. Ceux qui enseignent les Langues, (je parle des moins pedans) laissent échapper de tems à autre des bluettes qui désignent clairement l'espéce de leur science. Puristes, on ne les méconnoît pas. Le Phisicien tout entier à ses principes, fait indifféremment de tout ce qui tombe sous ses yeux, l'objet de ses recherches. Le Géometre & le Géographe se retrouvent par-tout, & s'occupent par-tout d'objets qui leur sont propres. JELIOTE frédonne aux pieds des Autels, & JAVILLIER cabriole même dans la grande Allée des Thuilleries. L'esprit d'Etat sait bien se faire un passage. Deux sortes de gens ne s'exposent pas ordinairement à suivre les principes du leur. T.... est malade; mais il ne prend ni juleps ni aposêmes. Le J.... & le C.... prêchent bien & de bonnes choses, & agissent contradictoirement. Que ce soit prudence dans le Médecin: qui en doute; qu'elle peut

être la raiſon du Prédicateur qui l'imite ? Peuvent-ils ſouffrir le paralelle ?

Si la dévotion de la Cour a droit d'inſpirer la réſidence ; on eſt réduit à ne l'eſpérer de long-tems.

Joüis du tems, PHILOTETE ; ſois traître. Devroit-on te des-avoüer, vend, par un projet, tous tes confréres. Tu as déja fait un Duc de ton nom. Que te reſte-t'il à faire, que d'être Cardinal ?

Billan, Contrat de Direction, Contrat d'abandonnement ; tous termes qu'on devroit entiérement ignorer, ou dont l'uſage ne devroit être qu'entre Commerçans. Tous termes, cependant, qui ont paſſé des Gentilshommes aux Grands Seigneurs, & qui ſont devenus communs aux Prélats & aux Communautés.

Intérêt, éxils, priſons, on affronte tout. Ménaçes, careſſes, on tient ferme contre tout. Il paroît qu'on ne doive céder qu'aux plus grandes récompenſes ou aux plus grands tourmens. La perſécution ceſſe : on ſe rend lorſqu'il n'y a plus rien à gagner pour l'intérêt ou pour l'amour-propre. Etoit-ce raiſon autrefois ? L'eſt ce à préſent ? Ce ſeroit avoüer qu'on auroit pû en manquer. Eſt-ce caprice ? La moindre choſe qu'il y ait en ceci, c'eſt de la folie.

Attaquer les mutins à force ouverte & par les tourmens, c'eſt les multiplier & leur ouvrir la route du triomphe. Les mettre aux priſes avec l'intérêt, ou leur ôter toutes les

ressources de l'amour-propre, c'est en triompher, c'est les détruire.

Qu'on use de répresailles entre ennemis, & en campagne; le trouveroit-on mal-à-propos? Mais qu'un Prélat & qu'une Compagnie digne de respect en soient aux prises pour des femmes, & que ces gens qui ne peuvent se pardonner, soient des Chrétiens & des Concitoyens, qui le croiroit, si ce n'est le Prince qui est forcé d'interposer son autorité & de ménacer pour les mettre d'accord.

On ne sait ce qui est le plus à craindre pour PANCRACE, ou de la présence du Marguillier qui lui résiste, ou de la vûë d'un chat? Ce qu'il y a de décidé, c'est qu'il fuit l'un, & qu'il tombe en Syncope devant l'autre.

Qu'on me définisse, je vous prie, jusqu'où s'étend le vœu de pauvreté? Est-ce inclusivement jusqu'à la Dot & aux Rentes? Est-ce exclusivement? Qui le croiroit?

Est-ce un Prêtre, un filou déguisé, ou un Marchand que je vois? Approchés de lui; il vous attend. Qu'avês-vous à vendre, ou à troquer? Il fait négoce de tout. *Vieux Passemens d'or & d'argent*. Bon; apportés. Qu'avés-vous-là? C'est un Diamant fin, sans doute. TANGUEL, laisse à L'EMPEREUR * à faire son métier: tu y seras-trompé. Quel mal y a-t'il, si tu veux l'être?

Que voulés-vous de PATELIN? Lui confier une somme considérable que vous destinés à votre bâtard. Vous pouvés la lui don-

* Joüailier célébre.

ner. M'entendés-vous? Je vous dis la lui donner; car il la gardera.

PHILAGON comment chacheras-tu ta disgrace? L'ennemi se montre sur les frontiéres, & il ne t'est pas permis de l'aller combattre. A quelles marques te distinguer D'HYACINTHE, qui chérit la qualité *d'Aimable*, & qui languit ici dans une molesse honteuse. Par où te tirer du pair, si tu restes en Ville? Il y a un moyen. Prends une Ordonnance de Médecin, & va aux Eaux.

Entre un Héros & un coquin, il n'y a souvent de différence que les occasions, le lieu, ou le tems.

Que feras-tu, B..... de la Baronne CANDIDA, d'ailleurs sucrée, venuë du fond de la B.... au service de l'Etat-Major d'un Régiment, & veuve de la plus grande partie de ceux que nous avons eu le malheur de perdre à l'expédition des Parthes. Consentiras-tu encore à entrer pour être en partage avec ce bon Prélat qu'elle aime comme son Papa. Qu'en féras-tu maintenant que tu as à choisir dans la fleur des *Anti-Vestales* qui sont à vendre & à loüer? Entre nous deux, tu la garderas: car est-il sûr que tu puisse choisir deux triennes de suite?

La Coûtume qui n'assigne le payement des Vocations & des Ecritures, que dans les Causes où l'Accusé est condamné, ne sollicite guéres en faveur de l'innocent. Ne seroit-il pas étonnant qu'il y eut quelqu'un d'absous au Tribunal, s'il n'y avoit de grands moyens qui se mettent entre la Coûtume & l'équité?

La Loi, qui deffend de prendre le bien d'autrui, n'embrasse-t'elle que le larcin, le vol & le brigandage? Le Débiteur volontaire, l'Usurier, le Procureur qui double les Ecritures, l'Avocat qui vend sa Partie, le Rapporteur qui reçoit des présens, & celui qui les lui fait dans une Cause injuste, n'y seroint-ils pas compris? Si la Loi s'étend à tous les torts; que dire des dommages & intérèts.

Faire un Code, donner à son païs des Loix sages, après l'avoir deffendu par son courage, ou par sa politique; mettre son Peuple en état de goûter tous les fruits de la Paix, je ne vois rien de plus grand que de ne l'avoir pas achettée par d'indignes menées, des trahisons & des perfidies.

Il n'y a personne au-dessus de celui qui fait des Loix, que celui qui les observe.

Il y a des gens qui ressemblent en tout aux Hannetons. Leur naissance, l'état qu'ils tiennent dans le monde, les emplois qu'ils y ont, & leur disparition fournissent toute la comparaison. Pour la finir; souvent en trois jours il n'en est pas plus question que des Hannetons de l'autre Eté.

Je me trouve entre-deux repas chés CHRISOLATRE. La soif m'y prend: en vain ai-je la précaution de demander un verre d'eau tout bas & à l'oreille d'un de ses Valets. Il est au guet de toutes les occasions où il peut donner à gagner à sa vanité. Cric. . . . . Crac. . . . . on ouvre à deux batans à mes yeux de longs Buffets, dont les planches, à trois & quatre étages, ployent sous la Vai-

ſelle platte & montée. Aiguiéres, Pots, Goblets, Vaſes, Soûcoupes, Taſſe, on derange tout pour me ſervir avec plus de faſte, & on me fait languir après un verre d'eau. Je me crois tranſporté, comme par enchantement, dans la Boutique de DUPLESSIS *. Qui ne croira, qu'enfin on me va donner à boire ? Point du tout; Chriſolatre ordonne impitoyablement qu'on faſſe rafraiſchir ce verre d'eau, & cela, pour ne me pas faire grace de ſes Cuvettes d'argent. Hélas ! barbare Chriſolatre, moins de vanité & plus d'humanité ; plus de ſavoir-vivre, plus d'uſage du monde. A boire. . . à boire. Un peu d'eau dans un verre de fougere, & au ſortir de la Fontaine. Je n'ai qu'un moment à demeurer avec lui ; il m'entraine dans ſon Cabinet, ouvre un vaſte coffre fort, du ſein duquel il fait exhumer, par ſes Valets, différens ſacs, dont il lit tout haut les étiquettes, & qu'il fait remettre à méſure, juſqu'à ce qu'il en ait choiſi cinq ou ſix qu'il compte à grand bruit à mes yeux, & qu'il laiſſe en pile ſur ſon Comptoir. C'eſt vainement que j'ai évité pour l'aller voir les dix, vingt & trente du mois. Tous les jours ſont des échéances pour lui. Tantôt c'eſt un rembourſement qu'il a à faire, tantôt c'eſt une Terre qu'il veut acheter. La ſomme eſt comptée en eſpéce d'argent. On ſe croiroit quitte avec lui : ce ſeroit avoir trop bon marché de ſa vanité. Il ouvre une grande armoire, qu'il laiſſe ouverte, &

* Orphévre vain, & qui met tout en étalage.

d'où il tire d'autres ſacs qui regorgent d'or. Un fleuve d'or inonde ſon bureau. Il y plonge les mains: elles dégoutent les ſimples & doubles Loüis. Il y a un appoint à faire; je crois tout naturel de le mettre en argent blanc; c'eſt un demi-Loüis qu'il lui faut: c'eſt encore un autre ſac qu'il tire & qu'il renverſe juſqu'à la derniere piéce, pour en tirer ce ſeul demi-Loüis qu'il pouvoit prendre à l'entrée du bout du doigt. Enfin, ennuyé de ne le voir parler qu'a ſes Loüis d'or, je gagne la porte, & le laiſſe décider à ſon aiſe, ſi ſera en *Varins*, ou en *Noailles*, qu'il fera ſon prétendu rembourſement. Chriſolatre, qui ſortant de l'Egliſe, & voulant donner un liard à un Mendiant rétire de ſa poche ſa main pleine de Loüis, la renplonge à trois fois dans l'une, ou dans l'autre, & quelquefois dans la même, pour y trouver ce liard qu'il tire avec d'autres de celle de ſa veſte où il ſavoit bien qu'il étoit. Il arrive dans une Maiſon où l'on tient ſur le tapis le prix des Actions ou des Billets des deux Lotteries. Qui en fait le taux mieux que lui? En doute-t'on; il arrache de ſes poches une rame de paperaſſes, y enſévélit ceux qui ſont à ſa droit & à ſa gauche. Voyés, dit-il, ſi je mens. Il entre chés un de ſes amis, où il eſt queſton de mariage. On ſe plaint des dépenſes ſuperflues que l'on fait en ces occaſions. Chriſolatre le ſait pour le moins autant que vous, a qui en a-t'il coûté plus qu'à lui? Le voulés-vous voir? Il va vous faire toucher au doigt tout ce qu'il a dépenſé pour marier trois filles. il a ſur lui les

mémoires & quittances du Traiteur & du Marchand de vin, La conversation détourne sur la dot de l'Accordée, sur les clauses du Contrat, les conventions & le doüaire. Ses filles étoient doüairées plus haut. Aussi, ajoûte-t'il en haussant la voix, leur ai-je donné tant. Ce que je vous dis est vrai : voilà les Contrats, vous n'avés qu'à lire. Entend-il parler d'une réduction de Rentes, il soupire, il jure, il tempête : le voilà perdu, le voilà ruiné, il a tout son bien, ou du moins une grande partie, en Rentes ; en doutés-vous, voilà les Contrats. Un de ses parens lui annonce l'achat qu'il vient de faire d'une très-belle terre ; il en a acheté une aussi. Son parent ajoûte qu'il y a un Château, & un très-magnifique. Dans la mienne aussi, répond-t'il, il y a un Parc & des eaux plattes & jaillissans. C'est comme dans ma terre, où j'ai même des cascades. J'ai, reprend le parent, de belles futtayes, des étangs superbes & poissonneux : j'ai de quoi chasser à la grosse & petite bête. Mon Fief est très-beau, & joüit de grandes Redevances. C'est comme le mien, coutinuë-t'il. Avés-vous des Crenaux ? Il y a des Tourelles. Si vous hésités à le croire, il vous montrera son Château, son Parc, ses Forrêts & ses Vassaux. Y a-t'il à douter, à le connoître comme je le fais, qu'il ne les ait aussi dans sa poche pour en aider au besoin sa vanité ?

Qu'il y ait des Provinces entiéres condamnées, comme par amende, à manger du sel, lorsque la misere ôte souvent aux Peuples le

moyen d'avoir dequoi a l'employer. Ce seroit une chose encore incompréhensible sans les Maltotiers.

Toute la différence qu'il y a des vieillards aux enfans, ne consiste souvent que dans l'espéce des poupées.

On regarde comme un jour triste celui où l'on a eu tout le loisir de vivre; & on appelle heureux l'homme qui a compté beaucoup d'années, & qui a le moins sçû ce que c'étoit que de vivre.

Désirer de sens froid la mort subite, n'est-ce pas annoncer qu'on ne craint que d'avoir la peine de mourir, & qu'on n'a pas d'autre peur. Je ne dis rien du Suicide; que dire d'un fou?

Où l'on demande l'Enigme bien embrouillée, c'est sur l'article de la Mort.

A quoi sert le nombre des années, qu'à nous en faire désirer davantage? Est-on malade à cent ans, c'est comme à vingt. On demande encore la guérison & dix ans de vie.

La peur de la mort est la source de la fortune des Médecins. Que peut-on réfuser à un homme à qui l'on croit les clefs de la vie & de la mort: La place même du Théatin n'est pas à être mise en parallele. On croit moins au Paradis qu'à la vie; & on craint plus la mort que l'enfer.

On n'a pas l'idée bien éclaircie sur les Médecins & les Confesseurs. Les premiers sont admis au chevet d'un malade, & y sont bien reçûs; on ne craint pas de les y appeller ni de les introduire. On balance même à nom-

mer les ſeconds. Leurs viſites portent d'ordinaire un préſage effrayant, & dont on veut ménager l'épouvante.

Le meilleur ami ne nous accompagne que juſqu'à certain point dans le chemin de la mort. Il n'y en a pas qui le ſoit juſqu'à faire entiérement le voyage avec nous. Deux pas de plus ou de moins, il faut ſe quitter; & c'eſt ſouvent ſans ſe regretter.

Le Grand-homme s'affoiblit par dégré à méſure qu'il approche de ſa fin: on lui voit perdre par partie tout ce qui l'élevoit audeſſus des autres. Son ame déchoit: les craintes, les irréſolutions, les regrets & les remords découſent ce tout qui compoſoit ſa fermeté. Il ne ſe retrouve plus le même homme, & dans ces momens critiques l'ame du Général, du Miniſtre & du Roi devient égale à celle du Laboureur & du Vigneron, & l'on ne déméle plus FLORUS d'avec COLIN.

Fauſſe illuſion que la Renommée! Combien de Grands, dont le ſouvenir ne ſe ſauve d'un entier oubli qu'à la faveur de quelques Enſeignes!

Ils ſont diſparus, ces hommes riches, leur gloire s'eſt diſſipée comme un broüillard au lever du Soleil. S'il en reſte quelque choſe, ce n'eſt que dans les Ecriteaux du coin de quelques Ruës.

XIV. LEÇON.

DES GENS D'EGLISE.

IL eſt délicat de traiter le Chapitre des Gens d'Egliſe. Il eſt dangereux de décrire la licence de leurs Mœurs; mais n'y a-t'il pas de la foibleſſe à diſſimuler ſur leur conduite, & à en altérer les nuances? N'eſt-il pas honteux & criminel de taire leurs vices? Le ſilence ſur les forfaits des méchans, c'eſt être leur complice.

J'eſtime, j'honnore & je révére ceux d'entr'eux, qui fidéles aux devoirs du Caractere Saint, dont ils ſont révêtus, brillent au milieu de la diſſolution, par la pureté de leurs Mœurs. Ils reſſemblent à ces étoiles, qui de l'Empirée, pendant les ténébres d'une nuit ſombre & ſereine, jettent des feux éteincelans juſques ſur la terre; leur éclat les rend admirables.

J'attaque de front la multitude de ceux qui font un métier de leur état, & qui en aviliſſent en eux la dignité. Je haïs leurs vices avec la reſerve qu'ils peuvent chrétiennement éxiger de moi. Si l'on me dit, pourquoi ne les reſpectés-vous pas à cauſe de leur Caractere? Je répons, dois-je avoir pour eux plus d'égard qu'ils n'en ont eux-mêmes? D'ailleurs, la majeſté du Caracte-

re Divin sera toujours l'objet de ma profonde vénération ; & les vices le sujet de ma critique.

Ma sincérité ne me sera pas pardonnée. Elle va devénir mon péché capital. Les hypocrites ont une coûtume dont ils ne se départissent point. Dieu est toujours de moitié dans le mal que l'on dit d'eux : & celui qui dit simplement, ATHAMAS fait-il bien d'aller chés JULIE passer une partie des nuits, & d'entrer pour elle en concurrence avec CLEON ? Celui-là est un impie, un hérétique, un homme sans Réligion. A quoi dévrois-je m'attendre si je disois, ARISTOPHANE, Prelat qui doit l'exemple à plus de trente mille ames, a donné son portrait à ALBINE, qui est si connue de tous les Petits-Maîtres d'épée & de robe, qui a une réputation si mal décidée, & qu'on voit tous les jours en partie au grand bois avec des femmes perduës, ou tête-à-tête sur le chemin du Fauxbourg, où il y a tant de Maisons de plaisirs, & dans un même fond avec IPHIS, que bien des femmes ne veulent plus voir? Que diroit-on de moi, si j'y ajoûtois, qu'Aristophane, peint en Rochet, & la Croix d'or sur la poitrine, est placé au-devant du lit d'Albine. La peinture, ai-je entendu dire, garde la place de l'original à cause de la foule. Qui serois-je ? Qui devrois-je être, en disant la vérité? Au moins un Atnée, répond Aristophane.

Je prétens ainsi parer son invective. J'adore Dieu en vrai Chrétien ; je reconnois

l'Eglise comme Jesus-Christ l'a établie, & je professe la Réligion que Pierre & Paul ont enseignée. Voilà ma Profession de Foi. De-là je marche à la sappe des Mœurs scandaleuses des Gens d'Eglise.

Saint Chrisostôme a prophétisé pour ce siécle, lorsqu'il a dit: *Quand vous verrés le libertinage parmi le Peuple, vous pouvés en inférer, sans vous tromper, qu'il y a quelque dérangement dans le Sacerdoce.* Auroit-il mieux peint le siécle, s'il l'eût vû ?

Mon fils est bossu, a la jambe crochuë, il bégaye, il est louche, qu'en faire, dit Astorgue? Un Abbé, répond un ami: Vous avés du crédit, & il ne pourra manquer. La vocation du fils d'Astorgue, c'est la vicieuse constitution de son corps. Il est trop maltraité pour plaire au monde, il faut le donner à Dieu.

On est chargé de famille. L'aîné est commis pour répondre au monde de la gloire de sa Maison. Il a les Postes, les Rentes, les Châteaux, les Fermes & les Terres. Un Cadet réduit à sa légitime ne vivroit qu'à peine, pendant que son frere auroit des Domestiques, mieux vêtus & mieux nourris que lui. Pour parer l'indécence, on destine le Cadet à l'Eglise. En dix ans il doit être Evêque, & le sera. Que doit-on attendre d'une vocation tirée, pour ainsi dire, à la *courte paille?* Que fera t'on de son troisiéme fils? Il n'a d'autre parti à prendre que la Réligion. On a des amis, & il s'avancera. Quel Couvent choisira-t'il? Sans doute une

Abbaye Royale, dont on lui promet qu'il se verra à la tête avant dix ans. Autre vocation aussi-bien fondée que les précédentes.

Est-ce la Foi qui décide les sacrifices que les Peres font ordinairement de leurs enfans? Dieu les leur ordonne-t'il? Que d'*Isaacs* * vont à la Montagne de *Moria*, sans le savoir!. en vain cherchent-ils la Victime, puisqu'ils la doivent être. Leurs Peres les lient eux-mêmes sur le bucher, & leur bandent les yeux. Un Ange descendu du Ciel, arrêteroit à peine la consommation du sacrifice.

Les biens de l'Eglise deviennent des effets que l'on hypotéque. Ils sont en survivance comme un Office, ou comme une Charge.

Philon a un vieux Oncle qui posséde un gros Bénéfice qu'il est le maître de résigner. Le laissera-t'on passer dans d'autres mains? N'est-il pas plus naturel, dit Philon, que ce soit mon Neveu qui l'ait qu'un autre? Oüi. Et dans le même moment il fait couper les cheveux à son cadet, lui passe lui-même au cou le petit Collet, & le fait tonsurer. C'est un enfant de dix ans, incapable de soulever le poids immense dont on le charge. Il est espiégle, mutin, peu docile; en un mot tout fait pour le siecle. Qu'importe, il faut qu'il soit Abbé. Le vieux Titulaire meurt: & à douze ans voilà le jeune Philon Prieur d'un Bénéfice à charge d'ames; on obtient dispen-

* Gen. chap. xxii.

dispense, & on le fait déservir pour cent écus par un Capucin, ou par un Vicaire. Le Pere du jeune Prieur devient son Intendant sans rendre compte, bien entendu ; les Cousins, les Cousines, les Freres, les Sœurs, le Papa & la Maman vont de tems en tems goûter du Prieuré. On met notre jeune homme au Collége. L'âge développe son tempérament ; ses inclinations empirent, au lieu de devenir meilleures : la dissipation du Collége lui fait le Roman des passions. S'il a de l'esprit, il ne sera que trop porté à n'en pas rester à la simple Théorie. S'il n'en a pas, ce sera assés de sa compléxion, & d'un peu de liberté pour le pousser à en savoir davantage. Déja son espiéglerie degénére en méchanceté ; sa mutinerie tient de la con-contradiction, & son peu de docilité n'est qu'une opiniâtreté invincible.

La nature, qui se trouve souvent trop près de notre cœur, lui ouvre le Livre du monde. Ses usages différens le frappent, & ne lui ôtent pas son goût pour la connoissance des plaisirs. Ils les a apperçûs, il voudra les approfondir. Quel progrès ne fait pas, dans cette science, un jeune homme, dès qu'il désire d'en faire !

Qu'on ne s'attende pas qu'il puisse être retenu par les instructions & par le frein de la Réligion. S'il connoît le nom de la vertu, c'est tout, & c'est peu, puisque c'est presque toujours sans définition sur son essence. Une vertu générale s'étend à tant de choses que l'homme, à qui le plaisir ne donne pas

le tems de subdiviser, la rejette souvent en général, ne voulant pas prendre la peine d'en faire la dissection.

On lui répréſente Dieu ſous des couleurs ſi peu convenables, qu'il ne ſait trop qu'en dire. Plus d'une fois un trait d'Hiſtoire frappant lui a mis ſous les yeux des qualités plus grandes, dans un ſimple homme, qu'une partie de celles qu'on lui a fait obſerver en Dieu.

C'eſt avec une connoiſſance auſſi informe de la Divinité, qui eſt encore obſcurcie dans ſa tête par un fatras d'élémens de Phiſique & de Philoſophie, qu'il ſe fait écrire en Sorbonne pour ſa Théologie. Il entre au Séminaire pour trois ans, afin de faire ſon Cours plus commodément & plus honnêtement. Dans une Retraitte où il doit ſe préparer au Miniſtére ſaint auquel on le deſtine, que demande-t'il à Dieu? Le prie-t'il de répandre ſur lui ſon Eſprit, & de le rendre digne d'être un jour un Miniſtre irréprochable de la Réligion? Point du tout, il prie Dieu à des heures réglées, & en Communauté, & ſe croit par là diſpenſé de le prier en particulier. On fait des Retraittes & des Méditations: eſt-ce toujours à Dieu ſeul qu'il penſe pendant le tems qui eſt marqué pour méditer?

Seul, dans ſa Chambre, il raiſonne avec lui-même ſur le cahos des ténébres que les *Docteurs - Regens* s'efforcent chaque jour de placer entre ſa raiſon & ſa Foi. Il prétend le percer de part en part, donne à gauche,

croit avoir vû quelque chose dans l'instant où il ne fait qu'augmenter le volume d'erreurs que les Dissertations Sorboniques interposent entre le Ciel & la Terre. Enfin, au bout de trois ans, il sort du Séminaire plus incrédule qu'il n'auroit été s'il en fut resté aux principes de son Catéchisme. Malgré son incrédulité, il se présente à l'Ordination. Il est admis après un léger examen, où il ne faut que de la mémoire pour répondre. Voilà Monsieur Philon Abbé sans vocation, Prêtre sans Foi, doutant de Dieu, & méprisant la Réligion. Quoiqu'il y ait en lui tant d'oppositions à son état, il confesse, prêche & catéchise.

L'on entre dans la Maison du Seigneur, & l'on n'est pas honteux de lui demander, chés lui, d'autre bien que lui-même.

Voilà toute la vocation de bien des Prêtres. Dans certaines familles, d'Oncle en Neveu depuis un siécle, ce sont tous Abbès. Les Benéfices & les Titres sont devenus des héritages. Ils sont Abbés comme leurs Freres sont Comtes & Marquis. A-t'on trois enfans, on en offre un à Dieu, dit-on; & moi je dis: a-t'on trois enfans, c'est aux dépens de l'Eglise qu'un d'entr'eux va signaler ses folies. C'est le bien des pauvres qui va passer dans la bouche des chevaux de M. l'Abbé. C'est le revenu d'un gros Bénéfice, où cent Familles n'ont pas de pain, qui va nourrir cent chiens à M. l'Abbé, & qui lui fournira de quoi payer de gros appointemens à des femmes.

Quel feu met-on à présent dans l'Encensoir? L'amour-propre l'allume, l'ambition le souffle, & l'orgueil le présente. * „ NADAB „ & ABIU, criminels enfans D'AARON, le „ feu va sortir du Seigneur, & vous dé- „ vorer. "

HIPOCRON commençoit à se lasser d'être, depuis dix ans, à la poursuite de tous les Bénéfices qui venoient à vaquer. Comme il s'en croyoit digne, il n'épargnoit pas ceux qui y étoient nommés. Il déclamoit contre les grandeurs humaines, & n'oublioit pas le faste & la vanité des Prélats. Une simple Prébende lui fait chanter la Palinodie.

CLITHEON vient de faire une belle action. Il a profité d'un bon moment pour rompre le commerce qui duroit depuis dix ans entre ces deux Adultéres, & dont tout le quartier murmuroit. L'action est belle, j'en conviens: il s'en est fallu peu qu'elle ne fut bonne. Moins d'éclat & de hauteur, & un peu de ménagement, elle devenoit méritoire. Oüi, mais il n'y auroit eu que Dieu seul qui l'eût sçû; & ce n'étoit peut-être pas pour Dieu seul que Clitheon l'avoit faite. ** „ C'est dans le secret du Palais de DA- „ VID, que le Saint Prophéte NATHAN „ lui va annoncer la Parole du Seigneur. Il „ lui remet son crime devant les yeux, & „ lui expose la vengeance que Dieu doit „ tirer du sang d'Urie qu'il a répandu. Mais „ il sauve à BETHSABÉE la diffamation,

* Le Lev. chap. x.

** Les Rois, Liv. II. chap. 12.

„ & ne regarde pas les huées d'une populace,
„ comme la partie premiere de la punition
„ qu'elle méritoit pour son adultére. "

Où court cette Cohorte de Missionnaires? Est-ce le zèle de Dieu qui les conduit? Sous les Drapeaux sacrés de la Réligion, cette Milice Sainte va-t'elle reconquérir sur l'hérésie les Royaumes dont elle s'est emparée? La Catholicité s'insinuë dans tous les cœurs. Le nombre des Néophites augmente. Il ne leur manque qu'un Temple où ils puissent unir leurs Priéres, comme leurs cœurs sont déja unis par la Foi. Les premiers Tems de l'Eglise reparoissent: les nouveaux Convertis apportent leurs biens aux pieds des nouveaux Apotres. Point d'ANANIES, ni de SAPHIRES: point de *Nérons*, de *Deces*, ni de *Diocletiens*. Un grand Prince aide lui de même l'Ouvrage glorieux par ses générosités, & pose la premiere pierre de l'Edifice. Les fondemens sortent déja de terre, & donnent l'idée d'un superbe Bâtiment, & d'un Vaisseau spacieux. Il faut se contenter de l'idée; c'est tout ce qu'on en aura. Il n'y a rien de réel que le Plan du Temple & le projet de la conversion, à moins qu'on n'y veüille ajoûter la mauvaise foi de ceux qui ont fait la Collecte.

C'est proprement bâtir des Châteaux en Espagne, que de fonder sur la bonne foi des hommes.

Combien se sont multipliés les Enfans d'HELI! * „ Enfans de Belial, qui ne

* *Les Rois, Liv. 1. chap. 2.*

„ connoiſſoient pas le Seigneur, ni le devoir „ des Prêtres à l'égard du Peuple; car qui „ que ce soit qui eut immolé une Victime, „ le serviteur du Prêtre venoit pendant qu'on „ en faisoit cuire la chair, & tenant à la „ main une fourchette à trois dents, il la „ mettoit dans la Chaudiere, & tout ce qu'il „ pouvoit enlever avec la fourchette étoit „ pour le Prêtre. Ils traitoient ainsi les en- „ fans d'Israël, détournoient les hommes „ du Sacrifice du Seigneur, ... & dor- „ moient avec les femmes qui venoient veiller „ à l'entrée du Tabernacle. "

Theogenete eſt Farçeur, Mime, Baladin, hipocrite. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il ordonne tient par quelque bout à ce qu'il eſt. S'agit-il d'une Dédicace, on ne tapiſſe pas ſeulement le Temple: on en fait une décoration. Luſtres, Girandoles, juſqu'aux Guirlandes qui ont servi aux Bals, tout a place. Les Violons de l'Opéra y ſont mandés. Il y a Amphiteatre, Loges & Parterre. On a à choiſir pour le prix. Il ne faut, pour que le ſpectacle ſoit complet, que d'y entendre *Chaſſé* ou *Poirier*.

Dieu habite-t'il au milieu des Idoles? L'amour de Dieu, & la piété ne ſe trouvent point avec les paſſions mondaines. * „ La „ préſence du Seigneur ſe fait ſentir par- „ tout. Dagon ne peut tenir devant l'Arche; „ il tombe de ſon autel par terre. On releve „ l'Idole, on la replace, & le lendemain „ on la retrouve briſée ſur le pavé de ſon

* Les Rois, Liv. 1. chap. v.

„ Temple. Le peuple impie eſt affligé de
„ maladies & de plaies. ”

TRIPHESME eſt auſſi vain aujourd'hui de la direction D'IRENE, que FLORIMON l'étoit il y a trois ans de ſes faveurs; ils y ont tous deux autant gagné. Je veux dire de l'orgueil & des bonnes rentes.

L'Egliſe eſt véritablement l'Arche d'Aliance. Elle contenoit la Manne, les Tables de la Loi, & la baguette d'Aaron. Qu'eſt-ce qui flatte dès qu'on entre dans l'état Eccléſiaſtique? Sont-ce les Tables de la Loi, l'explication qu'on en doit faire au Peuple, & les Régles que l'on en doit prendre pour ſa conduite propre? Non: on porte d'abord la main à la Manne. Un bon Bénéfice, un riche Evêché, une belle Abbaye: quelle précieuſe Manne! Elle ne coûte ni ſueur ni chagrins; & vient de Dieu & grace, ajoûtera quelqu'un. Non: mais elle vient ſouvent de la ſéduction & de la corruption, & s'accumule en dormant. Pain délicieux, qu'on n'achette que quelques Oraiſons, dont on ſe repoſe encore, pour la plus grande partie, ſur un Aumônier à qui on en abandonne les petites miettes, Pain ſucculent qui prend toutes ſortes de goûts & qui procure tous les plaiſirs. Pain, le premier des Pains: Pain friand dont tout le monde s'empreſſe de manger. Hommes & Femmes, Vieillards & Enfans, Dévots & Libertins, Prêtres & Moines, c'eſt à qui en aura un morceau; on ſe l'arrache des mains. Les vrais Propriétaires en ſont privés. S'il en reſte, c'eſt plûtôt pour les chiens que pour

eux, ou pour des familles qui en dévorent la meilleure part.

Theophore n'a pas agi ainſi; s'il a pris un peu de Manne dans l'Arche, il n'y a pas laiſſé les Tables de la Loi: mais il n'a pas oublié de prendre en même tems la Baguette d'Aaron. Il a pris la Loi qu'il ne vouloit pas obſerver, pour la lire à d'autres, & ne s'en eſt chargé que pour appuyer deſſus ſon autorité. La Baguette lui ſert à ſe faire obeïr en faveur de la Loi & au nom de la Loi. C'eſt au nom de Dieu qu'il ſatisfait ſon goût pour le commandement. Il ſe fait gloire d'un zèle divin, dont il eſt ſeul l'objet particulier, & venge, au nom de Dieu, avec dureté, le moindre manquement d'égards envers lui ſeul. Il fait bonne chere, tient grand jeu, & donne à ſa maiſon l'éclat de celles des Princes. Entendés-le prêcher une fois l'an: c'eſt aſſés pour un Prélat. Il ne recommande que la tempérance, la fuite du tems perdu, l'humilité & la soûmiſſion aux Supérieurs. Dix ans plûtôt il ne prêchoit que charité, que devoir des Supérieurs envers les Inférieurs, que condeſcendance chrétienne des Maîtres pour ceux que le Seigneur leur a ſoûmis. Il eſt Maître à préſent, & il ne parle que d'obéiſſance.

Que de convoitiſes ſur les biens d'Egliſe! On ne va plus s'enterrer dans les déſerts pour ne point accepter les Bénéfices. On n'en a jamais trop; on les achette à deniers comptans; on les troque contre des maiſons aux Champs & à la Ville; on les donne en mariage, ou ils deviennent le prix de l'adulté-

re & de la fornication. On les a par procès, on bataille, & on les emporte, pour ainsi dire, à la pointe de l'épée, comme une Ville que l'on pille. Vraie guerre où la jalousie, la haine, la calomnie ou la médisance conduisent & postent les Concurrens. L'affaire est décidée : le Bénéfice est gagné. Toute la famille chante *Gaudeamus*. Chacun va s'en sentir. Monsieur l'Abbé prend un petit équipage, promet un présent de Nôces honnète à sa sœur, & une jolie charge à son Frere; & tout cela aux dépens des Pauvres.

* „ Un Lévite demeuroit chés MICHAS „ qui lui donnoit des gages, afin qu'il lui „ tint lieu de Prêtre . . . . Des gens vin- „ rent le trouver, & lui dirent : Venés avec „ nous, afin que vous nous teniés lieu de „ Pere & de Prêtre. Lequel vous est le plus „ avantageux, ou d'être Prêtre dans la maison „ d'une Particulier, ou de l'ètre dans une Tri- „ bu, & dans toute une famille d'Israël. Le Lé- „ vite les ayant entendu parler ainsi, se ren- „ dit à ce qu'ils lui disoient; & prenant l'e- „ phod, les idoles, & l'image taillée, il s'en „ alla avec eux.

Que de Lévites d'après celui de Michas! Epargne-t'on quelque chose pour parvenir à la grandeur?

ONUPHRE a fait pendant trois ans, pour soûtenir son sentiment, tout ce qu'on devoit espérer d'un homme zèlé. Exil, prisons, que n'a-t'il pas souffert? C'étoit l'Apôtre,

* Les Juges, chap. XVIII.

l'Ange tutélaire du Partie. Il a tenu ferme contre un Bénéfice de mille écus, & beaucoup d'espérance. Quel fonds ne s'apprêtoient pas à faire sur lui ses amis, lorsqu'une bonne Cure lui a tout fait désavoüer? N'y auroit-il pas véritablement de l'entêtement & de l'extravagance à s'en tenir à son opinion sur les choses les plus sérieuses devant un Bénéfice de vingt mille livres de rente? Quelque sures & quelque vraies qu'elles paroissent, on n'est pas communément mutin jusques-là.

La jalousie embrase le cœur de ces Hommes saints, qui ne devroient penser qu'à Dieu. L'ambition les arme les uns contre les autres. Le Peuple se divise pour ou contre : on ne sait pour qui tenir. Est-on à Paul ou à Céphas? Deux partis veulent usurper l'Encensoir. * „ Nouveaux Corés, ambitieux „ Dathans, rébelles Abirons, il faudroit „ que la terre s'entrouvrit une seconde fois „ pour vous mettre d'accord. Oubliés-vous „ que vous êtes tous également à Dieu? "

Célade, petite poupée en manteau & en rabat, femme par le cœur & dans les petites façons, homme par le nom, & c'est tout, à pris le petit colet & le porte, comme bien des gens prennent l'épée & la gardent. Ils ne prétendent point s'astraindre à ce qu'exige d'eux l'état qu'ils embrassent; ils ne sont pas braves, & ne le seront pas; comme Célade, qui n'est pas dévot, ne le sera jamais. Le matin, c'est un meuble de toi-

* Les nombres, chap. XVI.

lette aussi nécessaire à une femme que son miroir. Joli colifichet qui plaît, qui amuse, qui fait passer un quart d'heure de tems. C'est un Singe qui fait rire par ses gentillesses & ses mines; c'est un animal domestique que l'on souffre sans conséquence, & qui est quelquefois de mise jusqu'à trois minutes. C'est lui qui redresse les femmes-de-Chambre, qui annonce les modes nouvelles, & qui signe la proscription des autres. C'est l'ami de Duchapt *, & son Parasite? c'est son hérault: il n'a pas son pareil pour tourner un ruban. Voulez-vous une simple fontange, du Zéphire ou du Rhinoceros? Est-il en cercle, c'est le plaisant, en office & en titre, de toute la compagnie. Galant Nouvéliste des Ruelles. C'est le Bureau d'adresse des Petits-Maîtres oisifs, & des Actrices desœuvrées. Il tient la gazette des menus plaisirs de la Ville & de la Cour. Il fait toutes les scenes qui se passent dans les Coulisses & dans les plus sécretes Alcoves. C'est le recueil le plus complet des historiettes du jour. Qui vous diroit, comme lui, combien ce gros Milord a dépensé de milliers de Guinées, avec la petite ELISE, en un hiver. Sauriés vous, sans lui, que PONCE a laissé quatre bons Bénéfices, pour aller épouser une belle None qu'il a enlevée & menée à Londres? Vous ignoreriés encore, sans lui, que le jeune ACIS, Novice tout frais émoulu du Collége, est depuis quatre jours sur le grabat par les bontés excessives que la

* Marchand de Modes en vogue.

vieille ARAMINTHE, intime de sa mere, a euës pour lui. Y a-t'il une maison où Célade ne soit bien reçû ? Qui est véritablement aussi accommodant que lui? On le manie, on le tourne en cent maniéres; c'est le *Faquin* de la compagnie: tirés hardiment contre lui, & ne craignés ni de faux coups ni de retours. Petit-Maître de pied en cap, sémillant, usagé, maniéré, il ne céderoit pas en science de tendresse au guerrier le plus consommé & le plus expert. Quelquefois soûmis, tendre & poli comme un Robin bien épris, souvent passant rapidement aux brusques incartades d'un Plumet entreprenant. Il n'y a pas à se fier à Célade; il ne lui faut que l'occasion, & il ne la manque pas.

FINON a la direction de la jeune AGNE'S. Il l'a déja mis vingt fois sur le chapitre de l'amour du prochain. La petite fille a la vûë si courte, & est si bornée, qu'elle s'en tient à donner quelques liards aux Mandians qu'elle rencontre, & à ne plus faire gronder le Laquais & la Femme-de-Chambre. Ce n'est pas-là où Finon vouloit la mener; mais elle ne peut seule aller plus loin. Il lui donne la main pour la conduire où il la souhaite. Elle est simple, & il est rusé. C'est un homme qu'elle révére, & elle se livre de bonne foi à lui. Il connoît son foible, ses besoins, ses craintes, ou ses nécessités. Il voit à nud, l'ame d'Agnés. Il enflamme son cœur innocent, mais prêt à prendre feu, par le détail qu'il lui fait, même des fautes dont elle connoît à peine le nom. Il lui ouvre la connois-

fance du crime ſous le voile de la remontrance. Si la fermentation des humeurs lui a porté, pendant le ſomeil, quelques-unes de ces impreſſions voluptueuſes qui nous cauſent ſouvent, malgré nous, des tréſaillemens ſi ſenſibles, que le réveil même n'eſt pas capable de les éteindre. Il prend ſon rêve par partie, en déchiquete ſcrupuleuſément juſqu'à la moindre idée. C'eſt le commencement, c'eſt le milieu, c'eſt la fin qu'il faut lui conter. Il ne prétend pas qu'on lui cache le progrès des ſenſations. Soupirs, attouchemens, poſtures, mille choſes qui ſuivent & qui accompagnent, preſque toujours involontairement, un rêve ſans préparation & ſans objet; il ne lui faut rien cacher. Cela eſt humiliant, pénible, la pudeur ſouffre. Il prend un milieu. Il intéroge Agnés. Que penſiés-vous? Que ſentiés-vous? Rienque je puiſſe définir, répond Agnès, & bien des choſes que je ne conçois pas, & que je ne connois pas. Mais, quoi! réprend Finon, vous étiés, dans ces momens, aſſés maîtreſſe de vous-même pour ne pas être charmée de ſentir ces mouvemens que vous ne connoiſſés pas, &.... je finis pour ne point dévenir auſſi impudent que l'infame corrupteur de la malheureuſe Agnés. Elle ſort d'avec Finon plus inſtruite que jamais, le cœur déja échauffé, & prête à devenir plus criminelle. Un reſte de Réligion l'arête-t'il. C'eſt-là où ſon Directeur impie triomphe. Il n'y a rien qu'il ne lui prouve par l'Ecriture Sainte. La Réligion eſt un frein pour le Peuple, le Màriage n'eſt qu'une cérémonie civile,

pour empêcher le désordre, & pour contenir les gens mariés; la Chasteté une vertu de sotte, la Pudeur une simplicité, & la Sagesse une petitesse d'esprit. L'Adultere, la Fornication & l'Inceste, bagatelles. Si c'est le *qu'en dira-t'on* qui retient Agnés: foible barriere. Peut-on être scandalisé de vous voir en rélation avec un homme d'Eglise? Il reste un expédient immanquable. Vite, Agnés, devenes dévote; réformés; quoi? Vos habits. Critiqués impitoyablement vos voisines, Madame celle-ci, Mademoiselle cellelà. Faites des Grimaces par méthode. Ayes toujours quelque gros Livre sous la main, recevés cependant les visites édifiantes du Pere Finon. Demandés à la jeune CENIE, à cette aimable épousée, & à cette veuve charmante, qui les à séduites? C'est un Abbé, un Directeur, un Moine. Point de séduction si accréditée que celle là; si générale & si peu rédoutée.

* „ C'est AARON, lui-même, qui deman-
„ de aux Enfans d'Israël leurs Joïaux, &
„ les Pendans d'oreilles de leurs femmes, de
„ leurs fils & de leur filles; c'est lui qui les jette
„ en fonte, qui en forme un Veau d'Or qu'il
„ présente à la superstition du Peuple, & qu'il
„ fait annoncer par un Héraut, le jour de
„ la Féte de l'Idole. Il lui offre de l'encens,
„ & assiste aux Festins & aux Danses des
„ impies..... MOYSE, descendu de la
„ Montagne Sainte ou il avoit parlé à

* Exode. chap. XXXII.

„ Dieu, comme un ami parle à son ami,
„ réduit en poudre l'objet de leur idolâtrie,
„ jette cette poudre dans l'eau, & en fait
„ boire aux Enfans d'Israël."

Les Aarons sont encore au milieu de nous. Le Veau d'Or est encore élevé. On offre, pour l'embellir, les Pendans d'oreilles, les Bagues & les Bijoux. On ne plaint rien à son idolâtrie & à sa superstition, & le Prêtre même, qui est sacré de l'Huile Sainte, encense l'Idole, & lui rend le culte qu'il doit à son Dieu. Où est le Moïse qui sappera l'Autel sacrilége qu'a élevé l'impiété, & qui confondra le Prêtre, l'Idole & l'idolâtre?

Sont-ce les soins & les peines qu'il faut prendre pour parvenir à la conversion des femmes du premier ordre, qui donne tant de goût pour aller à ce monde de Directeurs qui les quêtent par-tout, & qui se les enlevent les uns aux autres? Qu'en dois-je croire, lorsque je vois qu'elles ne gardent pas moins leurs amans, que je les retrouve aux spéctacles avec des mouches & du rouge, & qu'elles ne sont ni plus compatissantes ni moins médisantes? J'en conclus donc vraisemblablement qu'il n'y a que l'intérêt, la vanité & l'amour-propre qui donnent le branle aux Directeurs à la mode. Il y a encore des Aarons.

* „ ZAMBRI entre, sans honte, dans la
„ tente de COSBI, Princesse Madianite, &

* Les Nombres, chap. xxv.

„ à la vûë de tout le Peuple, il consomme
„ avec elle un crime infâme. Le zele de
„ Dieu embrase Phinée, fils d'Eléasar, il
„ se leve du milieu du Peuple, prend un
„ poignard, entre après Zambri, & perce,
„ d'un même coup, le coupable & sa com-
„ plice. La plaie, dont les enfans d'Israël
„ avoint eté frappés, cessa aussi-tôt."

Il y a des Zambris & des Cosbis à la vûë de tout le monde. Nous souffrons plus que les Israëlites: mais il n'y a plus de Phinées.

Les hommes se convertissent rarement; les Directeurs nourrissent la répugnance que l'on a pour eux, & fomentent tout le dégoût qu'on en peut avoir. Ils sont toujours de mauvaise humeur contre un Pénitent qui vient à eux. Tel s'accuse simplement de ses propres fautes, que son Confesseur regarde comme un homme qui lui vient faire des reproches de celles qu'il peut avoir commises en pareil cas, & en semblables circonstances. Plus il est contrit & répentant, plus il l'ennuie, & moins il est porté à le consoler. *Après*, *après*, lui dit-il incessamment; il le trouve toujours trop long à son gré, & il ne se dépéche jamais assés de le délivrer des remords de sa conscience, & de la peine qu'il a à les étouffer.

Qu'il y ait jamais eu de bonnes femmes assés simples pour donner jusqu'à des vingt mille écus d'un Passeport pour le Paradis, c'est ce qu'on ne croira pas; & ce que je croirois moins, c'est qu'il y ait eu des Pré-

Prêtres qui ayent eu l'audace & la facrilége impiété de les faire acheter. Doit-on défefpérer qu'il n'y ait bien-tôt une bourfe ouverte, & des Agioteurs pour l'autre Monde?

Au premier bruit qui fe répand d'une reftitution, tous les furets font aux champs. Faifeurs de bonnes œuvres, Aumôniers publics, gens qui fe chargent de faire des charités, accourent de toutes parts pour être admis à la diftribution. Les uns & les autres ne s'oublient pas, & en détournent le plus fouvent une grande partie pour leurs néceffités de toutes fortes.

Des Sermoneurs domeftiques piquent les bonnes tables. Ils font gourmands ou friands, & ils contentent leurs appétits, & fe font gloire de leur prétendu zele pour la Réligion. Avec un point de Morale douce qu'ils ont préparée à la mode; ils vont faire Vigile à midi chés un gros Richard entre l'Efturgeon, le Saumon frais & la Truitte; ils vont manger des Premiers Poids verds chés un Partifan, à qui ils paffent doucement d'avoir donné le projet de quatre fols pour livre, ou du Vingtiéme. Je bénirois la bonne chere qu'ils font, & les bons vins qu'ils boivent, fi chaque année ils en convertiffoient un feul. Il eft à décider s'ils y penfent.

THEODAS traîne la moitié de la Ville à fes Sermons. On ne peut qu'être parfaitement content de lui, fi l'on aime le jeu de mots, les Antithefes, les expreffions faillantes, le gefte comique & véhement. C'eft *Poiffon*

en Surplis. Il n'oublie pas l'éloge du Curé dans le premier Sermon de son Avent ou de son Carême. La foule se represse à son adieu. C'est-là le morceau fin. Le Curé y est peint à l'avantage, & il y donne une belle étenduë aux loüanges des Marguilliers: c'est bien le moins, puisqu'il en doit recevoir les cent ou deux cent écus. Théodas a toujours le plaisir d'entendre dire qu'il a mieux fait dans son adieu que tous ses Collégues: ce qui veut dire clairement qu'il a été plus fecond en mensonges & en inventions.

Ecoutés le jeune BELOLOGUE débiter un Panégyrique. C'est une découpure éloquemment rapportée. Pensées neuves, stile épanoüi, tournures frappantes & romanesques, gestes du Théatre, parodies continuelles des Mœurs, peu de choses de Dieu, quelques mots du Saint. Il triomphe dans la Madeleine Pécheresse, & ne dit presque rien de sa Pénitence. Petites mains d'aller & de venir sur les bords de la Chaire, pour en étaler la blancheur; grassayement de filer délicatement entre deux lévres pincées, exclamations ménagées, pauses méditées & marquées comme des points & des virgules, moins pour lire sur le visage de l'Auditoire le fruit qu'il peut espérer de son Sermon, que le plaisir qu'il fait. Qu'on ôte à Bélologue son Rochet & sa Soûtanne, qu'on lui passe un habit doré, qu'on le place au Théatre, & qu'on lui donne un Rôle, il changera de scene sans s'en appercevoir. Il prêche par vanité, il s'aime, il grassaye, il fait la belle

main, & il a le toupet bien placé. Que faut-il de plus pour être Acteur? Qu'a *Grandval* plus que lui? Qu'a même de trop Bélologue pour en faire un *Dangeville?* peut-être que de la fatuité.

Suis-je dans le Temple du Seigneur, ou assiste-je aux comiques de *Thomassin?* Quelles gestes, quelles grimaces! Pourquoi ces pleurs? Que veulent dire ces ris? Est-ce une gageure, ou le début de quelque Arlequin nouveau? Quoi, aussi la petite chanson? S'il n'en fait pas les paroles, il entre passablement dans l'air, & donne assés bien le ton. Comment! parce que MOMISPHORE ne danse pas encore sur la corde, & qu'il n'est point de la grande *Troupe Hollandoise*, & qu'il ne dit pas de bons mots, dois-je l'appeller un Prédicateur divin & un homme Apostolique? Que lui manque-t'il que de représenter aux *Italiens*, & de faire ses farces avec *Mézetin?*

Un Moine vient de loin, on le court: la presse y est: les chaises sont retenuës dès la veille. On l'entend quatre fois, & c'est trop. Le bon Pere ne prêche déja plus, il se repete. C'est quelquefois mal entendre ses intérêts, que de parler trop souvent. On le sait sur le bout du doigt. N'importe, on le promene au Marais, à Saint Honoré, aux quatre coins de la Ville: il retourne enfin d'où il étoit venu, peu satisfait d'une Ville où il a fleuri, & s'est fané en même tems. C'est une belle rose qu'il ne falloit voir que deux fois.

* „JONAS croit se cacher devant le Seigneur. Il prend la résolution de ne pas
„ aller à Ninive, ainsi qu'il le lui avoit or-
„ donné, & s'embarque pour aller à Thar-
„ sis. Dieu lui-même délie les vents, &
„ commande à la tempête d'engloutir le
„ Vaisseau où étoit le Prophéte rebelle. Le
„ Navire est prêt de périr, lorsque Jonas
„ s'offre à Dieu en réparation de sa déso-
„ béïssance. Il est jetté dans la mer par les
„ Matelots. Une Baleine, que le Seigneur
„ avoit amenée en cet endroit, le reçoit dans
„ son ventre, & le rend sur le rivage. Jo-
„ nas va de-là à Ninive, & toute la Ville
„ se convertit à sa parole."

Que d'Ecclésiastiques prennent tranquillement le chemin de leurs Terres & de leurs Maisons de plaisance, plûtôt que de suivre la volonté de Dieu? Les vents soufflent des maladies, & la tempête peint l'image de la mort, & ouvre le tombeau, qu'on ne sait encore à quoi se résoudre sur ses devoirs.

HERMAMISE tire à la Sainteté, ou du moins aux dehors & aux apparences de la Sainteté. Il n'y a chés lui ni entremêts ni entrées fines. Il vit comme ses domestiques, & se distingue si peu d'eux, qu'il se nourrit même sur leur portion qui est très modique. Ils sont mal couverts, leurs habits sont en lambeaux. Auroient-ils bonne grace de se plaindre, puisqu'il n'est pas mieux qu'eux? Il est tellement au-dessus de la vanité du bel es-

* Jon. chap. 1. & suiv.

prit, que s'il met de lui-même deux ou trois phrases dans quelqu'Instruction ; c'est pour faire remercier Dieu qu'il n'en ait pas mis davantage. Il se mêle si peu des affaires du Monde, qu'il laisse à son Intendant le soin de se dédire des marchés qu'il a faits : de réduire les mémoires des Ouvriers, & d'escroquer des quittances. Il se contente de deux Bénéfices tres-honnêtes, & en attend patiemment un troisiéme. Il haït tellement tout tout ce qui a l'air d'affection terrestre ; qu'il abandonne à un Promoteur le soin de pourvoir à plus de dix Curés vacantes où il doit nommer, & que des Réligieux Mendians déssérvent à portions congrues. Détrompés-vous, Hermamise, sur le compte de votre Promoteur & votre Intendant. Je le connois, me dites vous, je sais ce qu'il est ; je sais aussi à mon tour ce que vous êtes, Hermamise, & je vous connois, je vous tire d'après celui qui a si fort votre confiance, & qui est seul votre conseil. Hermamise, vous êtes un homme dur & sans miséricorde. Vous êtes Catholique ici comme vous seriés Anglican à Londres, Luthérien à Berlin, & Musulman à Constantinople. Par tout un Hermamise est de la Réligion en faveur.

Combien sommes-nous tenus de bien choisir ceux que nous admettons dans notre familiarité, puisqu'on nous rend garans de ce qu'ils font, & qu'on ne juge de nous que sur eux.

THEOMENE est tout plié, & peut à peine se soûtenir ; deux grands Valets le portent par-tout. Son estomac est affoibli, son teint

est morne, sa voix est à demi-éteinte, & & son corps est tout décharné. Qui ne croiroit que ce sont là les suites de la pénitence & des austerités de Théomene? Personne. Il s'est assés fait connoître par sa dissolution, débauches infâmes, intempérances désordonnées, libertinage outré : voilà ce qui a ruiné sa santé ; auroit-il fait pour Dieu & pour son salut le quart de ce qu'il a fait pour son tempérament? Si on lui eût dit de jeûner, il n'auroit pas en assés de force; & il a perdu son estomac par sa crapule. Lui eût-on conseillé de se relever la nuit pour prier Dieu, il auroit été trop foible, & il a passé mille nuits dans les plus deshonorantes, & les plus préjudiciables compagnies. Qui lui auroit proposé de sécourir des pauvres honteux, sans pain & sans vêtemens, & de faire des aumônes, il auroit répondu qu'il n'étoit pas assés riche pour donner, & chaque année, outre les revenus considérables des plus beaux Bénéfices du Royaume, il emprunte encore de grosses sommes pour entretenir le luxe & la vanité de dix femmes qui n'ont déja plus un nom douteux.

* „ O, Pasteur! O, Idole, qui abandonne le troupeau! L'épée tombera sur „ son bras & sur son œil droit. Son bras deviendra tout sec, & son œil droit s'obscurcira, & sera couvert de ténébres."

Quel est le Pontife, quel est le Prêtre à qui l'on peut appliquer le témoignage que

* Zach. chap. xi.

l'Ecriture rend à SAMUEL? * „ Il gouver-
„ na, dit-elle, les Enfans d'Israël avec tant
„ d'intégrité, que nul ne lui pût rien repro-
„ cher." Où est-il? Il n'y en a qu'un seul qui le mérite. C'est PHILOTIME, toujours résident dans son Diocése, qu'il édifie par ses mœurs autant qu'il l'instruit par sa parole. C'est lui, qui fuit la molesse & la débauche des Villes, le luxe & l'orgüeil de la Cour. Aimé de Dieu, approuvé des hommes, & estimé de tout son Peuple, qui le regarde comme son Pere, & qu'il adopte pour ses enfans. Sans dettes, sans procés, sans faste & sans foiblesses. Homme de condition par sa naissance, homme distingué par ses vertus. Bon Prêtre, vrai Chrétien, honnête homme & bon Citoyen. Evêque & Sujet du Prince; Pasteur, & non pas loup ravissant: voilà le nouveau Samüel, qui, comme Dieu dont il est l'image, n'a pas de rival qui puisse en approcher.

XV. LEÇON.

DES GENS DE GUERRE.

LA Profession des Armes est de toutes les Professions celle qui demande la vocation la moins équivoque & la mieux marquée.

* Les Rois, Liv. I. chap. XII.

L'Homme d'Eglise peut imposer par la régularité de son extérieur. Sans avoir de pieté, on le croira dévot. Les apparences trompent; un homme récueilli aux pieds des Autels, qui sait adroitement faire prendre le change a ceux dont il craint d'être observé, & qui fuit l'éclat & le grand jour, peut facilement passer pour pieux, quoiqu'il ne soit souvent qu'un hipocrite bien masqué.

Point d'hipocrisie plus mal-aisée à soutenir que celle d'un faux brave. On sonde de trop près le poltron ou le fanfaron, pour que l'un ou l'autre puisse long-tems jouer la bravoure.

La dévotion peut venir à certaines gens L'exemple ou la réflexion opére souvent des conversions inattendues. Le courage n'est point de ces vertus qui s'acquierent, & qu'on soit à même de se procurer. On en a en naissant, ou l'on n'en aura jamais. Il est inutile de méditer pour se rendre brave. C'est une vertu du cœur, & qui ne doit même rien aux sentimens.

Il y a une Ecole Militaire. On apprend le maniment des Armes, le salut de l'Esponton, à dresser un chevál & à s'en servir; l'exerçice, les évolutions militaires, la partie des Mathématiques propre à la Guerre, l'art de levér un Plan, la science des Campemens, les ruses & la méthode pour les employer, & les régles pour s'en deffendre. Mais ce qu'on ne trouve ni chés le Mathématicien, ni dans les Livres, ni à l'Académie, c'est du courage; ce qui cepen-

dant, constitue essentiellement l'Homme de Guerre.

Celui qui, avec la connoissance la plus parfaite de l'Art Militaire, ne se sent pas l'ame au-dessus de toutes craintes, n'est proprement qu'un Historien qui asséoit un camp dans son cabinet & au coin de son feu, qui ouvre une Tranchée sur son bureau, qui emporte une Contrescarpe le cul dans son fauteuil, ou qui gagne une bataille à coups de plume. C'est un Nouvéliste du *Palais-Royal*, qui trace un plan de bataille au bout de sa canne, qui d'un tour de poignet force un rétranchement, & qui jette avec le sable toutes les troupes alliées dans l'Escaut. L'un & l'autre savent ce que c'est que *Cavalier*, *Ravelin* & *Chemin couvert*. On est bien-tôt rassasié des merveilles de la Guerre, quand on y a peur, & l'effet des bombes ne divertit pas long-tems.

Il est donc absolument nécessaire de bien connoitre son cœur, & d'en être bien sûr, pour entrer dans l'Art Militaire. Je n'ose dire qu'il faudroit l'essayer. Les conséquences de mon avis pourroient devenir trop dangéreuses. Je suppose donc qu'on soit assés bien éclairci sur soi-même pour se savoir de la fermeté dans les dangers, de l'intrépidité & de la valeur, un grand sens & de la prévoyance; il reste encore à consulter son tempérament & sa complexion. Aura-t'on la force de supporter les fatigues d'une Tranchée? Souffrira-t'on dans l'occasion la faim & la soif? Couchera-t'on aisément sur la dure?

Pourra-t'on passer les nuits au *Bivouac?* Que de prudence pour maîtriser sa colere? Que de sagesse pour distinguer un véritable affront de ce qui n'en a que l'apparence! Que de douceurs ne faut-il pas dans les maniéres, que de probité dans les mœurs, que de droiture dans l'esprit? Qu'il faut de discernement pour faire des amis à l'Armée? Que de ménagemens pour se les conserver!

L'Art Militaire est l'Art des Grands, l'Art distingué, & celui que les Rois aiment & favorisent. Il conduit loin: ses prééminences sont brillantes: ses récompenses sont nobles, ses hasards, ses succés & ses malheurs même ne menent qu'à la gloire. La fortune y est grande, & aussi rapide que les risques.

Chaque Profession a un préjugé qui lui est propre. Celui de l'Etat Militaire, c'est l'honneur. Il est le pincipe & le nerf de tout le corps, comme la fin principale de toutes ses actions. Toutes les vertus s'établissent à l'abri de ce préjugé, du moins les vertus politiques, comme la bravoure, la générosité, la magnanimité, & généralement toutes celles qui concourent à former ce qui s'appelle l'honnête homme; car la vraie vertu demande trop de circonspection, & un Homme de Guerre s'en croit dispensé par son état.

L'honneur a un frere bâtard qui le répréfente souvent, que l'on reçoit & que l'on caresse à cause de la remblance qu'il a avec lui: c'est le faux honneur. Que d'attentions pour le connoître & s'en mefier! il ne se laisse pas marcher sur le pied ni coudoyer; il ne par-

donne ni un sourire, ni la plus innocente plaisanterie; il n'a ni amis ni parens; il ne dit que deux mots, *Meurs* ou *tues*. Il est dans le monde ce que la superstition est dans la Réligion. Il outre tout, offense Dieu, & se rend redoutable aux hommes. L'homme de bien a autant d'avantage sur celui qui se laisse conduire par le faux honneur, qu'il y a de distance entre l'homme pieux & le superstitieux.

L'homme de cœur pense à remplir ses devoirs. Il va à la Tranchée, se trouve à la tête d'une Piquet destiné à attaquer un ouvrage, ou force un Rétranchement sans vanité; il ne tremble pas devant le péril, ni ne s'y jette pas.

Le Petit-Maître est un Héros du premier Ordre dans une Ruelle, ou à un petit souper.

Le fat est un *Matamor* de Caffé, qui baisse souvent au détour de la rue, & à deux pas de la.

Le Faux-brave se fait blanc de son épée, pour avoir rossé deux *Fiacres* qu'il a mal payés, & pour vingt coups de plat d'épée dont il a vengé une éclaboussure.

Avec six mois de Salle, un peu d'audace & beaucoup de suffisance, on se mésure avec les Héros. Est-ce assés pour leur aller à la jarretiere? On se trouveroit plus de niveau avec les assassins & les brétailleurs: qu'ont-ils de moins? Le Brevet même ne donne pas une ligne d'avantage.

L'honneur qui, dant l'Etat Militaire tient lieu de toutes les vertus, y remplace aussi la Réligion, à qui il ne laisse souvent qu'un extérieur bien succint & bien borné. Le mé-

pris de la Réligion a-t'il des principes chés l'Homme de Guerre? Son incertitude porte-t'elle sur quelques connoissances déterminées des choses? *Corbleu*, dit l'un en retroussant son Plumet, *laissons couler l'eau sous les Ponts, & ne disputons pas. Pour moi*, dit un autre en enfonçant son chapeau sur l'œil gauche, *je ne connois rien à cet embrouillamini-là, & n'y veux rien connoître : parlons de boire.*

Mille autres se sont faussement imaginés, qu'en se formant absolument une idée de néantisme pour l'autre monde, on acqueroit de la bravoure, & une intrépidité avantageuse au bien du Prince. Idée erronée, fausse prévention. On ne craint pas la mort lorsque l'on a bien vecu. L'espérance d'un Dieu prêt à couronner l'obéissance d'un Sujet qui vient de répandre son sang, ne doit être qu'un motif bien consolant pour les braves, & il est bien propre à fortifier leur courage. On me réplique que presque tout les dévots sont des gens timides, qu'une fusée fait trembler, que N . . . . avec son chapelet perd la tête au bruit du coup de Canon, & que M . . . . . rien moins que dévot, n'en fait que rire. Je dis moi qu'un esprit fort a toujours le cœur foible; que celui qui n'attend rien après sa mort, a toutes sortes de raisons de ménager sa vie, & la ménage. Un vrai Chrétien est tout ce qu'il faut être pour être un Héros.

Avec un Juge aussi peu sévére que l'honneur, qui rend légitime tout ce qui a un air de noblesse, & qui justifie, en Casuiste relâché,

toute action à laquelle est attachée une idée de grandeur, il n'y a pas à douter que la galanterie, qui est le principe général de tout l'Etat, ne soit l'ame du Militaire. Il est vrai que l'honneur veut qu'elle soit unie à l'idée du sentiment, ou à l'idée de conquête. Cette derniere idée simpatisant davantage avec la Profession, on s'en accommode assés, sauf à regler les contributions. Ce sont là les meilleurs revenans-bons du Plumet.

La dissipation inséparable des Exercices qui conduisent à la connoissance de l'Art Militaire, met dans le cœur de ceux qui suivent cet état, une légéreté qui y tournoye toujours, & qui n'y est jamais sans mouvement. Le levain de l'adolescence fermente dans le cœur d'un jeune homme, & il fait souvent dans une même Ville ses Académies & ses Humanités. Il s'essaye avec les Provinciales, se décrasse & se dérouille à la garnison. Une fois un peu dégrossi, deux coups de lime de Paris, &, s'il y a place, de la main de Madame de V . . . . & le voilà un homme achevé; mais il n'est pas toujours sûr qu'on le soit de cette main; la presse y est, & on s'y fait écrire six mois d'avance pour son tour.

Les plus grands hommes ont passé par-là. Il est inconcevable que les Françoises, si foibles, si indolentes, & si femmes sur le chapitre de l'amour, soient tellement entêtées de la gloire des Armes, qu'elles lui sacrifient souvent jusqu'à leurs plaisirs & à leurs amans, sans compter les maris qui le sont de droit. Les plus tendres Mirthes sont d'ordinaire en-

trelassés dans une même guirlande avec les plus beaux Lauriers. Au cours du jour, que l'Etat gagneroit à ce sistême, si la Religion n'y perdoit!

Le désordre qui regne dans le commerce établi entre les Dames & les Guerriers, est un vice de profession. L'esprit de la Guerre se fourre par-tout jusques dans les façons d'aimer, & il y est même moins ménagé qu'avec l'ennemi. On y est devenu si aguerri, qu'on n'y pratique plus de ruses, & qu'on se rit des précautions. On trouveroit puérile d'ouvrir une tranchée pour se mettre à couvert, & pour faire plus sûrement les approches de la Place. On marche en plein jour & à travers champs. Les femmes y sont faites; plus de longueurs les ennyeroient, & plus de mystéres affadiroient leurs plaisirs. Combien d'elles, pour se sauver l'ennui des détails d'une Capitulation, se rendent tous les jours à discrétion.

C'est de la brillante classe des Gens de guerre que sont tirés spécialement & par privilége les *Petits-Maîtres* en titre, & les *Hommes à bonnes fortunes* en office; ceux-ci ont la vogue: c'est un métier ou l'on négocie, & où l'on trafique. On sacrifie, pour en soûtenir la réputation, le repos, la probité & soi-même. Ne s'en dégoûteroit-on pas si l'on n'y étoit attaché par intérêt, ou retenu par honneur?

Un homme est entreprenant, hardi pour les coups de main; il a de la capacité & de l'expérience dans une occasion. N'a-t'il que

cela ? Ce n'est encore que la moitié de ce qu'il lui faut. Par convention la couronne de la gloire est remise entre les mains de l'amour. C'est de lui qu'il faut la recevoir, ou de ses mains qu'il faut l'arracher. On est bien-tôt sec sur un homme qui n'a vû que des batailles.

Ce qui me paroît indéfinissable, c'est la différence d'un François au camp, & d'un François à la Ville. Il faut que l'honneur soit un enchanteur bien puissant pour rendre le même homme aussi peu semblable à soi-même, ou que le cœur de l'homme soit monté à ressorts bien fléxibles pour s'assujettir à des usages si éloignés. Il est étonnant que les femmes & le vin lui laissent encore la liberté de penser à la gloire & à la Patrie.

ARCAS se couche le matin & se leve le soir. Il a ses heures de toilette comme une femme, aime à se voir au miroir, & à se mettre des mouches. Sa main est délicate, & il entretient sa peau avec des pâtes. Il se fait, en se levant, des yeux dont il doit se servir quelque part où il soit; il s'ajuste un maintien, & se recorde une démarche molle. Il place, comme avec la main, sur son visage des ris & des sourires dont il s'embellit dans l'occasion. Il donne à sa tête le plus joli demi équilibre qu'il est capable de se procurer. Il se file une voix flutée, & ne sort jamais de chés soi qu'il ne soit parfumé jusqu'à ne pas permettre de douter qu'il n'ait bien besoin de l'être. Voüé aux femmes, il est de leur

foible, de leurs paſſions & de leurs plaiſirs. Il brouille les maris, racommode les amans, & a toujours quelques recettes pour les maladies ſecrettes. Un Anglois qui le verroit en exercice auprès d'EUPHRASIE, auroit bien de la peine à le reconnoître pour le François de Fontenoy. Là il lui a paru tout de fer, & plus inébranlable qu'un roc; ici c'eſt moins qu'une femme, c'eſt un enfant. Je ne lui conſeillerois cependant pas de le lui dire à lui-même; il pourroit bien ne pas attendre long-tems après le François de Fontenoy.

Du fond d'une tendre ruelle, & preſqu'entre l'amour & EGERIE, EUMENES vient d'entendre le ſon du Tambour qui le rapelle à la ſuite de Mars. Des lors le plaiſir prend pour lui une autre face. Il rempliſſoit ſon loiſir ſans affecter ſon cœur; les adieux ſont bientôt faits .... déja je le vois voler à travers des flots de pouſſiere, & à la nage ſur le ſang des ennemis. Sous ſes coups la Mort récüeille avidement les victimes qu'il lui prépare. Ce n'eſt plus le même Eumenes. C'étoit aux génoux d'Egêrie un amant tendre & délicat, c'eſt ici un *Alcide* qui ſe retrouve par-tout. Il n'y avoit dans les ſoupers les plus délicieux, preſque point de mêts qui pût flatter ſon goût; le vin de Beaune n'étoit pas aſſés fin pour lui. Souvent ici le pain lui manque, & la ſoif lui fait regarder l'éau comme la boiſſon la plus gracieuſe. Le duvet le fatiguoit; il avoit des inſomnies frequentes; la laſſitude prépare ici ſon ſommeil, & y fait la nuit d'une pièce ſur un lit de camp bien

dur.

dur. L'hiver ramene les troupes en quartier; & Eumenes court poser ses lauriers aux pieds d'Egérie, qui augmente sa gloire par les mirthes qu'elle y mêle.

Le Militaire a auprès du Sexe des avantages qu'il connoît, & dont il fait joüir. La Profession fait excuser le manque de délicatesse & les brusqueries même. Que d'autorités pour se jetter, à corps perdu, dans les plus grands hasards. Une femme, quelque déterminée qu'elle soit, cherche toujours à donner le change à ses foiblesses. Elle aime a avoir à s'en excuser sur quelqu'un. Un homme qui ne recule pas, est son fait; elle lui a obligation, dès qu'elle peut se faire accroire qu'elle a été moins complice que dupe. Quelqu'unes à la dixiéme avanture se croyent encore au niveau de *Lucrece*, sauf le nombre des *Tarquins*.

ADONIS ne demande pas tant d'indulgence, & ne veut rien devoir aux prérogatives de l'état qu'il a embrassé; il n'a du Militaire que le Brevet & l'Uniforme, & c'est aussi ce qui donne à penser qu'il peut être homme. Il minaude on ne peut mieux; il sait faire la belle bouche, & peindre ses yeux en bonne humeur, en caprice & en enjoüement. D'entre les femmes quelle a plus d'habileté que lui pour faire valoir une main ou une jambe? Qui tire plus d'avantage d'une mine ou d'un sourire? Qui place plus agréablement un de ces mots consacrés à la bagatelle? Qui lui donne mieux que lui le ton que les femmes aiment? ce ton badin, animé, tortillé, chif-

sonné & en fontanges. Femme en habit d'homme : je serois tenté de ne le croire tel, qu'au chapeau, si vingt femmes, dont il a eté l'idole, n'affoiblissoient en quelque sorte mes conjectures là-dessus. En un mot, quelle femme l'est plus que lui, si ce n'est peut-être DOMITILLE, qui le chérit avec tant de défauts étrangers? C'est pour la consoler de la mort d'un époux, qu'Adonis a rénoncé à toutes ses habitudes, & rénie tous ses amis. C'est en qualité d'Exécuteur Testamentaire en cette partie, qu'il prend tant de soin de lui épargner les horreurs de la solitude & du veuvage. La bonne ame! Et qu'Adonis est bien taillé en consolateur! Qui n'envieroit Domitille d'être ainsi consolée de la perte d'un mari? Y a-t'il quelque femme qui ne voulût être veuve à ce prix? Peut-être; car elle n'y gagne peut-être pas ce que l'on croiroit bien. Fondu dans les délices, & réduit aux consommés, Adonis est heureux de n'avoir à remplacer qu'un mari. C'est son rôle, & celui qui va le mieux à sa délicatesse & sa frêle santé. Peut-être aussi est-il tout fait pour Domitille? Elle vit de régime, & c'est autant qu'il lui en faut, & tout ce qu'il lui faut; car qui sait mieux qu'Adonis faire avaler une pilule? Qui présente un boüillon de meilleure grace? Qui peut répandre plus d'attraits sur les petits soins, & plus de charmes sur les attentions? Faut-il entrer dans le détail du domestique & des dépenses, il calcule, il ordonne? S'il ne payoit pas, il est Intendant. Il entre en robe de chambre, en pantouffles & en bonet de

nuit dans l'appartement de Domitille. Il n'y manque que le Sacrement & les bouderies, & le voilà mari. Que Domitille est heureuse! elle n'est veuve qu'en ceci. C'est qu'Adonis lui coûte, & se fait payer de ses complaisances & de ses fadeurs, & que le defunt l'enrichissoit & lui payoit même jusqu'à ses caprices. Le cœur d'Adonis est une terre légére que l'amour ne travaille qu'avec une bêche d'or. S'il donne dans une espéce de passion, ce n'est que dans celle des filles d'Opera. La faveur ou l'abondance s'établissent-elles en quelques quartiers de la Ville, il est bien-tôt domicilié chés elles, & fait les honneurs du logis. Que Domitille est à bonne école pour apprendre à se présenter dans le Monde. Qui le connoît mieux qu'Adonis? Qui peut l'éduquer mieux que lui? Quelques Leçons qu'il lui donnât, il n'y seroit pas neuf, fût-elle même d'inconstance ou de légéreté. Domitille sera-t'elle coquette? Je doute qu'il lui laisse place à la devenir. Il remplit tous ses momens, se fond & se moule au clin-d'œil de sa fantaisie. Il presse son ombre en tous lieux, & l'efface même. Au reste pour qui la quitteroit-il, que pour une plus riche? Entre quarante il y a à choisir; il n'y a peut-être pas lieu de faire mieux qu'il n'a fait. C'est un Etalon Anglois qu'elle achete bien cher, & qu'il ne faut cependant pas mettre inconsidérément dans le Haras; un dernier mot d'avis. Domitille, dites chaque soir un petit bout d'Oraison pour la paix, & faites provision d'argent si vous vous trouvés bien d'Adonis, & si vous

croyés qu'il vous soit encore nécessaire.

Est-ce d'HOLOPHERNE seul que l'on doit encore dire ? * " Celui qui étoit puissant par-
" mi eux n'a point été renversé par les jeu-
" nes hommes : il n'a point été frappé par
" les Titans, & les Géans d'une hauteur dé-
" mésurée ne se sont point opposés à lui ;
" mais c'est JUDITH, fille de Mérari, qui
" l'a renversé par la beauté de son visage...
" Elle a mis sur son visage une huile d'une
" excellente odeur, elle a ajusté ses cheveux,
" & elle les a couverts d'un ornement super-
" be ; elle s'est parée d'une robe toute neuve
" pour le tromper. L'éclat de sa chaussure
" l'a ébloui, & sa beauté a rendu son ame
" captive, & elle lui a coupé la tête avec
" son propre sabre. "

Toutes les Judiths ne sont pas filles de Mérari ; celles d'aujourd'hui ne renversent pas les têtes à coups de sabre, & ne sont pas moins à craindre.

Le quartier d'hiver ou la paix ne rendent pas le Militaire oisif comme un Robin en vacances. Son courage change seulement d'objet. S'il n'a plus de tranchée à deffendre, il forme le siége d'une ruelle. Cette petite guerre lui donne presqu'autant de fatigues qu'il en avoit en campagne. Il a de moindres ennemis en tête, & les rédoute davantage.

TANCREDE est guerrier dans tout ce qu'il fait. Il va chés une femme comme à l'attaque d'une Place, Dès qu'il a reconnu les de-

* Judith. chap. XVI.

hors, il méprise de prendre des suretés qui pourroient retarder ses victoires. Il se présente en bon ordre, donne l'assaut, monte à l'escalade, & pousse si chaudement l'attaque, qu'il se trouve souvent au corps de la Place & sur la Place d'Armes, avant qu'on se soit apperçu de son arrivee. Il traite sa conquête en Ville qu'il ne veut pas garder. Loin d'en tirer une contribution honnête, il la pille sans égard, & l'abandonne à qui veut s'en emparer. Tancrede est par-tout le vainqueur de B.....

Voyés ARTAMENE s'acheminer vers BELISE. Il n'y va pas frisé, poudré ou adonisé comme NARCISSE. Il est en Bottes molles, sans façon, en linge de nuit. Qui ne penseroit qu'il est libre avec elle, & que c'est une connoissance de longue main? On ne se gène pas avec ses amis: cela est d'ordre; cependant Artamene n'a vû Bélise que la surveille, & ne lui a parlé qu'hier. C'est la troisiéme fois qu'il la verra, & la seule qu'il l'ait vûë chés elle. Le voilà dans le cabinet de toilette de la Dame. Cet air de départ frappe, touche, étonne, saisit & chagrine. Avoir connu si tard l'aimable Artamene & le perdre si-tôt, c'est à quoi l'on pense; c'est un de ces accidens dont on ne revient pas. Quitter l'adorable Bélise si-tôt, & sans savoir comment on est avec elle, il ne faut pas moins que des ordres supérieurs pour faire de ces sacrifices-là. Consolés-vous, Artamene, votre départ précipité est au moins aussi dur pour Bélise que pour vous. Voilà justement le tems de pleurer. En Romancier, je serois

arriver là des larmes le mieux du monde, puis des mouchoirs déployés, des yeux submergés dans les pleurs, & ensuite un évanouissement ou deux. Mais, pour le vrai, dans un cabinet isolé, seul à seul, & sur le point d'une séparation, on a, ma foi, bien autres choses à faire qu'à pleurer, & l'on ne pense pas à s'évanoüir. Encore, si l'on emportoit avec soi la moindre preuve des bontés de Bélise, on pourroit partir un peu moins affligé. Allons, Bélise, les chevaux sont sellés. Elle ne dit rien: adieu, Bélise; pas un mot: elle détourne la tête, & Artamene profite habilement de cet instant & de son mouvement pour lui faire sentir qu'il est moins loin d'elle que jamais, & qu'il n'est pas prêt à s'en éloigner. En vain lui rappelle-t'elle qu'il lui a dit adieu, qu'elle ne le pensoit plus là, & qu'elle ne l'y peut plus souffrir. Leur commune opiniâtreté les sert bien-tôt, & l'amour couronne Artamene des mirthes de Bélise. Le moment d'après il est accablé de reproches sur la témérité de son entreprise. Le galant ne la console que par des plaisanteries assés gaillardes. Bélise, qui voit qu'on ne prend ses mines que dans leur valeur intrinseque, revient à elle-même, rit de l'avanture, & ôte à Artamene jusqu'au plus léger espoir d'avoir encore besoin de hardiesse. Celui-ci sort d'auprès d'elle en chantonnant avec trois révérences en piroüette, & presque sans se ressouvenir qu'il ait jamais fait connoissance avec elle. Et de-là? De-là, Artamene retourne à son logis, quitte son appareil de

voyage, prend un habit de Ville, du linge de jour, se fait coëffer, & court au grand trot à la toilette de SOPHRONIE. C'est sa Madame la Ressource, qu'il ménage comme telle, qui lui a déja remonté deux fois sa Compagnie, & qui fait chaque année les frais de ses équipages de campagne. Bonne Citoyenne, qui ruine dix Marchands pour soûtenir la dépense d'un brave Officier qu'elle entretient au service de l'Etat. Où est la Romaine qui en ait autant fait pour sa Patrie?

Je ne connois rien qui avance les affaires comme une mascarade de séparation. Le départ est un Talisman bien fort contre une femme un peu commencée. La gravité d'un Robin empesé dans ses petites façons, lui en eût donné pour six mois pour les approches seulement; & en trois petites heures Artamene a terminé l'avanture. C'est son habit de caractere; il lui sied bien, & il s'en sert toujours hereusement.

Paris est pour les Petits-Maîtres Guerriers sur le pied Militaire. Les femmes y sont entr'eux comme un effet dont ils peuvent disposer. Celui qui tient le Dé, cede le cornet à un autre quand le jeu le lasse. Cela se fait souvent par revirement de parties, ou par troc mais est-ce toujours troc de Gentil-homme? Dans une Garnison le Caporal du Régiment, qui arrive, va prendre la consigne, reconnoître les postes, & poser les Sentinelles; & releve le Corps-de-Garde & le Caporal qui doit partir. Ces Officiers, nouveaux

venus, reçoivent de ceux qu'ils remplacent, un état circonſtancié des Dames qui ſont leurs amies; noms, demeures, qualités, talens & utilités, tout y eſt détaillé. Ils ſe donnent cela, comme le *Mot*, & ſe relevent chés les Dames, comme aux Poſtes, & ſans autres formalités. C'eſt une regle.

La Ville n'eſt pas toujours le ſéjour du repos pour un Guerrier. Une femme ſeule tient une vingtaine en haleine, & conſerve en eux l'habitude de leur état. GLYCERE a chés elle des Sentinelles dans ſon cabinet, dans ſa garde-robe & ſur l'eſcalier. PIRRA ne peut leur donner que ſes heures de loiſir; mais quelles ſont-elles? Le ſait-elle elle-même. Védetes alors au coin de la borne & au détour de la ruë. La petite eſt embaraſſée, & l'on attend. C'eſt HARPION qui outre & qui excede la belle, & qui fait faire le pied de gruë, ſur une porte, à ZAMIS, à PELIAS & à GNATORA. C'eſt HARPION qui paye, & qui pêche le plaiſir à la ligne, & à qui on ne le verſe que goute à goute; & c'eſt à ceux qui attendent leur tour qu'on le ſert à pleins ſeaux, & qu'on le prodigue juſqu'à la lie.

Qui d'entre les Guerriers dit, après une victoire avec le Grand JUDAS Machabée? *
„ Voilà nos ennemis défaits, allons main-
„ tenant purifier & renouveller le Tem-
„ ple. "

MONDOR fait ſes conquêtes en Fermier

* Mach. Liv. I. chap. 3.

Général. Il aime à triompher ſans fatigue. Gagner les plaiſirs c'eſt une peine; il lui ſemble plus aiſé de les acheter. Il aime la nouveauté; il veut du neuf, mais en trouve-t'on toujours? Une fripiere adroite le dupe, & lui donne ſouvent, comme tel, du retourné de la premiere main, beau comme neuf & en ayant tout l'éclat. Chaque ſemaine il ſacrifie une petite ſomme à ſes plaiſirs. Il dote chaque ſemaine une fille, & lui ravit ce qui la pourroit faire marier ſans dot, & ce qu'aucune dot ne peut payer. Mondor, ſi vous aimés la nouveauté, ſatisfaites-vous; commencés à être homme de bien.

L'ambition, l'intérêt & l'amour d'une fauſſe gloire, ſont les motifs ordinaires de la vocation des Guerriers. L'indépendance & & le des-œuvrement décident leur goût pour cet état, & appuyent leur libertinage. Aucun d'eux ne revoit la paix dans l'intention de gémir des horreurs de la guerre, & d'expier ſes fautes par de bonnes œuvres. Vont-ils au combat: ſous l'ombre de la gloire du Prince, ils pillent l'ennemi. Dès que la paix eſt faite, ils ne reviennent dans les Quartiers, dans les Garniſons & dans les Villes, qu'avec le deſſein formé d'inquiéter leurs Concitoyens, & d'exercer encore la petite guerre ſur les amis. O honneur du Monde! O fauſſe gloire, que vos Sectateurs ſe deshonorent & s'aviliſſent!

* ,, Il y a une Race dont les yeux ſont

* Prov. chap. xxx.

„ altiers, & les paupieres élevées..... Il y
„ a une Race qui, au lieu de dents, a des
„ épées: qui se sert de ses dents pour dé-
„ chirer, & pour dévorer ceux qui n'ont
„ rien sur la terre, & qui sont pauvres par-
„ mi les hommes."

Si les Héros sont de cette Race, d'où sortent les Brigands?

XVI. LEÇON.

DES GENS DE ROBE.

PARLER pour la nécessité des Loix, ou déclamer contre l'injustiçe des Peuples, dire qu'il faut des Huissiers, des Procureurs, des Avocats & des Juges, & ajoûter que la vénalité des Charges a proscrit le mérite & la capacité, c'est reproduire des phrases usées, & qui sont placées par-tout.

Tant que les hommes seront ce qu'ils sont, il auront besoin de la Loix & de Juges. Tant qu'il y aura des fourbes, il faudra des Notaires.

Les hommes ne sont pas assés maîtres d'eux-mêmes pour s'en tenir au partage que Dieu leur a fait des biens du Monde. Chacun s'efforce de grossir sa part de celle de son voisin; il faut des peines pour arrêter la violence & la concussion. L'homme n'est hom-

me de bien que par crainte; y en a-t'il un ſeul qui le ſoit par vertu ?

Nos paſſions ont rendu les Loix néceſſaires; l'iniquité des autres hommes, & l'amour que nous avons pour nos intérêts propres, nous font regarder avec une certaine vénération ceux d'entre nous qui en ont le dépôt, & qui en ſont les interprêtes. Nous y avons foi comme à des Anges tutélaires, & nous devrions cependant ne les eſtimer que ce qu'ils valent, c'eſt-à-dire, des hommes comme d'autres, qui ont autant beſoin d'être retenus dans leurs paſſions par des régles, par des peines & par des châtimens.

On a fait *aux Gens de Robe* un devoir de la gravité: leur extérieur eſt règlé par la ſimplicité & par la modeſtie. Ils ne peuvent guéres paroître que ſous une certaine couleur. Il en eſt des Miniſtres de la Juſtice comme de de ceux de la Réligion. On ne leur demande que des dehors. On ſoûtient ſes Sorboniques, & les trois grands repas bien payés, voilà un Docteur. On prend ſes dégrés en Droit, voilà un Avocat. Un Partiſan conſigne cinq cens mille livres pour ſon fils, & en fait un Juge. On conſulte le premier ſur un Cas de conſcience, & il décide. On demande au ſécond un avis dans un Procès douteux, il vous y engage, & vous le perdés. Le troiſiéme juge ou opine par paſſion, ſans raiſon, & iniquement, qui feroit un trait d'équité s'il commençoit par faire au moins reſtituer ſon pere.

Quelles ſont les qualités que JETRO,

Beau-pere de MOÏSE, vouloit dans les Juges? * „ Choisissés, *lui dit-il*, d'entre tout „ le Peuple, des hommes fermes & courageux, qui craignent Dieu, qui aiment la „ vérité, & qui soient ennemis de l'avari- „ ce... qu'ils soient occupés à rendre la justi- „ ce en tout tems. "

Qu'importe au Peuple qu'on ait fait une loi pour reformer l'habit du Robin, quand on a oublié de le régler pour les mœurs, quand on ne lui demande d'autre mérite ni d'autre vertu que les Provisions de sa Charge. Qu'on lui laisse la broderie & les étoffes d'or & d'argent; qu'il porte le plumet & les talons rouges, qu'importe au Peuple, s'il est tempérant, juste, pieux & instruit: voilà tout ce qui l'intéresse, & par où le Magistrat peut se rendre plus respectable.

NIGER a passé sa premiere jeunesse, moins à s'étudier à se rendre capable d'être un jour un bon Juge, qu'à mériter d'être cité lui-même devant les Juges. S'il a connu les cas graves, ce n'a peut-être été que par ses craintes. L'argent de son pere l'a rendu Juge de la vie & de l'honneur de ses Compatriotes. Il n'arrive à son Tribunal qu'à travers des flots de Plaignans, qui inondent les avenuës de sa Jurisdiction. Deux Huissiers qui le viennent prendre, & qui le reconduisent jusqu'au bas du degré, le font par-tout passer à l'aise. Il passe, il est déja passé, le voilà sur les Fleurs de Lys. C'est un Vendredi, jour dédie à

* Exode Chap. XVIII.

faire valoir ses droits, dont il est si jaloux, déjà il juge, il condamne, je n'ose dire qu'il absoud. Il ne lui manque, pour remplir totalement les accès de sa misantropie, que d'avoir la place de *Bronte*. Qui a acheté le pouvoir de lui faire exécuter ses fonctions; ne se plairoit-il pas à l'y remplacer? Vous l'avés vû, dans le fond de son carosse, un Mémoire en main, & occupé profondément, à ce qu'il vous a paru. Niger est laborieux & infatigable, aves-vous dit; il est toujours à ce qu'il doit être, & sans doute qu'il s'instruit des défenses de ceux dont il doit décider l'honneur & la vie. Détrompés-vous, il n'est sérieusement occupé que de bagatelles. Ce que vous lui avés vû en main, ce qu'il lisoit avec si peu de distraction, c'est un Factum grotesque sur une Cause qui n'est pas de son ressort. A voir cet air sombre & refrogné, dont il paroissoit tout empreint, vous seriés-vous douté qu'il s'égaïat l'ame à lire l'histoire de l'*Ane de Vanvres*. Il aimeroit assés à avoir à prononcer sur cette affaire. Peut-être la lui verroit-on terminer par une Sentence aussi burlesque que la Cause même. Vous êtes outré de le voir aussi loin de ses devoirs. Que voudriés-vous qu'il fit? Son Sécrétaire lui a dressé & arrangé ses conclusions dans son Porte-feüille, & il y trouve ses Sentences toutes mâchées. Il n'a d'autres peines que de les lire & de les signer. C'est joüir de bonheur pour ceux contre qui Niger doit prononcer, si son Sécrétaire est incorruptible. Peut-être seroit-ce jouer de malheur

pour quelqu'un. Je ne voudrois pas ouvrir le pari ni pour ni contre.

Que manque-t'il à ce Sécrétaire pour être Juge? Il sait les Loix, il connoît les Coûtumes: c'est peu de chose dès qu'il n'a pas de quoi payer l'Office. D'ailleurs que seroit devenu Niger, qui sait à peine écrire? Il a été plus aisé à la nature d'en faire un Juge, & de lui donner le Sécrétaire qu'il a.

Comme les hommes sont pour les femmes, & que celles-ci les moulent pour elles, elles se sont mises en possession de leur donner, dans tous les états, des leçons du savoir-vivre. La politesse, l'empressement, la familiarité, le respect, les soins & les complaisances ne reçoivent de bornes que de leur volonté. De-là le préciosisme des Robins dans leur langage, l'affectation dans leurs maniéres, & la fadeur dans leurs amours. De-là passent-ils près d'un Homme de Guerre pour une demie femme, à qui il ne manque qu'un chignon & une *Pélisse*.

Il est de l'usage du monde de commencer par se former une Réligion. Il paroît idiot de s'en tenir à celle dans laquelle on a été instruit dès l'enfance. Le Robin est reservé sur cet article, mais se décide à bas bruit. Quel est son choix? Lui en parle-t'on, il répond confidemment qu'il s'est arrangé là-dessus.

L'honneur à pour l'Homme de robe un autre point de vûë que pour l'Homme de guerre. Ni l'un ni l'autre ne se croit deshonoré en profitant des prérogatives de la

profeſſion. L'un vend ſes ſoins, ſes écritures, ſa promptitude & ſes négligences, reçoit des ſollicitations, & l'autre fait payer ſes ſauve-gardes, ſes paſſeports, exige des contributions, brûle des Villages, & pille l'ami & l'ennemi. L'honneur arme DAMON pour un coup de coude. Le voilà l'épée à la main, il faut qu'il ſe venge ou qu'il périſſe.

CLITIPHON reçoit ſtoïquement un ſoufflet, & ne veut pas commettre ſa gravité juſqu'à demander réparation par lui-même. Il remet ſa vengeance au Prince qui en plaiſante, comme de l'injure qu'IPHICRATE croit avoir reçûë de trente coups de foüet que lui a donnés CRANTOR.

La Galanterie n'a pas moins de différence dans ces deux états. Le Guerrier la fait conſiſtêr dans les plaiſirs tumultueux & bruyans; les Robins traitent l'amour & les plaiſirs en femmes à circonſpection. Ils craignent le ſcandale & les eſpions. Leurs foibleſſes leur plaiſent, & leur péſent. Je ſais un moyen de les rendre plus leſtes & moins malheureux. Qu'ils s'appliquent plûtôt à réprimer leur vices qu'à les cacher. Le dernier eſt plus facile, ils n'ont qu'euxmême à vaincre. Un rien peut les trahir.

Un homme ſeul, qui veut triompher de ſoi-même, a ſouvent un monde entier à combatre. Il n'abat quelquefois un ennemi, que par le ſécours d'un autre. Une paſſion qui nous quitte ne laiſſe pas de place vuide; c'eſt une nouvelle paſſion qui la chaſſe, &

qui sera elle-même bien-tôt remplacée par une autre.

Une Robin titré ne goute les plaisir qu'à la hâte, la créme en est toujours peu épurée pour lui, & le qu'endira-t'on l'aigrit toujours; le mystére lui rend la galanterie un métier pénible, & une occupation quelquefois disgracieuse. Il soûtient encore les petits soins & les attentions, il pousse même jusqu'à la constance & à la fidélité. On voit encore avec lui la timidité & le respect même. Va-t'il moins loin? Peut-être devance-t'il le guerrier auprés certaines de femmes.

Le *decorum* porte le flambeau devant l'amour Robin. C'est lui qui le guide. Il y a quelques femmes qui y gagnent. Celles qui s'estiment encore un peu, s'én trouvent bien, & les autres le reçoivent encore & l'admettent dans leur société. L'ordre rentre dans leurs Maisons: un certain air de réserve leur fait retrouver une partie de la réputation qu'elles avoient perduë, & elles imposent quelquefois assés au public pour parvenir à se rendre recommandables.

Il en est de la Maîtresse d'un Robin, comme d'une Clairette. Elle est rétirée à la Ville & à la Campagne: on la voit aux Prones, aux Sermons, aux Grandes-Messes, aux Vêpres & aux Saluts. Elle fait quelquefois des œuvres de charité, qu'elle sait bien qu'on voit & qu'elle est bien aise qu'on voye. En un besoin, le Pasteur sollicite pour elle, répond pour elle, & détermine le peuple en sa faveur. Qui ne prendroit Clairette pour la prude amie d'un galant à petit colet?

BERYLLE est-il homme à tant donner aux bienséances? Il ne va pas comme CALISTHENE s'enterrer avec ses plaisirs dans une campagne. Son goût ne va pàs jusqu'à aimer une personne belle, qui ait eu de l'éducation, & dont les sentimens soient nobles. Sa vanité & son audace, suite de sa trop grande richesse, lui ont donné de l'antipathie pour le secret du balcon. Il relance ROSCIE jusques dans les coulisses & quand elle paroît dans les chœurs. Il n'est pas jaloux du Partere qui voit ses belles jambes jusqu'aux jarretieres, ni de l'Amphithéatre où elle court recüeillir le fruit de ses entrechats. Que ne fait-il pas pour se l'attacher. Ce jardin n'est pas assés superbe, ce Parterre magnifique & étendu n'est pas assés grand, on y ajoûte des terrasses. Il y a de belles eaux plates & jaillissantes; il faut y élever des cascades; ornés ce Bâtiment de glaces & de meubles dignes de la magnificence Royale. Que Roscie ne paroisse plus que dans un char doré; qu'on la reconnoisse pour la maîtresse de Berylle au brillant de la parure de ses habits & de ses ajustemens. Que *Germain* fournisse sa toilette & ses buffets, & que *Rondet* s'épuise pour la bien mettre en bijoux. Qu'elle donne de la jalousie aux femmes vertueuses par son éclat, & qu'elle fasse envie à sa sœur. Que les biens qu'elle acquiert à force de complaisances pour vous, & à cause de sa science dans le vice, fassent haïr la vertu à sa

cadette, & la mettent en humeur de l'imiter. Traités la si bien, qu'il n'y ait qu'un Prince qui la puisse rendre inconstante & ingrate? Car, croyés-vous qu'elle ait assés de cœur pour n'être pas perfide, si quelque Prince s'offroit à prendre votre place? Au reste, vous aurés votre revanche, & Com on vous offrira de quoi faire repentir Roscie de sa légéreté.

Eaque a une charge qui lui impose la nécessite d'être grave & réservé; mais il se croit dispensé, par ses biens & par son age, des bienséances de la Robe. Il se moule sur les coquets de la Cour, & emprunte d'eux leur fatuité, leurs excès & leurs débauches. Aux flambeaux Il endosse les couleurs & la dorure, & suspend une epée à son côté; il marche sur la pointe du pied, se rengorge comme une fille de boutique du *Palais*, double son menton en Dépositairé, parle en linotte; veut être original en saillies, qui ressemblent assés à des moineaux francs à qui on coupe les aîles pour les apprivoiser, & avec tout cela se croit Homme de Cour, & se donne pour tel à la Ville. Avec l'honneur de gasoüiller passablement un Vaudeville des *Italiens*, & de l'annoncer des premiers, il se pense un personage du premier mérite.

Les Robins encore un peu susceptibles d'idées d'honneur, ne risquent rien. Ils attaquent un cœur sur la même méthode qu'ils conduisent un Procès. Examinés vous, Timagene, auprès de Clorinde, c'est voir Chicanain faire un saisie & mener une

licitation. Mêmes proportions, mêmes mésures & mèmes apprêts. Assignations à comparoir, Sentences par défaut, Avenirs, Saisies des biens, Permissions de vendre, & Criées de quinzaine en quinzaine. D'abord des soins, visites éloignées qui deviennent peu à peu plus fréquentes, attentions délicates; ensuite assignations à Clorinde, à ce qu'elle veüille bien permettre qu'on l'aime autant qu'elle est aimable. La belle est trop raisonnable, & fait trop bien vivre pour en appeller. Un petit Avenir á Clorinde pour qu'elle ait à l'aimer à son tour. Elle ne répond pas; Sentence par défaut: & sur cette obstination à ne pas comparoir, un petit bout de Requête pour obtenir permission de saisir. C'est où l'esprit brille, & où le manége commence à se faire sentir. Avec qu'elle joie Timagene exécute-t'il la saisie! Le cœur une fois pris, il procede pied à pied jusqu'à l'adjudication de la Belle, & de ses accessoires.

Le Monde des *Petits-Maîtres* est tiré de tous les Etats. Ceux du Militaire sont bruyans, arrogans & impitoyables diseurs. Ceux de la Robe sont doux, précieux, musqués, soûmis au geste comme un Automate. Leur langage est surjetté. Leurs pensées vieillies de la surveille à la Cour, & enterrées la veille dans la bonne compagnie, resuscitent le lendemain par leurs soins au cercle de leurs Armides.

Ruffin lit, en chemin faisant, son Catéchisme de conversation, il sort de son Ca-

roſſe, comme d'une caiſſe, & avec autant de circonſpection qu'un bijou de Nevers, ou qu'un des criſtaux de Bohème qu'on auroit à craindre de voir briſer ſur le pavé. Il s'appuye lourdement ſur le bras d'un grand Laquais, qui le deſcend tout doucement juſqu'à terre, il monte à petits pas l'eſcalier, & arrive au cercle d'un air auſſi composé qu'un Moine qui porte un Reliquaire. Veut-il prendre un ſiége; ce n'eſt pas la tête qui tourne chés lui, il eſt tout d'une piéce, & c'eſt tout le corps. S'aſſied-t'il, c'eſt une machine à reſſors. Il n'ouvre la bouche que par méſure, & ne rit que par tems. S'il leve les bras, ce n'eſt pas en étourdi & ſans prendre garde à ſes belles manchettes. Chante-t'il, il n'aime que les airs doux, & qui ne veulent que très-peu de mouvemens. Je ne doute pas même qu'il ne ſe trouve mécontent d'être obligé d'en prendre en bûvant ou en mangeant. Voudroit-on qu'il perdît le fruit de quatre grandes heures de toilette, & qu'il expoſât aux vents une livre de poudre à la Maréchale. Mon cher Ruffin, que vous manque-t'il pour être femme? Vous en avés déja la tête & le cœur. Quel dommage, que dans le monde coquet le Robin ne ſoit que le pis aller d'une aimable femme, & qu'on le regarde ordinairement comme la tare de la réputation d'une jolie perſonne, & qu'il annonce la décrépitude de la galanterie!

Qu'eſt-ce qu'un Rapporteur? C'eſt un homme qui apprête la forme d'un affaire, & qui la fait aller au gré des Loix, par le biais qu'il

y donne. Et les Loix, toujours justes, se trouvent souvent autoriser l'injustice. Le Rapporteur à qui la sollicitation plaît, & qui aime les politesses, est comme une Ville assiégée. On temporise, on parlemente, on capitule si l'on en a le tems, & si on ne la pas, on se rend à discrétion.

* „ JOEL & ABIA, fils de SAMUEL,
„ reçoivent des présens, se laissent corrom-
„ pre par l'avaricc, rendent des jugemens in-
„ justes, & sont revoqués par tout le peuple.
„ Samuel lui-même est le premier à leur ôter
„ leur autorité, & à les déposséder de la
„ fonction de juges qu'ils exerçoient dans Ber-
„ sabée. "

Les jeunes Sénateurs devroient recevoir les sollicitations des femmes, les yeux bandés, & une grille entre deux. Pour les vieux **
„ ils ont désiré des terres, & les ont prises
„ avec violence; ils ont ravi des Maisons par
„ force. Ils ont opprimé l'un *pour lui ôter*
„ sa maison, & l'autre *pour s'emparer* de ses
„ biens. "

Qu'on dise, tant qu'on voudra, que la sollicitation est inutile. Suis-je bien porté à le croire, quand je vois toujours THESSANDRE se rendre aux mêmes heures chés GALATHE'E, & que son Valet-de-Chambre me réfuse la porte de son Cabinet à toutes sortes d'heures, sous le prétexte annoncé que *Monseigneur* ne veut voir personne, & qu'il n'aime

* Les Rois, I. Liv. chap. VIII.
** *Michée* chap. 2.

pas les sollicitations. Qu'en dira-t'on, quand on saura que le Valet-de Chambre me dit à l'oreille que Galathée peut m'être utile auprès de Monseigneur, qu'elle aime à rendre service, que c'est le meilleur petit cœur du monde, & qu'elle demeure telle ruë. Je croirai Thessandre un Juge intégre, quand il ne recevra pas les recommandations de Galathée qui vient de me les vendre, comme le Valet de-Chambre m'a vendu l'avis à son égard.

* „ DEBORA, femme de Lapidoth, ju-
„ ge encore aujourd'hui le peuple. De des-
„ sus son lit de repos elle dicte les Arrêts
„ & prononce les Sentences. "

RHADAMANTE n'est point homme à se laisser séduire aux appas d'une femme. Ce Sexe aimable n'a pas auprès de lui beaucoup de pouvoir. Il n'y a point à espérer de le corrompre par des présens. Il est invulnérable du côté de l'intérêt & de la tendresse; mais il a des Domestiques dont les gages sont médiocres, & qu'il ne paye guéres: c'est à eux à qui il faut s'adresser, c'est son Suisse, & son premier Laquais qu'il faut gagner. S'ils vous protégent, je répond de votre affaire. Quel moyen de refuser un homme qui vous sert presque pour rien? C'est bien le moins de ne lui pas faire manquer l'occasion d'avoir quelque petit profit.

** „ NAAMAN, le Syrien, est guéri de

* *Les Juges*, chap. IV.

** *Les Rois*, Liv. IV. chap. V.

„ ſa Lèpre par le Prophéte ELIS'E, qui refuſe les préſens; mais GIE'SI, ſerviteur
„ du Prophéte, court aprés lui pour rece-
„ voir le prix des bonnes actions de ſon Maî-
„ tre. „ Les Naamans ſont encore expoſés à devenir les dupes des Giéſis.

MINOS a toujours dans ſon Cabinet ce vaſte & profond Canapée. Ce n'eſt point chés lui un meuble de parade, & il ne s'en tient peut-être pas dans l'uſage qu'il en fait ſimplement à l'idée de ſon invention.

EUTICHRATE eſt décidé pour les jeunes ſolliciteuſes: il avoit depuis ſix ans entre les mains un Procès qui ne finiſſoit pas; prieres, amis, parens, rien ni faiſoit. La Partie intéreſſée épouſe une jolie femme, va voir ſeul Eutichrate qui le ſait, l'en complimente, lui promet de preſſer le jugement de ſon affaire & d'en rendre réponſe à ſa femme. Eutichrate étoit connu. On chercha à prix d'argent une ſolliciteuſe ſtilée, qui fut bien-tôt au fait du rôle qu'elle avoit à joüer. Elle ſoûtint d'abord ſi bien le caractere qu'on lui avoit fait prendre, qu'Eutichrate y fut trompé, & la preſſa de finir par un jeu où elle avoit plus d'habitude, & qui lui étoit plus naturel. En trois jours le Procés éternel fut jugé au contentement de la Partie, & Eutichrate ſe reſſouvient des Epices qu'il en avoit retirées.

Qu'il ſoit deshonorant pour un Juge de ſe prêter à la ſollicitation, on l'a dit. Ce qu'on n'a pas dit, c'eſt qu'il eſt infame de ſolliciter, qu'il eſt honteux à un homme de con-

ſidération de s'entremettre pour le gain d'un Cauſe, & d'en déterminer le ſuccès par ſon crédit. C'eſt être complice de l'injuſtice du Juge, & de moitié dans la mauvaiſe foi de celui qui s'approprie, ſans cauſe, le bien d'autrui. L'Arrêt ne fait pas le droit: s'il le ſuppoſe, c'eſt tout, & c'eſt bien peu faire.

Plus de Réceleurs, preſque plus de Voleurs. Souvent la Sentence & la punition leur ſont communes. Juges iniques, Solliciteurs ſans raiſons, Plaideurs ſans bonne foi mirés-vous.

Gens de Robe, apprenés vos devoirs

* „ Ouvrés la bouche pour le muet, & „ pour ſoûtenir la Cauſe des Enfans qui ne „ ſont que paſſer. Ouvrés la bouche, ordon- „ nés ce qui eſt juſte, & rendés juſtice au „ pauvre & à l'indigent.

** „ Ne cherchés point à devenir Juge, ſi „ vous n'avés aſſés de force pour rompre „ tous les efforts de l'iniquité, de peur que „ vous ne ſoyés intimidés par la conſidéra- „ tion des hommes puiſſans, & que vous ne „ mettiés votre intégrité au hazard de ſe „ corrompre. "

L'ancien P . . . avoit ſes *Robes rouges*, ſes *Mortiers*, & ſes *Révérences*. Nous en avons la peinture bien conſervée; c'eſt un morceau achevé; il n'y manque que la parole.

* Prov. chap. XXXI.
** L'Eccleſ. chap. VII.

XVII LEÇON.

DES GENS DE FORTUNE.

DE tout les états, il n'y en a pas de plus critiqué, de plus désiré & de plus envié, que celui des Gens de Fortune.

On ne les satirise que parce qu'on souhaiteroit se trouver en situaion aussi commode. On les envie, sans penser que dans leur place on feroit comme eux. Je l'avoüe: je ne suis pas moi-même sans envie à leur égard; mais tout ce que j'en voudrois, ce seroit, comme eux, d'être à même de faire du bien, & de rendre service avec autant d'exactitude qu'ils en apportent à n'obliger personne.

Les Ecclésiastiques, les Robins & les Gens de Guerre se liguent contr'eux. Qu'ils regardent tous un peu derriere eux, même devant & à côté, & ils verront leurs mépris réjaillir sur leurs Ayeux & sur leurs Confreres. A quelques années plus haut le cahos de ces états différens existoit.

Le Pere de ce jeune & dédaigneux Président, qui traite le Financier & le Traitant d'Usurier, de *Maltotier* de *Rat de Cave*, a gagné la belle Charge qui soutient sa morgue dans les *quatre sols pour livre.* Ce Lieutenant Général des Armées du Roi, qui fait sonner si haut l'ancienneté, la noblesse & la

grandeur de ſa Maiſon; qui ne parle que d'alliances illuſtres, ne vous dit pas que ſon frere a épouſé la fille d'*Argentire* qui a donné tant de projets qui ont malheureuſement paſſé, & dont nous payons encore chaque jour la maudite induſtrie. On ſait appercevoir à ce gros Abbé qui vient de fulminer en Chaire contre les harpies de l'Etat, qu'il a damné ſon Grand pere & ſon oncle.

Les gens de fortune s'incorporent par leurs richeſſes dans tous les états. On crie contr'eux par jalouſie, mais on n'en va pas moins manger leurs entrêmets fins & délicats, & on ne s'abſtient pas davantage d'emprunter leur argent. On blâme leur luxe & leur faſte, & on va à l'emprunt chés eux pour parvenir à les imiter. On cenſure la délicateſſe de leurs tables que l'on va piquer au ſortir du Sermon, où l'on vient de les critiquer.

Chaque état à une vocation propre, des études particulieres, & une école pour s'y inſtruire de ſes devoirs. L'Homme d'Egliſe va en Sorbonne, & fait un Séminaire. L'Homme de Guerre a des régles preſcrites pour tuer ſon ennemi ou pour s'én deffendre; le Robin doit aller aux écoles de Droit, y écrire ſes Cayers & ſoûtenir des Theſes. Le premier doit être appellé au Miniſtére Saint par Dieu-même, & y entrer ſans aucune vûë mondaine. Le ſecond doit être brave, & le troiſiéme doit ſavoir le Code & les Coûtumes. Si le premier ne ſe fait Abbé que pour lés Bénéfices, ſi le guerrier va à l'armée ſans avoir un grand cœur, & ſi le Conſeiller

achete ſes Cayers & fait ſoûtenir ſes Theſes à ſon nom, leurs devoirs n'en exiſtent pas moins, quoiqu'ils ne les ayent remplis ni l'un ni l'autre. Le Financier n'a d'autre vocation que l'intérêt. * „ La Sang-ſuë a deux filles „ qui diſent toujours: Apporte, apporte." Voilà la voix qui lui a frappé l'oreille, & qui l'a décidé pour ce genre de vie. Ses études ſe réduiſent à ſavoir un peu chiffrer, & paſſablement connoître, non pas de combien on pourroit décharger les Provinces, mais les moyens qu'il faudroit employer pour en tirer davantage.

Le Financier, une fois aggregé à la brillante *Compagnie*, ne reſte pas indolemment dans ſon Palais; il court promptement où l'appelle l'intérêt, & n'a pas de repos qu'il n'ait fait *tournée*. On ne le voit pas nonchalant comme un Prélat qui néglige la viſite de ſon Diocèſe, & à qui la réſidence put au nés. Non, il vole par tout où il préſume qu'il pourra ſe rendre utile à ſes confréres. La tournée faite, il brigue à avoir des bureaux chés lui. De-là coulent les fleuves d'or & d'argent. Il à dès lors part à ces riches *droits de préſence* qui diminuent ſi conſidérablement le fond de la Caiſſe.

L'argent vient-il aiſément & ſans peine, & coule-t'il comme de ſource; les vices deviennent naturels à la ſuite de l'abondance. *Les Préteuſes ſur gages* ſe mettent ſur les rangs. On a des Maîtreſſes. Un Guerrier

* Prov. Chap. xxx.

va dans une Ruelle, comme un Soldat à la *Maraude*. Un Robin se ruine pour s'attacher une fille d'Opéra, & un Financier ruine les autres pour entretenir sa Maitresse.

La Réligion du Financier est occasionnée. Il n'en entend guéres parler qu'à sa table. Auditeur bénévole, il ne se fixe à aucun systême, & n'est ni pour ni contre. Dans l'indécision il ne prend conseil que du tems. Ce qu'il en adopte plus volontîers, c'est l'amour des Peres pour leurs enfans. Sur ses équipages brillans, sur sa bonne chere, sur sa dureté, il s'en remet au bon *Peccavi* à la mort: l'attend patiemment, & allie, sans scrupule, cet espoir à ses débauches. Pour l'honneur, il commence à en avoir quelques idées, quand il entend parler de Chambre de Justice. Tout l'honneur, selon lui, consiste à échapper aux recherches des Juges, ou du moins à les corrompre.

Il y a une sorte d'honneur qui est presque taillée pour les Gens de fortune, & qu'ils tirent de leurs richesses. Ils croyent leurs millions un titre qui peut suffire à tout; & ce qui n'est que vanité dans les autres états devient dans le leur un point important. Ils s'attachent souvent à y revenir par la noblesse de leurs alliances. Prestige d'orgueil qui les abuse & quî les trompe souvent. On leur vend quelque-fois bien cher l'honneur d'avoir un Marquis pour beau-pere & un Duc pour gendre. La vanité fait leur honneur.

Avec un bel Hôtel, un Carosse, des Ar-

mes, un visage fier, dédaigneux, tirant sur le grand, un abord glacé, & un monosyllabe sur le bord des lévres, AGRIPPA se croit tout ce qu'il faut pour être homme de conséquence.

Eternuer, se moucher, cracher, prendre une prise de Tabac, choses toutes simples en elles-mêmes, & qui ne disent ordinairement rien; mais ausquelles MILDOR a attaché de la dignité, qu'il ne fait qu'avec réfléxion, & d'une maniére offençante pour le reste des hommes.

Un Financier, homme d'ordinaire peu prévenu par une éducation honnete, est ce qu'il y a de plus dur à façonner pour le monde. C'est un travail de dégrossir ses maniéres inégales. Comme ce n'est pas de jeunesse qu'il est formé à ces devoirs qui établissent le commerce de la vie & de la société, il ne les met jamais en place.

On voit communément tel d'entre les Gens de fortune, qui étudie à quarante ans d'après les Leçons d'une fille de quinze, le sçavoir vivre & la politesse, chose qu'on a de la peine à réduire à son vrai point, ce que c'est que complaisance, matiére qu'on lui outre souvent, & les charmes de la familiarité qu'il pratique & qu'il aime chés sa Maîtresse, mais dont il n'a plus de mémoire dès qu'il est dehors.

Si l'Homme de Cour ressemble au marbre, & s'il est, comme lui, dur & poli, le Financier est un caillou dur comme le marbre, mais qui restera toujours brut, car les cailloux ne se polissent pas ensemble.

A l'âge où le goût frivole des bagatelles est proſcrit dans les autres états, il commence à naître parmi les Gens de fortune. Occupés dans leur adoleſcence à s'enrichir, ils n'ont le tems d'être Petits-Maîtres que vers quarante ou cinquante ans. Ceux-ci cependant ne ſont jamais pour aller de pair avec les autres.

Le Petit-Maître à Plumet eſt bruyant, étourdi, babille à perte de vûë, tourne comme une giroüette, chante comme un ſerin, piroüette ſur le talon, coupe une révérence en cabrioles, & fait un adieu en rigodon.

Le Robin Petit Maître eſt propre autant qu'un Prémontré; adoniſé en nouveau marié, pas un point chés lui ne paſſe l'autre. Il parle à demi-phraſe, coupe les tons, reſpire avec méthode, & ne rit qu'en fronçant les lèvres. Se préſente-t'il dans une ſociété, ſi c'eſt avec quelque ſorte de grace, c'eſt auſſi avec beaucoup de préciſion. C'eſt une porcelaine félée, dont on ne ſe ſert qu'avec ménagement.

Le Petit-Maître Financier eſt tout ſoin, toute contention pour ſe familiariſer avec ſon habit, & ſe rendre moins gauche qu'il n'a été toute ſa vie. Il s'étudie à adoucir la ruſticité de ſes regards, & à polir ſes façons. Ses bras ſont à la gêne, parce qu'il voudroit revenir de l'habitude qu'il a priſe de faire le *gros dos*. Il marche comme s'il avoit des écliſſes ſous les jarrets pour faire rentrer ſes génoux. Eſt-il annoncé dans une com-

pagnie de gens du bon air, il y est autant emprunté qu'il est vain parmi ses Commis. Il fait ses révérences en Ecolier, s'assied en Provincial, & tourne ses pieds en-dehors en Maître à danser. Entre-t'on en conversation, il ne répond qu'en *oüi* ou *non*. Qu'on le mette sur le chapitre de l'argent, il est-là comme le poisson dans la riviere, il y prend le ton conséquent, & en termes qui lui sont naturalisés par l'usage qu'il en a fait, il sait à livre, sol & denier combien la bource de de P.... rapporte à chacun des intéressés: il vous dira que les quatre millions qu'on a remis sur les Tailles ne feront pas de tort à la Ferme, par les arrangemens que la Compagnie à sçu prendre. L'entretien se détourne-t'il naturellement sur d'autres objets, il est à l'affut pour placer un vieux bon mot rajeuni par sa parure, & qu'il ne débite que sur la créance qu'il a à l'Abbé G.... qui va chaque matin lui donner leçon de conversation, & qui lui fait de l'entretien un art qu'il traite par maximes & par chapitres, qui n'est cependant qu'une ignorance de plus, dès qu'on le réduit en art. Il est prompt à montrer ses bijoux, à faire admirer ses manchettes d'*Angleterre* & la broderie de son habit. S'il se laisse conduire jusqu'à l'antichambre, c'est pour faire voir son carosse; & il ne donne à manger que pour étaler son buffet.

L'homme a amassé du bien avec peine, il est devenu noble par ses Charges, il a des fils qu'il veut placer, & des filles qui sont en âge d'être établies & pourvûes. Qui ne croi-

roit que ce Pere de famille va procurer de grands avantages à ses enfans ? A deux jours de-là l'homme perd la tête, ou se replonge avec ignominie dans la bourbe de la roture; & ses fils & ses filles ne trouvent plus ni épouseurs ni partis. En deux jours quelle différence de l'homme à l'homme !

TIREMILLION a passé par tous les dégrés pour arriver à faire nombre dans les quarante Riches. Il a tout ce qui fait l'honnête homme à la mode; équipages brillans, maisons bien meublées, & coffres forts bien pleins. Il a employé quatre années sous quatre différentes Maitresses, pour n'apprendre d'elles que de savoir donner avec libéralité, & il ne sait pas encore donner avec grace. N'importe, il donne, & voilà tout ce que l'on veut de lui. Il sait bien donner, puisqu'il donne beaucoup.

Une de ces tantes communes, qui ont tant de niéces qui ne sont pas de leur famille, a une de ces niéces à placer. Ne craignés pas qu'elle la mette entre les maius d'un amant à plumet endetté par-tout, souvent encrédité avec elle, & qui ne paye qu'à coups de plat d'épée. La présentera-t'elle à un Robin qui n'a que de la fadeur, qui donne avec œconomie, qui marchande en maquignon, & ne traite l'amour que par Requêtes. Non. L'habile tante connoît son monde, & sait bien où placer cette chere niéce. Auroit-elle oublié où elle a placées *Rosette*, *Fanfiche*, & tant d'autres ? C'est chés Tiremillion qu'elle va. C'est à lui à qui elle re-

serve

ſerve l'aimable *Gogo*. C'eſt un enfant, une innocente qui ne ſait pas ce qu'elle vaut, & qui ſe donneroit pour rien. Laiſſés la bonne tante dreſſer les articles du Traité. Douze mille livres pour les menus plaiſirs, & la Garde-robe de la niéce, un équipage entretenu, femme-de-Chambre, domeſtiques bien couverts, petite Maiſon à la Campagne & jolie Maiſon à la Ville, des épingles honnêtes pour la tante, & en outre l'Intendance de la Maiſon de la niéce, & la Sur-Intendance de ſa conduite. Tiremillion conſent à tout. Le temple ſe pare, l'autel ſe dreſſe aux frais du bon Papa. Vaiſſelle, équipage, beaux meubles, garderobe complette; rien ne manque. C'eſt la tante qui commande le néceſſaire & le ſuperflu, & Tiremillion ne ſe veut reſerver que le plaiſir de payer. L'indigne Prêtreſſe embelit la victime, l'offre au ſacrifice, & Tiremillion ſans remords & ſans ſcrupules achete l'honneur d'une innocente qui ne ſait ce qu'elle fait, & qui ne ſe préſente à l'infamie que par la ſeduction de ſon abominable tante, ou par indigence.

Sans approfondir les voïes dont on ſe ſert pour s'enrichir, que d'injuſtices ne commet-on pas pour ſe conſerver ſes richeſſes; que de crimes l'uſage qu'on en fait ne produit-il pas!

Antagoras eſt vain, grand parleur, plaiſant manqué, bouffon d'ailleurs, & faiſant rire juſqu'aux petits enfans: il s'eſt fait une ſorte de badinage qui ne ſied qu'à lui. C'eſt

un comique, un Trivelin, un farceur à qui il ne manque qu'un théatre sur deux treteaux dans une Place publique. Je dirois presque qu'il aime DAMARIS, si je le croyois capable d'avoir de l'attachement pour le *Colosse de Rhodes* en cornette & en cotillon; du moins s'amuse-t'il avec Damaris, à qui il fournit abondamment toutes les commodités d'une vie aisée. Elle lui associe des rivaux qui sont heureux, qu'Antagoras connoît pour l'être, & qu'il souffre l'être. Qui ne sait s'il n'auroit pas un plaisir de plus à le savoir? Il les voit souvent à la porte de Damaris qui boude lorsqu'il reste long-tems chés elle, hausse les épaules & le brusque. Tout cela est indifférent à Antagoras, qui y répond en plaisantant, tisonne, tue le tems, & ne paroît pas seulement penser à quitter la place. Il ne céde enfin qu'à la force, & ne se retire qu'en goguenardant. Antagoras est-il moins à plaindre que ses rivaux?

CHRISOGONE, soûtiens ta maison, étayes tes planchers qui s'entrouvrent & s'affaissent sous les monceaux d'or qu'on y voit élevés comme la poussiére dans les champs, & comme la bouë au coin des ruës. Augmentes tes richesses, tu n'en peux trop avoir. Tu as des fils, des filles, des bâtardes & des gendres d'un & d'autre côté; c'est plus qu'il n'en faut pour en dissiper davantage.

Y a-t'il une femme qui soit plus parée de charmes naturels qu'accommodée de biens de la fortune, on corrompt à force d'argent tout ce qui l'approche; voisines, bonnes a-

mies, parentes, mari même: on marchande tout, on achete tout. On paye depuis les complaisances jusqu'au silence de tout ce qui l'environne, & on la force elle-même à se mettre à prix. Quel encan! Quel bazar!

On est le maître de disposer d'un emploi. L'accordera-t'on à la vertu qu'on ne veut pas connoître, au mérite qu'on envie & que l'on haït, à la misére qu'on déteste? Non; il est à vendre au plus offrant & dernier enchérisseur à la récommandation d'une Maîtresse ou d'une *tante*.

Le moindre petit Commis est en relais de fortune, s'il a quelque jolie cousine, quelque sœur aimable, ou une femme complaisante. Lui manqueroit-il quelque chose pour être bien-tôt Directeur? S'il y a quelques débets sur ses Recettes, point d'inquiétudes; pendant une tournée l'une & l'autre les liquidera. On a la commodité de faire marcher mon petit Commis, & l'on l'éloigne dès qu'il gêne. La femme reste à Paris pour faire la cour au Patron de son cher mari, & la fait bien.

Que les *Sosies* & ses *Jasmins*, nouveaux poissons que la fortune vient de pêcher à l'hameçon, exposent leurs filles le Vendredi dans une premiere Loge à l'Opéra, le Lundi à la Comédié Françoise, & le Samedi à l'Italienne; qu'ils les promenent au Palais-Royal, aux Thuilleries, au Cours; qu'il y ait des intriguans semés jusques dans la bonne compagnie, pour annoncer ce qu'elles auront en mariage, & ce qu'il y a à revenir, & pour

crier que leurs Peres sont intéressés dans le Vingtiéme & dans les Cinq Grosses Fermes; qu'ils ont des projets au Conseil que le Ministre doit appuyer; qu'ils les fassent prôner, afficher & publier à son de trompe : voilà les soins qui conviennent aux Sosies & aux Jasmins. Mais qu'a besoin CAMILLE de donner des Fêtes à la Campagne & des Bals à la Ville? Pourquoi tant d'attention à rassembler dans ses Palais ce nombre de jeunes Chevaliers. Doit-je en croire tout un Peuple qui me dit : Camille a des filles, & il cherche à les pourvoir. Camille doit-il craindre qu'elles ne soient pas pourvûës, s'il reste encore sur la Terre de l'honneur & des sentimens?

Divertis-toi, jeune ARISTE, ne ménages point l'argent pour tes plaisirs; donne à toutes mains à ces charmantes Actrices qui se font payer si cherement les regrets qu'elles vendent. Souffriras-tu plus long-tems qu'ALAE' te mette chaque jour le marché à la main, & qu'elle te menace de te donner pour successeur STRATON, que ton pere a affranchi. Quelle ignominieuse concurrence pour toi. Vends ton Marquisat, contentes Aglaé qui ne demande que de l'argent. Que risques-tu à le faire? Tu es garçon, & il te reste encore la ressource d'épouser la fille de Straton.

Il est passé de distinguer des Freres par aîné & cadet. Les CROZOTS ne se parent point de noms de Champs, de Vignes ou de Marais; ils tirent leur distinction de leur coffre. Il y a Crozot le riche & Crozot le Pau-

vre. Que de Riches qui se croiroient heureux d'être pauvres comme ce dernier!

Qui est assés riche pour habiter ce Palais superbe, & qui est désert depuis si long-tems? Quel Prince pourra suffire à l'entretien & aux réparations de ces Bâtimens si beaux, & si vastes. Qui joüira des délices qui y a rassemblé PULCHERIE, & qu'elle y a fait venir des extremités de la Terre? A qui vont passer ces meubles précieux & magnifiques? Quelle sorte de gens va habiter ces Salons charmans qu'un bois délicieux couvre contre les vents du Midi, & où les eaux d'un Fleuve pur répandent une fraîcheur si agréable? Qui penseroit qu'une si belle demeure pût convenir à d'autre qu'à un Roi, si ce n'est VARRON qui a l'effronterie de le marchander.

L'Architecture vient de faire son Chef d'œuvre dans cet Hôtel immense. Un composite regne dans la cour. Le Marbre & l'or éclate par-tout. Les *Vitruves* du siécle se sont surpassés pour porter ce bâtiment à la perfection où l'on le voit. Est-ce le Louvre qui est acheyé? Le peuple s'y trompe. On se récrie sur tant de beautés. Celui qui a fait bâtir un Palais si beau, meurt, & son fils n'ose avoir la hardiesse de l'habiter, & ne se croit pas assés opulent pour le faire: l'herbe pousse jusques dans les Sales. C'est dommage, entend-t'on dire, qu'une si magnifique Maison soit abandonnée. Des Princes la marchandent; mais le prix les en dégoute. C'est SCAPIN à qui il est réservé de franchir audacieusement le pas. Il achete ce Royal Pa-

lais, il s'y loge, & l'embélit encore pour le rendre plus capable de paroître à ses yeux. Il a fait une si belle fortune qu'il a chés lui, non pas une caisse, mais un trésor. C'est lui qui épouse la sœur d'un Grand à qui il fait présent de la Légion où son frere est simple soldat. Que te faut-il encore? Scapin, ton nom t'embarasse, je le sais. Tu serois charmé d'être sorti des Enfans-Trouvés, & de n'avoir pas eu un Pere si connu. Eh ... bien, il y a un remede; achete le cousinage de quelques Sénateurs. Il y en a qui sont estimés, qui n'ont pas d'autre nom que le tien, & qui s'en font honneur. Tu as des exemples. Avec de l'argent tu seras leur parent, leur cousin, leur frere, leur oncle, leur pere-même, si tu veux. Une chose te géneroit encore, Scapin, & tu ne serois jamais satisfait de voir vivre ces Viéillards éternels, ces hommes de soixante, soixante-dix, ou quatre-vingt ans, qui ont encore la mémoire bonne, & qui n'ont pas la complaisance d'oublier bien des choses. Ce sont, il est vrai, de vilains Journaux, que ces gens-là, car qui diroit sans eux, là étoit planté le Bouchon du Pere Scapin, & là il écorchoit impitoyablement ses Hôtes.

Orgueilleux Partisans, lisés dans l'avenir de votre fortune par la punition de *Nabuchodonosor*. * „ Ce Prince fier & altier se pro„ menoit dans le Palais de Babilone; & il „ commença à dire : n'est-ce pas-là cette

* Dan. chap. 4.

„ grande Babilone dont j'ai fait le siége de
„ mon Royaume, que j'ai bâtie dans la gran-
„ deur de ma puissance & l'éclat de ma gloi-
„ re. A peine ce Roi avoit prononcé cette pa-
„ role, qu'on entendit cette voix du ciel ; voi-
„ ci ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodono-
„ sor Roi : votre Royaume passera en d'autres
„ mains, vous serés chassé de la compagnie
„ des hommes ; vous habiterés avec les ani-
„ maux & avec les bêtes farouches.... jus
„ qu'à ce que vous reconnoissiés que le Trés-
„ Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes
„ des hommes, & qu'il les donne à qui il lui
„ plaît. "

Grandeurs humaines, vanités, orgueil, qu'estes-vous devant Dieu ? Insolens Enfans de la Terre, superbes Nabuchodonosors pensés à la justice de Dieu ! Votre puissance tiendra-t'elle contre celui qui brise, comme un verre, les têtes des Rois.

XVIII. ET DERNIERE LEÇON.

DE LA MORT.

* „ O Mort, que ton souvenir est amer
„ à un homme qui vit en paix au
„ milieu de ses biens ; à un homme qui n'a
„ rien qui le trouble, à qui tout réüssit éga-
„ lement, & qui est encore en état de goû-

* Eccles. chap. XII.

„ ter la nourriture! O Mort, que ta Senten-
„ ce est douce à une homme pauvre, à qui
„ les forces manquent; qui est dans la dé-
„ faillance de l'âge, accablé de soins, sans
„ espérance, & à qui la patience manque
„ dans le mal qu'il souffre! "

Le terme des plaisirs c'est la Mort: le terme des peines c'est la Mort: Où trouver alors cette grande différence qu'on établit entre le Riche & le pauvre? Les Richesses & la Pauvreté n'ont qu'un même tombeau.

Tout homme au lit de la Mort est vieux. L'avorton, qu'on tire par lambeaux du sein de sa mere, a cent ans.

Pensés à la Mort. Tout nous retrace cette importante Maxime. Tout nous la crie. Toute la nature entiere l'affiche. Nos Ayeux l'ont dit à nos Peres; nos Peres nous l'ont répeté: mais y réflechit-on? On n'a pas d'ordinaire assés de résolution pour vouloir la connoître.

Réfléxion sur la Mort. Mine de conversions. J'entens dire que c'est mourir tous les jours que de penser qu'on le doit faire une fois, & qu'il y a plus de douleur à penser à la Mort qu'à la souffrir. N'est-ce pas en juger comme les aveugles des couleurs?

Autant de portes qui conduisent à la Mort, autant de chemins ouverts à l'intérêt & à la duperie. Que les Charlatans ont beau jeu avec les peureux! Un ou deux Grands sont-ils morts subitement; voilà le tems pour paroître. Allons, ARNION, reviens de cette solitude où tu t'es enterré pendant deux mois. Montre-toi. Voilà l'heure. Distribues tes

petits sachets. Vois quel prix tu y veux mettre; on ne marchandera pas. Peut-on acheter trop cher une garantie contre une maladie fantasque qui paroît comme un voleur au coin d'un bois. Quand on n'a pas de tes sachets; on en meurt brusquement sans dire adieu à personne, & quand on en a l'on en meurt aussi; mais est ce ta faute, ou celle de ta poudre? On doit bien penser que tu ne cautionnés pas l'immortalité. N'importe; il est de mode d'en avoir. La Cour, la Ville & la Province semblent s'être donné le mot pour travailler à ta fortune. Joüis du tems, tiens la main, enrichis-toi. Quel excelleut topique que ta poudre? Elle te guérit de la faim, toi & ta famille, & offre à ta femme la commodité de renouveller ses robes de Printems & d'Automne. Quel bien en revient-il au Public? Beaucoup sans doute, puisque ta poudre ne fait point de mal. C'est une qualité qui n'est pas toujours annexe aux Charlataneries & qui peut bien avoir déterminé l'approbation de Chicoyneau.

Dans la fleur brillante d'une bonne santé, on donne dans l'esprit fort. On joüit amplement du Monde présent, & l'on ne pense guéres à la vie future. Que dis-je? Croit on qu'il y en ait une? On fait doubler les serrures de ses coffres forts, on étiquette ses sacs, on fait faire les fouilles d'un Bâtiment immense que l'on compte faire élever au Printems suivant; on plante de jeunes bois, on s'intéresse sur des Vaisseaux qui doivent faire des voyages de long cours, & pendant une maladie

sérieuse on en attend encore des nouvelles, bonnes, ou mauvaises, comme pour soi seul; tout l'intérêt n'est cependant que pour des successeurs avides. Votre fin approche, & leurs désirs s'accomplissent.

La Mort est un jeu & un badinage dès qu'on peut s'en croire encore loin; se montre-t'elle, on baisse la lance. L'esprit fort ne loge guéres entre une pleurésie & une fluxion de poitrine, on le voit s'évanoüir: l'homme seul reste, & la Réligion triomphe. Les craintes d'un autre vie paroissent aussi justes qu'affreuses. On commence à croire qu'il y a un Dieu, parce qu'on rédoute sa justice. Souvent le moment est coupé au milieu de la réfléxion, souvent la mort subite l'enléve à celui qui s'y attendoit.

Polyceste répandu dans le grand Monde, admis dans la bonne compagnie, l'ame de tous les petits soupers, esprit folet dans le badinage, esprit fort dans la Réligion, fort de soûtenir une These sur la mortalité de l'ame, & le peu de nécessité d'une Divinité. Homme tout dévoüé au hasard, il lui donne l'intendance de tout. C'est, selon lui, le hasard qui ramene sans inégalité les saisons en leur tems, qui jaunit les moissons & meurit les fruits. C'est lui qui conduit les phases de la Lune & le retour du Soleil. Ce hasard-là me semble à moi bien réfléchi & bien prudent, mais Policeste ne le regarde que comme une suite du premier hasard qui a assemblé les parties de l'Univers. Que d'intelligence dans ce hasard! Que d'or-

dre dans ses opérations! Pas la moindre quinte, pas le plus léger caprice. Rien de tout ce qu'il a placé ne se dérange. O hasard merveilleux, si la Foi ne me faisoit croire un autre Dieu que toi, ou si Policeste vouloit reconnoitre que tu fusses un Dieu, tu serois le mien!, mais Policeste n'en croit point, absolument point. Au détour de la ruë un jeune étourdi marche sur le pied de mon Docteur du hasard: voilà mes deux jeunes gens aux gros mots, l'épée à la main. A la troisiéme botte, Policeste, percé de part en part, tombe sur le pavé, & ne respire qu'autant de tems qu'il lui en faut pour démentir le systéme d'inpiété qu'il a toujours suivi; il meurt en disant: ô mon Dieu!

On reçoit la vie sans le savoir; on en joüit sans y réfléchir, & le prix ne nous en paroit tel qu'il est, que lorsqu'il ne nous reste guéres plus que le moment d'y penser.

Ce que l'on rencontre d'abord sur les confins de ce monde & de l'autre, ce sont les regrets du mauvais emploi que l'on a fait du tems.

Dans une de ces parties de plaisirs où l'on se sacrifie avec tant de joie & si peu de ménagement aux caprices extravagans de femmes, TRIPHESMON a gagné par complaisance pour la charmante ARSURE une fluxion de poitrine & une pleurésie. La complication des deux maladies demande des remedes contraires. Consultations sur consultations; les plus célébres de la Faculté mandés, la femme & les enfans de Triphémon

en pleurs, attendent au dehors le résultat de leurs avis. Les Médecins ne veulent pas d'abord assommer les gens par une mauvaise nouvelle; ils ménagent habilement les douleurs aux parens, comme ils ménagent pour eux-mêmes leurs visites & leurs droits. Du premier moment il faut laisser dégager les simptômes. Le lendemain on est mieux instruit, & la maladie prend un bon cours. Le sur-lendemain le malade empire; mais c'est son mauvais jour: ce n'est rien. Au quatriéme jour, là là. Au cinquiéme, encore mauvais jour. Doubles consultations, triples visites, potions cordiales, juleps, saignées, tout les Confreres de la Faculté prennent hypotéque sur la succession du moribond. Le malade ne s'inquiéte que de sa santé; on ne lui parle que de cela, & il ne parle pas lui-même d'autre chose. Enfin, au septiéme jour il se trouve si mal qu'on ne peut plus le dissimuler à la famille: le médecin ordinaire se charge d'en avertir la femme de Triphémon. Dès le premier jour de la maladie il auroit pû lui dire la même chose; mais il n'étoit pas tems de faire finir ses visites. Que dois-je craindre ou espérer, dit Madame Triphémon? Le malade ne reviendra pas, ainsi prenés vos précautions. On jette une larme ou deux; on pense à ses affaires particuliéres; on a de grands enfans qui sont majeurs, & qui vont entrer de plein droit dans la succession, on ne se trouveroit pas trop à son aise si l'on s'attendoit à eux. On travaille à la hâte, comme pour soi-même. L'argent comptant,

les actions, les billets à ordre & une partie des bijoux changent de place. Et le moribond ? Il reste dans son lit où des gardes le soignent, & où il prend des remedes inutiles. Sa femme va lui rendre une derniere visite; il lui prend une crise devant elle. Eh! vite; eh! vite : un Confesseur. Monsieur en a-t'il un ordinaire ? On ne lui en connoît point. Un Laquais court au Couvent le plus proche, amene un Capucin qui exhorte le mourant qui ne voit & n'entend plus, à recevoir la Mort avec toute la résignation d'un bon Chrétien. Un autre Laquais a été à la Paroisse demander les Sacremens pour Triphémon. Le Curé arrive avec le saint Viatique, & le Capucin expédie en total au moribond, qui ne lui a rien dit, une absolution de tous les péchés qui sont contenus dans les Sommes de Vasqués & de Sanchés. Après une coutre exhortation, qui souvent n'a pas lieu, le Curé administre les derniers Sacremens à Triphémon, qui tombe aussi-tôt en agonie. Une derniere crise le prend, il est passé. Là le désespoir s'empare de tout les gestes de la veuve, elle pleure beaucoup. Ce sont de gros soupirs & des sanglots effrayans; on les compte de l'Antichambre; chaque visite les renouvelle. Qu'on la laisse seule & elle s'apaisera: de bonnes amies prétendent la consoler, en lui disant qu'il est mort en bon Chrétien. Quelle pénitence! Quelle confession! Quel abus des Sacrements! Quelle Mort!

La plus grande marque de conversion qu'un Confesseur puisse tirer quelquefois d'une mo-

ribond gît dans un ferrement de doigts qui peut devenir contradictoire, & qu'occasionne souvent la derniere crise qui emporte le pénitent.

Quel est votre but lorsque vous parlés de Mort à ISOCRATE? La prescience de Dieu, qui sait tout & qui gouverne tout, le rend extrémément tranquille sur chaque événement. Il n'en est & n'en veut être que le spectateur: il se croit en droit de ne rien faire, puisque Dieu péut faire tout. La rigidité d'une distinée inévitable couvre en tous tems le vice de son indolence.

Le Moribond pleure, se lamente, a des régrets: bons signes de conversion, dit-on. Rien moins que cela au lit de la Mort; on ne pleure que soi-même, & on ne regrette que ce que l'on laisse.

La longue vie devroit nous accoûtumer à la Mort. A cent ans, par exemple, ne seroit-il pas tems de penser que l'on doit mourir? Moins que jamais. Un jeune homme se résoud à la Mort, & un vieillard y est forcé. Chaque année est un nœud de plus ajoûté à la chaîne qui nous attache à la vie

A quatre-vingt-dix-huit ans, hier encore, ALIBE a négocié une grande affaire, qui dans trois mois doit ajoûter deux millions aux vingt millions dont trois banqueroutes frauduleuses l'ont rendu possesseur. Hier Alibe est sorti à minuit de chés une Maîtresse qu'il entretient depuis trente ans. Hier encore il ordonnoit de changer au Printems suivant l'état d'un Parterre à l'Angloise, & au-

jourd'hui Alibe est dans son lit. Une défaillance de nature lui dit qu'il n'est pas immortel. *Dumoulin* même l'assure que tous les Secrets de la Faculté sont désormais inutiles pour lui. Alibe lui-même le sent bien; cependant il est si doux de vivre. Dans ces momens un seul jour dévient bien cher; mais ce n'est pas un seul jour qu'il faut à Alibe. Il demande qu'on lui prolonge encore sa vie pendant trois mois. Ce bien, dont il a été si idolâtre, il le sacrifie à l'espérance de pouvoir vivre trois mois de plus. Il en offre à Dumoulin autant qu'il en peut désirer, (c'est beaucoup dire,) s'il le contente en ce point. L'insensé, qui croit que son Médecin est un Dieu. Dumoulin aime l'argent, & il ne tiendra pas à lui de gagner celui qu'Alibe lui présente. Cependant la nature les trompe tous deux, & Dieu se rit des projets de l'un & de l'autre. L'art de Dumoulin, aidé des sécours de Dieu, a ménagé au vieillard un mois entier, qu'il a bien payé, & que Dieu ne lui a laissé que pour lui donner le tems de se reconnoître & de se détacher des biens du Monde. A quoi Alibe a-t'il employé ce mois précieux? A s'attacher davantage au monde, & à ne travailler qu'aux affaires du monde? Et son Salut? Il y a pensé, si c'est véritablement le faire que d'enrichir une petite Chapelle chés des Moines, & d'y fonder à certains jours de l'année double portion pour eux. Quelle honteuse satisfaction! est-elle tolérable? C'est peu dire: elle est suivie & applaudie. Quoi, mettre Dieu de compli-

cité avec soi dans ses vols, le faire le récéleur de ses rapines? On croit légitimer ses fraudes en en faisant part à des Moines. On pense assurer le bien de sa famille contre la vengeance de Dieu, en donnant à des Moines un plat de plus à certains jours. Ne rougissés-vous pas de ce trafic, Moines gourmands? Non; vous en vivés. Mais le Seigneurs chatie les enfans de l'iniquité des Peres. Le bien acquis par l'injustice se dissipe par la débauche. La troisiéme génération se trouve souvent au niveau du bisayeul. Les forces d'Alibe diminuent, & il se croit en sureté de son salut par cette œuvre pie. Pourquoi ne le croiroit-il pas, si on lui a dit. Que dis-je, il ne se croit pas encore près de mourir, il passe encore la journée avec sa Maîtresse, & s'il pense quelquefois la nuit à la Mort, il ne la craint que parce qu'elle le doit séparer des ses Millions. Il y a un sécret pour le guérir de cette peur. Qu'on me transporte Alibe de ces apartemens brillans dans le lit d'un Hôpital. Rien de tout ce qui l'environnera alors ne l'attachera au monde, parce que rien de tout cela ne lui appartient. Tout ce qu'il y verra ne servira, au contraire, qu'à parer la Mort à ses yeux.

On ne meurt difficilement que parce qu'on quitte d'avantage. Rien de plus aisé à un pauvre que de mourir. J'en dirois autant du Philosophe s'il regardoit la Mort avec une stoïcité plus Chrétienne & moins animale.

ZENON n'a point certainement passé sa vie

sans

sans penser à la Mort. Il y a même plus pensé qu'un Chartreux, ou qu'un Moine de la Trappe, mais avec des sentimens bien différens. Ceux-ci font sur la Mort de Réfléxions utiles à leur salut, & ne l'envisagent que pour se porter davantage à mépriser les plaisirs du monde, & Zénon n'y a réfléchi que pour s'exciter à joüir avec plus de sensualité & moins de réserve de toutes les délices de la vie. La Mort lui a paru un terme inévitable qui ne lui a pas fait peur. Une indisposition le prend; son Médecin, qui le connoît, lui dit nettement qu'il faut mourir, & que tout le régime n'est pas capable de le sauver. Zénon l'écoute sans frayeur, continuë ses études ou ses occupations, & dit en riant à ceux qui le viennent voir, qu'il n'a plus que vingt-quatre heures à vivre. On lui parle de Confesseur: il remercie très-froidement des soins que l'on veut prendre de lui, & finit par deffendre sérieusement de lui en parler davantage. Malgré tout on lui en présente un. Zénon fronde d'abord la Révélation & les Mystéres. Théologue blanchit devant lui, & se restraint charitablement à ne lui demander qu'un simple aveu de l'existence de Dieu. Rien; Zénon ne lui répond pas, le congêdie poliment, ordonne de lui donner un Loüis, pour sa vocation, dit-il, & le prie instamment de ne se pas donner la peine de revenir l'étourdir. Théologue sort; & un moment après Zénon sent que son ame va se séparer de son corps, ou pour parler comme lui, que les esprits vitaux vont se

dissoudre & se dissiper. Sa Famille en larmes n'est pas capable de lui donner la moindre terreur de la Mort & de la Justice de Dieu. Sans avoir absolument approfondi s'il y a un Dieu ou non, Zénon a vécu comme ceux qui croyent qu'il y en a un. Il a été bon Citoyen, excellent ami, & parent désintéressé. Il a fait du bien jusques à ses ennemis, il ne lui manquoit que de mourir Chrétien pour assurer le mérite de ses bonnes œuvres. Il ne faut qu'une vie comme celle de Zénon pour peupler le monde d'honnêtes gens, & il ne faut qu'une Mort comme la sienne pour le peupler d'Athées.

Qu'importe à un Homme de bien de mourir sur le Trône ou sur le fumier. Le seul malheur à la mort, c'est de mourir sans vertus.

CARON est malade au lit; en reviendra-t'il ou non? Demandés-le au Médecin. Non, demandés-le à Caron lui-même. S'il croit s'en tirer, vous lui verrés toujours la même indifférence pour son salut; craint-il d'en mourir, il lui faut un Confesseur. On lui en amene un: il croit tout ce qu'on veut, & fait tout ce qu'on veut. Il meurt enfin aprés avoir obéi à tout ce qu'on a désiré de lui; & le Directeur assure la famille de la bonne mort du défunt. Oüi, oüi, il est bien mort, car il n'en reviendra pas; ce seroit faire son salut bien à son aise. Capucins, Pénitens qui vous enterrés dans des déserts, que vous êtes fous, ou que ceux qui meurent comme Caron, sont malheureux!

VALENTIN a fait pendant sa vie une collection curieuse de Tableaux de toutes espéces. Non, d'une seule espéce. Il y avoit dans ses terres cent familles qui manquoient de pain. Qu'importe : qu'elles en gagnent ; & il en dépensoit pour se satisfaire des cent mille écus. Cherchoit-il les bons ouvrages? Non; mais ceux qui étoient deffendus. Il auroit préféré une Venus de T.... à une Vierge de Rubeuf. Il lui falloit des nudités qu'il gardoit dans un petit cabinet, qu'il ne montroit qu'à ses intimes, & qu'il ne trouvoit jamàis si belles que lorsqu'il les comparoit au naturel, c'étoit son élément. Une fiévre prend à Valentin ; un Confesseur instruit condamne ces Tableaux ; Valentin soupire, & y fait porter la flamme & le feu. Ah ! Que la Mort défille les yeux des Hommes, & qu'elle fait faire de sacrifices forcés. Le moindre mal qu'il pouvoit arriver à Valentin de sa maladie, c'étoit d'en mourir. Que de regrets de moins !

Me parle-t'on d'une converſion à la mort : j'attends le moribond au centiéme jour de sa convalescence. Meurt-il de sa maladie, je doute même du repentir.

On se demande, HERMES est-il bien mal, n'y a-t'il plus d'espérance? Quelle question ! puisqu'il permet qu'on lui amene son fils & sa fille qu'il n'a pas voulu voir depuis vingt ans. Point de simptômes de mort plus évidens que la réconciliation.

Une maladie paroissoit avoir converti LICAS. C'eût été un crime d'en douter après

B

C

K 4

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

Fin des Portraits de la troisiéme & derniere Partie.



